

Quatre
ans
plus tard

MONICA MURPHY



Monica Murphy

QUATRE ANS PLUS TARD

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benjamin Mallais

Milady

*Je dédie ce livre à mes lecteurs.
J'espère que vous aimerez Owen et Chelsea autant que moi.*

Chapitre premier

OWEN

J'ATTENDS DEHORS, DANS LE COULOIR, AVACHI SUR UNE CHAISE, LA TÊTE BASSE ET LES YEUX RIVÉS SUR mes Converse noires et sales. La porte fermée à ma gauche est principalement composée de verre fumé et dépoli, mais je sais qui se trouve dans cette pièce. Je parviens à discerner des voix, sans arriver à comprendre ce qu'elles disent.

Ça ne fait rien. Je sais ce qu'ils pensent de moi.

Ma conseillère, mon entraîneur, ma sœur et mon beau-frère sont tous à l'intérieur et discutent de mon avenir, ou plutôt de son inexistence.

Je relève la tête et contemple le plafond en me demandant de nouveau comment j'en suis arrivé là. Il y a quelques années, ma vie allait bien. Merde, l'été dernier, ma vie était presque parfaite. J'étais dans l'équipe. Je courais sur le terrain comme si mes pieds étaient en feu et personne n'arrivait jamais à m'arrêter. L'entraîneur m'avait donné une accolade en ajoutant, un grand sourire aux lèvres : « Tu me fais penser à Drew. »

J'avais été fier comme un paon. Mon beau-frère est une idole à mes yeux. Il me procure un sentiment de sécurité. Il comprend certains aspects de ma personnalité que Fable n'est jamais parvenue à saisir. Ce n'est pas qu'elle ne fasse pas de son mieux, mais c'est une fille. Elle ne peut pas comprendre.

Le fait de penser aux filles me donne l'impression d'avoir un cœur de pierre : solide, épais et impénétrable. Je ne suis sorti avec personne depuis... je ne sais plus quand. Plusieurs semaines ? Elles me manquent : leurs sourires, leurs rires et la manière dont elles retiennent leur souffle lorsque je me penche doucement sur elles pour les embrasser ; tout ça me manque. Leur peau douce et la facilité avec laquelle elles tombent, se débarrassent de leurs vêtements et se donnent.

Le fait de faire partie de l'équipe de football signifiait que je pouvais sortir avec n'importe qui. Mais si je n'ai pas des notes suffisantes, je ne peux pas rester dans l'équipe. Si je n'arrête pas de fumer de la beuh, je serai viré de l'équipe. Et si je suis pris encore une fois dans l'un des bars de la ville alors que je n'ai pas l'âge requis, je serai radié de l'équipe pour toujours. Tolérance zéro, mon pote.

Mais aucun d'entre nous ne se conforme au règlement.

La porte vitrée s'ouvre soudain et ma conseillère d'orientation passe la tête dans l'entrebâillement, une expression sévère sur le visage, m'observant d'un regard distant.

— Tu peux entrer, maintenant, Owen.

Sans un mot, je me lève et me faufile dans la pièce, incapable de regarder qui que ce soit de peur de lire la déception dans leurs yeux. Drew est le seul vers qui je me hasarde à jeter un coup d'œil, et son expression est empreinte d'une telle sympathie que j'ai presque envie de me jeter dans ses bras pour le supplier de tout arranger.

Mais je ne peux pas faire ça. Je suis un homme, maintenant – c'est du moins ce que maman me répète.

Merde.

C'est mon plus grand secret. Je ne supporte pas de penser à elle, et c'est encore pire quand Fable est assise juste à côté de moi. Elle deviendrait folle, littéralement, si elle apprenait la vérité.

Mais elle n'est pas au courant. Elle ne sait pas que maman est de retour en ville et qu'elle m'a supplié de l'aider. Elle me demande de lui acheter de la bière et je m'exécute. Elle me paie en m'achetant des bières que je bois et je lui donne tout l'argent que je ne dépense pas.

Je travaille comme serveur au *District* lorsque je ne suis pas en cours, à l'entraînement, en train de faire mes devoirs ou occupé à tout autre chose. Je gagne décemment ma vie. J'ai une bourse universitaire de footballeur et Drew joue en NFL, alors Fable et lui n'ont pas de problèmes d'argent. Ils vivent dans la région de la baie de San Francisco. Il joue pour les 49ers et il est plein aux as.

Mais je refuse de leur demander quoi que ce soit au-delà de ce qu'ils me donnent pour payer mes frais scolaires et mon logement, que je partage avec d'autres pour alléger le fardeau. Maman est revenue en ville au printemps dernier, à la fin de ma première année. Elle sait que j'ai un faible pour elle et que je me laisse aisément manipuler par ce qu'elle me dit.

Ta sœur est riche. Cette petite garce ne veut pas me donner un centime, mais je sais que toi, tu le feras, mon chéri. Tu es mon petit garçon adoré, tu te souviens ? C'est toi qui as toujours veillé sur moi. Tu veux me protéger, n'est-ce pas ? J'ai besoin de toi, Owen. S'il te plaît.

« S'il te plaît » : il lui suffit de prononcer ces mots et, en bon pigeon, je lui donne tout l'argent qu'il me reste.

— On a discuté longuement de ton avenir, Owen, me dit ma conseillère.

Elle a la voix éraillée, comme si elle avait fumé quelques milliers de paquets de cigarettes de trop, et je concentre toute mon attention sur elle. Je n'ai pas envie de voir la déception gravée sur le visage de Fable.

— Nous sommes prêts à fermer les yeux sur certaines choses, poursuit-elle. Tu es jeune. Tu as commis quelques erreurs. Un bon nombre des membres de ton équipe ont fait les mêmes.

Oh, que oui ! Ces types sont mes amis. On a fait ces erreurs ensemble.

— Tes notes sont en baisse. Ta sœur s'inquiète du fait que tu travailles trop, et elle a appelé ton patron.

Putain de merde !

Je n'arrive pas à croire qu'elle ait fait ça. Mais c'est vrai que Colin, son ami et ancien patron, est propriétaire du restaurant où je travaille. J'imagine qu'il va s'empresse de me dénoncer, même s'il ne travaille plus vraiment là. Avec Jen, sa petite amie, ils ont déménagé juste après que j'ai terminé le lycée. Ils vivent dans le sud de la Californie, à présent, et ils ouvrent des restaurants partout.

Furieux, je réplique d'un ton sec :

— Et qu'a dit mon patron ?

Mon travail ne regarde que moi, personne d'autre. Et le peu d'argent de poche que je gagne par moi-même est la seule chose qui me fasse me sentir libre. Ce n'est pas un don de Drew, ni une pension qui me permette de garder un toit au-dessus de ma tête et de payer mes factures téléphoniques.

Cet argent est à moi parce que je l'ai gagné.

— Que tu travailles plus de trente heures par semaine.

Dolores : c'est ainsi que ma conseillère se prénomme. Elle a une voix d'homme et elle est vieille. Elle travaille probablement dans cette université depuis son ouverture, et sachant que celle-ci a été fondée au tournant du xx^e siècle, cette connasse est à peu près aussi vieille que Mathusalem.

— C'est trop, Owen. Quand as-tu le temps d'étudier ?

J'ai envie de répondre « jamais », mais je garde les lèvres serrées.

— Toutes tes notes ont chuté de manière dramatique. Tu risques de ne pas valider la composition anglaise. C'est le cours sur lequel il faut que tu te concentres en ce moment, déclare Dolores l'hermaphrodite.

— C'est ce qui m'étonne le plus, dit Fable, me forçant à la regarder.

Merde, elle est furieuse. Ses yeux verts – qui ressemblent aux miens comme deux gouttes d'eau – trahissent sa colère, et ses lèvres sont tellement pincées que j'ai peur qu'elle se mette à cracher des clous.

— Tu t'es toujours bien débrouillé en anglais. À une époque, tu aimais même écrire.

À une époque, j'avais tout le temps du monde pour écrire. Enfin, pas vraiment, mais je parvenais à en trouver suffisamment pour coucher les mots sur le papier. Cette activité avait des vertus thérapeutiques. Au début, je copiais simplement Drew. Il passait son temps à gribouiller des idioties qui faisaient rougir ma sœur de plaisir, et je voulais faire la même chose. Pas rougir ni faire rougir ma sœur, mais toucher les gens avec des mots.

Alors je suis devenu une copie carbone de Drew Callahan. Je me suis mis au football, à l'écriture ; je me suis concentré sur les études et j'ai fait de mon mieux pour suivre la bonne voie. Mais je suis légèrement plus extraverti que lui. Mon truc, c'est les filles. Et mes amis. Et la bière. Oh, et la beuh.

Ce n'est pas ça qui va m'aider à rester sur le bon chemin, malgré mes bonnes intentions.

J'ai essayé de me débarrasser de mon accoutumance à la drogue, comme ils appellent ça. Et j'y suis parvenu. Mais ensuite, maman est revenue dans les parages et j'ai retrouvé en elle une partenaire de crime.

Tout ça est complètement tordu.

En haussant les épaules, je réponds :

— Je n'ai pas le temps.

— C'est ça. Pour un boulot dont tu n'as même pas besoin, petit con.

Fable prononce ce dernier mot en sifflant dans ma direction et il me brûle comme si elle m'avait donné un coup de fouet. Drew pose la main sur son bras et lui adresse un regard qui signifie : « Calme-toi. »

Et elle s'exécute. C'est l'effet qu'il a sur elle. Ils sont tellement parfaits l'un pour l'autre que c'en est écœurant. Ils me manquent. Je suis seul, abandonné dans cette ville où j'ai grandi. Je suis des cours ici parce que c'est ce que je voulais. Mon indépendance.

À présent, j'aimerais avoir déménagé avec eux, être allé à Stanford, comme ils le souhaitaient. Enfin, c'est ce que Fable voulait. Drew lui disait de ne pas trop me mettre la pression. Plus elle me pousse et plus je fuis.

Et c'est ce que j'ai fait : pour Stanford, à l'idée d'emménager avec ma sœur et son mari dans leur énorme propriété... J'ai dit non à tout ça.

Je me fais l'effet d'un bel abruti.

— On t'a trouvé quelqu'un pour te donner des cours particuliers, déclare ma conseillère, sans paraître remarquer la sortie de ma sœur. Tu vas la rencontrer dans une heure.

Je commence par répondre :

— Il faut que je sois au travail dans une heure.

Mais Fable intervient :

— Non. Tu es en période d'essai.

Je me tourne vers elle, incrédule.

— En période d'essai au travail ?

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Jusqu'à ce que tu arrêtes tes conner... tes bêtises, tu ne travailles plus. Il faut que tu te concentres sur tes études avant tout, déclare Fable.

Lorsqu'elle me voit ouvrir la bouche pour protester, elle étrécit les yeux et je la referme.

— Ils te mettent au ban de l'équipe aussi. Il faut que tu prennes des mesures rapidement avant de tout perdre. Je suis sérieuse.

Merde !

CHELSEA

LA SALLE DE COURS EST PLONGÉE DANS LE SILENCE. ELLE DÉGAGE UNE ODEUR DE VIEUX LIVRES ET DE craie, même si je suis prête à parier qu'il n'y a pas eu de tableau noir ici depuis des années. Je dois le retrouver dans l'un des anciens bâtiments du campus, dont l'air a empli les poumons de générations d'étudiants, où tout n'est que vieilleries exposées aux courants d'air et donne l'impression d'appartenir à une autre époque.

Je me sens une personne nouvelle, brillante, et c'est quelque chose que je n'ai pas ressenti depuis longtemps. J'avais presque oublié l'impression que ça faisait. Je me suis fait couper les cheveux hier – je me suis même laissée aller à payer pour une permanente, afin qu'ils tombent en une cascade de boucles parfaites sur mes épaules. Habituellement, je ne m'embarrasse pas à les boucler, car mes cheveux sont désespérément raides. Je porte un jean neuf et un gilet de laine que j'ai acheté hier dans une boutique Old Navy grâce au coupon de réduction de 30 % qu'ils m'ont envoyé par mail. Maman serait fière de ma nouvelle ferveur économe.

Je n'ai pas le choix. La frugalité est devenue mon mode de vie.

À présent, j'attends le nouvel étudiant à qui je vais donner des cours pendant le reste du semestre. On est déjà en octobre, alors on n'a pas beaucoup de temps pour améliorer ses notes ; non que je m'inquiète. Je suis douée dans ce que je fais. Tellement douée que j'hérite des cas difficiles, et celui-ci est réputé pour être particulièrement épineux.

Je donne des cours particuliers en tant que tutrice depuis ma première année d'université ; cela fera bientôt trois ans, sachant que j'ai terminé le lycée avec un an d'avance et que je suis à présent en troisième année. J'ai beaucoup d'expérience. Je ne me vante pas en disant que je suis intelligente. Je suis ce que certaines personnes appellent une « jeune prodige ».

Mais j'ai plutôt l'impression que mon intelligence dessert mes intérêts.

Tout ce que je sais du type à qui je vais donner des cours, c'est qu'il s'agit d'un joueur de football et qu'il est sur le point de ne pas valider son cours d'anglais. Étant donné que je ne prête aucune attention aux équipes sportives de l'université, j'ignore tout de lui, à part son nom. Mon premier instinct me pousse à imaginer un minable aigri qui déteste l'idée de devoir suivre les cours que je vais lui donner.

Mais je m'en fiche. Je ne me laisse pas perturber par ces considérations. Je vais simplement aller chercher mon chèque toutes les deux semaines et envoyer ce que je peux à maman. Par le passé, j'ai eu affaire à de nombreux athlètes minables qui pestent à l'idée de devoir étudier. Plus d'un m'ont

déjà gémi à l'oreille : « On s'en fiche, de mes notes ! Je veux juste être sur le terrain. »

Ils pensent qu'ils peuvent s'en tirer en jouant et rien de plus. Peu importe leur sport, d'ailleurs : football, baseball, basketball... S'ils sont doués, ils se croient invincibles. Ils pensent que ça les mènera tellement loin qu'ils n'auront jamais besoin de rien savoir faire d'autre.

Mais se reposer sur une seule chose pour assurer son bonheur, ses finances et sa vie entière ne fonctionne pas. Maman en est la preuve vivante.

Et moi aussi.

Je jette un œil à mon téléphone et je m'aperçois que mon nouvel étudiant a déjà dix minutes de retard. Tant pis pour lui : je ne lui donnerai que cinquante minutes de cours. Je dois me rendre à mon autre travail, ensuite, et je n'ai pas de temps à perdre. Les week-ends et certains soirs de la semaine, je suis serveuse dans un petit restaurant minable du centre-ville où je ne me plais pas. Le patron est un sale type arrogant et les clients sont grincheux. Mais je touche de bons pourboires et j'ai besoin de chaque dollar.

Maman et moi, on n'a pas un sou. Papa nous a laissées sans rien.

Je le déteste. J'ai tendance à détester les mecs en général. Une fois, alors que j'allais fêter mon quatorzième anniversaire et que je subissais les affres du lycée, étant la plus jeune et n'ayant presque aucun ami, j'ai traversé une phase pendant laquelle j'ai cru être lesbienne. Je l'ai annoncé à mes quelques rares amis, à mes parents, à tous ceux qui voulaient bien l'entendre. Je ne leur ai jamais parlé de ce qui m'avait poussée à prendre cette décision.

Un samedi soir, lors d'une fête d'anniversaire enflammée, Cody Curtis, seize ans, avait enfoncé sa langue dans ma gorge tandis qu'il faisait courir ses mains inexpérimentées sur moi. J'ai failli m'étouffer. C'est à ce moment que j'ai décidé que si c'était ce que les garçons faisaient aux filles, je ne voulais pas y prendre part. Je préférerais devenir une lesbienne ostracisée que de me coltiner des types qui voulaient me pincer les fesses et me lécher le palais.

Chose étrange : personne ne m'a crue. Ni mes parents ni mes amis. Ils ont tous pensé qu'il s'agissait d'une phase. Surtout Kari, ma meilleure amie, qui savait pourtant que Cody m'avait enfoncé sa langue dans la bouche et à qui j'avais dit combien l'expérience m'avait déplu.

Ils avaient raison. C'était une phase qui n'en méritait même pas le nom. Plutôt une couverture. Mais je ne me suis jamais sentie à l'aise en compagnie de mecs. S'ils me prêtent la moindre attention, je crois qu'ils ont des idées derrière la tête, qu'ils désirent quelque chose que je ne veux pas leur donner.

Mon corps, mes pensées, mon âme.

Ils me prendraient tout avant de me détruire, de s'en aller sans un regard en arrière. Il n'y a qu'à regarder ce qu'a fait papa. Il l'a fait de nombreuses fois. Il s'en va et maman pleure. Il revient et elle cède. Il la réduit en miettes, petit à petit, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un crumble humain étalé sur le sol, puis il s'en va. Pour de bon, cette fois.

Il ne reste que moi pour ramasser les morceaux, pour les recoller et lui dire qu'elle est forte. Elle l'est. Elle n'a pas besoin de lui. Aucune de nous deux n'a besoin de lui.

Mais c'est un mensonge. Je crois qu'elle a besoin de lui. Et moi aussi, avant tout pour qu'elle ne se décompose pas. Je ne l'aime pas. Plus maintenant. Il a foulé cet amour au point que je suis emplie de ressentiment.

Voir ce qu'il fait à maman me donne envie d'être vraiment lesbienne. Ou peut-être que je devrais simplement devenir asexuelle. Ça fonctionnerait aussi. J'aime le petit monde que je me suis construit ici ; il a du sens, avec l'université, les cours que je donne, mon projet de master. Je peux être qui bon me semble. Je n'ai pas besoin d'homme pour me définir. Kari a peur que je ne veuille jamais passer mon diplôme parce que j'aime trop les études. Elle pense que c'est tordu.

J'ai du mal à lui confier à quel point le monde réel m'effraie.

Un grincement se fait entendre, m'arrachant à mes pensées, et la porte de la salle s'ouvre à la volée. Un garçon entre d'un pas altier – je ne trouve pas d'autre mot pour décrire sa démarche. C'est un mélange de grâce tranquille et de mouvement lesté. Il est grand, large d'épaules et arbore une expression sinistre. Son visage est... Waouh, il est magnifique.

Toutes mes aspirations à former un couple avec une fille s'envolent immédiatement. Si j'avais vraiment la tête sur les épaules, je ne les laisserais pas se volatiliser aussi facilement. Je ferais comme si ce splendide garçon n'existait pas.

— C'est toi, la tutrice ?

Il s'arrête juste devant la table derrière laquelle je suis assise, et je bondis sur mes pieds en repoussant ma chaise si brutalement qu'elle tombe dans un fracas.

Je sens la chaleur me monter aux joues, mais je fais comme si de rien n'était, comme si je n'avais pas fait tomber la chaise. Je suis la plus grosse nase de la planète.

— Ouais. C'est toi, Owen ?

Je grimace. *Ouais ? !* Je suis censée faire en sorte que ses notes en anglais s'améliorent et je ne suis même pas capable de prononcer un « oui » décent.

— Ouais.

Il lève le menton en manière de défi. Il a une mâchoire ferme couverte d'un duvet doré qui contraste avec la couleur de ses cheveux. Ils sont d'un riche châtain clair qui indique qu'il pourrait presque être blond s'il restait assis assez longtemps au soleil.

— Je n'ai pas le temps pour ces conneries. Il faut que j'aille au travail.

Oh ! Il est là depuis à peine une minute et il m'envoie déjà balader en jurant. *Abruti !*

— Tu es en retard.

— Je sais. Je viens de te dire que je n'avais pas le temps.

— Je ne pense pas que tu aies le choix.

Je me retourne et me penche pour attraper la chaise et la remettre sur ses pieds. Lorsque je me tourne de nouveau pour lui faire face, il lève rapidement les yeux vers mon visage, comme s'il venait de regarder mes fesses, et je pourrais jurer que mes joues ont viré au cramoisi.

Pire encore, je me surprends à penser que je suis contente de l'avoir pris sur le fait.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

— Je n'ai vraiment pas besoin de ton aide, poursuit-il en me regardant dans les yeux. Je suis plutôt doué en anglais, normalement.

Le simple fait de le regarder me laisse sans voix. Je suis pitoyable. Il a les yeux verts, d'un vert intense et profond tellement beau qu'il est presque douloureux de s'y plonger. On pourrait se perdre dans un tel regard. Je parie que c'est déjà arrivé à une multitude de filles.

D'une voix teintée de mépris, je réplique :

— Vraiment ? Parce qu'à en croire ton professeur, tu ne vas pas valider ton semestre.

Ses lèvres généreuses forment une ligne dure. Elles sont tellement charnues qu'elles pourraient passer pour féminines si ce n'était le contraste fourni par ses traits taillés à la serpe et le fait qu'il les ait fait disparaître en un instant.

— C'est n'importe quoi, marmonne-t-il en se passant la main dans les cheveux, les laissant complètement ébouriffés.

Cette coiffure lui va bien. Cette simple pensée me donne envie de me gifler. Que sont devenus mes projets de lesbianisme, d'asexualité ? Ils ont été mis au rebut par un joli garçon qui débarque dans une pièce avec une attitude insolente et qui fait tout son possible pour se débarrasser de moi.

Je ne suis pas une de ces filles. Je suis intelligente. Les garçons ne m'intéressent pas et ça me convient. Je vis dans ma coquille depuis des années, mais je n'avais pas la moindre idée qu'elle était si fine.

Un seul regard de ses yeux trop verts et elle s'est brisée en mille morceaux. Et il n'en a même pas conscience. Je refuse de lui donner ce pouvoir sur moi.

Je m'installe sur ma chaise et je la rapproche de la table avant de lui suggérer :

— Pourquoi on ne s'assiérait pas pour repasser tout ça en revue ?

Il ne suit pas mon exemple. Il reste debout et me domine de toute sa taille. Il est si grand et il a les épaules tellement larges qu'il occupe tout mon champ de vision. Je penche la tête en arrière. Je n'aime pas l'impression qu'il donne d'avoir le dessus. Et la façon dont il me regarde de haut comme si je n'étais rien me plaît encore moins. On dirait qu'il pourrait s'en aller maintenant et oublier jusqu'à mon existence.

C'est probablement le cas.

— Est-ce qu'on ne peut pas dire que je viens te voir toutes les semaines ? Tu touches ton salaire et on fait comme si tout se passait pour le mieux. Tu fais tes rapports et je rends mes devoirs. Je valide de justesse et on met fin à cette histoire, propose-t-il en tendant le bras pour saisir le dossier de la chaise derrière laquelle il se tient debout.

Ses longs doigts sont si crispés sur le bord de la chaise que ses phalanges blanchissent. Il est tendu.

Génial... Moi aussi.

Je réponds d'une voix lente pour lui laisser le temps d'assimiler mes paroles :

— Euh, ce serait mentir... et tricher.

— Et alors ? Je peux y arriver. J'ai simplement besoin de rattraper mon retard dans mes devoirs, non ?

À l'entendre, tout ça est tellement simple.

Je lui fais remarquer :

— Tu as déjà raté trois examens.

Je ne prends même pas la peine de regarder la feuille qui détaille son échec monumental en composition anglaise avancée. Je l'ai étudiée avant qu'il arrive. Je l'ai mémorisée.

— Tu suis aussi un cours d'écriture d'invention que tu es sur le point de ne pas valider non plus.

— Je croyais...

Sa voix se réduit à néant ; ses narines se dilatent légèrement lorsqu'il expire.

— Je croyais que ce serait facile.

— Apparemment pas.

Je hausse un sourcil, fière de mon attitude calme et raisonnable. À l'intérieur, je sens mon estomac se nouer.

— Je te paierai plus, lâche-t-il. Je ne peux pas... Il faut que je travaille.

Son offre me prend par surprise et je parviens seulement à cligner des yeux.

J'inspire profondément puis réponds :

— Peut-être, euh... Peut-être qu'on pourrait se voir à un autre moment ? Quel est le problème ? Cet horaire ne te convient pas ?

— Non. Pas du tout, réplique-t-il en secouant la tête. Je ne veux pas faire ça. Sans vouloir te vexer, je n'ai pas le temps pour ces conneries.

Sur ces mots, il tourne les talons et quitte la pièce.

Chapitre 2

CHELSEA

JE N'AIME PAS TRAVAILLER DANS CE RESTAURANT. IL EST SITUÉ DANS UN QUARTIER PEU FRÉQUENTABLE du centre-ville, près d'un bar où les étudiants ne vont pas. Mais étant donné qu'il est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les derniers couche-tard estudiantins qui font la tournée des bars ont tendance à s'y rendre aux alentours de deux heures et demie du matin, affamés et saouls.

La seule raison pour laquelle je travaille jusqu'à quatre heures, c'est parce que je n'ai pas de cours demain matin, alors je peux rentrer à mon appartement et m'effondrer quelques heures sur mon lit. Kari, ma meilleure amie et colocataire, est rarement là. Comme moi, elle a un emploi du temps bien rempli, et jusqu'à récemment, elle avait un petit ami. Elle dormait chez lui, ils fumaient des joints et ils faisaient l'amour à longueur de temps. Puis il l'a larguée.

Je me suis dit que c'était la meilleure chose qui pouvait lui arriver. Ce type était un nase. Mon amie a tendance à choisir les pires. On dirait qu'elle préfère les mauvais garçons, ceux qui la font se sentir comblée sexuellement.

Je le sais parce qu'elle adore me décrire en détail ses escapades sexuelles. Je crois qu'elle aime me mettre mal à l'aise. Ça ne me dérange pas. Je m'imprègne de tous ces détails et je me demande ce que le sexe peut avoir de si important.

Ça a l'air affreux, bizarre, douloureux, dégradant. Je suis heureuse d'avoir choisi d'être seule.

Maman n'aime pas l'idée que je travaille au restaurant, et elle tente aussi souvent que possible de me convaincre de démissionner, mais je ne peux pas. J'ai besoin de ce travail pour payer les dépenses supplémentaires qui ne sont pas couvertes par ma bourse. J'ai deux emplois et je suis des cours à plein-temps. L'année prochaine, je serai en quatrième année, et après ça, je veux passer un master en enseignement. Pas ici, cela dit.

J'ai hâte de quitter cette ville. Je ne m'y sens pas bien. Je peux aller dans une université bien plus proche de chez moi, à Walnut Creek. Enfin, c'est là qu'on vivait autrefois, jusqu'à ce qu'on perde presque tout ce qu'on avait. À présent, maman vit dans un appartement à Concord. Elle me force à rester ici pour que je n'aie pas à me confronter à ce scandale tous les jours.

Ce sont ses mots, pas les miens.

Le restaurant est calme ce soir, mais on est mercredi et c'est normal. Je passe de table en table pour apporter d'énormes assiettes de frites ou de nachos aux étudiants. Je sers le petit déjeuner aux deux clients qui viennent tout juste de terminer leur service à la centrale électrique et un nombre interminable de tasses de café aux deux types qui sont entrés plus tôt afin de réviser pour un examen

qu'ils doivent passer dans six heures.

La routine.

C'est pourquoi je suis prise au dépourvu lorsque la porte s'ouvre, environ une heure avant la fin de mon service, et qu'Owen Maguire entre, accompagné de deux garçons aussi grands et larges que lui, mais pas aussi beaux.

Zut. Je n'aime pas l'idée d'avoir eu cette pensée.

Je ne l'ai jamais vu ici auparavant, mais je ne suis pas certaine que je l'aurais remarqué. Habituellement, je ne prête aucune attention aux mecs sexy. Je me contente de faire mon travail.

Mais ce type est différent. Je ne l'ai vu qu'une fois et je ne parviens pas à l'oublier. Son attitude insolente est exaspérante, mais son visage, ses yeux...

— Eh bien... Regardez qui voilà.

Le son de sa voix attire mon attention. Je relève brusquement la tête et mon regard croise le sien. Il a un rictus sur le visage et ne tient pas très bien debout. Je prends conscience immédiatement qu'il est saoul.

Il doit avoir une fausse carte d'identité pour entrer dans les bars, étant donné qu'il n'a que dix-neuf ans.

— Salut, dis-je en adressant un bref sourire aux trois garçons ivres. Vous voulez une table ?

— Tout à fait, répond Owen en souriant jusqu'aux oreilles.

J'ai envie de lui faire passer l'envie de sourire en lui donnant une gifle.

Ou un baiser.

Ignorant mes pensées gênantes, je les guide vers une table et je m'apprête à m'éloigner quand Owen envahit soudain mon espace personnel.

— Joli uniforme, me glisse-t-il à l'oreille juste avant de se laisser glisser sur le siège.

Son haleine sent la bière et je fronce le nez. Je porte un affreux uniforme de serveuse noir en polyester, la tenue la plus inélégante du monde. Mais ce n'est pas comme si j'essayais d'impressionner qui que ce soit, alors je n'ai jamais eu de problème avec auparavant.

Pourtant, pour une raison qui m'échappe, maintenant, j'ai envie de m'en débarrasser comme un serpent de sa mue. Je voudrais m'extirper de cette robe horrible et peu flatteuse et la jeter à la poubelle. Je n'aime pas l'idée qu'il m'ait vue ainsi.

Mais le voir me fait plaisir.

Je les observe tous les trois en empêchant mon regard de s'attarder sur Owen, et demande :

— Vous voulez quelque chose à boire ?

Il pourrait se faire des idées, et j'ai besoin de gagner son respect si je dois lui donner des cours. J'ai l'impression que cette histoire de tutorat ne va pas fonctionner, mais on peut toujours espérer.

Il n'y a rien à espérer. Tu ferais mieux de laisser tomber.

C'est un mensonge.

Ses amis commandent un Coca et Owen demande un café, ce qui me surprend. Je quitte la table et passe derrière le comptoir pour préparer leurs boissons, ignorant la façon dont mes genoux s'entrechoquent. Ma réaction est complètement hors de propos.

J'ai envie qu'il reste et, en même temps, j'ai besoin qu'il s'en aille.

Je suis agacée par ma manière de penser. Les garçons n'ont aucun effet sur moi. Je me fiche de ce qu'il pense, de ce qu'il désire. Alors pourquoi me fait-il me sentir mal à l'aise et tremblante ? Je lui parle à peine dix minutes et puis, comme si une force nous attirait l'un vers l'autre, il apparaît sur mon lieu de travail. Il me sourit comme s'il trouvait drôle l'idée de me trouver ici. Il se montre cavalier en me parlant de mon « joli uniforme » de sa voix profonde et grondante qui me donne des frissons.

Je me comporte comme une véritable fille. Je commence à me détester.

Je me force à penser qu'il n'a aucune importance et me concentre sur mon travail. Je leur apporte leurs boissons puis prends leur commande. Je la donne aux cuisines et me dirige de nouveau vers la salle pour essuyer les tables vides, remplir les distributeurs de serviettes en papier et prendre l'argent des clients qui s'en vont les uns après les autres, jusqu'à ce que le restaurant soit presque vide, à l'exception de moi, du cuisinier, de Paula, l'autre serveuse, d'Owen et de ses amis.

Je leur apporte leur nourriture, remarquant qu'Owen aime son café avec beaucoup de lait. Je n'ai pas la moindre idée de la raison pour laquelle j'ai envie de conserver cette information pour plus tard, comme un écureuil stocke des noisettes pour l'hiver. C'est idiot. Il me fait me sentir idiote.

Je ne le connais même pas. Il se fiche éperdument du fait que j'existe. Je suis la fille ennuyeuse qu'il est censé voir deux fois par semaine pendant une heure pour améliorer ses notes, celle qu'il a essayé de corrompre pour qu'elle fasse semblant de lui donner des cours et ne rien avoir à faire avec.

Abruti.

Quelques minutes plus tard, je demande en posant l'addition sur la table :

— Vous voulez autre chose ?

Owen laisse retomber sa main sur le morceau de papier et le fait glisser vers lui.

— Je crois que ça ira.

Je réponds avec un sourire forcé :

— Super. Je peux vous encaisser, ou vous pouvez payer au comptoir.

— Qu'est-ce que tu peux faire d'autre pour nous ? demande l'un des amis d'Owen, ce qui pousse le second à rire.

J'ai de nouveau les joues en feu et je reste penaude. Je les regarde, la bouche ouverte, comme un poisson hors de l'eau. Heureusement, Owen se rue à mon secours.

— Ferme-la, Des.

Il lève les yeux vers moi ; toute trace du garçon éméché qu'il était en entrant a disparu.

— Il est bourré. Il ne sait pas ce qu'il dit.

— Je sais exactement ce que je dis, marmonne Des, ivre mort, avant de fermer la bouche quand Owen lui lance un regard assassin.

Je réponds :

— Ce n'est rien. Prenez votre temps.

Je me retourne pour m'éloigner de leur table lorsque j'entends quelqu'un se glisser hors du siège. Je sens des doigts musculeux me saisir le bras, m'empêchant de partir. Il se tient juste derrière moi et la chaleur de son corps emplit le mien. Je me fige. Je me force à ne pas réagir, pour ne rien dire de stupide et ne pas me ridiculiser.

Il suffit de voir l'effet qu'il me fait simplement en touchant mon bras. Ce genre de choses ne m'arrive pas. Je me fiche des garçons. On ne m'a embrassée que trois fois dans ma vie, dont une était le déploiement de langue de Cody Curtis, et celle-ci ne compte pas.

Deux fois, donc. On m'a embrassée deux fois et je suis vierge. Une véritable vierge. Owen Maguire a les mots « homme à femmes » gravés sur le front. Je ne suis rien à ses yeux.

Alors pourquoi me touche-t-il ? Pourquoi s'adresse-t-il à moi de ce murmure grave et rauque qui m'enveloppe comme du miel ?

— ... il faut que je te parle de cette histoire de cours, dit-il.

Je m'arrache à son emprise, agacée de ne pas avoir prêté attention au début de sa phrase.

— Contente-toi de me retrouver lundi après-midi, et on devrait pouvoir commencer.

Je me retourne pour lui faire face, un sourire forcé sur le visage, et il observe mes lèvres pendant une interminable seconde durant laquelle je retiens ma respiration, avant de lever enfin ses yeux verts trop beaux vers moi.

Je sens un fourmillement sur mes lèvres, comme s'il m'avait embrassée.

C'est pas vrai !

— Je ne connais même pas ton prénom, murmure-t-il.

OWEN

QU'EST-CE QUI ME PREND ? POURQUOI JE M'INTÉRESSE À SON PRÉNOM ? JE NE LA CONNAIS PAS. JE NE VEUX pas la connaître. Avant aujourd'hui, je ne l'avais jamais vue de ma vie. On a eu une brève entrevue cet après-midi, pendant laquelle elle m'a envoyé balader. Et à présent, elle est de nouveau devant moi.

Elle porte un uniforme noir grossier et mal coupé qui ne fait rien pour améliorer son apparence. Elle a les cheveux brun foncé et de grands yeux bleus innocents. Elle a l'air d'une vraie sainte-nitouche ; elle ne ressemble à aucune des filles auxquelles je me suis intéressé jusqu'ici et je lui demande son prénom, comme si j'en avais quelque chose à faire.

— C'est Chelsea, me répond-elle.

Je scande son prénom dans ma tête, encore et encore, à l'infini.

Chelsea. Chelsea. Chelsea.

— Je, euh... j'espérais qu'on pourrait se voir demain pour que tu puisses me donner mes devoirs.

C'est vraiment gênant. On est debout au milieu de ce restaurant minable, où Des et Wade peuvent entendre chacune des paroles que je dis à Chelsea, ma tutrice innocente aux yeux bleus et aux lèvres roses. Ils ne se rendent même pas compte de ce qui se passe. Ils vont m'en faire voir des vertes et des pas mûres en rentrant.

— Demain ? Vendredi ?

Elle fronce ses sourcils délicats et toute sa figure se décompose, comme si elle était adorablement perplexe. Ce qui est le cas. C'est adorable.

Mec. Arrête de penser « adorable ».

Je lui rappelle :

— Demain, on est jeudi.

— Non, jeudi, c'est aujourd'hui, sachant qu'il est presque 4 heures du matin.

— C'est vrai.

Elle me donne l'impression d'être un imbécile et ça ne me plaît pas.

— On peut se retrouver plus tard cet après-midi, alors ? J'ai besoin de cette liste de devoirs, en particulier si on ne se revoit pas avant lundi.

Beaucoup de choses peuvent arriver d'ici à lundi. Merde, je ne peux même pas commencer à penser à toutes les possibilités. J'ai l'impression de marcher sur une corde raide, chancelant d'un pied sur l'autre, attendant simplement la rafale de vent qui m'enverra valdinguer avant de chuter dans le vide.

Voilà ce qu'est devenue ma vie. Un pas en avant, un pas en arrière. J'ai envie de bien faire, mais au lieu de cela, je retombe dans mes mauvaises habitudes. J'ai envie de dire la vérité à Fable. J'ai envie de dire à maman de me laisser tranquille.

Je sais bien au fond de moi que je ne ferai rien de tout ça. Je vais continuer, continuer à vivre au milieu des faux-semblants, entre bien et mal, et mener deux vies. L'une où je suis le frère obéissant qui fait ce que Drew et Fable attendent de lui. Et l'autre, où je suis le « bon » fils qui glisse quelques billets à sa mère quand elle vient les lui réclamer, c'est-à-dire tout le temps, puis fume un joint avec elle et la supplie de lui acheter des bières.

Parfois, je me déteste vraiment.

— J'ai cours tout l'après-midi.

Elle renifle et lève le menton, avec l'air hautain d'une princesse vierge. J'ignore si elle est vierge, mais elle en a tout l'air.

— J'ai un cours à donner à 17 heures.

— Et après ça ?

Je risque un regard par-dessus mon épaule et j'aperçois mes amis qui m'observent, la curiosité affichée sur leurs visages ivres et fatigués. Je me retourne pour faire face à Chelsea et je la découvre qui me scrute, comme si elle essayait de se faire une idée du genre de personne que je suis.

Je lui souhaite bonne chance. Moi-même, je n'y arrive pas.

Elle pousse un gros soupir qui fait gonfler sa poitrine, je ne peux m'empêcher de hasarder un regard sur ses seins. Ils ont l'air plutôt jolis, mais je ne peux pas vraiment me faire une idée sous cet horrible uniforme, et je n'ai pas eu le temps de la reluquer quand on s'est rencontrés, même si j'ai remarqué son cul.

Il est vraiment joli. Il avait l'air somptueux dans son jean moulant.

— Si tu parviens à rester bref, je pourrai te voir à ce moment-là. Vers 18 h 30 ? Dans la même salle que tout à l'heure ?

Je me sens envahi par le soulagement, ce qui me fait me sentir lâche. Je me fiche de mes notes, mais Fable va me tuer si je ne mets pas de l'ordre dans ma vie.

— Je peux faire ça.

— D'accord, dit-elle en reculant d'un pas, le pied tourné, prête à faire demi-tour. Je te vois plus tard, alors.

En parlant à son dos, je réponds :

— À plus tard.

Je reste complètement immobile en la regardant s'éloigner et passer les portes battantes qui mènent aux cuisines.

J'entends mes amis ricaner derrière moi et je me retourne pour découvrir Wade et Des qui se lèvent du siège d'un pas mal assuré. La nourriture dans leur estomac n'a rien fait pour calmer leur ébriété et, pour une raison que j'ignore, ça m'énerve. Je n'étais pas aussi bourré qu'eux lorsqu'on est arrivés ici, et mon léger sentiment d'exaltation a presque entièrement disparu. Le fait de rencontrer Chelsea a aidé à le faire passer.

Mon exaltation due à l'alcool. Le fait de la voir, de toucher son bras même un court instant, m'a plongé dans un état d'exaltation que je préférerais ignorer.

— Alors, c'est qui, cette fille ?

Wade s'approche de moi d'abord, suivi de Des.

Je leur lance à tous les deux un regard qui leur intime le silence et on sort du restaurant dans la nuit froide de ce début d'automne. La maison que je partage avec Wade n'est pas très loin du centre-ville – on vit tout près du campus, et on entame notre périple dans la rue transversale qui mène à notre quartier. Des va s'écrouler sur le canapé, comme d'habitude, j'en suis sûr.

J'enfonce les mains dans les poches de mon jean et demande :

— Vous vous souvenez que je vous ai dit que ma conseillère voulait me voir ?

Je pousse un soupir et rentre mon cou dans mon sweat-shirt à capuche pour me protéger du froid.

— Ouais, répond Des en émettant un bruit sceptique. C'était quoi, l'embrouille ? Je n'ai jamais entendu parler d'une conseillère qui voulait rencontrer un étudiant.

— Elle est bien foutue ? demande Wade. Mec, ne me dis pas que la jolie petite serveuse est ta conseillère. Parce qu'elle est sexy.

Je sens l'agacement faire bouillir mon sang dans mes veines.

— Non, la serveuse n'est pas ma conseillère, abruti. Ma conseillère s'appelle Dolores et je suis à peu près sûr qu'elle approche de son bicentenaire.

— Cette serveuse n'était pas sexy du tout, déclare Des en donnant un coup de pied dans un caillou qui roule sur le trottoir défoncé et atterrit sur le côté de la chaussée. Tu as vu ses vêtements ? Le polyester noir, c'est nase.

— Comment tu sais qu'elle porte du polyester ? Tu étudies la mode, maintenant ? raille Wade.

Merde.

Ces deux-là adorent se disputer en boucle. Wade est mon plus vieil ami. Des est l'un de mes plus récents. Ils prétendent qu'ils s'apprécient, mais parfois...

Je me pose des questions.

Je leur dis à tous les deux :

— Arrêtez un peu.

Je ne suis pas d'humeur. Je ne suis jamais d'humeur à écouter leurs disputes.

— Alors, c'est qui, cette serveuse pas du tout sexy qui porte des fringues en polyester ? demande Des.

Je ne dirais pas qu'elle est sexy. Mais elle n'est pas laide. Elle est... mignonne. Elle est pure. Son innocence est rafraîchissante. Je parie que si je la regarde d'assez près, elle aura des taches de rousseur sur le nez.

— J'ai vu ma conseillère. L'entraîneur, Drew et Fable étaient là aussi.

— Ton beau-frère était là ?

Des est bouche bée. C'est un grand admirateur de Drew. Ce n'est pas le cas de Wade, mais il le connaît depuis toujours. Des et moi ne nous sommes liés d'amitié qu'au début de notre première année à l'université. Le fait que mon beau-frère joue pour les 49ers plonge la plupart des mecs dans une stupeur mêlée d'admiration.

Je réponds d'une voix sombre :

— J'ai des notes insuffisantes dans plusieurs disciplines. Ils m'ont trouvé une tutrice pour me donner des cours particuliers. La serveuse...

— Est ta tutrice, termine Wade en secouant la tête. Mec, il faut que tu restes sur le droit chemin, que tu arrêtes la dope pendant un moment.

L'herbe. C'est mon problème depuis des années. Je fume depuis le collège, quand on vivait avec ma mère et qu'elle se fichait de ce qu'on faisait. Lorsque Fable a pris la relève, elle m'a forcé à arrêter. Drew m'en a donné envie. Mais ensuite...

Je suis retombé dans mes travers. Je ne peux pas m'empêcher de me sentir bien quand je suis défoncé. Rien ne peut m'abattre. Mes problèmes ne me pèsent plus aussi lourdement sur le cœur. Et des problèmes, j'en ai. Pour la plupart, c'est moi qui en suis la cause.

Pour certains, je n'ai rien demandé. Pour ma mère, en particulier. Elle est comme une mouche qui ne cesse de vous tourner autour et, peu importe la vigueur avec laquelle vous la chassez, revient, plus grosse et plus bruyante que jamais.

C'est ça. C'est tout à fait elle. Une mouche grasse et aussi irritante que possible.

— Tu n'aurais probablement pas dû sortir ce soir non plus, me dit Des.

Depuis quand ces deux idiots sont-ils devenus des gens responsables ?

— Écoutez, il va falloir que je me calme pendant un moment, que je rattrape mon retard, que je repasse quelques examens et que j'améliore mes résultats.

Je n'arrive pas à croire que ces paroles sortent de ma bouche. Plus tôt dans la journée, j'étais farouchement opposé à cette idée. Mais c'était uniquement parce que les cours particuliers interféraient avec mes horaires de travail et que j'ai besoin de cet argent pour que Fable n'apprenne pas que j'en donne la plus grande part à maman.

Mais j'ai parlé à mon patron, avant qu'on aille faire la tournée des bars. J'ai tout arrangé et j'ai

un nouvel emploi du temps. Je peux tout faire. Sans problème. Les cours ne sont que temporaires, de toute façon. Une fois que j'aurai amélioré mes résultats, je n'aurai plus besoin de l'aide de Chelsea.

— Tu vas être occupé, me dit Wade. Pas de temps pour les filles.

— Quand est-ce que je dédie du temps aux filles ?

— Il y a quelques semaines, quand tu as ramené cette nana à la maison. Je sais que tu pensais que j'étais endormi dans le canapé, mais je t'ai entendu la baiser jusqu'à plus soif, réplique Wade en riant.

Espèce de pervers.

— Tu nous as écoutés ? !

Elle avait fait du bruit. Beaucoup de « Oh oui, caresse-moi, juste là » et de « Oui, c'est bon, comme ça. » Tout cela sonnait incroyablement faux, comme si elle exécutait une performance et pensait que c'était ce que je voulais. J'ai joué le jeu. Je l'ai même encouragée ; je lui ai dit les mots salaces qu'elle semblait désirer si ardemment, mais je n'avais pas le cœur à l'ouvrage. Ça n'a pas duré longtemps et, quand ç'a été terminé, je l'ai rapidement mise dehors.

Je ne me souviens même pas de son prénom.

— Impossible de ne pas entendre. C'était une de ces filles qui hurlent.

Wade donne un coup de coude dans les côtes de Des et ils éclatent tous les deux de rire.

Enfoirés.

Je réplique :

— Je me tape plus de filles à moi seul que vous deux réunis.

Mais je suis agacé à l'idée qu'on puisse s'en vanter.

— Sachant que Des est gay, ça ne veut rien dire. Aïe !

Wade se frotte le bras sous le coup du poing de Des.

Toujours la même rengaine : se saouler et marcher jusqu'à la maison. Les insultes. Les récits de nos prouesses avec les filles.

Je commence à en avoir assez. Assez de ma vie, assez de moi. J'ai besoin de changement. J'ai besoin de m'en aller.

J'en parlerai à Fable demain.

Chapitre 3

OWEN

— J'AIMERAIS BEAUCOUP QUE TU VIENNES NOUS REJOINDRE ICI, MAIS DREW VOYAGE BEAUCOUP AVEC l'équipe, et je l'accompagne, me dit Fable d'un ton empreint de regret.

Je serre le téléphone portable et ferme les yeux. Je suis encore au lit. Il est une heure de l'après-midi passée et j'ai un cours à deux heures. Il faut que je me remue.

— Tu voyages même avec le bébé ?

Automne, ma nièce, est la prunelle de leurs yeux. Elle a trois mois et demi et est la chose la plus mignonne que j'aie vue de ma vie. Elle ressemble à Fable comme deux gouttes d'eau. Drew n'aime rien tant que de tenir sa petite fille dans ses bras et de se pavaner en public avec elle. Les paparazzis prennent des photos et elles paraissent sur Internet, ce qui fait chavirer les filles.

Elles ont le même effet sur Fable. C'est dingue. Qui aurait pu deviner que les femmes aimaient les mecs qui tiennent des bébés dans leurs bras ?

— En particulier avec le bébé. Qui sait combien de temps je vais pouvoir le faire ? Automne va grandir et, avant qu'on ne s'en aperçoive, elle ira à l'école et je ne pourrai plus partir sur la route avec elle. J'en profite tant que je peux, dit Fable en poussant un grognement.

Je devine qu'elle allaite le bébé parce que j'entends le petit gémissement d'Automne.

— Elle a faim.

Je n'ai pas envie d'imaginer ma sœur en ce moment.

Je lui avoue :

— J'ai en quelque sorte fichu en l'air ma première entrevue avec ma tutrice.

Elle pousse un soupir.

— Comment ça ?

Je lui raconte ce qui s'est passé, puis je termine en lui disant que je dois voir Chelsea ce soir. Elle semble apaisée, mais je parviens à discerner la lassitude dans son ton lorsqu'elle me dit de ne pas tout gâcher et qu'il faut que je m'y tienne. Je ne peux pas fuir mes problèmes en venant vivre avec eux, etc.

J'ai commis une grave erreur en pensant pouvoir l'appeler pour lui demander de me prendre avec eux pendant un temps. Je raccroche rapidement et jette le téléphone sur ma table de nuit. Je ferme les

yeux et je laisse mes pensées dériver...

Je pense à ma tutrice, Chelsea, avec ses grands yeux bleus et ses longs cheveux foncés. Elle me déteste. Et je devrais la détester. Elle fait partie de ces filles riches et intelligentes, et je ne suis que l'un de ces ratés locaux, admis grâce à leurs droits de bourse. C'est vrai, Drew est riche et il a pris soin de nous – il gagne déjà plus d'argent que son père en jouant en NFL, et j'en ai bénéficié –, mais je ne peux pas oublier d'où je viens.

Le fait que maman soit revenue dans les parages me ramène en permanence à mes racines.

Une fille comme Chelsea considère sûrement qu'être avec moi équivaudrait à s'encanailler, à sortir avec un mauvais garçon pour en faire son petit secret. Et je parie qu'elle ne s'est jamais encanaillée de sa vie. Je lui fais probablement peur au point qu'elle en perd toute dignité.

Est-ce que ce n'est pas ce dont tu as envie, de lui faire perdre sa dignité ?

Bien sûr. Mais je ne devrais pas. Ce n'est pas une fille pour moi. Pas mon genre.

Mon téléphone se met à vibrer, indiquant que j'ai reçu un texto. Je l'attrape et je pousse un grognement en voyant qu'il vient de ma mère :

« Je suis devant chez toi. Tu es là ? »

Merde.

C'est la dernière personne que j'ai envie de voir en ce moment. C'est toujours le cas.

Je m'extirpe des couvertures et enfile rapidement un tee-shirt et un jean. Je me dirige vers la porte d'entrée et l'ouvre grand. Je l'aperçois qui fait les cent pas sur le trottoir. Elle a l'air agitée.

Génial...

— Owen, dit-elle d'un sourire qui n'illumine pas ses yeux.

Je ne crois pas avoir déjà vu ses yeux s'éclairer.

— Tu sors du lit ? Tu ne devrais pas dormir si tard.

Sa tentative de se montrer maternelle me donne envie de rire. C'est une blague, j'espère.

— J'ai un cours dans moins d'une heure.

Je ne veux pas qu'elle traîne dans les parages trop longtemps. Elle finirait par me demander encore et toujours plus.

Elle en réclame toujours davantage.

Devant son silence, je lui lance :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Maman tressaille et soupire.

— Très bien. Si tu préfères jouer cartes sur table... J'ai besoin d'argent.

Évidemment. C'est toujours le cas. Son job à temps partiel ne paie pas bien. Je n'arrive pas à croire qu'elle arrive à garder un travail, étant donné son passif. Quand elle nous a abandonnés, elle

était au chômage et passait beaucoup de temps avec Larry, son raté de petit ami. Elle était presque constamment chez lui, ou dans leur bar favori. C'était il y a quatre ans.

À présent, elle est là, devant moi, comme si elle n'était jamais partie, même si les rôles sont inversés. C'est moi qui m'occupe d'elle. C'est drôle, sachant qu'elle n'a jamais pris soin de Fable ni de moi.

— Combien ?

— Deux cents, répond-elle en faisant une grimace, comme si le fait de me demander cela lui coûtait, mais c'est un mensonge.

Elle n'a aucun problème à me réclamer de l'argent. Elle pense que je suis sa vache à lait, grâce à Drew Callahan, le bel étalon qui joue au football. Ce sont ses mots. Elle les a crachés avec un tel venin et une telle amertume que j'ai eu un mouvement de recul quand elle les a prononcés.

Maman et Fable ne s'entendent pas. Elles ne se parlent même pas. Drew n'a jamais rencontré maman. Et maman n'a jamais vu sa petite-fille, même si elle est au courant de l'existence d'Automne.

Ma famille est complètement dysfonctionnelle, dans tous les sens du terme.

Je lui réponds :

— Je n'ai pas autant d'argent à disposition.

Elle écarquille les yeux. Ils sont d'un vert terne. Ses cheveux, qui ont connu trop de teintures, sont jaunes et brûlés aux pointes. Fable serait folle si elle savait que je lui parle et que je lui donne de l'argent depuis des mois.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Le mari de ta sœur joue au football en NFL ! Il est blindé !

Je pince les lèvres. La voilà lancée, même si elle sait que Fable n'est pas au courant de nos rencontres.

— Drew ne me donne pas d'argent.

— Il paie pour cette maison. Il t'a acheté ta nouvelle voiture et a payé pour ton éducation.

— J'ai décroché ma bourse tout seul. Cette maison est un taudis, mais je ne laisserais pas Drew me payer un logement trop cher dont je n'ai pas besoin. Et il m'a offert cette voiture pour mes dix-huit ans.

Je croise les bras. Je n'aime pas être forcé de défendre ce que j'ai. Lorsqu'elle pense à Fable et moi, tout ce qu'elle voit, c'est une source d'argent.

— J'en ai besoin, gémit-elle. Tu es en train de me dire que tu n'as vraiment pas deux cents dollars à me donner ?

Je réponds :

— Pas tant que je n'aurai pas reçu ma paie.

C'est la stricte vérité. Je vis à mes frais autant que je le peux. Mon boulot au restaurant est ma seule source de revenus. L'argent avec lequel je vis ne vient pas du compte en banque de Drew. Il

faut bien que je me débrouille par moi-même un jour.

— Et c'est quand ?

— Vendredi.

Elle baisse les yeux pour observer le trottoir et donne un coup de pied de ses Nike usées jusqu'à la corde. Elles ont vu de meilleurs jours. Il y a cinq ans.

— Demain, alors ? Je peux venir les chercher demain ?

Je crache :

— Ouais. Et apporte de la bière, tu veux ?

— Comment tu veux que j'apporte de la bière si je n'ai pas d'argent ?

Elle me lance un regard noir. Ses yeux ternes se font plus acérés et trahissent sa colère, et elle pince les lèvres. C'est la personne la plus malheureuse que je connaisse. Elle est méchante sans aucune raison. Égoïste et stupide, elle fait toujours les pires choix.

Je suis effrayé à l'idée de devenir comme elle. Moi non plus, je ne fais pas de bons choix. Je le sais, mais pourtant, je continue.

Telle mère, tel fils...

Je lui suggère :

— Viens demain et je te donnerai un peu plus pour que tu ailles chercher de la bière.

De cette manière, je ne serai pas tenté de sortir dans les bars. Je resterai à la maison et je boirai quelques canettes avec Wade, et j'inviterai Des à nous rejoindre. Peut-être que j'appellerai l'un de mes coups réguliers dont j'ai le numéro enregistré sur mon téléphone. Je me saoulerai un peu, passerai une heure nu dans les bras d'une femme consentante, puis lui donnerai une claque sur les fesses et l'enverrai balader.

Merde !

Je suis un porc.

— Seulement si tu me trouves un joint, me lance-t-elle en réponse et je fais la grimace.

Des est ma source de beuh. Il peut me trouver un sachet de congélation rempli de joints si je le lui demande.

— D'accord. Si c'est ce que tu veux.

— Tu le fumeras avec moi ? On pourra discuter, comme avant.

J'entends l'espoir dans sa voix et j'en ai la nausée. C'est son idée de passer du temps avec son petit garçon : faire tourner un joint et se défoncer.

On l'a fait à plusieurs reprises quand j'avais treize ans, avant qu'elle ne nous abandonne. C'est notre petit secret. Je ne l'ai jamais dit à Fable.

Elle en mourrait. Pire encore, elle aurait envie de tuer maman.

Je hausse les épaules et réponds :

— Peut-être.

Ses yeux se font encore plus ternes, si c'est possible.

— Il faut que je me prépare à aller en cours.

— En cours ? réplique-t-elle d'un ton railleur. Amuse-toi bien.

— Je n'y manquerai pas.

Je la regarde s'éloigner et reste debout sur le porche longtemps après qu'elle a disparu de mon champ de vision.

Notre relation est dysfonctionnelle. Je n'aime pas l'idée de la garder secrète. Ça me ronge de l'intérieur. J'ai envie de le dire à Fable, mais elle serait furieuse. J'aimerais me confier à Drew, mais il le dirait à ma sœur. Il y serait forcé. C'est sa femme. Et il est tellement loyal qu'il se jetterait sous les roues d'une voiture pour assurer sa sécurité, pour protéger leur relation.

Je ne peux pas lui faire ça. Je ne peux pas m'attendre à ce qu'il garde un tel secret. C'est trop lourd.

Au lieu de cela, je le laisse macérer en moi. Il pousse comme une plante nocive dont les longs rameaux se déplacent, me transpercent, enveloppant mes bras, mes jambes, mes viscères, mon cœur et mon cerveau, me tenant serré dans son étreinte jusqu'à ce que ce secret soit la seule chose qui occupe mon esprit.

J'ai besoin de me changer les idées, et vite.

CHELSEA

JE CHOISIS MES VÊTEMENTS EN PENSANT À LUI. C'EST RIDICULE, MAIS J'AI PASSÉ MÉTICULEUSEMENT EN revue le contenu de mon placard. J'ai déplacé chaque cintre, écartant tout d'un mot dur prononcé à haute voix. C'est facile, étant donné que je suis seule, comme d'habitude, et que personne n'est donc là pour me demander ce que je fabrique.

Vieux. Laid. Vulgaire. Mauvaise couleur. Mal coupé. Me grossit. Me donne l'air malade. Me fait ressembler à une traînée.

Ce dernier vêtement est le chemisier que j'ai porté le jour de mon dix-huitième anniversaire. Kari m'a mise au défi de l'acheter, et je l'ai fait. C'était à l'époque où je pensais que je pouvais encore me permettre des dépenses frivoles, même si le couperet financier est tombé à peine un mois plus tard.

Il est noir. C'est un dos nu très évasé sur le devant, avec un col bénitier. Ce soir-là, Kari m'avait emmenée au restaurant avec quelques amies. Je me sentais tellement osée, tellement adulte. On a mangé, puis on est allées chez quelqu'un pour se saouler à la bière et au vin bon marché. C'est là que j'ai eu droit à mon deuxième baiser. Une véritable session de pelotage sur un canapé avec un garçon dont la langue n'était pas aussi dégoûtante que celle de Cody, mais qui ne savait pas s'en servir.

Ou du moins, c'est ce dont j'avais l'impression, même si je n'ai pas beaucoup de points de comparaison.

Je suis vraiment pitoyable... C'en est presque douloureux.

Je remets le chemisier dans mon placard et je continue mon examen. Je ne peux pas avoir l'air de trop en faire. Comme si j'allais mettre un dos nu pour aller en cours... Soyons sérieux. Mais ma garde-robe comporte de grosses lacunes, sachant qu'elle est composée principalement de tee-shirts. C'est d'un banal.

Je me décide pour un petit haut jaune pâle que j'ai acheté en soldes l'été dernier, et je passe mon cardigan préféré et mon jean délavé favori. Je mets des Converse grises que j'ai achetées chez Target, ce qui veut dire que ce ne sont pas d'authentiques Converse, mais c'est assez ressemblant. Je passe l'après-midi de cours emplie d'une énergie nerveuse qui fait vibrer ma peau. Je finis par comprendre que c'est de l'impatience.

S'il le savait, il se paierait ma tête. J'en suis sûre.

L'unique cours que je donne avant mon rendez-vous avec Owen est un vrai cauchemar. Je n'ai

pas l'esprit à ça et mon élève, un étudiant de troisième année prénommé Wes, dont les notes en anglais sont en chute libre depuis sa première année, en est conscient. Alors il fait l'imbécile et me donne du fil à retordre, passant beaucoup trop de temps à envoyer des textos et pas assez à m'écouter, jusqu'à ce que je mette fin à la session dix minutes avant l'heure prévue.

Grosse erreur. À présent, je me retrouve à attendre Owen Maguire pendant vingt-cinq minutes au lieu de quinze. Et sachant le retard qu'il avait hier, je vais probablement devoir patienter encore plus longtemps.

Je me fais l'impression d'une élève de CP à qui on a dit de faire la sieste. Je croise les bras et les pose sur la table avant d'y enfouir ma tête en fermant les yeux. Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière, alors je suis extrêmement fatiguée. Je doute de parvenir à dormir maintenant. Je fais rarement la sieste. Mais qu'est-ce que je peux faire d'autre pour passer le temps ? Les cent pas ? Attendre son arrivée devant la salle ?

C'est une torture.

Je laisse mon esprit vagabonder. Je pense à maman et combien elle veut que je rentre à la maison. Je lui manque. Je suis sa seule enfant et elle se sent très seule. Ses amies ne viennent plus la voir aussi souvent, maintenant qu'elle est à Concord et que papa est en prison. Elle n'a personne. Elle aime à me le répéter à chacune de nos conversations. Personne à part moi.

Mais je ne peux pas me permettre de lui rendre visite chaque fois qu'elle en a envie, et je veux économiser pour Thanksgiving, quand j'aurai une semaine de congé. C'est plus sensé. Il faut que j'arrive à l'en convaincre, par un moyen ou un autre.

Mais je ne sais pas comment je vais me débrouiller pour que mon patron m'accorde une semaine de congé. Les cours particuliers s'arrêtent parce que ce sont les vacances universitaires, mais j'aurai toujours du travail au restaurant. Je n'ai pas encore osé le demander à mon patron, ce qui est stupide. Il faut que je m'y prenne à l'avance. Il faut que j'arrête d'être aussi trouillard.

Il faut que je cesse de penser aux garçons avec de beaux yeux verts qui se moquent de moi. J'ai lu l'amusement dans son regard au restaurant. Il a probablement ri de moi avec ses amis quand ils sont partis. Ils lui ont peut-être demandé qui j'étais, et je parie qu'il a répondu que je n'étais personne.

Personne.

Je n'ai jamais été quelqu'un.

Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à être le quelqu'un d'un autre ? Je me mens quand je pense que je préférerais être asexuelle ou lesbienne, ou quoi que ce soit du même acabit. J'ai envie qu'un garçon à la démarche sexy et aux yeux verts scintillants m'apprécie. J'ai envie qu'il me murmure à l'oreille des mots doux qui me feront frissonner. J'ai envie de savoir quel effet ça fait d'être aimée. Juste une fois...

— Salut.

Je le reconnais. Je reconnais ce mot prononcé d'une voix douce. Il va jusqu'à hanter mes rêves. Sa voix profonde et rauque me traverse, créant des picotements sur tout mon corps, et je laisse échapper un petit soupir qui se change en un gémissement presque inaudible lorsqu'il me caresse les

cheveux, ses doigts s'emmêlant dans mes mèches.

— On se réveille, petite marmotte.

Il parle d'une voix teintée d'amusement et je prends conscience que je ne rêve pas.

Sa voix est bien réelle. Ses doigts dans mes cheveux aussi.

Merde !

Je lève la tête, cligne des yeux et le découvre debout au-dessus de moi, un sourire incurvant ses lèvres, ses mains loin de mes cheveux. Est-ce que je l'ai rêvé ?

— Que... qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis censé te retrouver ici, tu te souviens ?

Il me regarde comme si j'avais perdu l'esprit.

C'est peut-être le cas.

— Quelle heure est-il ?

Je repousse les cheveux qui me tombent dans les yeux. J'ai la vision brouillée et l'esprit embrumé. J'ai dû m'endormir.

— Il est 18 h 30. Pour une fois, je suis pile à l'heure, dit-il.

Son sourire s'agrandit et il appuie sa hanche contre la table.

— J'ai pensé que ça te ferait plaisir.

Il est arrivé à l'heure pour me faire plaisir. Et c'est incroyable, mais ça me fait vraiment plaisir, bien plus que ça ne le devrait. Je suis décidément facile à satisfaire.

— Je me suis endormie.

— J'ai vu ça.

Je me passe la main sur le front.

— Ça ne m'arrive jamais, d'habitude.

— Peut-être que tu devrais le faire plus souvent. J'ai l'impression que tu dormais plutôt profondément.

Je me raidis.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Eh bien, tu as la trace de ta manche, là.

Il tend le bras et dessine de sa main les plis sur mon visage. La sensation de ses doigts effleurant ma joue provoque un frisson.

Je n'arrive pas à croire qu'il m'ait caressée.

Il laisse retomber sa main et tire une chaise près de la mienne. Il s'assied comme si c'était sa

place. À la différence de mes autres étudiants, il n'est pas assis de l'autre côté de la table ; il est juste à côté de moi, et je peux sentir la chaleur de son corps et l'odeur enivrante qu'il dégage. Un mélange de fumée et d'épices, d'air frais et de pommes croquantes. Il sent l'automne.

L'automne a toujours été ma saison favorite.

— Tu as les devoirs avec toi ?

Sa question m'arrache à ma rêverie distraite et je sors un classeur de la pile qui se trouve à côté de moi, celui qui porte sur sa couverture les mots « Maguire, Owen ». Je l'ouvre et lui tends la feuille que j'ai photocopiée pour lui plus tôt. Elle récapitule l'ensemble des devoirs qu'il a manqués jusqu'à présent et ceux qu'il a terminés. Ces derniers ne sont pas nombreux.

— Tiens.

Le papier atterrit devant lui et il l'examine, les sourcils froncés par la concentration, les lèvres pressées l'une contre l'autre. Je l'observe sans honte parce que je le peux. Comme si j'étais censée le faire, parce qu'après tout, je suis sa tutrice. Il faut que je veille sur lui et que je m'assure qu'il comprenne ce qu'il doit faire, non ?

— Je peux rattraper les examens ?

Sa voix grave m'enveloppe, me réchauffe et je hoche la tête, le regard rivé sur ses yeux magnifiques.

— Oui.

Il continue à me regarder comme s'il attendait que j'ajoute quelque chose, et je prends conscience qu'il faut que je lui en dise davantage.

— Tu dois finir les devoirs de préparation aux trois examens que tu as manqués d'abord.

Je me penche et lui montre les quatre devoirs en question, qui sont énumérés au-dessus du premier examen.

— Tu rends ces devoirs, puis tu pourras terminer l'examen.

— Et là ?

Il pose son index près du mien sur la feuille de papier, tapotant le travail manquant juste au-dessus du second examen ; son doigt touche presque le mien, mais pas tout à fait.

Je retiens mon souffle et compte jusqu'à cinq. J'ai l'estomac noué, tout ça parce que nos doigts sont proches l'un de l'autre sur une feuille de papier.

— Pareil. Tu rends le devoir, puis tu passes l'examen.

J'ai l'air essoufflée et j'ai pris un ton minaudier, comme si j'essayais de le charmer, ce qui n'est pas le cas.

C'est simplement qu'Owen Maguire me met dans un état d'essoufflement minaudier.

— Mmmh-mmmh.

Il relève les yeux vers moi et nos regards se croisent. Une boucle est tombée sur son front et j'ai

envie de la remettre en place, de toucher la souplesse de ses cheveux. Pourquoi me regarde-t-il comme ça ? Je ne lis aucun amusement, aucune moquerie ni aucune colère dans son regard. Il m'observe comme s'il... m'appréciait.

C'est ça... Tu as complètement perdu la boule.

— Tu vas m'aider ?

Je réponds en hochant la tête :

— C'est mon travail.

— Tu veux bien qu'on se voie deux fois par semaine ? Lundi et mercredi ?

Je hoche de nouveau la tête.

— Ouais.

Je m'éclaircis la gorge et me redresse sur mon siège.

— Oui. Je veux bien.

Il sourit. J'aime son sourire. Il a les dents régulières. Ses lèvres sont l'incarnation de la tentation.

— Alors on est d'accord, Chelsea. On se voit lundi.

Avant que je ne puisse lui dire au revoir, il s'est levé de sa chaise et s'enfuit de la pièce en coup de vent. Je pourrais presque croire qu'il n'est jamais entré.

Presque.

Chapitre 4

OWEN

Premier lundi

MON WEEK-END A DURÉ CE QUI M'A SEMBLÉ ÊTRE UNE ÉTERNITÉ. VENDREDI, APRÈS M'ÊTRE ASSURÉ QUE mon chèque soit directement déposé sur mon compte, je suis allé retirer un peu d'argent à la banque puis j'ai envoyé un texto à maman, lui disant de venir me retrouver. Je lui ai tendu une liasse de billets de vingt qu'elle a saisie avidement, les yeux écarquillés, la bouche incurvée en ce que j'ai supposé être un sourire.

Plus tard, elle a apporté deux packs de douze bières à la maison et on a fumé ensemble, même si je n'ai tiré qu'une seule bouffée. Ça me dérange de faire ça avec elle. Je ne le supporte plus. Et je fume avec elle uniquement si on est tous les deux.

Je n'ai besoin ni de culpabilité ni de regards étranges. Wade sait que la relation que j'entretiens avec ma mère est complètement dysfonctionnelle, mais pas Des. Il croit que ma vie est toute rose.

Agacé par la manière dont les choses se déroulent dans mon existence, en particulier maman, j'ai réussi à obtenir qu'elle s'en aille assez rapidement. Elle est partie sans protester, heureuse parce qu'elle était complètement défoncée et parce qu'elle avait de l'argent plein les poches.

J'ai parié avec moi-même qu'elle serait de retour dans moins d'une semaine pour réclamer plus d'argent.

J'ai passé tout le week-end en compagnie de Des et Wade, quand je ne travaillais pas, et sachant que mon patron a réduit mes heures sur ordre du propriétaire, j'ai eu de la chance d'avoir un peu de travail. On a bu de la bière, regardé des navets et parlé de tout et de rien. Comme d'habitude. J'avais envie d'oublier mes problèmes. Le fait que je ne puisse pas jouer le match de ce week-end me rongait, même si j'ai essayé de ne pas m'en faire. Mais j'étais quand même furieux quand Wade est allé jouer sans moi.

J'ai cherché à me changer les idées et j'ai été content quand deux filles sont venues à la maison, tard dans la soirée de vendredi. Mais j'ai rapidement pris conscience du fait que je n'avais aucune envie de me les coltiner. Je ne me souviens pas de leurs prénoms, même si l'une d'entre elles s'est assise sur mes genoux, m'a caressé les cheveux et m'a murmuré à l'oreille que j'étais sexy et qu'elle avait envie de moi. Je l'ai laissée faire, mon attention concentrée davantage sur le navet que sur ce qu'elle disait, et je sais que ça l'a énervée. Elle ne me plaisait pas. Alors elle m'a laissé pour aller s'asseoir sur les genoux de Wade.

Je suis à peu près certain qu'il a couché avec cette fille.

Je travaillais samedi soir. La foule de dîneurs m'a permis de garder le corps et l'esprit occupés. J'en avais besoin. Mon service s'arrêtait à onze heures, mais je suis resté plus tard, jusqu'après minuit, parce que le restaurant était bondé, et j'ai aidé tous ceux que je pouvais. J'ai eu de très bons pourboires et j'ai caché l'argent dans mon placard, dans la poche de l'une de mes vieilles vestes. C'est Fab's qui m'a appris cette combine.

J'espère que je pourrai garder un peu de cet argent et que je ne serai pas forcé de tout donner à maman.

Chaque soir, dans mon lit, je suis resté éveillé bien trop longtemps, à penser à ma tutrice. Chelsea. C'est comme si je ne parvenais pas à me la sortir de l'esprit, ce qui n'a aucun intérêt. C'est stupide. Je me souviens de la manière dont je l'ai trouvée, la tête posée sur la table, profondément endormie. Ses lèvres roses étaient entrouvertes, sa respiration régulière ; elle avait l'air d'un ange aux cheveux sombres. Elle se tenait incroyablement immobile. C'était fascinant à observer, et je me suis fait l'effet d'être un voyeur. De la voir ainsi paraissait une expérience extrêmement intime à laquelle je n'avais aucun droit de participer.

Et lorsque je l'ai touchée... Je ne sais pas ce qui m'a poussé à le faire. Ses cheveux bruns ressemblaient à de la soie et j'ai eu envie de savoir s'ils en avaient la douceur.

Et c'était le cas.

Lorsqu'elle s'est réveillée, j'ai retiré la main d'un seul coup, comme si je venais de me brûler. Je n'avais aucune envie qu'elle sache que j'avais passé mes doigts dans ses cheveux. Elle flipperait probablement. Je crois qu'elle ne m'aime pas beaucoup.

Je la mets mal à l'aise et, en abruti que je suis, ça me plaît. J'ai volontairement insisté, jeudi dernier. Je voulais voir sa réaction. J'avais besoin de voir ses joues virer au rose et ses paupières se fermer à moitié pour couvrir ses yeux trop bleus. Elle a des cils noirs et épais et quelques taches de rousseur, comme je l'imaginai.

Je n'avais jamais remarqué que les taches de rousseur m'attiraient, mais j'ai pris conscience que c'était peut-être le cas.

Tu ne connais même pas cette fille. Qu'est-ce qui te prend ?

Depuis quand le fait de connaître une fille m'importe ?

Dimanche, je n'ai absolument rien fait, à part la grasse matinée. Je suis resté au lit jusqu'à ce qu'enfin, Wade me demande si j'avais envie de manger de la pizza pour le dîner. J'ai acquiescé et j'ai sorti la feuille d'exercices que Chelsea m'avait donnée, en attendant l'arrivée du livreur. Ce qu'il me fallait faire pour rattraper mon retard et améliorer mes notes lamentables n'était pas si terrible : répondre à des questions dans de courts essais à propos d'œuvres que j'étais censé avoir lues, ce qui n'était pas le cas, et donner mon opinion sur certains sujets – des choses faciles qui étaient à ma portée. J'ai trouvé l'un des livres au programme à bas prix et je l'ai téléchargé sur mon téléphone.

Après avoir dévoré la moitié de la pizza, j'ai travaillé sur quelques-uns de mes devoirs. J'avais

l'impression d'avoir accompli quelque chose lorsque j'en ai eu terminé deux. J'ai pensé que Chelsea serait contente, ce qui m'a redonné de l'allant, me poussant à terminer un troisième devoir après avoir feuilleté un autre livre au programme que j'avais fini par trouver sous mon lit.

À présent, je me déplace dans le couloir bondé, me frayant un chemin au milieu des hordes d'étudiants, impatient de rejoindre la salle où je sais que Chelsea m'attend. J'ai mis un jean et un tee-shirt noir tout neuf que j'ai acheté chez *Walmart*, auxquels j'ai ajouté l'une de mes chemises de flanelle favorites parce qu'il fait sacrément froid dehors. Le ciel est menaçant et gris ; il va probablement pleuvoir, et je me demande combien de temps on aura droit à un temps décent avant que l'été ne s'en aille pour de bon.

Je finis par trouver la salle et je m'aperçois que la porte est fermée. Je m'approche et sens l'excitation me gagner. Qu'est-ce que je fabrique ? Pourquoi suis-je si impatient de la voir ? Elle n'est rien. Personne. Elle n'est même pas attirante.

Menteur.

D'accord. Elle est mignonne, mais elle n'a rien de spécial. Je ne comprends pas la raison de ces émotions.

J'agrippe la poignée, pousse la porte et entre dans la pièce. Elle est assise à la même table, penchée sur son téléphone, et tape sur l'écran. Elle envoie un texto, sans doute. Je me demande à qui.

Un ami, un membre de sa famille, un petit copain ?

Je n'aime pas l'idée qu'il y ait quelqu'un dans sa vie et j'ai du mal à l'imaginer, même si je me fais l'impression d'être un sale enfoiré. Mais elle a une aura virginale, comme ces filles qui ne m'intéressent pas du tout d'habitude.

Très bien. Tu ne veux pas que je te touche ni que je pose les yeux sur toi ? Pas de problème.

Alors pourquoi le fait de voir Chelsea me donne envie de la toucher partout ?

Concentre-toi, abruti.

— Salut.

Le son de sa voix douce m'arrache à mes pensées et je lève les yeux, croise son regard et m'aperçois qu'elle me sourit. La vue de ce sourire m'envoie une décharge électrique droit au cœur, mais je fais comme si de rien n'était.

— Tu es venu.

Je hoche le menton dans sa direction en guise de salut et m'installe dans la chaise située en face d'elle et non à côté, comme la dernière fois. J'avais fait ça pour la déconcerter. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, je pense qu'il faut qu'on se comporte comme une tutrice et son étudiant.

J'ouvre la fermeture Éclair de mon sac à dos, fouille à l'intérieur pour en sortir les trois devoirs sur lesquels j'ai travaillé la nuit précédente et lui dis :

— J'ai terminé quelques exercices. Tiens.

Je les lui tends.

Le visage tout entier de Chelsea s'illumine tandis qu'elle me prend les feuilles des mains. Nos doigts s'effleurent et elle examine chaque page.

— Je suis vraiment contente que tu aies fait ça. Tu es allé en cours ?

Je hoche la tête. C'était assez difficile parce que j'étais en retard dans mes devoirs, et j'ai eu du mal à suivre le rythme, mais j'ai fait de mon mieux pour ne pas le montrer.

— J'ai été à mon cours d'écriture d'invention, aussi.

— Je suis impatiente de travailler sur ce sujet avec toi. J'ai entendu dire que c'était l'un de tes talents cachés, déclare-t-elle en attrapant son téléphone pour le mettre dans son sac à dos avant d'ouvrir mon dossier.

— J'ai beaucoup de talents cachés.

Lorsqu'elle relève la tête pour me regarder, les sourcils froncés, je hausse les miens en faisant de mon mieux pour avoir l'air d'un enfoiré égotique.

Elle lève les yeux au ciel.

— J'en suis certaine, réplique-t-elle d'un ton sarcastique.

Ses joues sont teintées de rose et trahissent son inconfort face à ma plaisanterie douteuse. *Elle est mignonne*. La plupart des filles auraient répliqué par une autre remarque salace ou m'auraient reproché mes paroles.

— Alors, qu'est-ce que j'ai à faire pour le cours d'écriture d'invention ?

Autant jouer cartes sur table et faire en sorte d'y arriver. Plus vite je traverserai cette période difficile, plus vite je serai débarrassé d'elle et je pourrai reprendre le cours normal de ma vie.

— Tu pourrais commencer par ces exercices. Ils sont rapides à faire, et tu ne devrais pas avoir de mal.

Elle me tend une feuille de papier que je saisis, parcourant du regard les exercices que j'ai manqués et les exigences qui les accompagnent.

Génial... Je dois mettre au point et entretenir un dossier contenant mes écrits pour tout le semestre. Sachant que j'ai déjà six semaines de retard, j'ai du pain sur la planche. À ce rythme, je ne rejouerai jamais dans l'équipe de football.

Pas question !

— Je peux te poser une question ?

Elle lève des yeux surpris vers moi, les lèvres entrouvertes.

— Euh, bien sûr.

— Tu penses vraiment que je peux rattraper tous les devoirs que j'ai en retard assez vite pour retourner sur le terrain et jouer le reste de la saison ?

Pendant que j'attends sa réponse, j'ai l'impression que mon cœur s'est arrêté de battre.

Chelsea se mord la lèvre inférieure et détourne les yeux.

— Je... je ne sais pas. Tu as beaucoup de retard.

— Tu veux bien m'aider ?

Je m'éclaircis la gorge. Je n'aime pas le ton plein d'espoir et de supplication que j'ai pris. Je ne mendie jamais. Si les choses ne vont pas dans mon sens, je laisse tomber.

Mais je ne peux pas laisser tomber tout ça : l'école, le football, l'approbation de ma sœur... J'en ai besoin. Je désire ces choses.

— C'est ce que je suis en train de faire.

Chelsea me sourit. Elle a pris une voix douce et ses yeux brillent d'une lumière envoûtante.

— Je sais. Tu m'aides déjà. Est-ce que tu peux faire plus pour moi ? Pour le dossier, par exemple ? On pourrait se voir plus de deux fois par semaine...

Elle cligne des yeux et me regarde comme si j'avais perdu l'esprit.

— Je ne sais pas...

Je l'interromps :

— Je te paierai.

— Bien sûr que tu vas me payer, rétorque-t-elle, m'arrachant un sourire.

Très bien, ma tutrice a du tempérament. C'est parfait. J'espérais qu'elle ait des tripes.

— C'est juste que j'ai un emploi du temps assez chargé.

— Tu donnes des cours à tour de bras ?

Je m'appuie contre le dossier de ma chaise, curieux de savoir ce qui l'occupe autant.

— Non, pas exactement.

Je suggère :

— Tu suis beaucoup de cours ?

— Ça, c'est certain, répond-elle en hochant la tête.

— Ton carnet de bal est surchargé ?

Je ne sais pas d'où je sors ces inepties.

— Je parie que tu fais partie d'une sororité. Je me trompe ?

Elle rit en retroussant le nez.

— Pas tout à fait. Et non, je ne fais pas partie d'une sororité.

— Un petit ami régulier qui aime te garder à l'œil ?

D'accord. J'ai demandé ça parce que j'ai besoin d'entendre sa réponse. Est-ce qu'elle a quelqu'un ? Sérieux ou non ? J'aimerais le savoir. Je ne suis pas certain d'en comprendre la raison,

parce que je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit avec cette fille, mais je suis curieux.

Ses joues virent au rose tandis qu'elle laisse retomber sa tête, examinant mon dossier ouvert avec une attention avide. Je suis certain qu'il ne peut pas être si intéressant que ça.

— Non. Pas de petit ami.

Je me sens envahi par le soulagement, ce qui est complètement ridicule. Je devrais n'en avoir rien à faire.

— Et toi ? demande-t-elle. Tu as une petite amie ?

Sa voix tremble sur les derniers mots et je l'observe, souhaitant qu'elle lève les yeux, mais elle n'en fait rien.

— Non. Pas de petite amie, dis-je en reprenant sa réponse.

Elle lève la tête et je me perds momentanément dans ses yeux. C'est idiot.

— Pourquoi tu me demandes ça ? Tu aimerais avoir une chance ?

Je lui fais un grand sourire, en abruti que je suis, parce que je n'arrive pas à m'en empêcher.

Elle fait la grimace.

— Ouais. C'est ça...

Aïe.

Je parie que quand elle me regarde, elle ne voit qu'un athlète sans cervelle, ce qui est en quelque sorte la vérité. Elle aime probablement les types cérébraux et maigrelets qui étudient toute la journée et ne la draguent jamais. Ils la font sûrement se sentir en sécurité.

Je suis loin de représenter la sécurité à ses yeux, en particulier parce que quand je la regarde, la seule chose à laquelle je pense, c'est à quoi elle ressemble nue.

Fais-toi à l'idée, Maguire. Cette fille n'est pas ton genre.

— J'ai un autre travail, je suis six cours ce semestre, et mon planning de cours particuliers est plus chargé que jamais, explique-t-elle. Alors je vais avoir du mal à trouver le temps de t'aider davantage. Je suis sûre que tu es occupé, toi aussi.

C'est vrai. Mais pas en ce moment, avec la réduction de mon temps de travail et ma suspension temporaire de l'équipe de football.

— Pas aussi occupé que la semaine dernière, c'est certain. Écoute...

Je me penche vers elle et pose mes avant-bras sur la table, essayant de m'approcher autant que possible pour m'assurer de faire passer le message.

— Il faut que j'accélère le rythme de ces cours particuliers. Il faut que je retrouve ma place dans l'équipe. Je...

— Pourquoi ?

Je me recule de nouveau.

— Quoi ?

— Pourquoi tu as besoin de retrouver ta place dans l'équipe ?

Parce que je veux rentrer dans les bonnes grâces de ma sœur. Je ne veux plus que Fable soit furieuse contre moi. Et peut-être que si je suis trop occupé, maman va finir par arrêter de me harceler.

Cette dernière pensée est complètement irréaliste. Le seul monde dans lequel maman arrêtera de passer me voir pour me demander de l'argent, c'est celui des rêves.

— Ils ont besoin de moi.

Elle me scrute attentivement et je suis tenté de détourner les yeux, mais je tiens bon. J'ai le sentiment qu'elle ne me croit pas, mais je m'en fiche.

— Alors, écris à ce propos.

Je lui demande de nouveau :

— Quoi ?

On croirait entendre un disque rayé.

— Écris à propos du fait que ton équipe a besoin de toi. Ce sera ton premier écrit pour ton dossier.

Chelsea sourit, l'air très satisfaite.

— Et de rien.

CHELSEA

IL EST BEAUCOUP TROP BEAU. ASSIS SI PRÈS DE MOI, À ME POSER DES QUESTIONS EXTRÊMEMENT GÊNANTES, me demandant si j'ai un petit ami. Je veux dire : c'est bizarre. Pourquoi est-ce qu'il s'y intéresse ? Et parce qu'il me l'a demandé, il fallait que je lui pose la question, sous prétexte de savoir à quel point il est occupé.

Oh, je t'en prie !

Je meurs de curiosité de savoir s'il a une copine régulière, parce qu'il est largement assez beau pour que ce soit le cas. C'est un bon parti, pas de doute, même si l'intelligence n'est peut-être pas son fort.

Non. C'est un mensonge. J'ai regardé son dossier. Je le connais probablement par cœur. Il est intelligent ; c'est simplement qu'il n'y met pas du sien. Quelque chose le distrait de ses études ; je ne sais pas si c'est le football, mais il fait à peine l'effort d'assister à ses cours.

En ce moment, il tape sur le clavier de l'ordinateur portable qu'il a sorti de son sac à dos il y a quelques minutes. C'était assez drôle, de lui suggérer cette idée d'histoire. Et il était là à essayer de tourner autour du pot, de négocier avec moi, de me convaincre de le voir plus souvent, alors qu'en réalité, il avait simplement besoin de se concentrer et de se mettre au travail.

Sans préambule, je lui suggère :

— Tu devrais aller en cours aussi, tu sais.

Cela le pousse à me regarder par-dessus son écran.

— Tout ça compte pour ta note finale. Plus tu as d'absences, plus ta note baisse.

— Je vais devoir faire plus que me pointer en cours pour améliorer mes notes et rejoindre rapidement l'équipe, et tu le sais, dit-il, une nuance d'agacement dans la voix. Mais je prendrai en compte ton conseil.

— Bien.

Je hoche la tête, me sentant stupide. Je ne me sens jamais stupide face à qui que ce soit. Je suis la fille intelligente. On m'a souvent dit que c'était moi qui poussais les autres à se sentir bêtes, mal à l'aise. Ou alors, ils ne m'aiment pas d'emblée et pensent que je suis une anomalie de la nature avec un cerveau trop gros et un père voleur.

Je lâche un lourd soupir et repousse toutes les pensées se rapportant à mon père de mon esprit en

fermant le dossier d'Owen. J'attrape un manuel dans mon sac et le pose sur la table dans un bruit mat.

Owen ne se donne même pas la peine de lever les yeux de son écran. Ses doigts courent en rythme sur le clavier et je suis contente de le voir mettre autant de cœur à l'ouvrage. C'est ce dont il avait besoin. D'un élan, de prendre conscience qu'il ferait mieux de travailler avant d'échouer et de tout gâcher.

Il peut y arriver. Je le sais.

J'ouvre mon manuel de cours et commence à lire, me sentant mal à l'idée de ne lui donner aucune piste, mais que suis-je censée faire d'autre ? C'est lui qui a besoin de travailler. Je ne peux qu'attendre qu'il ait terminé d'écrire, alors je ferais mieux de me pencher sur mes devoirs pour passer le temps.

J'ai le choix entre ça et le regarder pendant qu'il travaille.

Je lui lance un regard furtif puis me mets à l'observer attentivement. J'ai le souffle coupé à la vue de celui qui se tient devant moi. Il a les sourcils froncés par la concentration, la bouche pincée, et ses jolis yeux verts s'étrécissent tandis qu'il observe l'écran de son ordinateur portable. Ses doigts se déplacent sur le clavier à une vitesse impressionnante et il lève soudain les yeux, me surprenant à l'observer.

Ses doigts s'arrêtent et je baisse rapidement les yeux, regardant les mots qui s'étalent devant moi sans les voir. Dans ma poitrine, mon cœur bat la chamade.

Il ne se remet pas à taper tout de suite et je prends conscience que c'est parce qu'il m'observe toujours. Je sens son regard peser sur moi, brûlant ma peau, me donnant envie de me tortiller sur ma chaise. Je refuse de lever les yeux et pose les coudes sur la table pour pouvoir caler ma joue sur mon poing, dissimulant mon visage.

— Ça doit être vraiment intéressant, ce que tu lis, dit-il d'une voix traînante.

Je ne peux pas me cacher. Il m'a percée à jour.

Je murmure :

— Fascinant.

Je ne suis même pas sûre de savoir ce que je suis en train de lire. Les mots sont flous sous mes yeux embrumés. Je ne parviens qu'à penser à lui. Owen, qui me regarde et me taquine. À l'odeur de son parfum, de son savon, de son shampoing ou de tout autre produit qu'il utilise et qui titille mes sens. Cette odeur d'automne qui me rend encore plus folle à chaque inspiration.

— De quoi ça traite ?

Je refuse toujours de le regarder.

— Tu ne ferais pas mieux de t'occuper de ton propre travail ?

— Désolé.

À présent, il paraît irrité.

Génial...

— Je voulais juste faire la conversation.

— Tu ne veux pas avancer sur ce papier pour pouvoir rejouer dans ton équipe ?

Je finis par laisser retomber ma main et je le regarde. Je l'observe vraiment, et je peux voir que mes paroles ont un effet sur lui.

Il n'a pas besoin de me chercher alors qu'il devrait utiliser son temps de façon plus utile.

— Tu as raison.

Il pousse un gros soupir et se remet à taper, ses doigts cliquetant sur les touches.

— Garde-moi sur le droit chemin, Chelsea. Je crois que je vais en avoir besoin pendant ces quelques semaines ou mois à venir. Je vais avoir besoin de toi.

Ses derniers mots résonnent en moi le reste du temps où je suis assise à ses côtés. Pendant tout le trajet qui mène au minuscule appartement que je partage avec Kari, je peux les sentir pulser dans mes veines à chaque pas. J'espère qu'elle n'est pas là, parce que j'ai envie de m'asseoir seule sur le canapé, dans le silence et l'obscurité, et de savourer ces simples mots.

« J'ai besoin de toi. »

Je suis probablement folle d'avoir ce genre de pensées. Les garçons n'ont pas d'importance. Ils n'apportent rien de bon. Il suffit de regarder mon père. Il a passé son temps à faire du mal à maman tout au long de leur mariage. Qu'elle le soutienne encore et reste mariée à lui en dépit de tout ce qu'il a fait me donne envie de frapper dans quelque chose.

De préférence mon père.

Je n'exagère rien. Je suis assez claire concernant ce que je pense et ce que je fais. Tout a une cause et un effet. Une raison. Et il n'y a absolument aucune raison pour que je réagisse de cette manière en ce qui concerne Owen. Je le connais à peine et ce que je sais de lui ne m'impressionne pas.

Mais j'ai envie de lui. Je veux continuer à le regarder, apprendre à le connaître. Je veux savoir ce que je ressentirais s'il me caressait. Je veux toucher ses lèvres et savoir si elles sont aussi douces qu'elles en ont l'air. Je veux sentir son bras se glisser autour de moi et me serrer contre lui. Je veux...

Mon téléphone se met à sonner tandis que j'approche de la porte de mon appartement. Je le sors de ma poche, regarde qui m'appelle et répond.

— Tu es à la maison ?

— Non. Et tu n'y seras pas non plus dans vingt minutes, quand je serai venue te chercher, m'annonce Kari d'une voix enjouée, de ce ton qui n'augure rien de bon.

Pendant que je déverrouille la porte et entre dans l'appartement, je lui demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

La pièce est silencieuse et plongée dans l'obscurité : ç'aurait été l'endroit parfait pour m'asseoir et repenser encore et encore à ce qui s'est passé avec Owen, mais...

Kari est en train de ruiner mes plans et elle n'est même pas à la maison.

— On va sortir prendre un verre. J'ai rencontré deux mecs mignons à la bibliothèque, et ils m'ont demandé si on voulait les retrouver plus tard.

— Kari, je n'ai même pas encore l'âge de commander un verre.

Un sentiment de malaise me traverse et me noue l'estomac. S'ils veulent prendre un verre avec nous, ils sont probablement plus vieux. Ils vont sûrement s'enfuir à toutes jambes à la minute où ils me verront. Kari est douée pour flirter sans se soucier des conséquences. Moi, pas tellement.

— C'est qui, ces types ?

— Je ne sais pas, mais ils sont craquants. Et quand je dis craquants, je veux dire magnifiques. Ils appartiennent à une fraternité.

Sentant mon hésitation, elle insiste. Elle sait que je vais refuser ou trouver une excuse pour me défilier. Elle m'a percée à jour.

— Hé, on peut se contenter de boire de l'eau et de déguster des hors-d'œuvre, Chelsea. On n'est pas obligées de leur dire qu'on n'a pas l'âge de boire de l'alcool.

Kari marmonne des paroles inintelligibles.

— Je te le dis : il faut qu'on se trouve de faux papiers d'identité, et vite.

La dernière chose dont j'ai envie, c'est de me faire fabriquer une fausse carte d'identité. Et d'avoir des problèmes avec les forces de l'ordre.

— Où est-ce qu'ils veulent qu'on se retrouve ?

— Au *District*.

La voix de Kari vibre presque. Son excitation est contagieuse. Je la sens grandir en moi malgré mon appréhension.

— Je n'y suis jamais allée, et tu sais que j'en meurs d'envie.

Kari n'exagérait pas. Ces deux mecs, jeunes, beaux et à la mode vont au *District*. Kari y serait dans son élément.

Moi, pas vraiment.

Je pose mon sac à dos sur la petite table de la cuisine et je vais m'asseoir sur le canapé en poussant un gros soupir.

— Je ne sais pas. J'ai des dev...

— Si tu me dis que tu as des devoirs, je t'assomme.

Le ton de Kari est tellement farouche que je ne doute pas une seconde de la sincérité de sa menace.

— Tu ne sors jamais. Jamais. Tu vas te ratatiner et mourir vieille fille si tu n'essaies pas au moins une fois d'avoir une vie sociale. Malgré ce que dit ta mère – et son histoire –, les garçons ne

sont pas l'incarnation du mal. Ils peuvent être très amusants si tu prends la peine de leur parler une fois dans ta vie. Allez, Chelsea.

Elle prend le ton suppliant qui fonctionne chaque fois sur moi.

— Fais-le pour moi. On va s'amuser.

J'ai envie de la croire. J'ai désespérément envie de m'intégrer. J'ai toujours eu du mal depuis mes neuf ans, depuis qu'ils m'ont fait passer en sixième alors que j'aurais dû être en CM1. Les enfants plus vieux n'avaient rien envie d'avoir à faire avec moi ; les plus jeunes pensaient que je les avais abandonnés et m'ignoraient. J'ai été une paria toute ma vie.

Encore aujourd'hui. Kari est la seule qui soit restée à mes côtés, même alors qu'on n'était plus dans la même classe. Il suffit de la regarder maintenant, ma colocataire qui essaie de m'arranger un rendez-vous...

— Pour une fois dans ta vie, oublie tes responsabilités et va passer du bon temps en compagnie d'un garçon. Passe un bon moment et embrasse-le.

Je commence à protester, mais elle me coupe dans mon élan :

— Je suis très sérieuse. Il n'y a rien de mal à rencontrer un garçon, à flirter avec et à l'embrasser avant de passer à autre chose. C'est ce qu'on appelle la jeunesse.

Mon problème, c'est que je ne sais pas comment être jeune. J'ai vécu avec cet écrasant sentiment de responsabilité toute ma vie. Quand il ne s'agissait pas d'avoir de bonnes notes, il fallait prendre soin de maman, que papa avait de nouveau quittée.

Je pourrais jurer que je suis une quadragénaire piégée dans un corps d'adolescente.

Je réponds :

— D'accord.

J'ai un ton résigné. Je me *sens* résignée. Je n'ai pas envie de sortir, mais je ne veux pas que Kari me déteste. Je ne sors jamais avec elle. Je suis tout le temps à mes études, en train de travailler ou de fuir la vie pour ne pas être blessée. Je préférerais m'enfermer dans ma chambre et étudier alors que je n'en ai pas vraiment besoin, plutôt que de sortir et de m'amuser.

L'idée de m'amuser m'effraie.

— Super ! Tu ne le regretteras pas, je te le promets. Je serai à la maison dans un petit quart d'heure. Je leur ai dit qu'on les retrouverait vers neuf heures. On peut passer en revue ma garde-robe pour te trouver quelque chose à mettre. Tu vas avoir l'air super sexy. Fais-moi confiance.

Kari continue à me parler de maquillage, de coiffure et de ce genre de choses. Je n'y prête pas vraiment attention. Je ne parviens qu'à penser à un autre garçon. Quelqu'un que j'aimerais impressionner, mais il ne me voit pas vraiment de cet œil.

Pour lui, je ne suis que la fille qui l'aide. Un cerveau anonyme et sans visage qui lui permettra d'obtenir ce qu'il veut. Il va m'oublier dès qu'il en aura terminé avec moi.

Exactement comme tous les autres.

Chapitre 5

CHELSEA

ILS S'APPELLENT TAD ET BRAD.

Ce n'est pas une plaisanterie, même si j'aurais préféré. Pourquoi Kari ne m'a-t-elle pas avertie à ce sujet ? Je veux dire : sérieusement ? ! Tad et Brad ? Ils ne sont pas jumeaux, ne se ressemblent pas, mais ils appartiennent à la même fraternité et sont tous les deux grands et larges, avec des bras très musculeux. Ils semblent presque se réjouir de la consonance de leurs prénoms et s'en servent comme d'un gimmick qui leur permet de rencontrer des gens – en particulier des filles.

C'est tellement ringard.

Kari se comporte comme si c'était la chose la plus mignonne qu'elle ait entendue – comme si ces deux types louches étaient faits pour nous. Elle s'est accrochée au bras de Brad dès qu'on est arrivées et qu'on a trouvé nos compagnons de soirée assis dans le salon du *District*, juste à côté du bar. C'est le plus beau des deux, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleu pâle et son sourire facile. Trop facile, si vous voulez mon avis.

Mais elle ne me demande pas mon opinion, alors je me tais.

Je suis coincée avec Tad. Tout chez lui est plus sombre : ses cheveux, son humeur, sa manière de parler. Alors que Brad est brillant, rayonnant et essaie de faire jouer son charme, Tad est plutôt sérieux, avec ses yeux brun foncé, et il sourit peu. Il a toujours un verre plein à la main, même après deux heures.

Et plus il boit, plus il se sert de ses mains. Et ce n'est pas pour se rendre utile. Il est tout le temps en train de me toucher. Il effleure mon bras de ses doigts, pose la main sur mon genou. Il a même essayé de la poser sur ma cuisse, mais je l'ai immédiatement repoussée.

C'est assez dur comme ça d'avoir peur d'être surprise dans le bar alors que je n'ai pas l'âge requis, même si je ne bois pas. C'est encore pire d'avoir à repousser Tad la Pieuvre toutes les deux minutes.

La soirée a commencé de manière prometteuse. Je me suis vraiment amusée à me préparer avec Kari. Elle a trouvé un haut très mignon pour moi dans son placard : crème, avec des manches trois-quarts. Le devant est en coton, mais les manches et la quasi-totalité du dos sont en dentelle. Avec un débardeur en dessous, je me sentais libre et prête à tout. Pas du tout moi-même.

Ça m'a plu.

Mais toute cette confiance a disparu, à présent. Et Kari n'est décidément pas prête à s'en aller.

Brad a le bras passé autour de ses épaules et lui murmure quelque chose à l'oreille, frottant son nez contre la joue de Kari, ce qui la fait glousser. Il lui a proposé de boire dans sa bière à plusieurs reprises et elle n'a jamais refusé, buvant avidement sous ses encouragements. Je crois qu'elle est légèrement éméchée.

C'est le moment pour moi de nous sortir d'ici.

— Tu es sûre que tu ne veux rien de plus fort ? me demande Tad qui me lorgne en tenant son verre.

Il boit de l'alcool fort. Pas de bière pour lui, et il n'est pas question que je boive dans son verre.

Je me recule et m'écarte de lui aussi discrètement que possible. On est assis sur ces canapés bas et très confortables en forme de U. Brad et Kari sont séparés de nous par une table avec un dessus en verre.

Je réponds :

— Non merci.

Je me sens mal de devoir refuser, et agacée d'avoir été mise dans cette position.

Je ne croirai plus jamais Kari quand elle me dira : « Oh, on va s'amuser ! »

— Merde, marmonne Tad en avalant une gorgée de sa boisson avant de se tourner vers moi et de me lancer un regard noir. Il faut que tu te détendes, putain.

Sa remarque n'a pas l'effet désiré. Je me raidis, posant les mains sur mes genoux comme la sage écolière que je suis.

Je lui suggère timidement :

— Tu devrais peut-être ralentir un peu sur la boisson.

Il renâcle :

— Mais pour qui tu te prends ? Une sorte de petite vierge coincée ?

Mes épaules s'affaissent et je détourne le regard. Cette fois, sa remarque a frappé trop près du but, et il l'a criée assez fort pour que chacun entende. Malgré le bruit du bar et du salon, où résonnent les conversations et la musique, plus d'une personne tourne la tête vers nous.

Je ne peux plus le supporter.

Ignorant Tad, je me concentre sur Kari, cherchant désespérément à attirer son attention. Brad la tient serrée contre lui pour pouvoir l'embrasser. Si je la perds maintenant, je suis fichue, alors je me dépêche d'attraper un glaçon dans mon verre d'eau presque vide et de le lancer dans sa direction.

Je vise parfaitement : le cube de glace l'atteint en pleine poitrine et elle pousse un cri de surprise, tournant son attention vers moi.

— Quoi ? demande-t-elle, l'air en colère.

Je ne peux pas la blâmer. Je suis la fille sage ; elle est la fêtarde. Je suis la vierge coincée ; elle est celle qui laisse un type qu'elle connaît à peine la serrer contre lui et l'embrasser en public, au

beau milieu d'un bar.

Pour une raison ou une autre, notre amitié fonctionne la plupart du temps, mais ce soir, j'ai besoin d'en finir. C'est une partie de nos vies dans laquelle on n'est pas compatibles.

Je lui demande à voix basse :

— Je peux te parler une minute, en privé ?

Elle lève les yeux au ciel et se dégage du bras de Brad. Elle lui murmure quelque chose à l'oreille avant de se lever. Je fais la même chose, sans adresser un regard à Tad, et on se dirige vers les toilettes. Aucune de nous ne prononce un mot avant qu'on soit à l'intérieur.

Par chance, on est seules dans la pièce, ce qui est un petit miracle. Je sais que je n'ai pas beaucoup de temps avant que quelqu'un entre, alors je lui dis simplement ce que j'ai sur le cœur.

— Je m'en vais.

— Pas question.

Elle secoue la tête, une expression d'irritation gravée sur le visage. Elle a les cheveux d'un riche brun roux, épais et ondulés. Ses yeux noisette changent de couleur en fonction de son humeur et de ce qu'elle porte. Avec sa peau parfaite et sa silhouette idéale, elle est magnifique, à l'intérieur comme à l'extérieur. C'est ma meilleure amie.

Je sais qu'elle est pleine de bonnes intentions, mais je ne suis pas à l'aise dans cette situation. Je n'arrive pas à me débarrasser de cette gêne. Il faut que je m'en aille.

— Tu t'amuses bien, je comprends. Brad te plaît vraiment.

Je baisse la voix parce que j'ai peur que les deux mecs fassent irruption dans les toilettes des femmes à tout instant. C'est ridicule.

— Mais Tad n'est pas mon type.

Kari hausse un sourcil.

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, pour commencer, il m'a traitée de vierge coincée.

À mon tour, je hausse les sourcils.

Kari pousse un soupir et secoue la tête.

— Tu sais, il a peut-être raison.

Je suis bouche bée.

Tu veux bien répéter ? !

— Écoute-moi jusqu'au bout, dit-elle en levant les mains, comme si elle avait compris que j'étais sur le point de lui sauter à la gorge. Il faut vraiment que tu te détendes, Chelsea. Je sais que tu as du mal à sociabiliser et que ça a un rapport avec la différence d'âge et le fait que tu sois entrée à l'université si tôt, mais Tad a un peu raison. Tu es vraiment coincée.

Quoi ? !

Je n'arrive pas à croire que Kari me dise ça.

Je marmonne en croisant les bras :

— Merci beaucoup.

Mon cœur se serre et mon esprit se délite à ces paroles, qui tournent en boucle dans ma tête, encore et encore.

Coincée.

Suis-je vraiment coincée à ce point ? Est-ce que les gens me regardent et pensent immédiatement « vierge » ? Probablement. J'imagine que c'est toujours mieux que de passer pour une vraie geek.

Je laisse tomber mes épaules, défaite. Ce n'est pas beaucoup mieux. Je suis la quintessence de la vierge geek. Ils devraient faire un film sur ma vie. J'ai même un côté piquant, avec mon père qui est en prison pour fraude. Je suis au moins un film Lifetime sur le point de prendre corps.

— Eh !

Elle m'attrape par les épaules et me prend dans ses bras. Je ne décroise pas les miens ; je reste simplement plantée là, mal à l'aise, tandis qu'elle me serre.

— Je n'essaie pas de te vexer. Tu es à l'université depuis bientôt trois ans et tu n'as rien fait qu'on pourrait qualifier d'irréfléchi ou de rebelle. Mais à présent, je suis là pour t'aider à sortir de ta coquille, histoire que tu t'amuses une fois dans ta vie. Tu le mérites, Chelsea. Jusqu'ici, tu as toujours fait semblant de vivre. Mais maintenant, il faut que tu sortes et que tu le fasses vraiment. Trouve un mec sexy et embrasse-le.

Pas question de faire ça avec un tordu qui s'appelle Tad et me traite de tous les noms.

— Ça ne fonctionne pas avec Tad. Je veux rentrer à la maison.

Kari s'écarte de moi, l'air soudain désemparée.

— Tu ne peux pas juste me laisser ici toute seule...

Je suis submergée par un sentiment de culpabilité. Lorsque Kari et moi avons emménagé ensemble, on a fait le serment de ne jamais laisser l'autre seule à une soirée, que ce soit sur le campus ou ailleurs.

— J'espérais que tu rentrerais avec moi.

Ne voit-elle pas ce qu'elle est en train de faire ? Elle a rompu avec son petit ami du lycée quand ils ont emménagé ici et qu'il a pris conscience que le monde ne se résumait pas à Kari et lui. Et à présent, elle se jette dans les bras d'un autre type qui va probablement se servir d'elle... Je ne comprends pas.

Parfois, j'ai l'impression d'être la seule personne raisonnable sur tout le campus.

— Tu es sérieuse ? Il est à peine minuit ! C'est pas vrai...

Elle regarde autour d'elle les toilettes carrelées, comme si elle préférerait voir n'importe quoi à

moi.

— Allez, Chelsea. J'aime vraiment bien Brad, et je pense que je lui plais, moi aussi. Je ne vais pas mettre fin à cette soirée si tôt alors que tant de choses peuvent encore se passer. Je n'ai pas envie de m'en aller.

Elle ne me laisse pas le choix.

— Très bien. Moi, je m'en vais. Je te laisse expliquer ce qui s'est passé à Tad.

Je sors des toilettes, furieuse, ne prenant même pas la peine de jeter un regard en arrière lorsque j'entends Kari crier mon nom. Je me fraie un chemin dans la foule qui emplit le bar et me dirige le long du petit couloir qui mène à l'entrée du restaurant. La zone restaurant est sur ma droite. Elle est presque vide, étant donné qu'on est lundi soir.

Mais les jours de la semaine importent peu dans une ville universitaire. Le bar est toujours plein à craquer.

Je pousse la porte et sors dans la nuit froide d'automne. Je n'ai pas pris de veste ; l'air s'engouffre dans la dentelle du haut que j'ai emprunté et me glace jusqu'aux os. Un frisson me traverse et je regarde autour de moi, me demandant comment je vais bien pouvoir rentrer à la maison.

Normalement, je rentrerais à pied avec Kari, même si on vit assez loin. C'est stupide, je sais, mais on est plus en sécurité à deux. Sachant que je suis toute seule, il n'est pas question que je rentre à pied ce soir. Un taxi va me coûter cher et je devrai probablement l'attendre un moment, mais je n'ai pas vraiment le choix.

Je sors mon téléphone portable et commence à chercher un service de taxis sur Internet quand j'entends quelqu'un crier mon prénom. Je jette un œil par-dessus mon épaule. C'est Tad.

Génial...

— Hé.

Il s'approche de moi. Il a presque l'air inquiet. Je dois avoir des visions.

— Tout va bien ?

Je lui adresse un faible sourire et lui offre une excuse minable :

— Je vais bien, je t'assure. Je suis juste... fatiguée.

— Euh, je suis désolé pour ce que je t'ai dit tout à l'heure.

Il se balance d'un pied sur l'autre, la tête basse, en regardant le sol.

— Je me suis vraiment comporté comme un abruti.

— Ouais. Ce n'est pas grave.

J'ai envie de me gifler d'avoir dit que ce n'était pas grave alors que ça l'est.

— Alors, tu t'en vas ?

Je hoche la tête et baisse de nouveau les yeux sur mon téléphone. Il faut que j'appelle un taxi pour

m'éloigner de Tad. Il a beau se montrer gentil maintenant, je ne lui fais pas confiance.

Je ne fais confiance à personne.

— Je peux te ramener chez toi, propose-t-il.

Je relève soudain la tête et l'observe attentivement. Il a l'air sincère, mais il y a quelque chose dans ses yeux... Ils sont trop sombres, trop durs. Presque méchants. J'économiserais beaucoup d'argent en le laissant me ramener, mais je ne veux pas prendre de risques. Quelque chose chez Tad me met mal à l'aise. Ce type a une idée derrière la tête, c'est clair.

— J'apprécie ton offre, mais je vais devoir refuser.

J'essaie d'arborer un sourire contrit pour atténuer mon refus, mais il fronce les sourcils.

— Tu ne veux même pas me laisser te ramener ? D'abord, tu me traites comme une merde et tu me décroches à peine un mot, et maintenant, tu ne veux même pas venir dans ma voiture ? Je veux dire : c'est quoi, ton délire ? Tu te crois trop bien pour moi ou quoi ? me crache Tad.

Je suis sous le choc. Trop bien pour lui ? Mais de quoi il parle ?

— Je n'essaie pas de t'offenser.

— Trop tard, m'interrompt-il en me saisissant par le bras avec une telle force qu'il m'arrache un cri. Mais tu me revaudras ça si tu me laisses te ramener chez toi.

Je n'ai aucune envie que cet idiot sache où j'habite.

Je lui dis :

— Laisse-moi partir.

J'essaie de m'arracher à son étreinte, mais il me serre trop fort. S'il y met plus de force, j'ai peur d'avoir un bleu.

— Allez, Chelsea. Détends-toi, tu veux ? Il faut que tu arrêtes de jouer les vierges effarouchées, gémit Tad.

Tad geignard est presque aussi désagréable que Tad en colère.

— Je veux juste m'amuser un peu.

Ce n'est pas le genre d'amusement dont je parlais tout à l'heure avec Kari.

— Tad, s'il te plaît...

— Lâche-la.

La voix grave et familière vient de derrière nous et je me retourne. J'ai le souffle coupé lorsque je vois Owen Maguire qui lance un regard mauvais à Tad, comme s'il avait envie de lui arracher les yeux. Une vague de soulagement m'envahit. Je me sens forte et décidée, tandis que Tad desserre son emprise. Et je pourrais jurer que je roule presque des mécaniques lorsqu'il me lâche.

— Je ne veux pas d'ennuis, dit Tad en s'écartant de moi, les mains levées devant lui, sans quitter Owen du regard.

— Alors, passe ton chemin et tu n'en auras pas.

Owen grogne presque tandis qu'il s'approche de nous et se place juste à côté de moi, une expression menaçante sur le visage.

Waouh !

Jamais un mec n'était venu à mon secours de cette manière auparavant. Owen a l'air farouche, avec ses poings serrés le long de son corps, ses sourcils froncés, ses yeux froids et sa bouche pincée. Tad tourne les talons et s'enfuit en courant. Je ne suis pas certaine de savoir où il va. Mais je suis juste contente qu'il soit parti.

J'inspire profondément et me tourne vers Owen. Je ne peux m'empêcher d'être surprise lorsque je croise son regard.

Je lui dis :

— Merci.

Je suis agacée d'entendre ma voix sortir en un petit soupir, comme si j'étais béate d'admiration.

Ce que je suis. Mais je ne l'admettrai jamais.

— Qu'est-ce que tu fichais avec ce type ? demande-t-il, l'air agacé et en colère.

Et sexy.

Sexy de bien des manières, avec ses yeux d'un vert intense rivés sur moi comme s'il n'allait jamais me laisser partir. Il se tourne un peu plus vers moi, ses larges épaules bloquant mon champ de vision. Il est vraiment immense ! Je penche la tête en arrière, essayant de ne pas prêter attention à la vague de désir qui me traverse, de le sentir si proche. On dirait qu'il arrive à court-circuiter mon cerveau chaque fois que je m'approche de lui.

Je lui explique :

— Euh... mon amie et moi, on l'a retrouvé avec un de ses copains pour prendre un verre.

En voyant ses yeux s'écarquiller, je grimace.

— Mais tu n'as pas l'âge de boire, dit-il, incrédule.

Je rétorque :

— Toi non plus.

Il a du culot. Il est mal placé pour parler.

— Je travaille ici. Je n'essaie pas de me glisser en douce au bar pour boire quelques verres.

Il prononce ces mots comme un jugement, mais je lis l'incertitude dans ses yeux. Je pourrais parier qu'il a fait exactement la même chose, même si ce n'était probablement pas ici, étant donné qu'il prétend travailler dans le restaurant.

— Où est ton amie ?

— À l'intérieur.

J'agite la main en direction de la porte.

— Et elle n'est pas partie avec toi, dit-il en secouant la tête. C'est une sacrée amie que tu as là...

— Eh ! Ne t'en prends pas à elle. Kari est ma meilleure amie.

C'est presque ma seule amie.

— Je ne l'aurais pas cru. Je pensais que les meilleures amies prenaient soin l'une de l'autre.

Il a visé juste.

— Cette remarque est complètement déplacée.

Je lève le nez au ciel d'un air dédaigneux. Mon père a peut-être perdu tout notre argent, nous laissant sans rien tandis qu'il languit en prison, mais j'arrive encore à me comporter comme une fille riche et hautaine quand j'en ai besoin.

Les paroles de Tad me reviennent à l'esprit. Est-ce que je me comporte comme si j'étais trop bien pour Owen ? Je me sens tellement sur la défensive quand il est là. Pourquoi ce mec a-t-il un tel effet sur moi ? C'est déstabilisant de constater à quel point il m'attire. Aucun type ne me fait cet effet et me voilà, tout échauffée, inquiète et légèrement fébrile. Tout ça pour un mec.

— Je ne fais qu'énoncer la vérité, réplique-t-il en haussant les épaules. Tu sais comment rentrer chez toi ?

— Oui.

— Comment ?

Il a l'air sceptique, à juste titre. Je n'arrive vraiment à tromper personne.

— Je vais appeler un taxi, dis-je en ouvrant de nouveau le clapet de mon téléphone pour reprendre mes recherches.

J'ajoute :

— Merci pour ton aide.

Je suis toujours polie, toujours si bien élevée. Je ne fais jamais rien de vulgaire ou de déplacé. J'ai trop peur d'avoir des ennuis, alors je reste sur le droit chemin.

— Chelsea.

Il m'arrache le téléphone des mains et je lève la tête, estomaquée. Pour qui se prend-il ? Je tente d'attraper mon téléphone, mais il le tient au-dessus de sa tête. Comme une gamine stupide, je saute et essaie de le saisir. Il éclate d'un rire sans joie et je me demande ce qui ne va pas chez moi.

Je me sens... étourdie. Est-ce que Tad a mis quelque chose dans mon verre d'eau, dans mon Coca ? Je ne me sens pas moi-même. J'ai la tête qui tourne et la chair de poule quand j'effleure Owen. Il porte une chemise blanche à col boutonné, froissée après ce qui, je suppose, a été une dure journée de travail, et un pantalon noir. Il est mignon.

D'accord. Il est plus que mignon. Il est splendide. Et sexy. Je n'ai jamais trouvé un mec sexy. Mais Owen l'est, c'est certain.

C'est peut-être lui, mon problème.

OWEN

JE TIENS SON TÉLÉPHONE AU-DESSUS DE MA TÊTE PARCE QUE ÇA ME PLAÎT DE LA VOIR SAUTER POUR essayer de l'attraper. Ses seins rebondissent à chaque bond et même s'ils ne sont pas énormes, je profite de la vue. L'intéressant haut en dentelle qu'elle porte m'offre un aperçu qui, s'il n'est pas ouvertement sexy, comporte un certain charme.

Et puis, il y a ses fesses. Elle a un cul de rêve. J'en suis malade de la regarder bondir dans tous les sens, de telle sorte que je peux voir ce petit cul bouger à chaque saut.

J'ai clairement besoin de coucher avec quelqu'un si la simple vue des fesses de cette fille m'échauffe le sang.

— Rends-moi mon téléphone.

Elle a l'air extrêmement agacée et tout son visage est froncé. C'est adorable.

— Pas tant que tu n'auras pas accepté que je te raccompagne chez toi.

Il n'est pas question que je la laisse prendre un taxi toute seule alors que je peux la ramener.

Et pas question non plus de faire ça pour passer un peu plus de temps avec ma tutrice. C'était la dernière personne que je m'attendais à découvrir devant mon lieu de travail, se disputant avec un enfoiré qui semblait avoir les mains baladeuses. Je venais de terminer mon service, complètement épuisé et prêt à rentrer chez moi pour aller m'écrouler sur mon lit, quand elle est apparue, splendide dans ce jean qui lui va comme un gant, laissant voir ses longues jambes et son...

Je fais la grimace et secoue la tête. Il faut que j'arrête de faire une fixation sur ses fesses.

— Très bien. Ramène-moi, alors, dit-elle d'un ton irrité. Maintenant, donne-moi mon téléphone.

— Pas tant que tu ne m'auras pas remercié.

Je joue avec elle et je m'amuse vraiment. Je ne me suis pas amusé depuis un moment. Je suis trop stressé. Tout le monde attend quelque chose de moi et je continue à merder. Je n'arrive pas à mettre de l'ordre dans ma vie.

Elle pose les mains sur ses hanches et me regarde avec un air renfrogné.

— Mais tu ne m'as pas encore ramenée chez moi.

— Je sais.

Je lui fais un grand sourire et elle se renfrogne davantage. Je me demande si c'est moi ou si elle

déteste les mecs en général.

— Ça ne va pas te plaire, mais il faut qu'on marche jusqu'à chez moi d'abord pour aller chercher ma voiture, puis je pourrai te reconduire chez toi.

— Attends, tu veux dire que ta voiture n'est pas ici ?

— J'habite tout près. Je vais au travail à pied.

Je hausse les épaules. Tout le monde pense que je suis dingue. Ils savent tous quels sont mes liens, au *District*, d'autant que ma sœur y travaillait. Le fait que je vienne à pied et que j'essaie de rester discret alors que je pourrais crier sur les toits que Drew Callahan, la nouvelle superstar de la NFL, est mon beau-frère, les fait halluciner.

Mais ce n'est pas mon truc. Être trop visible n'attire que des ennuis. J'arrive très bien à imaginer combien ma mère me réclamerait d'argent si je jouais les play-boys.

Je prends le silence de Chelsea pour un acquiescement.

— Tu es prête ?

Je me mets en route et elle me suit. On se dirige en silence vers ma maison. Je vis en plein cœur du centre-ville, au milieu des vieilles bicoques et des maisons de fraternité et de sororité, non loin du campus. J'aime être près de tout, au milieu de l'action. Fable me trouve cinglé, parce que tous ces étudiants lui en ont fait voir de toutes les couleurs quand elle était jeune – en particulier ceux avec qui je passe mon temps en ce moment.

Drew a mis un terme à tout ça. Il est son héros. À certaines époques, il a été le mien aussi.

Je tourne les yeux vers Chelsea, qui doit faire cinq pas pour rester à mon niveau quand je fais une enjambée. Elle a la tête baissée pour contrer le vent qui souffle au-dessus de nous et les bras serrés sur son corps, comme si elle avait froid.

Je suis tenté de glisser mon bras autour de ses épaules et de l'attirer vers moi pour la réchauffer, parce que j'ai chaud après un service animé, mais je me retiens. D'abord parce que je sens probablement mauvais. Non que je veuille l'impressionner... Ensuite, elle me mettrait sûrement un coup de poing dans les parties intimes si je la touchais. Elle est à cran, et je ne peux pas lui en vouloir. Cet imbécile essayait d'abuser d'elle physiquement. Qu'est-ce qui serait arrivé si je n'avais pas été là pour y mettre un terme ?

— Merci de m'avoir aidée à me débarrasser de Tad, dit-elle d'une voix douce.

Elle lit dans mes pensées.

— Aucun problème.

— Je ne voulais pas venir ce soir. Au *District*, poursuit-elle. C'était l'idée de Kari. Elle m'a arrangé un rendez-vous avec Tad, qui s'est révélé être un véritable abruti.

C'est un euphémisme. Ce type était plutôt un véritable connard.

— Peut-être que tu ne devrais pas laisser ton amie t'arranger des rencards avec des types que tu ne connais pas.

— Sans blague..., marmonne-t-elle. Mais c'est la seule façon que j'ai de rencontrer des mecs.

— Et ceux à qui tu donnes des cours ?

Zut !

J'ai l'air d'une mauviette, à essayer de savoir comment elle rencontre des mecs. Je ne devrais pas m'en soucier. Elle ne devrait pas m'attirer. Il faut que je trouve une fille sexy avec un cul magnifique et que je la baise jusqu'à plus soif, que je chasse Chelsea de mon esprit.

Je ne suis pas sûr que ça fonctionnerait, cela dit. L'idée de me rabattre sur une fille quelconque pour coucher avec ne m'attire pas du tout.

— Ceux à qui je donne des cours, je les considère comme du travail.

Elle lève la tête et nos regards se croisent. Je ne détourne pas les yeux, et elle non plus.

— La plupart du temps, ajoute-t-elle, en se mordant la lèvre inférieure.

D'accord. Il faut que je fasse comme si elle n'avait pas dit ça, parce que mon corps a la même réaction que si elle m'avait murmuré à l'oreille : « Prends-moi, Owen. »

— Qu'est-ce que tu veux dire par « la plupart du temps » ?

Bien joué. Pas lourd du tout, le mec...

Elle hausse les épaules et détourne soudain les yeux.

— Je ne sais pas.

Je laisse tomber, espérant tout de même qu'elle parlait de moi. Je ne suis pas sûr de savoir pourquoi. J'enfonce les mains dans mes poches et ralentis l'allure pour l'observer. Je peux voir sa peau à travers la dentelle de son haut, même si elle porte un débardeur léger qui couvre la majorité de son buste. Son jean... Non, je ne vais pas recommencer avec ses jambes et son cul, parce que...

Parce qu'il n'y a rien de plus que je puisse en dire.

Ses longs cheveux foncés tombent, raides, le long de son dos. Ils ont l'air doux. J'ai envie de les toucher, d'enrouler ces mèches soyeuses autour de mes doigts et de les tirer en arrière pour pouvoir joindre mes lèvres aux siennes, de lui faire pencher la tête davantage pour pouvoir lécher sa gorge et sentir les battements de son sang sous ma bouche...

— On continue tout droit ?

Sa voix douce m'arrache à mes pensées lubriques et je cligne des yeux, prenant conscience que je me suis arrêté à un croisement.

Je réponds d'une voix rauque :

— On tourne à droite. Ma maison est la troisième sur le trottoir de gauche.

Elle ne dit pas un mot et suit simplement mes indications. Je la laisse marcher devant, l'admirant de derrière. Il faut que je regarde les choses en face : j'ai envie de ma tutrice. Elle n'est pas mon type, je la connais à peine, mais mon corps, lui, aimerait la connaître, ça ne fait pas de doute. C'est stupide, parce que ce genre de pensées ne peut m'attirer que des ennuis.

Tandis qu'on s'approche de ma maison, l'appréhension me saisit. Toutes les fenêtres sont illuminées, et j'entends de la musique et des cris. Cet enfoiré de Wade organise une soirée.

C'est vraiment génial...

— Euh...

Chelsea s'arrête et se retourne pour me regarder.

— C'est chez toi ?

Elle pointe du doigt ma maison, où je peux voir Des et une fille, assis dans le canapé sous le porche, qui font tourner un joint.

Merde.

La mâchoire crispée, je réponds :

— Ouais. On dirait que mon colocataire organise une petite réunion.

— C'est une sacrée réunion, marmonne Chelsea en se balançant d'un pied sur l'autre.

Elle a l'air nerveuse.

— Viens, lui dis-je en levant le menton en direction de la maison. Je vais simplement prendre mes clés et on se tire d'ici.

Ma voiture est garée dans la rue, devant chez nous. On n'a pas de garage, et la petite bicoque est vieille, mais j'ai joliment arrangé l'intérieur quand j'ai emménagé avec Wade. On est amis depuis toujours. Je ne lui fais même pas payer de loyer.

Drew s'est occupé de tout : il a acheté la maison – cash. Un jour, moi aussi, j'aurai ce genre de pouvoir d'achat et de confort de vie.

Mais fumer de la beuh avec maman, boire trop de bière et faire la fête la majeure partie de la semaine ne va pas me permettre d'y parvenir rapidement.

— Euh, je t'attends dehors, me dit Chelsea en continuant à se balancer d'un pied sur l'autre.

Elle a l'air mal à l'aise, et je n'aime pas cette idée.

— Tu es sûre ?

Hors de question de la forcer à se retrouver dans une situation gênante. La scène à laquelle j'ai assisté plus tôt avec cet abruti qui la retenait a largement suffi. Je ne vais pas me mettre au même niveau.

Elle hoche la tête, levant le menton pour me regarder dans les yeux.

— Ce serait probablement...

— Hé, Maguire ! C'est qui, ce joli brin de fille ? crie Des depuis son perchoir.

Je laisse échapper un soupir et fais de mon mieux pour adresser à Chelsea un regard d'excuse avant de répondre :

— Tu aimerais bien le savoir, hein ?

— Enfoiré, ne joue pas les cachottiers avec moi. Amène ta nouvelle nana ici et présente-la-nous correctement, lance Des, un sourire idiot sur le visage.

— Zut, dis-je à Chelsea en me passant la main dans les cheveux avant de laisser retomber mon bras. Ça te dérange ? Des est inoffensif, même si je ne connais pas cette fille.

— Il ne me connaît pas non plus, répond-elle en me lançant un sourire timide et en haussant les épaules. Comment tu vas me présenter ?

Je réplique :

— Comment tu veux que je te présente ?

Elle fait la grimace.

— Je ne sais pas. Comme ton amie ?

Je l'observe pendant un long moment.

— Ils vont penser que je baise avec toi.

Chelsea en reste bouche bée.

— Tu es sérieux ?

— Ils pensent que je baise chaque fille que j'amène à la maison.

Et ce n'est pas comme si je ne leur donnais pas de bonnes raisons de le penser...

Elle tressaille.

— Est-ce que tu es obligé d'employer ce mot ?

— « Baiser », tu veux dire ?

— Oui, répond-elle avec une expression peinée. C'est tellement...

— Putain de vulgaire ? Ouais.

Elle me lance un regard noir et j'éclate de rire. Je ne peux pas m'en empêcher.

— Désolé. Viens, finissons-en. Et prépare-toi à te boucher les oreilles, parce que Des jure comme un charretier.

Chapitre 6

CHELSEA

C'EST DRÔLE. J'ÉTAIS DANS UN BAR AVEC MA MEILLEURE AMIE ET POURTANT, JE ME SENTAIS incroyablement mal à l'aise, impuissante, privée de tout contrôle.

Et me voilà, debout à côté d'un mec que je connais à peine devant une maison que je n'ai jamais vue, pleine à craquer d'une foule de fêtards qui me sont complètement étrangers et qui se saoulent ou se défoncent, ou les deux. Et je n'ai pas peur du tout.

C'est parce que je suis avec Owen. Il me fait me sentir en sécurité.

Je le suis, tandis qu'il s'approche du porche, et j'observe son ami Des. Owen a raison. Le type a l'air complètement inoffensif, avec ce sourire à la con qui lui barre le visage et la canette de bière qu'il serre dans sa main comme si c'était la seule chose qui le maintenait en vie. La fille qui est avec lui est collée contre son flanc, toute en courbes voluptueuses avec des cheveux blond platine, des lèvres rouge sang et des dents d'une blancheur aveuglante. Elle me lance un regard méprisant, décidant immédiatement que je ne suis pas à la hauteur.

Super...

Elle me déteste. Je ne suis pas une fan de son look non plus.

— Des, qu'est-ce que tous ces gens foutent là ? demande Owen en s'arrêtant juste devant le canapé.

Je m'avance derrière lui, puis me décale sur le côté pour ne pas avoir l'air de me cacher. Je refuse de me laisser intimider par la fille aux lèvres écarlates.

— Je ne sais pas, mais moi, je bois une bière et je fume un spliff, dit Des avec toute la désinvolture de quelqu'un qui n'a pas le moindre souci dans la vie – ce qui est probablement proche de la vérité.

Je le reconnais. Il était avec Owen la nuit où je l'ai vu au restaurant où je travaille.

— Tu devrais te joindre à moi, mon pote. Tu as l'air un peu tendu. Wade m'a invité plus tôt dans la soirée et on a décidé d'appeler quelques amis. On s'est dit que ça ne te dérangerait pas. Je veux dire : regarde, tu as amené une invitée et tout, déclare Des en agitant sa canette de bière dans ma direction.

— Ouais. Super...

Owen se passe une main dans les cheveux. J'ai remarqué qu'il faisait ça quand il était agacé. Ses

cheveux sont emmêlés et sexy. J'ai envie de les attraper et d'attirer sa figure contre la mienne pour l'embrasser.

Beurk. Mais qu'est-ce qui me prend d'avoir ce genre de pensées ?

— Alors, qui as-tu invité à notre petit raout ? Elle est jolie.

Des me lance un sourire éclatant. Il est mignon. Il a des cheveux bruns coupés ras, des yeux marron et chaleureux, cerclés de rouge à cause de la drogue.

Le nuage de fumée qui plane au-dessus de sa tête est probablement la raison pour laquelle il ne me reconnaît pas.

— Euh, c'est Chelsea.

Owen ne dit rien de plus. Il agite la main dans ma direction comme si je n'avais aucune importance, ce qui est un peu vexant, mais je le surmonte. J'imagine qu'il essaie de ne pas avoir l'air d'en faire tout un plat, et je ne peux pas lui en vouloir. Je suis juste sa tutrice. Je ne suis rien, à ses yeux.

— Salut.

J'adresse un sourire à Des et un autre, plus circonspect, à la blonde.

— Elle, c'est Marcy, dit Des en lançant un regard langoureux à la fille, qui le lui rend avec enthousiasme. On vient de se rencontrer, mais on est déjà de vieux compagnons de coucherie, hein, Marcy ?

Elle ne réplique rien.

— Super, marmonne Owen en secouant la tête. On passait juste prendre mes clés. Il faut que je ramène Chelsea chez elle.

— Tu ne vas pas déjà partir ? ! La soirée vient à peine de commencer ! Prends une bière, fume un bang, détends-toi, putain. Ou bien relaxe-toi en baisant à droite et à gauche. Comme tu préfères.

Des éclate de rire en voyant Owen lui lancer un regard dégoûté.

— Mec, depuis quand tu es devenu un tel rabat-joie ?

Owen ne répond rien. J'ai l'impression qu'il essaie d'exprimer des choses sans parler, que je ne saisis pas. Non que j'en serais capable. Je ne sais rien d'Owen, à part le contenu de son dossier scolaire et le peu d'informations que j'ai glanées depuis que je l'ai rencontré.

On quitte le porche pour se diriger vers la maison, qui est emplie de fumée, d'étudiants et de musique. La cuisine est bondée de gens buvant des bières dans des canettes ou dans ces fameux verres en plastique rouge. Un fût trône sur la table. J'ai soudain des doutes quant à la spontanéité de cette soirée « impromptue ».

Mais sachant que je n'ai aucune expérience des fêtes avec fûts de bière, je ne sais pas s'il est facile de s'en procurer.

Tous les occupants de la pièce semblent se demander d'où je sors. Je ne peux pas leur en vouloir. Ils ne me connaissent pas. En revanche, je suis sûre qu'ils connaissent tous Owen. Ils sont chez lui,

après tout. Et je ne suis qu'une idiote qui fait comme si elle savait ce que c'était d'être jeune, détendue et désinvolte.

Les filles m'observent avec dédain. Les mecs me détaillent du regard. J'ai l'impression d'être dans une vitrine. Owen est le maître de maison, et ils lui feraient tous la révérence s'ils le pouvaient.

Je pousse un gros soupir, chasse de mon esprit ces pensées mélodramatiques et reste près d'Owen. Je ne veux pas le perdre. Plus on avance dans la maison, plus la foule est dense. Quand il m'attrape par la main et me tire près de lui, je sursaute littéralement, surprise qu'il me touche. Il enroule ses doigts autour des miens et j'essaie de ne pas prêter attention à la réaction que son contact provoque en moi, mais je n'y arrive pas. Je pourrais jurer que mes genoux vont se dérober sous moi.

Il m'attire plus près et j'ai l'impression que je vais succomber. Je sens son odeur, un mélange d'automne, de sueur et du léger parfum de grillé qui vient d'avoir travaillé dans un restaurant pendant des heures.

— Mes clés sont dans ma chambre, me crie-t-il à l'oreille.

La musique est assourdissante.

— Reste près de moi. On va les chercher et on sort d'ici.

Je hoche la tête et lui adresse un sourire qu'il me rend. Sa vue fait battre mon cœur et j'essaie de ne pas y faire attention. Le béguin que je suis en train de développer pour mon étudiant est vraiment déplacé.

Owen enlace ses doigts dans les miens et me guide à travers la foule, le long d'un petit couloir obscur. Il s'arrête devant la porte située tout au bout. Il l'ouvre et jette un regard dans la pièce, probablement pour s'assurer que personne n'est à l'intérieur, puis entre. Il me tient toujours la main, ne me laissant pas d'autre choix que de le suivre.

Je me défais de son emprise et regarde autour de moi, essayant de m'imprégner de tout ce que je vois pendant qu'Owen se lance à la recherche de ses clés. Les meubles sont banals, même si le lit est immense, recouvert d'un drap rouge brique, et rien d'autre. Je recule d'un pas, me sentant soudain nerveuse. Combien de filles a-t-il amenées dans cette chambre avant moi ?

Je n'ai aucune envie de connaître la réponse à cette question.

Je suis toute seule avec Owen dans sa chambre. Si j'étais plus courageuse, je tenterais quelque chose. C'est l'occasion parfaite pour au moins essayer de l'embrasser, même si je ne sais pas du tout s'il m'embrasserait en retour. Je ne pense pas que je lui plaise à ce point. Il ne fait que se montrer gentil. Il a probablement eu pitié de sa pauvre tutrice en la voyant se faire agresser devant son lieu de travail.

— Merde, grommelle-t-il en s'agenouillant et en se mettant à fouiller dans une pile de vêtements posés sur un fauteuil trop rembourré. Je perds tout le temps mes clés.

— Tu veux que je t'aide à les chercher ?

Je le lui propose parce que je suis une gentille fille et que j'offre toujours mon aide à quelqu'un dans le besoin. Si je pouvais me faire les gros yeux en ce moment, je le ferais.

— C'est bon. Elles sont probablement dans la poche de mon jean. C'est là que je les retrouve, en général.

Je me dirige vers sa commode et me mets à fouiller. Il y a un miroir, un pot rempli de pièces de vingt-cinq cents et un plat peu profond plein de petite monnaie. Il y a également un briquet, un billet d'un dollar délavé et abandonné et une photo encadrée. Je la prends et l'examine. Elle montre une très jolie fille avec des cheveux blonds et les mêmes yeux verts qu'Owen. Elle porte une robe de mariée et sourit en direction de l'appareil, le bras passé autour des épaules d'Owen. Lui aussi regarde l'appareil, un grand sourire lui barrant le visage. J'en ai le souffle coupé. Le type dont je peux supposer qu'il s'agit du marié regarde sa nouvelle épouse comme si elle était la plus belle chose qu'il ait jamais vue.

C'est une photo splendide, pleine de joie et d'amour. Je suppose que la fille est la sœur d'Owen, étant donné qu'ils se ressemblent beaucoup, et le type a un visage qui m'est vaguement familier.

— C'est ma sœur et mon beau-frère.

Owen se tient juste derrière moi ; je ne l'ai même pas entendu s'approcher. Je repose le cadre sur la commode, légèrement gênée qu'il m'ait surprise en train de fouiner.

— Son visage me dit quelque chose, je marmonne lamentablement, en me retournant pour lui faire face.

Il se tient si près que je peux sentir la chaleur qu'il dégage, et mon corps vacille dans sa direction, comme si je n'en avais plus le contrôle.

Ce qui est le cas.

— C'est Drew Callahan.

Oh !

Je cligne des yeux. C'est une légende vivante locale. Les gens parlent beaucoup de Drew Callahan par ici, en particulier depuis qu'il est parti pour jouer en NFL. Ce qui veut dire...

— Tu es sérieux ? Ton beau-frère est un joueur de football professionnel ?

J'en ai la mâchoire qui tombe.

— Ouais. Je pensais que tu étais au courant. Tout le monde le sait.

— Non, dis-je en penchant la tête de côté pour l'observer. C'est pour ça que tu joues au football ?

— Il a eu une grande influence sur moi, ouais.

— Et ton père ? Il aime le football ?

Owen se raidit ; son visage et ses yeux se vident étrangement de toute expression.

— Je ne sais pas ce que cet enfoiré aime. Je ne sais pas où il est.

— Oh.

Je n'aurais jamais dû poser cette question. Pour moi aussi, les parents sont un sujet sensible. Je

déteste parler de mon père, alors je comprends.

— On dirait que vous êtes proches, ta sœur et toi.

— Fable ? Ouais, elle m'a pratiquement élevé.

Son expression vide fait place à une affection chaleureuse qui montre à quel point elle a de l'importance à ses yeux.

— Elle vient d'avoir un bébé.

— Alors, tu es tonton ?

Cette pensée me réchauffe le cœur. La vision d'Owen tenant un bébé dans ses bras me rend toute tremblante.

— Ouais. Elle est mignonne comme tout. Je les ai trouvées, ajoute-t-il en brandissant ses clés de voiture. Tu es prête à y aller ?

Je sens la déception m'envahir. J'ai envie de crier : « Non ! Je veux rester, retourner là, dehors, et boire quelques verres. Me sentir un peu éméchée. Peut-être même « fumer un spliff », ce que je n'ai jamais fait de ma vie, même si ça a l'air amusant. Et quand je serai un peu défoncée et légèrement ivre, peut-être que je pourrai te traîner de nouveau ici et verrouiller la porte pour pouvoir t'embrasser, tomber dans tes bras, sentir tes mains sur ma peau... »

Mais avant que j'aie le temps de lui répondre, quelqu'un cogne brièvement à la porte et l'ouvre à la volée, révélant un grand type presque aussi large qu'Owen, debout dans l'encadrement, qui titube légèrement.

— C'est vrai qu'il y a une fille dans ta chambre ! dit-il, l'air surpris, tandis qu'il se balance d'avant en arrière. Merde, je dois vingt balles à cet enfoiré de Des.

— Sors de là, putain, répond Owen, même s'il n'a pas l'air énervé. On était sur le point de partir, alors tu peux dire à Des qu'il ne s'est rien passé. Tu ne lui dois rien du tout.

Il se tourne vers moi.

— Tu es prête, Chel's ?

Ça me plaît qu'il m'ait appelée Chel's. Personne ne le fait. Je n'ai pas de petit nom, et j'ai toujours voulu en avoir un.

— Ne me dis pas que c'est ta tutrice, lance le type en trébuchant dans la chambre, s'avançant d'un pas mal assuré pour se poster juste devant moi. C'est toi, alors ? La tutrice ? Je me souviens de toi.

Il a un doigt pointé en direction de ma poitrine, et son ton est un mélange d'accusation et d'amusement.

— Euh...

Je ne sais pas si je dois me montrer honnête. Je ne suis pas une menteuse, à la différence de mon père, alors je préfère me cantonner à la vérité. Et moi aussi, je me souviens de lui. Il était au restaurant avec Owen et Des.

— Oui, c'est moi.

— Merde, Owen. Tu as réussi à l'amener dans ta chambre à vitesse grand V. Espèce d'enfoiré sournois, dit le type avec un grand sourire. Je m'appelle Wade. Je suis un très ancien et très bon ami d'Owen.

— Tu vas être un ami très mort si tu ne la fermes pas et si tu ne sors pas de ma chambre, réplique Owen, la voix basse et grondante, aussi sexy que possible.

Quel genre de perverse suis-je ? J'aime quand il a l'air en colère et qu'il grogne.

Je devrais être furieuse. Il a parlé de moi à ses amis : très probablement d'une manière indécente et déplacée. Avant tout, je devrais me sentir offensée. Cela signifie qu'il ne me prend pas au sérieux.

Mais au lieu de cela, je suis ravie. Le fait qu'il ait parlé de moi autrement que de la banale « tutrice que je n'ai pas envie de voir » m'emplit d'espoir.

Comme si j'avais la moindre chance avec lui.

Souriant toujours, Wade repart comme il est venu, le pas mal assuré. À la minute où il est parti, je me tourne vers Owen.

— Comment il sait qui je suis ?

— Euh...

Il a l'air vaguement mal à l'aise, alors j'insiste.

— Tu lui as parlé de moi ?

— C'est mon colocataire. Alors ouais, je lui ai dit que j'avais une tutrice qui me donnait des cours particuliers.

Il hausse les épaules, optant pour la nonchalance, mais je ne mords pas à l'hameçon.

Cette histoire cache plus de choses qu'il ne veut bien le prétendre.

— Alors pourquoi il dit que tu as été vite, et que tu es sournois ? Qu'est-ce qu'il sous-entendait ?

Je me sens comme un chien qui tient un os entre ses dents et ne veut pas le lâcher, mais il faut que je sache ce qu'il a bien pu lui dire.

— Tu ne veux pas le savoir, murmure-t-il, en continuant à m'éviter du regard.

Il n'a rien compris.

— J'ai envie de le savoir, je t'assure.

Je me sens gagnée par l'excitation et j'attends sa réponse pendant ce qui me semble une éternité. Il garde le silence, passe de nouveau ses longs doigts dans ses cheveux et pose son autre main sur sa hanche. Il a l'air frustré. Ça lui va bien.

Tout lui va bien.

— Tu vas te sentir insultée, finit-il par dire.

— Je me sens insultée depuis le moment où j'ai vu ta maison et où tes amis se sont mis à jurer, réponds-je, parce que c'est la vérité.

Leur langage coloré est affreux.

Tu es vraiment prude...

D'accord. Qu'est-ce que j'y peux ? Les gens qui m'entourent ne jurent jamais. Ils ne l'ont jamais fait. Kari lance de temps en temps un mot grossier, mais jamais à outrance. À la minute où je suis entrée dans la sphère d'Owen, tout ce que j'ai entendu, c'étaient des jurons.

Il sourit à ma remarque.

— Je crois que ça me plaît que tu nous trouves grossiers, mes amis et moi. Peut-être que je pourrais te corrompre.

Mon corps tout entier se liquéfie devant le ton de promesse dans sa voix. J'aimerais qu'il me corrompe, qu'il me jette sur ce drap rouge et m'enlève mes vêtements jusqu'à ce que je sois allongée là, nue et pâle dans l'obscurité, effrayée, tremblante et excitée quand ses mains se promènent enfin sur mon corps...

— Tu n'as pas répondu à la question, dis-je d'une voix tremblante en m'humectant les lèvres.

Lorsque je lève les yeux, je m'aperçois qu'il a les siens rivés sur ma bouche.

Mes lèvres fourmillent de sensations, comme s'il les avait touchées.

— Ils croient que je vais essayer de...

Il lâche un soupir, se passe les mains dans les cheveux et tire dessus de toutes ses forces.

— Sortons d'ici, Chel's. Il faut que tu rentres chez toi.

Je le laisse changer de sujet, me guider hors de la pièce, le long du couloir, à travers la foule qui occupe sa maison, jusque dans sa voiture. Il garde la main posée dans le bas de mon dos et ses doigts me brûlent à travers la dentelle et le débardeur que je porte. Il ne dit pas grand-chose, même si tout le monde lui adresse un mot. Ils crient son nom, le supplient de rester, lui proposent à boire, une cigarette, une bouteille, un bang...

Je ne suis pas dans mon élément. Owen n'est pas mon élément.

Ça n'a pas d'importance. Malgré tout, j'ai quand même envie de lui.

Je trouve cette idée extrêmement agaçante.

OWEN

À LA SECONDE OÙ ON ENTRE DANS MA VOITURE, JE POUSSE UN SOUPIR DE SOULAGEMENT. MERDE, C'ÉTAIT vraiment désagréable. Tous ces gens chez moi, les questions de Des et Wade, puis la touche finale, l'interrogatoire de Chelsea.

Merde.

J'ai cru que je n'allais pas m'en sortir.

Il est une heure du matin passée et je suis complètement épuisé. J'ai un cours dans la matinée et, pour la première fois depuis longtemps, j'ai l'intention d'y aller, ne serait-ce que pour faire plaisir à cette fille assise à côté de moi et améliorer mes résultats, mais si je ne dors pas un peu, et rapidement, je vais faire l'impasse.

Et ce serait nase.

Elle m'indique la direction de son appartement d'une voix feutrée qui me rend nerveux. Je ne suis pas certain de savoir pourquoi, mais elle est effroyablement silencieuse. Elle garde la tête baissée. Elle passe ses doigts sur ses cuisses, d'avant en arrière. J'entends le crissement rythmé de ses ongles qui frottent contre son jean.

Je jette un œil sur ses jambes lorsque je freine à un feu rouge. Elle a des cuisses fines. Ça ne me gênerait pas de les saisir et de les écarter. Juste pour moi. Juste pour elle. Je parie qu'aucun mec ne s'est jamais glissé entre ses cuisses, n'a jamais posé ses mains sur elles pour les écarter. J'ai le sentiment que je serais le premier.

Pour une raison étrange, j'aime cette idée. Elle me rend possessif.

Le feu passe au vert ; j'appuie fort sur l'accélérateur et la voiture fait un bond en avant. Je peux sentir les yeux de Chelsea sur moi. Elle se demande probablement ce qui ne va pas chez moi, et je n'ai rien à répondre. Je n'en ai pas la moindre idée.

Bien sûr que si, tu le sais. C'est elle qui te fait cet effet.

Quelques minutes plus tard, je me gare sur un emplacement vide, dans le parking situé en bas de sa résidence. Elle sort de la voiture sans un mot et je l'imites, lui emboîtant le pas tandis qu'elle avance sur le trottoir, puis traverse la pelouse.

— Je vais me débrouiller, me lance-t-elle par-dessus son épaule. Merci de m'avoir ramenée.

Elle me renvoie maintenant ? ! Pas question.

— Je ne vais pas te laisser disparaître dans le noir sans m’assurer au moins que tu es arrivée jusqu’à ta porte.

Elle s’arrête et se retourne, une expression farouche sur le visage.

— Alors quoi ? Tu joues les chevaliers servants, maintenant ? Sérieusement ? Comme si tu en avais quelque chose à faire. Tu ne me réponds même pas quand je te pose une simple question.

Mince.

Alors, on est revenus à ce sujet ? Je sais exactement de quelle question elle parle.

— Tu ne veux pas connaître la réponse. Fais-moi confiance.

Je lui ai déjà dit ce qu’ils pensaient qu’elle représentait pour moi.

Un coup facile, rapide. Mais ce n’est pas le cas. Pas du tout.

— Oh que si. J’adorerais connaître la réponse.

Elle s’approche de moi, les yeux brillants d’indignation. Elle est furieuse. Elle est belle. Et quand elle tend le bras pour me pousser, mon corps tout entier réagit à son contact.

— Je te l’ai déjà dit. Ils croient que je vais essayer de coucher avec toi, je lance en grimaçant au moment où les mots passent mes lèvres.

Et je reste poli. Wade ne m’a pas lâché depuis qu’il a appris que je n’avais baisé aucune des filles faciles qu’il avait invitées ce week-end. Dès que je me suis réveillé, dimanche, il n’a pas arrêté. Il pense que j’ai un faible pour Chelsea.

Et il n’a pas tort.

Elle se fige et écarquille les yeux.

— C’est le cas ?

— Non.

Je mens à moitié en secouant la tête. Je ne sais pas ce que j’attends d’elle, exactement, mais je suis sûr d’une chose.

— Je ne veux pas tout foutre en l’air.

— Tu es obligé d’employer ce genre de langage ?

— Ouais.

Je lui souris. Fable continue à me reprocher ma grossièreté. Elle s’est calmée. Un peu.

— J’adore ce genre de conneries. Depuis toujours.

Un semblant de sourire se forme sur ses lèvres délectables.

— Moi, je crois que c’est juste pour m’énervé.

— C’est probablement le cas.

Je regarde autour de nous tandis que l’air nocturne me glace la peau. Elle doit avoir froid, elle

aussi.

— Où est ton appartement ?

— Tu essaies encore de changer de sujet ?

— Quel sujet ? Je t'ai dit ce que tu voulais savoir.

— Alors ils pensent que tu veux te frayer un chemin dans mes sous-vêtements.

Elle bute sur le mot « sous-vêtements », ce qui est très mignon. Elle m'observe pendant une minute d'un regard intense.

— Et si je te disais que je n'en porte pas ?

Je suis tellement surpris par ses paroles que je m'étrangle à moitié. Je me mets à tousser si fort que je suis obligé de me plier en deux pour reprendre mon souffle, les mains sur les genoux tandis que je contemple la pelouse couverte de rosée devant moi. L'image de ma jolie petite tutrice sans sous-vêtements sous ce jean qui a l'air peint sur sa peau me torture. Cela me donne envie de la caresser, de défaire le bouton, d'ouvrir la fermeture Éclair et de voir si elle dit la vérité.

— Et ? dis-je en m'éclaircissant la gorge.

Puis, quand je retrouve enfin ma voix, j'ajoute :

— Tu en portes ? Des sous-vêtements ?

Je me redresse, les mains sur les hanches et les poumons en feu.

Elle sourit. *Putain*, elle est mignonne.

— Oui. Désolée. C'était juste une taquinerie.

Vous parlez d'une déception.

— Allez, viens.

Je m'approche d'elle, la prends par le bras et me mets à marcher à ses côtés.

— C'est lequel, ton immeuble ?

Chelsea le pointe du doigt et je l'y emmène, la suivant dans les escaliers tout en regardant ses fesses. Encore. Mon esprit est rempli d'images d'elle sans sous-vêtements. Je me représente son cul parfait et mon sexe se met à enfler.

Tandis qu'elle déverrouille la porte, je lui demande :

— Alors, on se voit mercredi ?

Je suis appuyé contre le mur en stuc et je remarque que ses doigts tremblent légèrement alors qu'elle essaie de tourner la clé dans la serrure. Elle s'y prend à deux fois avant de réussir à ouvrir le verrou et de pousser la porte.

Je me demande si c'est moi qui la rends nerveuse.

— Oui, dit-elle en me lançant un regard furtif. Merci pour ton aide, ce soir.

— Pas de problème. Peut-être qu'on pourrait... se revoir un de ces jours.

Qu'est-ce que je veux dire par là ? !

N'y pense même pas, Maguire.

— Pour travailler sur tes devoirs ?

Elle se retourne pour me faire face, la main sur la poignée de la porte. Elle pourrait se glisser à l'intérieur si elle le voulait. Il n'est pas nécessaire de poursuivre cette conversation.

Mais elle est toujours là, à me parler, à me montrer de l'intérêt. Il se passe davantage de choses entre nous que je ne suis prêt à l'admettre. Elle le sent aussi. Je le sais.

— Ouais, dis-je en mentant.

J'ai envie de la revoir, mais pas pour travailler sur mes devoirs.

— D'habitude, j'ai entraîné demain soir, mais étant donné que je suis suspendu de l'équipe, je suis libre. Seulement si tu peux, bien sûr...

— Bien sûr, dit-elle en me lançant un sourire triste. Mais je travaille.

— À quelle heure ?

— Je commence à huit heures et je termine à deux heures.

Cet horaire est nase. Ce n'est pas sûr pour une fille d'être dehors si tard, en particulier une fille douce et innocente comme Chelsea.

— Et avant ? On pourrait... manger une pizza. Ou ce que tu veux.

Ça ressemble à un putain de rendez-vous pour étudier. Et je ne fais pas ce genre de choses. Je ne fais pas dans les rendez-vous. Je me demande si elle a compris ce qui se passait.

— Je t'aiderai à rattraper ton retard, avant d'aller au travail ?

Elle a l'air circonspecte, comme si elle ne me faisait pas confiance.

— Ouais. Ça me paraît bien. Qu'est-ce que tu en dis ?

Je suis plein d'espoir. Je l'entends à ma voix.

— Et si je venais chez toi vers cinq heures ? propose-t-elle.

Elle peut venir si elle veut, quand elle veut, du moment qu'elle vient me voir.

Merde.

— Ça me paraît bien.

Je prends mon ton décontracté habituel. Je me demande si elle est dupe.

Peut-être qu'elle pense que je suis un parfait abruti. C'est ce que je me dirais, si j'étais à sa place.

Elle sourit et son regard s'adoucit.

— Oui. Ce serait bien, dit-elle.

Chelsea ne me regarde absolument pas comme si j'étais un abruti, plutôt comme si je pourrais lui plaire.

Cette pensée m'accompagne tout au long du trajet jusqu'à chez moi.

Chapitre 7

OWEN

Premier cours particulier

WADE EST PARTI. LA MAISON EST PRESQUE PROPRE, AUSSI PROPRE QUE POSSIBLE LE LENDEMAIN D'UNE soirée improvisée, sachant que trois mecs sales y vivent. Enfin, deux y vivent et un squatte en permanence sur leur canapé. J'ai forcé les deux abrutis qui me servent d'amis à nettoyer, puis je suis passé derrière eux et j'ai ramassé, essuyé ou jeté ce qu'ils avaient manqué.

Des est parti il y a plusieurs heures. Il a un appartement, mais il passe son temps chez nous. Avant, ça ne me dérangeait pas, mais ces derniers temps, je commence à en avoir assez. Il deale de la drogue chez moi et ce n'est pas bon. Fable flipperait si elle était au courant.

Alors je ne lui dis rien.

Wade est au travail ; il est associé au magasin discount local. Il s'occupe d'attirer les clients, souhaitant être partout, sauf là. Pauvre Wade. Pauvre Des.

J'ai de la chance.

Ce soir, il n'y aura que moi, Chelsea et mes devoirs. Oh, et une pizza que je commanderai quand elle arrivera, accompagnée d'un pack de six canettes de Coca que j'ai acheté à l'épicerie du coin. J'aurais probablement dû prendre du Coca Light, étant donné que c'est ce que les filles préfèrent. Sans calories et ce genre d'âneries – j'ai entendu Fable le dire un jour.

Je préférerais de la bière, mais il n'y en a plus dans la maison. Pas une goutte d'alcool n'a survécu à la soirée prétendument improvisée d'hier. De plus, je sais que ça ne plairait pas à Chelsea. Elle n'approuve pas mes activités extrascolaires. Je n'ai pas besoin de lui poser la question pour savoir que c'est le cas. Elle ne me juge pas, c'est simplement qu'elle n'est pas à l'aise avec ça.

Elle est innocente. Un peu naïve. J'ai le sentiment qu'elle a été assez protégée jusqu'à maintenant, et je repense à ce que je lui ai dit hier soir.

Peut-être que je pourrais te corrompre.

J'en ai tellement envie ; ça me tue. J'ai vu la manière dont ses yeux se sont assombris lorsque j'ai dit ça. Ses lèvres se sont entrouvertes et elle y a passé brièvement la langue pour les humecter. J'ai fait comme si de rien n'était, mais au fond de moi, j'avais chaud. J'avais envie d'elle. Ce serait un immense plaisir que de la corrompre, de lui montrer ce qu'elle manque, de la caresser, là, partout, de

l'embrasser à en perdre le souffle.

Je sens mon sexe durcir à cette idée.

Alors j'arrête d'y penser. Ou du moins, j'essaie. Je jette un œil dans la maison, examine le canapé marron foncé en cuir rembourré et remarque une nouvelle déchirure sur l'un des coussins. La table basse est couverte de rayures et une lampe manque sur la table du fond, car un abruti l'a cassée hier soir.

Zut.

Malgré le nettoyage, cet endroit a toujours l'air d'un taudis.

J'entends quelqu'un frapper à la porte et je vais ouvrir en faisant de mon mieux pour ne pas avoir l'air trop impatient. Chelsea doit être en avance, et je suis excité comme un gosse qui s'apprête à aller à son premier rendez-vous pour jouer avec un copain. J'essuie mes paumes moites sur le devant de mon jean, inspire profondément et ouvre grand la porte.

Pour découvrir ma mère debout sur le porche, un regard empli d'espoir sur son visage hagard.

Merde. Merde. Merde !

Je lui demande :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je suis furieux de la trouver là, et furieux de me montrer grossier avec elle.

Elle lève les yeux au ciel et entre sans ménagement, passant devant moi de telle manière que je n'ai pas d'autre choix que de reculer d'un pas et de la laisser entrer.

— J'ai besoin d'argent.

Pas de « salut, comment vas-tu » – elle ne s'embarrasse plus de ces conneries. Avant, elle faisait au moins semblant de se soucier de moi.

— Tu as déjà dépensé ce que je t'ai donné ?

Je jette un œil dehors, espérant apercevoir Chelsea, mais je ne la vois pas. De toute façon, il est trop tôt. Elle a encore au moins quinze minutes, et j'ai l'impression qu'elle va arriver pile à l'heure. Elle est ponctuelle.

— Ouais. Ce n'était pas assez, répond maman, d'une voix tremblante et un peu trop forte.

Je ne lui en donne jamais assez. Jamais assez d'argent, d'attention, d'herbe, de quoi que ce soit – ce n'est jamais assez. Elle est vorace et elle se fiche de le montrer.

— Je n'ai rien à te donner.

Je lui mens parce que je n'ai aucune envie de puiser dans la cache secrète située dans mon placard. C'est pour les urgences uniquement, et certainement pas pour financer la drogue et l'alcool de ma mère.

— Tu es un foutu menteur.

Elle se retourne vers moi, sa bouche une fine ligne traversant son visage, ses yeux verts et ternes fermés en d'étroites fentes.

— Appelle ta sœur. Demande-lui de l'argent, à elle et à ce petit con de riche qu'elle a épousé.

— Je ne vais pas appeler Fable, dis-je d'une voix dure, bouillant de colère. Si tu veux qu'elle te donne quelque chose, appelle-la toi-même.

— Tu crois que je n'ai pas essayé ? Cette petite garce ne veut même pas m'adresser la parole. Chaque fois, je tombe directement sur son répondeur. J'en ai marre. Marre de vous tous.

Maman agite une main, vacillant sur ses jambes comme si elle allait tomber ; je me dirige vers elle et la prends par les coudes avant qu'elle ne s'écroule.

J'observe son visage et vois que ses pupilles sont dilatées et qu'elle respire vite. Elle est défoncée.

Et pas parce qu'elle a fumé un peu d'herbe.

— Ne bouge pas.

Je la repousse légèrement et elle atterrit sur le canapé en lâchant un grognement. Je m'enfuis en direction de ma chambre. Je regarde par-dessus mon épaule pour m'assurer qu'elle ne m'a pas suivi, me dirige vers mon placard et tends la main vers mon vieux blazer de sport du lycée. Je l'ai rarement porté, mais Fable a insisté pour que je l'achète. Elle était tellement fière que je joue dans l'équipe de football, surtout quand on a gagné le championnat régional. Le sourire sur son visage ce soir-là était inoubliable.

Le regard défoncé de ma mère en ce moment a aussi quelque chose d'inoubliable. J'ai besoin de la faire sortir d'ici, avant que Chelsea la voie, avant qu'elle se remette à dire du mal de Fable. J'ai envie de hurler, de lui demander pourquoi elle se montre aussi égoïste. Elle n'a pas conscience du mal qu'elle a fait à Fable ? À moi ? Maman est grand-mère, à présent. Automne est son premier petit-enfant, le même sang coule dans ses veines, et c'est comme si elle s'en fichait.

Je ne suis pas certain qu'elle soit consciente qu'Automne existe.

Je trouve la liasse de billets dans la poche de ma veste et en tire deux de vingt dollars et un de cinquante. Je ne devrais pas les lui donner. Je me suis dit que je ne le ferais pas il y a à peine cinq minutes. Je finance sa drogue et c'est n'importe quoi, mais quand il s'agit de ma mère, je ne peux pas m'en empêcher.

Elle est ma mauvaise habitude, celle que je n'arrive pas à arrêter.

Énervé contre moi-même, me sentant faible et stupide, je retourne dans le salon pour trouver maman qui fait les cent pas comme un lion en cage. Elle ne cesse de frotter son bras nu, comme si elle avait quelque chose sur la peau qu'elle essayait d'enlever. Elle ne m'a pas encore vu et je l'observe avec horreur, comprenant soudain.

Il y a une chose qui se passe ici à laquelle je n'ai pas envie de faire face. Je n'ai pas le temps de le gérer en ce moment. Je préfère lui fourrer l'argent entre les doigts et l'envoyer promener. Mais je ne peux pas continuer comme ça éternellement. Le fait d'éviter une confrontation avec ma mère ne va

pas résoudre mon problème, ni le sien.

Est-ce que son problème peut être résolu ?

— Tiens.

Je me précipite vers elle et lui saisis le poignet, la forçant à ouvrir la main. D'une claque, je lui fourre l'argent dedans et elle enroule les doigts autour des billets, les serrant si fort qu'ils ne forment plus qu'une boule verte et chiffonnée.

— Ne reviens pas avant au moins deux semaines. Je ne suis pas ta banque personnelle.

— Va te faire foutre, me crache-t-elle avant de tourner les talons et de s'enfuir en courant.

Je suis tétanisé tandis que je regarde la porte d'entrée grande ouverte. Elle est venue et repartie. Pas de « merci », de « tu es le meilleur fils du monde », rien de tout ça. Juste une demande et une insulte : voilà ce que je récolte à me montrer généreux.

Je suis le plus gros imbécile de la planète.

La colère fait bouillir le sang dans mes veines et je me mets à faire les cent pas dans la maison, les poings serrés et le cœur brisé. Pourquoi est-ce qu'elle me fait ça ? Pourquoi est-ce que je la laisse chaque fois avoir gain de cause ? J'aimerais ressembler davantage à Fable. Elle est parvenue à faire sortir complètement maman de sa vie, sans regrets. Elle est passée à autre chose avec quelqu'un qu'elle aime et qui prend soin d'elle. Elle a fondé une famille à partir de rien. Et même si j'en fais partie et que je le sais, c'est dur. La distance rend les choses encore plus difficiles.

Je suis ici et ils sont tous les trois là-bas. Drew, Fable et Automne. Avant, c'était Drew, Fable et Owen.

Maintenant, c'est juste Owen.

Parfois, je n'aime pas l'idée de devoir grandir, de passer à autre chose. Être seul, trouver ma voie, alors que tout ce que je parviens à faire, c'est tâtonner dans le noir.

Putain.

J'ai besoin de fumer.

Je jette un œil à la pendule du micro-ondes et je vois qu'il me reste un peu moins de cinq minutes avant l'heure où Chelsea est censée arriver, juste assez pour tirer une bouffée sur un joint, peut-être deux si je me dépêche. J'en ai caché un, que j'ai roulé il y a quelques jours, dans le tiroir du haut de ma commode. Je vais le chercher. J'ai l'impression d'être comme dans un rêve éveillé. J'ouvre le tiroir, sors le joint, attrape le briquet et fais tourner la pierre jusqu'à ce qu'une flamme se forme.

Puis j'allume le joint, avalant la fumée, l'inhalant jusqu'à ce qu'elle emplisse ma gorge, glisse dans mes poumons, et je sens la brûlure familière et agréable. J'exhale et un fin filet de fumée s'échappe de ma bouche. Je ferme brièvement les yeux. Je laisse la drogue me porter vers un autre temps, une époque plus simple où je ne subissais pas toute cette pression.

Je tire une autre bouffée, puis écrase le joint sur le côté de ma commode, me fichant d'abîmer le bois. Je range tout en vitesse et je sens la drogue faire son effet, courir dans mes veines et atteindre

mon cerveau encore bouillant de colère, faisant fondre lentement mes problèmes comme neige au soleil. Le brouillard s'installe, chaud et confortable, juste assez pour que je ne sente rien. J'ai envie d'oublier maman, Fable, mes notes, mon travail et le football, de me concentrer sur le présent et une fille prénommée Chelsea qui pense qu'elle vient ici pour m'aider avec mes devoirs.

C'est la dernière chose que j'ai envie de faire avec elle, mais j'ai peur que ce soit tout ce que ça puisse être.

— Salut ! Il y a quelqu'un ?

J'entends sa voix douce m'appeler et je sors de ma chambre pour trouver Chelsea debout au milieu du salon, l'air hésitante tandis qu'elle regarde autour d'elle. Lorsqu'elle m'aperçoit, je vois le soulagement se peindre sur son visage et je lui souris. Je me sens confiant, bien dans ma peau, et j'ai l'impression que rien ne pourrait me faire perdre ma joie de vivre.

Pas alors que Chelsea est là, qu'elle éclaire la pièce par sa présence, un mélange de fleurs, de rayon de soleil et de beauté pure et parfaite.

En la détaillant de la tête aux pieds, je réponds :

— Salut.

Elle porte un jean et un haut blanc à manches longues qui moule ses seins et me donne envie de les toucher. Elle porte son sac à dos plein à craquer sur l'épaule et sourit timidement en le posant à côté du canapé. Il a l'air lourd.

— Salut. Euh... ta porte était grande ouverte. J'espère que ça ne te dérange pas que je sois entrée, lance-t-elle en agitant la main en direction de la porte à présent fermée.

— Pas de problème. Content que tu sois là.

Je suis sincère. Je suis vraiment content qu'elle soit là. Si elle ne se trouvait pas juste devant moi, je grimperais aux rideaux.

— Tu es prêt à te mettre au travail ? demande-t-elle en donnant un coup de pied dans son sac à dos. J'ai apporté quelques trucs que j'ai imprimés, mais j'espère que tu sais ce que tu as à faire.

— Ouais. Je sais parfaitement quoi faire.

J'agite la main pour balayer ses inquiétudes tout en m'approchant d'elle. Elle fait un pas en arrière et je l'effleure, souhaitant de toutes mes forces pouvoir tendre la main et la saisir pour l'embrasser.

Mais c'est la beuh qui parle. C'est forcément ça.

Elle plisse les yeux en m'observant tandis que je me dirige vers la table et que j'attrape le classeur dans lequel je range mes devoirs à rattraper.

— Tout va bien ?

— Je me sens foutrement bien, ouais.

Je me retourne pour lui faire face de nouveau, remarquant qu'elle me regarde comme si j'avais perdu les pédales. Elle a peut-être raison. La venue de maman, la beuh, le fait que Chelsea se tienne

debout devant moi, mignonne comme jamais, tout ça me fait tourner la tête.

Elle fait la grimace à mon choix de mots, puis se penche et ouvre son sac, cherchant à l'intérieur le travail qu'elle veut que je fasse. Je regarde ses fesses, inclinant la tête sur le côté pour avoir une meilleure vue, et elle me surprend en se retournant.

Son regard s'étrécit. Elle est vraiment méfiante.

— Tu me matais ?

Je décide d'être franc. Pas question de raconter des bobards ce soir.

— Ouaip.

Je lève lentement la tête. J'ai l'impression qu'elle pèse une tonne. Pour une raison que j'ignore, la beuh m'a délié la langue, ce qui n'est pas un effet habituel.

— Tu as vraiment un très joli...

— Un très joli quoi ?

Elle se redresse de toute sa taille, les mains sur les hanches, attendant ma réponse.

Je termine :

— Un très joli tout.

Je ne veux pas juste me concentrer sur ses fesses. Cette fille est loin de se résumer aux atouts de sa silhouette.

— Je crève la dalle. Tu veux que je commande une pizza ?

Elle fait de nouveau la grimace. C'est mignon ; ça me donne envie de continuer à dire des choses qui la choquent pour la voir encore grimacer.

— Il y a un très bon restaurant chinois qui livre. J'adore ce qu'ils font. Tu aimes la nourriture chinoise ?

— Bien sûr.

Je hausse les épaules, ignorant mon estomac qui gronde. En ce moment, je serais prêt à manger un morceau de carton. J'ai tellement faim...

— Ça me va. Tu as le numéro ?

— Tu me laisses commander ?

Elle me lance un regard interrogateur, mordillant sa lèvre pulpeuse avec son air innocent que je trouve irrésistible. Lorsque je la regarde faire, j'ai envie de la mordiller à mon tour, de la prendre entre mes dents et de tirer pour la faire tressaillir juste avant d'apaiser la douleur avec ma langue...

— Je t'en prie, dis-je, d'une voix embrumée.

Cette fille opère une sorte de magie sur moi et je n'arrive pas à comprendre comment ni pourquoi elle me fait cet effet.

Elle sourit et prend son sac à dos pour le poser sur la table avec un bruit mat, avant de se mettre à

fouiller à l'intérieur.

— Ils sont assez bon marché, et je sais exactement quoi commander. Je peux même payer.

— Pas question.

Je la saisis par le poignet tandis qu'elle extirpe son téléphone des profondeurs de son sac à dos, l'arrêtant dans son élan.

— Tu ne vas pas payer pour ça. C'est mon rôle.

— Mais ça ne me dérange pas.

Elle baisse les yeux sur son poignet. Je me demande si elle est aussi consciente de ma présence que je le suis de la sienne.

— C'est moi qui veux manger chinois.

— Moi aussi, j'en ai envie.

Je passe les doigts autour de son poignet fin, sentant son pouls battre sous mon contact. Je n'ai pas seulement envie de nourriture chinoise, c'est certain. J'ai l'impression qu'on parle en code, qu'on dit une chose en en pensant une autre.

C'est mon cas, du moins.

— Très bien. Je commande, tu paies.

Elle n'essaie pas de s'arracher à mon étreinte, et j'en profite pour passer doucement mon pouce sur l'intérieur de son poignet dans la plus légère des caresses. Je pourrais jurer que je l'ai sentie frissonner, et quand je lève les yeux vers elle, je m'aperçois qu'elle me regarde comme si elle allait m'avaler tout cru.

— Ça me va.

Je laisse retomber ma main, frustré. La tension entre nous est à son comble. Si rien ne se passe ce soir, j'ai peur d'exploser. Ou du moins, il va falloir que je me masturbe quand elle sera partie, comme un pervers qui aurait constamment besoin de se soulager.

J'ai envie d'elle et, en même temps, je n'en ai pas envie. Je suis attiré par elle, alors que je ne le devrais pas. Je plane complètement, et pas seulement à cause de la beuh.

Chelsea aussi me fait planer.

CHELSEA

IL AVANCE DANS SES DEVOIRS BIEN PLUS VITE QUE JE NE LE PENSAIS. JE SAVAIS QU'OWEN ÉTAIT INTELLIGENT. J'ai assez étudié son dossier pour savoir qu'il a simplement besoin de se concentrer et de s'appliquer. Ses notes antérieures le montrent. Le fait d'entrer à l'université peut avoir cet effet sur les gens. Il y a tellement de choses nouvelles à apprendre que c'est parfois trop, et les étudiants réussissent ou échouent.

Moi, j'ai réussi. La structure et la complexité des cours, tout ça m'a tellement enthousiasmée que je me suis plongée dans les études tête la première, sans regarder en arrière. Tout le monde se fichait de mon âge, ici ; mon passé n'importait pas. Je pouvais me fondre dans la masse, devenir quelqu'un de nouveau, de libre.

Mais je ne suis pas libre. Je suis toujours entravée par la culpabilité que je ressens envers ma mère et la colère que suscite mon père en moi. Au fond, je suis toujours cette petite fille effrayée, trop intelligente pour son propre bien, qui n'ose pas se laisser vivre de peur d'être blessée.

« Les garçons n'apportent que des ennuis », dirait ma mère. « Puis ils grandissent et deviennent des hommes et ils te créent encore plus d'ennuis. Reste seule, ma chérie. Ne compte sur personne. Les autres vont seulement te décevoir. »

Maman m'a inculqué cette prétendue sagesse en me murmurant ces mots à l'oreille quand j'avais quinze ans, l'année précédant ma sortie du lycée. Je savais que le mariage de mes parents n'allait pas fort. Depuis mes onze ans, lorsque j'ai surpris un coup de téléphone entre mon père et l'une de ses maîtresses, je savais qu'il trompait maman.

Il ne l'aimait pas. Et s'il ne l'aimait pas, il ne m'aimait pas non plus. C'est ce que je croyais à quinze ans. J'écoutais maman me dire combien les hommes étaient horribles, comme ils traitaient mal les femmes. Elle parlait de cette manière lorsqu'elle était furieuse contre lui, quand elle venait d'apprendre qu'il la trompait.

Puis il lui tenait des discours mielleux, la persuadait qu'elle était la seule qui importait à ses yeux, et elle changeait complètement d'attitude. La manière qu'elle avait de réagir, le constant manège de va-et-vient entre eux me laissaient complètement perplexe, surtout concernant les garçons et les relations amoureuses.

Je n'ai pas vraiment de contacts avec mon père. Il a essayé. Il m'a appelée quelques fois, mais j'ai raccroché systématiquement en entendant le message automatique de la prison. Il faut qu'il sache que je ne veux plus avoir affaire à lui.

Lorsque maman entrait dans une de ses colères, elle me disait qu'il fallait que je me comporte bien à l'égard de mon père et que je le soutienne. Alors, juste avant qu'il ne soit condamné pour ses crimes l'an dernier, j'étais allée lui rendre visite en prison. Il m'avait promis qu'il sortirait, qu'il serait acquitté. Il semblait tellement certain, tellement convaincant, que je l'ai cru.

J'étais rentrée chez moi et j'avais supplié ma mère de me laisser assister au procès. Je voulais regarder. Je voulais être là quand il serait libéré ; on pourrait le célébrer ensemble. Elle a refusé. Son excuse : j'étais trop jeune, je pourrais ne pas le supporter.

J'avais été si troublée et dévastée que je m'étais cachée dans ma chambre pour pleurer dans mon oreiller, croyant que ma mère ne comprenait pas. Pourquoi me demander de le soutenir pour m'interdire d'aller au procès ? Ça n'avait aucun sens.

À présent, je suis contente de ne pas avoir été là quand il a été jugé coupable. J'ai entendu dire qu'ils l'avaient reconduit en prison en état de choc, tandis que maman avait pleuré tout du long.

« *On ne peut pas faire confiance à un homme* », m'avait-elle dit avant que je parte pour l'université. « *Mais tu le sais déjà. Tu fais vraiment du bon travail, ma chérie. Continue à te concentrer sur tes études. Obtiens ton diplôme et trouve un métier qui te plaise. Tu pourras t'inquiéter d'avoir un mari et des enfants plus tard, si c'est ce que tu désires vraiment.* »

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une telle résignation dans la voix que je me suis demandé si elle n'aurait pas préféré que je devienne lesbienne plutôt que de trouver un homme bien avec qui m'installer. C'était pendant sa phase « j'en ai assez des hommes », celle à laquelle elle s'accroche encore. C'est assez drôle, sachant qu'elle ne m'a jamais crue quand je lui ai dit que j'étais lesbienne.

Assise à côté d'Owen, je me demande ce que maman penserait du fait que je sorte avec lui. Que dirait-elle si je le ramenaient à la maison et le lui présentais comme mon petit ami ? Elle me conseillerait probablement de prendre mes jambes à mon cou. Je me dirais la même chose. Sa vie domestique semble chaotique. Il a un problème avec la drogue, l'alcool, les études. Toutes sortes de problèmes.

Et il est un problème en soi... pour moi. Je suis attirée par lui malgré tous les arguments qui s'agitent dans mon cerveau surchauffé. J'ignore tous les indicateurs de danger. Au lieu de cela, je brûle de désir pour lui, fascinée par tous ses faits et gestes. Il est assis près de moi à la table, concentré sur un devoir ou un autre, les yeux rivés sur son ordinateur portable ; moi, je prépare un plan de cours pour l'un des étudiants que je dois voir demain.

On a englouti toute la nourriture chinoise dès qu'elle est arrivée. J'étais particulièrement contente du goût qu'elle avait. Il a mangé comme quatre, tandis que mon appétit s'estompait lentement, remplacé par le trac. Il me rend nerveuse, de la plus délicieuse des manières. J'ai envie de lui.

Je n'ai jamais eu envie d'un mec. Je n'ai jamais ressenti cette connexion instantanée non plus. Je me suis toujours dit que je désirerais quelqu'un comme moi : patient, calme et intelligent, timide et un peu geek.

Owen n'est rien de tout ça. Il est splendide, sexy et charismatique ; grand, large d'épaules et athlétique. Il dit et fait ce qui lui plaît – il poursuit les objectifs qu'il veut. Il agit comme s'il pouvait

tout faire.

Est-ce mal de souhaiter qu'il ait envie de moi ? Je sens mes joues s'enflammer à cette simple pensée. Mais je ne pourrais jamais l'exprimer à haute voix, en particulier devant lui.

Je suis une vraie poule mouillée. J'ai traversé la vie dans cet état de sous-existence, pas vraiment remarquée pour autre chose que mon cerveau et, même alors, je me suis toujours cachée derrière mon intelligence. Mon père est devenu le plus gros sujet de scandale dans ma ville natale – et dans le reste de la Californie – et je me cache toujours. Personne ne connaît Chelsea Simmons.

Je n'ai jamais souhaité que quelqu'un me connaisse... jusqu'à ce que je rencontre Owen.

Maman penserait que j'ai complètement perdu la boule.

— Tout va bien ?

Sa voix profonde m'enveloppe et je lève la tête pour le découvrir qui m'observe, les sourcils froncés, l'air inquiet, même s'il ébauche un demi-sourire. On dirait presque qu'il se moque de moi.

Je suis immédiatement sur mes gardes et je détourne les yeux pour me concentrer sur le manuel ouvert devant moi sans parvenir à lire les mots imprimés sur la page.

— Je vais bien. Pourquoi ?

— Tu as le regard perdu dans le vague depuis au moins cinq minutes.

Lorsque je le regarde de nouveau, outrée, il hausse ses épaules incroyablement larges, une expression gênée sur le visage.

— Je t'observais.

J'en reste bouche bée. Il m'observait ? Et il vient de l'admettre ?

— J'étais...

— Perdue dans tes pensées ? Tu avais l'air inquiète.

Il tend la main vers moi et je me fige, retenant ma respiration tandis qu'il passe son doigt sur ma lèvre inférieure.

— J'avais peur que tu ne te fasses un trou dans la lèvre.

J'ai envie de me laisser mourir, à la fois parce qu'il m'a caressée et parce qu'il m'a fait remarquer ma mauvaise habitude.

— Avant, je la mordais si fort que je me faisais saigner.

D'accord... Pourquoi est-ce que je viens de lui avouer ça ?

Il fronce les sourcils.

— Tu as tant de soucis que ça ?

J'ai envie de rire. Il n'a pas idée.

— En quelque sorte.

J'ai besoin de jouer le jeu.

— Je ne me suis jamais vraiment intégrée.

Sérieusement ? Maintenant, je lui fais remarquer mon absence de talents en matière de sociabilité ? Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

— Je trouve ça difficile à croire.

Il a l'air surpris en s'adossant à sa chaise. Son tee-shirt se soulève, révélant une bande de peau ferme sur son ventre, et mon regard est immédiatement attiré à cet endroit.

— Pourquoi ?

Je suis complètement estomaquée. J'aperçois un duvet noir qui se forme juste sous son nombril et disparaît sous son jean. J'ai la bouche sèche et je suis prise par l'envie pressante de suivre cette ligne avec mon doigt.

— J'ai toujours été un peu geek. On n'a pas arrêté de me faire passer des tests et sauter des classes. J'ai terminé le lycée alors que j'avais à peine seize ans.

— Vraiment ? Alors tu es une sorte de génie ? Tu as quel âge ?

— Bientôt dix-neuf. Et je suis en troisième année, dis-je en anticipant sa prochaine question.

— Waouh ! Pas étonnant que tu donnes des cours, lance-t-il en riant avant de secouer la tête. Tu me donnes l'impression d'être un vrai couillon.

Je n'aurais jamais dû le lui dire. Tout le monde se sent idiot en prenant conscience de mes capacités. Alors qu'en réalité, je n'ai pas grand mérite. Je suis douée pour mémoriser des choses. J'ai une mémoire photographique. Je lis vite. Et alors ?

— Tu n'es pas un couillon, lui dis-je d'une voix douce.

Il se redresse sur sa chaise, un sourire énorme lui barrant le visage.

— Tu as bien dit ce que j'ai cru entendre ?

— Comment ça ?

Puis, je comprends à quoi il fait allusion et je lève les yeux au ciel.

— D'accord, très bien, c'est vrai. J'ai dit un gros mot.

— Je ne crois pas t'avoir jamais entendue en dire un.

Son sourire s'agrandit encore ; il est vraiment irrésistible. Je sens les coins de ma bouche se mettre à trembler, s'étirant tout doucement.

— J'arriverai à te faire dire « putain » en un rien de temps.

— N'y compte pas.

Je secoue la tête, mon sourire s'élargissant malgré ses paroles.

— C'est le pire mot du monde.

— Pas du tout. C'est plutôt le mot le plus versatile du monde. Tu peux l'utiliser de mille façons différentes.

Il étend les bras puis croise les mains derrière sa tête. Ses biceps forment des protubérances contre les manches de son tee-shirt, et je me mets soudain à trembler de tout mon corps.

Je lui demande :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, ça peut servir d'adverbe, de nom, d'interjection. C'est magique, putain !

Le regard noir que je lui jette le fait rire.

— Je suis très sérieux.

— Prouve-moi chacun des usages, alors.

Autant en faire une leçon. Il faut que je m'en aille bientôt, et je ne vais clairement pas réussir à travailler, avec la manière qu'il a de me regarder, de me parler. J'ai perdu toute ma concentration.

Pour une fois, je m'en fiche.

— Eh bien, il peut être utilisé comme une interjection : « Putain ! Chelsea est intelligente. »

Oh non !

Est-ce vraiment une interjection ? Même si ce n'est pas le cas, je ne vais pas discuter.

— Puis comme un adverbe : « Chelsea est putain d'intelligente. »

J'ai envie de rire, mais je pince les lèvres. Il m'a vue. Je l'ai lu dans ses yeux. Il essaie vraiment de me faire réagir, mais je refuse de plier.

— Il peut aussi être utilisé comme un nom : « Owen a une putain d'envie de baiser. »

Son sourire s'évanouit et son expression amusée devient irrésistiblement sexy en une fraction de seconde. Il laisse tomber les bras le long de son corps et hausse les épaules.

— Tu vois ce que je veux dire.

Tout mon corps est incertain et humide. Je sais ce qu'il veut dire. Mais est-ce qu'il parle de moi ?

Impossible.

— Euh, ouais, finis-je par répondre en refermant mon manuel d'un coup sec. Je devrais, euh... il faut vraiment que j'y aille. Je dois être au restaurant bientôt.

Je me lève et commence à ramasser mes affaires, évitant son regard. Il se lève à son tour, rassemblant nos assiettes sales pour les empiler avant de les emporter dans la cuisine. Je le regarde disparaître, le souffle court et le cœur battant.

Impossible qu'il ait parlé de moi comme de quelqu'un qu'il avait envie de... Je ne peux même pas prononcer ce mot en pensée. Je presse mes mains contre mes joues et je sens la chaleur qui se dégage de ma peau. Je me demande s'il m'a vue rougir.

J'espère que non.

Il revient vers la table et s'arrête juste devant moi. Il agrippe alors d'une main le dossier de la chaise située près de lui, les doigts serrant le métal si fort que ses phalanges blanchissent.

— Je t'ai blessée ?

— Quoi ?

Je referme mon sac à dos et le passe sur mon épaule avant de me tourner vers lui.

— Avec toutes ces histoires de « putain »... Ça t'a dérangée ? Je te taquinais, c'est tout. Ce n'était pas sérieux.

Il a l'air contrit, un peu inquiet, tandis qu'il baisse les yeux vers le sol. Il a de longs cils épais et ses boucles châtain doré mettent en relief toutes les parties de son visage que j'ai envie de caresser. Lorsqu'il relève les paupières pour me regarder de nouveau, je suis éblouie par la lumière qui émane de ses magnifiques yeux verts.

Puis je me remémore ses paroles, ce qu'il essaie de me dire sans se montrer trop direct.

Il n'était pas sérieux quand il a sous-entendu qu'il avait envie de me... Pourvu qu'il ne me donne pas de fausses idées.

— Je comprends. Vraiment.

Je lui adresse un sourire forcé, comme si je lui montrais mes dents.

— N'oublie pas de rendre tes devoirs demain.

Je lui tourne le dos et m'empresse de regagner la porte, prête à m'enfuir. Mon cœur bat à tout rompre. Il faut que je sorte d'ici et vite. Je ne pourrai pas le supporter beaucoup plus longtemps.

Le fait d'être en présence d'Owen me trouble l'esprit. C'est trop.

Et je ne suis vraiment pas à la hauteur.

— Je n'oublierai pas.

Il se précipite juste derrière moi, rapide comme l'éclair, et tend le bras pour attraper la poignée de la porte et l'ouvrir pour moi.

— Je suis désolé si je t'ai mise mal à l'aise, Chelsea. Je n'en avais pas l'intention.

Je reste plantée dans l'encadrement, ferme les yeux pendant une seconde tandis que le son de sa voix prononçant mon prénom m'enveloppe. J'adore quand il dit mon prénom. Je ne devrais pas. Je ne devrais pas aimer quoi que ce soit en ce qui concerne Owen Maguire.

— Ce n'est pas le cas. Je vais bien. C'est juste... Il faut que j'aille travailler. Merci pour le repas.

Et sur ces dernières et minables paroles, je m'enfuis de sa maison comme si j'avais le diable aux trousses.

Chapitre 8

OWEN

— COMMENT SE PASSENT LES COURS PARTICULIERS ? TES NOTES REMONTENT ? DEMANDE FABLE, L'AIR distraite.

J'entends le bébé babiller en fond sonore et je sais qu'elle a Automne dans les bras. Fable n'arrive plus à se concentrer uniquement sur moi. Elle est tout le temps en train de jongler avec un million de choses à la fois.

Parfois, ce genre de pensée me fait regretter les jours d'autrefois, quand j'avais l'impression que c'était juste Fable et moi contre le monde entier, faisant ce qu'on avait à faire pour survivre, quand je pouvais m'en aller et lui dire que j'étais chez Wade alors qu'on était tous les deux dehors à faire n'importe quoi. À l'époque, mes devoirs étaient mon plus grand souci.

Oh, et prendre soin de Fable, et de ma mère. Cette responsabilité a toujours lourdement pesé sur mes épaules.

C'est encore le cas.

— Oui. J'ai rendu quelques devoirs à la fin de la semaine dernière.

J'ai même eu l'autorisation de venir au match de samedi, bien qu'ils ne m'aient pas laissé jouer. Je suis resté sur le banc ; j'étais en tenue, prêt à entrer sur le terrain, mais l'entraîneur ne m'a pas laissé faire.

Je crois qu'il m'a fait asseoir là pour me donner une leçon.

Tu vois ce que tu ne peux pas avoir ?

Ça a fonctionné. J'ai travaillé d'arrache-pied sur mon dossier d'écriture d'invention pendant la majorité de la journée de dimanche. J'ai supplié mon patron au *District* de me redonner plus d'heures quand je suis allé faire mon minable service de quatre heures ce soir-là. Et j'ai l'intention de bûcher tard ce soir, après mon rendez-vous avec Chelsea, et si j'ai de la chance, de présenter mes nouvelles notes à mes entraîneurs pour qu'ils me laissent jouer.

Ma vie est en train de reprendre son cours normal. Je suis de nouveau sur la bonne voie, et c'est bien.

Alors pourquoi est-ce que j'ai cette impression tenace d'oublier quelque chose ou quelqu'un ?

Chelsea.

Ouais. Elle est furieuse contre moi. Je suis allé la voir après la soirée à demi désastreuse qu'on a passée chez moi et elle s'est montrée distante. Pas froide ou désagréable, mais... préoccupée. Elle est restée sérieuse, sans être amicale, et elle a bondi de sa chaise et hors de la pièce à la minute où l'heure de cours s'est terminée. Elle n'a même pas pris la peine de dire au revoir.

C'était nase.

— Ton entraîneur a appelé Drew, dit Fable d'un ton nonchalant.

Je me laisse tomber dans le fauteuil rembourré qui se trouve dans ma chambre, sur une pile de vêtements que j'ai laissés traîner, renverse la tête en arrière et ferme les yeux. Ce peut être soit une très bonne, soit une très mauvaise nouvelle.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il est impressionné par ton jeu et qu'il espère que tu seras de retour dans l'équipe. Drew m'a dit qu'il était impatient de retravailler avec toi. Il a très envie que tu améliores tes notes.

Elle marque une pause.

— On dirait que tu as réussi. Je suis fière de toi, Owen.

— Ma prof d'anglais m'a dit qu'elle avait parlé à ma tutrice et que mes notes allaient être mises à jour dans la semaine.

— C'est génial. Alors, ta tutrice te plaît ? Vous vous entendez bien ? Ça fonctionne ?

J'aimerais que ça fonctionne sur un autre plan, mais ce n'est pas près d'arriver. J'ai fichu ça en l'air en me comportant comme un abruti grossier et en l'insultant.

— Elle est sympa, et super intelligente.

— Mignonne ?

— Fiche-moi la paix, Fab's.

J'entrouvre les yeux et contemple le plafond. Chelsea est plus que mignonne. Elle est belle, intelligente, douce... Et elle me déteste, parce que je suis un idiot vulgaire et que je me comporte comme un petit garçon chaque fois que je suis près d'elle.

— Ça veut dire qu'elle est mignonne.

— Je ne suis pas assez bien pour elle.

Ces paroles m'échappent avant que je ne puisse les retenir. Je n'avais absolument pas l'intention d'avouer ça à ma sœur.

— Je t'en prie... Tu es assez bien pour n'importe qui. Tu es beau, intelligent et tu joues dans l'équipe de football. Quelle fille ne voudrait pas de toi ? lance-t-elle en éclatant de rire. Mais qu'est-ce que je dis ? Quand j'ai rencontré Drew, j'ai fui aussi loin que je le pouvais. Peut-être que tu l'intimides.

— Non, ce n'est pas ça.

C'est elle qui m'intimide. Chelsea a les pieds sur terre. Je suis juste un abruti qui fait n'importe

quoi, qui fume trop et essaie de faire plaisir à une mère qui le traite comme une vache à lait – et je n’arrive pas à garder ma vie sur les bons rails si personne ne se tient à côté de moi avec une liste de choses à faire, s’assurant que je la suis à la lettre.

— Pourquoi est-ce qu’on a cette conversation ? Il n’y a rien entre moi et Chelsea.

— Ooooh, Chelsea ! Tu as pris une petite voix en disant son nom. Tu es devenu tout mielleux. Je crois qu’elle te plaît.

Fable me taquine. Elle me cherche, c’est tout, mais elle est tombée trop juste.

C’est vrai qu’elle me plaît. Et d’une façon qui va au-delà du vulgaire : « Salut, ça te dit qu’on baise ? » J’aime lui parler, la regarder et me contenter de passer du temps avec elle. Elle me donne ces petits bouts d’informations sur elle qui ne me suffisent jamais. Je veux toujours en savoir davantage, mais je ne suis pas insistant. J’ai peur qu’elle me presse de questions en retour. J’ai pas mal de secrets, et elle partirait en courant si elle les découvrait.

Mais Chelsea reste un mystère pour moi. Et j’ai désespérément envie de la connaître.

— Je n’ai pas pris de petite voix.

Elle est peut-être mariée et maman, mais Fable est toujours mon emmerdeuse de sœur, par moments.

— Si, je t’assure. Redis son nom, pour voir.

— Non.

Je me lève du fauteuil et me dirige vers le miroir accroché derrière la porte de ma chambre. Il faut que je mette une chemise et que j’aie rapidement en cours. Je devrais probablement prendre une douche avant tout ça, parce que...

Parce que je dois voir Chelsea aujourd’hui.

Minable.

— Oh, allez, Owen... Dis-le. Je te mets au défi.

Merde.

Elle connaît mes faiblesses.

— Très bien.

Je pousse un soupir exagéré. Je crois que ça l’amuse.

Correction : je le sais. Elle me manque. Je crois que je lui manque aussi. Je n’aime pas l’idée qu’elle soit si loin, mais j’imagine que je ne devrais pas me plaindre. Drew pourrait jouer pour une équipe à l’autre bout du pays. Je ne les verrais jamais.

— D’accord. Répète après moi.

Elle marque une pause et j’entends les babilllements du bébé, un doux son étouffé qui me va droit au cœur. J’aimerais vraiment qu’on soit dans la même pièce.

— « Je suis amoureux de Chelsea. »

C'est mon tour d'éclater de rire.

— Je ne vais pas dire ça. Pas question.

— Rabat-joie.

Elle rit aussi, mais d'un rire teinté de tristesse. Il faut que j'aie la voir. Je ne sais pas quand je trouverai le temps, mais j'ai envie de voir Fable, Drew et le bébé. J'ai envie de voir Drew jouer un match en personne. Ça fait trop longtemps.

Ma famille me manque.

— Je n'ai pas l'intention de tomber amoureux. Jamais, je déclare en me détournant du miroir pour ne pas avoir à me regarder dire ce genre de choses.

C'est une remarque tellement macho et stupide que je sais que Fable va m'en faire voir de toutes les couleurs.

J'ai peut-être répondu ça exprès pour arrêter de parler de Chelsea.

— Tu ne peux pas dire des choses comme ça. C'est les mecs comme toi qui tombent comme des mouches. Tu n'as qu'à poser la question à Drew, réplique-t-elle de sa voix de grande sœur sage et terre à terre.

— N'importe quoi. L'amour, c'est pour les mauviettes.

Je me laisse tomber sur mon lit défait et contemple le plafond, tenant le téléphone entre mon épaule et mon oreille.

— Il faut que j'y aille. J'ai cours bientôt.

— Sois sage, d'accord ? Amuse-toi bien avec ta tutrice. Comment elle s'appelle, déjà ?

Elle pose la question d'une voix innocente en essayant d'obtenir une réaction spontanée, mais je ne suis pas dupe.

— Chelsea.

Je prononce son nom parce que j'en ai envie. J'aime la manière dont il roule sur ma langue. Et c'est vrai que j'ai pris une petite voix en le disant, mais je ne vais pas m'attarder sur cette analyse.

Ce que je découvrirais pourrait ne pas me plaire.

— Oui. Chelsea.

Elle prend une petite voix, elle aussi. Elle fait un gros effort pour ne pas se moquer de moi. C'est vraiment une peste.

— Ne fais rien que je ne ferais pas avec ta petite Chelsea.

— Ah, j'ai de la marge, alors.

Je ris.

— Abruti, réplique-t-elle avec bonhomie. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, Fab's.

Je raccroche et laisse tomber le téléphone à côté de moi sur le matelas, les yeux rivés sur le ventilateur au plafond qui tourne paresseusement au-dessus de ma tête. J'inspire profondément, détecte une forte odeur de cannabis qui me fait froncer le nez.

Pas question que j'amène une fille dans ma chambre s'il y plane une odeur pareille.

Tu ne penses pas à n'importe quelle fille. Tu penses à...

Je ferme les yeux et chasse l'image de Chelsea de mon esprit. Je ne la connais pas si bien que ça. Il n'y a rien à connaître. Dans quelques semaines, tout sera terminé entre nous, et je ne la reverrai jamais. On ne fréquente définitivement pas les mêmes cercles.

Je pose la main sur ma poitrine et sens mon cœur battre sous ma paume. Le battement régulier me montre que je suis en vie. Mais je ne me sens pas vivant. Pas vraiment. Les choses m'arrivent, c'est tout. Je travaille dur et c'est la même rengaine. Je ne travaille plus aussi dur et c'est exactement pareil.

Rien ne change. Je vais en cours ; je joue au football ; je travaille ; je me défonce ; parfois, je bois ; j'ai envie de cogner les têtes de Wade et Des l'une contre l'autre. Faire mousser. Rincer. Recommencer.

Puis Chelsea est entrée dans ma vie et je pense autrement. Je pense que j'ai envie de sortir avec elle. D'avoir un vrai rencard en bonne et due forme. Et je n'ai jamais envie de ça. Je baise à droite et à gauche et ça s'arrête là. Je n'ai pas envie d'une relation durable. Un petit coup rapide par-ci par-là m'a toujours suffi.

Mais quand il s'agit de Chelsea, ça ne fonctionne pas. J'en veux davantage. Et je doute qu'elle ait envie de me le donner.

CHELSEA

JE SUIS NERVEUSE. OWEN DEVRAIT ARRIVER D'UN MOMENT À L'AUTRE POUR NOTRE RENDEZ-VOUS ET JE ne sais ni quoi dire ni quoi faire. Lors de notre dernière entrevue, je me suis montrée si coincée et mal à l'aise que je lui ai à peine décroché un mot. Puis je me suis enfuie de la pièce comme une poule mouillée, sans dire au revoir.

Il est probable qu'il me déteste.

Je fais les cent pas dans la salle, trop agitée pour m'asseoir. Je me déplace d'avant en arrière devant le tableau blanc, le regard constamment attiré par la porte, peu importe combien de fois je me répète que je me fiche de savoir quand il arrivera. Je préférerais qu'il ne vienne pas du tout.

Mais c'est un mensonge.

Je me suis encore habillée avec soin. Je voulais l'impressionner malgré moi. J'ai mis un autre de mes bons jeans, vieux et usé, un peu délavé et confortable, mais qui fait paraître mes jambes longues. Non que je prête attention à mes jambes ou à aucune partie de mon corps. Je veux juste avoir l'air jolie. Pas parce que j'essaie d'attirer le regard d'Owen ou quoi que ce soit dans le genre.

Je me fais l'impression d'être une ratée, même en pensée. J'arrête de marcher et baisse les yeux sur mes pieds. Je porte de fausses bottes Ugg – il faisait froid ce matin – et mon jean est rentré dedans. Un large pull évasé couleur crème qui ne cesse de me tomber des épaules révèle ma peau pâle et ma bretelle de soutien-gorge en dentelle.

Je retiens le grognement qui menace de m'échapper. Toute ma tenue semble étudiée. Même Kari m'a demandé pour qui je m'habillais, ce matin, alors qu'on se préparait à aller en cours, et j'ai menti. Je lui ai dit qu'il n'y avait personne. Elle n'est pas au courant pour Owen. Elle n'a jamais semblé s'intéresser à ce qui m'était arrivé ce soir-là au *District*, quand je l'ai laissée avec Brad. Quand elle m'a posé la question, je lui ai dit que j'avais vu quelqu'un que je connaissais et qu'il m'avait proposé de me ramener.

Elle ne m'a jamais posé davantage de questions. Kari est trop absorbée par sa propre vie, ces derniers temps. Je sais qu'elle continue à voir Brad de manière informelle, mais il ne lui donne pas toute l'attention qu'elle désire.

Quelle surprise...

La porte s'entrouvre et mon regard est immédiatement attiré. Il se tient debout, la perfection faite homme, dans une chemise de flanelle à carreaux rouges et bleus déboutonnée, un tee-shirt et un jean

foncé avec des bottes aux lacets étrangement défaits. Ses cheveux sont en désordre et des mèches d'un brun doré obscurcissent son visage.

Il est vraiment à tomber.

— Salut.

Il repousse la porte derrière lui et elle se ferme avec un léger clic, puis il s'appuie contre le battant.

— Comment ça va ?

Je déglutis péniblement, rejette mes cheveux en arrière, exposant mon épaule nue et la bretelle de mon soutien-gorge rose. Son regard se pose aussitôt dessus et ma peau me brûle comme s'il m'avait touchée.

— Ça... ça va bien.

Je remonte mon col, mais il retombe immédiatement le long de mon épaule. J'aurais dû mettre un débardeur.

— Tu es en beauté, dit-il en s'écartant de la porte et en s'approchant d'un pas lent et nonchalant dans ma direction.

Oh !

Je ne m'attendais pas à un compliment d'emblée, ni à aucun compliment, d'ailleurs.

— Merci.

Je m'éclaircis la gorge, priant pour avoir la force de répondre. Et tout d'un coup, ça me vient :

— Toi aussi, tu es en beauté.

Il me lance un sourire en coin, sans montrer ses dents, tandis qu'il rejoint la table à côté de laquelle je me tiens.

— Alors, tu m'adresses la parole ?

Je suis obligée de pencher la tête lorsqu'il s'approche pour le regarder dans les yeux.

— Pourquoi je ne te parlerais pas ?

— La dernière fois qu'on s'est vus ici, je ne crois pas que tu m'aies dit plus d'une quinzaine de mots. Et tu as dû te forcer.

— Tu as compté ?

Est-ce que je suis en train de flirter ? Ça ne me ressemble tellement pas.

— Je me suis dit que je t'avais mise en rogn...

Il pince les lèvres tandis qu'une lueur d'amusement brille dans ses yeux.

— Que je t'avais mise en colère.

Vraiment ? Quand est-ce que j'ai été en colère contre lui ? Paniquée ? Oui. Gênée ? C'est sûr.

— Tu sais, quand je n'ai pas arrêté de te répéter ce mot...

On dirait qu'il lit dans mes pensées. C'est effrayant.

— Tu t'es enfuie de chez moi comme si tes chaussures avaient pris feu, puis, quand on s'est vus ici le lendemain, tu m'as à peine adressé la parole.

Ses yeux semblent plonger dans les miens.

— Je pensais que tu ne viendrais peut-être pas aujourd'hui.

— Oh, maintenant, je me sens insultée. Je n'ai jamais manqué un rendez-vous de tutorat, sauf si j'étais malade. Et par malade, j'entends : à l'article de la mort.

Et même alors ; je n'ai manqué qu'un seul cours depuis que j'ai commencé à travailler. Je prends mon rôle très au sérieux.

— Tu te sens vraiment insultée ?

Il hausse un sourcil et mon cœur cesse de battre.

Je lève les yeux au ciel.

— Non. Je crois qu'on s'est juste mal compris.

— Je le pense aussi.

Il baisse la voix et se déplace plus près de moi, si près que je peux voir les petites taches dorées dans ses yeux verts.

— Alors tu n'es pas en colère contre moi ?

— Non, dis-je en secouant la tête. En fait, je suis fière de toi. Tu as terminé tous les devoirs que tu devais faire pour rattraper ton retard en anglais. Maintenant, tu as un solide B moins.

Il affiche un sourire satisfait, l'air plutôt fier de lui.

— J'ai encore un examen à passer. Je parie que je pourrais améliorer cette note en B.

— J'en suis sûre. J'ai aussi entendu dire que tu allais rejoindre l'équipe de football dans quelques jours.

En tirant la chaise sur laquelle il s'appuyait, il me fait signe de m'asseoir. Je m'exécute, consciente de la présence de ses mains sur le dossier, qui me poussent plus près de la table. Quand il les retire, ses doigts effleurent la peau de mon épaule nue et je sens un frisson me parcourir.

S'il parvient à me faire frissonner d'un seul contact, je suis mal embarquée. Qu'est-ce qui arriverait s'il décidait de faire plus ?

Rêve toujours, Chelsea.

— Où as-tu entendu dire ça ?

Il tire la chaise située à côté de la mienne et s'assied, exactement comme le jour de notre rencontre. Le sentir si proche me rend nerveuse.

C'est la même chose que la dernière fois. Je suis déjà à cran. S'il approche encore sa cuisse, elle va toucher la mienne. Je suis excitée à cette idée.

— J'ai eu un rendez-vous avec ta conseillère ce matin. Elle s'occupe de plusieurs de mes étudiants.

— Tu veux parler de cette bonne vieille Dolores ? demande-t-il en souriant avant de secouer la tête. Elle a quel âge, selon toi ?

Pauvre Dolores. C'est une ancienne grosse fumeuse ; son visage est couvert de rides et sa voix est tellement éraillée que je pourrais presque croire qu'il s'agit d'un homme quand je lui parle au téléphone. Elle est gentille, mais elle devrait probablement avoir pris sa retraite il y a cinq ans.

— Je ne sais pas. Cinquante ans ?

Il rit et secoue de nouveau la tête.

— J'espère vraiment que c'est une blague.

— Absolument.

Je souris et ouvre mon sac à dos, tendant la main pour en sortir son dossier et l'ouvrir devant moi.

— J'ai entendu dire qu'elle avait plus de soixante-dix ans.

— Je ne serais pas étonné si elle en avait plus de quatre-vingt-dix.

Il indique le dossier ouvert d'un geste du menton.

— Pourquoi tu as ça ?

— Ce n'est pas parce que tu n'as plus de retard en anglais que tu n'as plus de travail, dis-je en tapotant le bord du dossier avec mon index. Il faut encore que tu termines ce dossier d'écriture d'invention.

— Ouais, réplique-t-il en secouant la tête. À ce propos... Je ne pourrais pas simplement laisser tomber le cours ? Il est facultatif...

— Tu pourrais, mais c'est un peu tard. Si tu abandonnes maintenant, tu vas avoir un gros trou dans ton emploi du temps, et ça aura un impact sur ta note globale.

Je tire le dossier vers moi et examine la liste de devoirs qu'il faut encore qu'il complète pour mettre un point final à son dossier. Je décide de le provoquer un peu.

— Je croyais que tu étais plutôt un bon écrivain. Beaucoup de ces choses ne sont pas très difficiles.

Il gonfle la poitrine.

— Je suis plus qu'un bon écrivain.

— Prouve-le.

Je pousse la liste de devoirs vers lui pour qu'il puisse la parcourir.

— Écris quelque chose. Un poème, par exemple.

Il regarde la liste, puis lève les yeux vers moi.

— Tu aimes écrire de la poésie ?

Je fronce le nez. Je ne suis pas très fleur bleue. Je préfère les faits et les chiffres, les maths et l'histoire, même si je suis assez douée en composition quand je m'applique. On n'aurait pas dû me confier Owen. Je ne comble pas parfaitement ses besoins en matière de tutorat, mais j'étais l'une des rares personnes disponibles, et c'est moi qu'ils ont choisie.

— Pas vraiment.

— Je pensais que toutes les filles aimaient écrire à propos d'amour et de tristesse.

C'est ce genre de choses qu'il écrit ? J'en doute, mais qui sait ?

— Je suis différente de la plupart des filles.

— Je sais.

Son sourire s'adoucit tandis qu'il reporte les yeux sur mon visage.

— C'est ce que je préfère chez toi.

Oh !

Je suis complètement fichue.

Chapitre 9

OWEN

JE ME CREUSE LES MÉNINGES POUR TROUVER UN SUJET. JE N'AI PAS L'HABITUDE D'ÉCRIRE DES POÈMES. Autrefois, j'en écrivais, quand j'essayais de ressembler à Drew Callahan, mais rien ni personne n'a fourni d'inspiration au poète en moi, alors j'ai abandonné vers la fin de la première année de lycée.

Je n'arrive pas à croire que je lui aie dit ça. J'ai l'impression d'avoir pris une sorte de sérum de vérité avant d'arriver ; je ne peux pas m'empêcher de me montrer honnête avec elle. Ça ne me dérange pas. C'est assez agréable de dire ce que je veux sans jouer un jeu. Ce qui se passe entre Chelsea et moi n'a rien à voir avec le sexe, et il ne s'agit pas d'une coucherie d'un soir. C'est presque comme si on était amis.

C'est ça...

Je suis en train de me lier d'amitié avec une fille que j'aimerais vraiment voir nue à mes côtés. Le petit pull qu'elle porte est sexy comme tout. Il n'arrête pas de glisser sur son épaule, révélant sa peau pâle et crémeuse et une bretelle de soutien-gorge en dentelle qui me donne envie de la faire glisser et de l'embrasser juste là...

Merde.

— Il doit bien y avoir un sujet qui te donne envie d'écrire un poème, me dit Chelsea.

Je lève la tête et l'aperçois qui me regarde, dans l'expectative, les yeux brillants, un sourire contagieux sur les lèvres. Et je lui souris en retour, à court de mots. J'ai besoin d'un sujet, et vite. Peut-être qu'elle pourrait me le fournir.

— Dis-moi, quel est ton deuxième prénom ?

Elle fronce les sourcils.

— Quel est le rapport ?

— Allez, fais-moi plaisir.

— D'accord. C'est Rose, dit-elle en levant les yeux au ciel. Je l'ai hérité de ma grand-mère.

— Chelsea Rose.

Son nom roule sur ma langue avec facilité. Ça me plaît.

— C'est ringard, hein ?

Elle rit, l'air mal à l'aise, et je n'aime pas ça. Je ne veux pas qu'elle se sente mal avec moi. Je

me demande avec combien de mecs elle est sortie.

J'ai le sentiment que le nombre est assez limité. Cela me pousserait normalement à prendre mes jambes à mon cou.

Au lieu de cela, je suis assis ici et je pense à toutes les choses que je pourrais lui faire découvrir, quand on sera nus, dans mon lit.

— Non, pas du tout, lui dis-je. Je trouve ça joli.

Son rire meurt dans sa gorge.

— C'est vrai ?

Je réponds d'un ton ferme :

— Absolument.

Est-ce que quelqu'un lui a déjà témoigné de l'attention ? Par moments, elle agit comme si elle brûlait d'envie qu'on s'intéresse à elle. Pas comme une fille psychotique, non. Plutôt comme si elle était une fleur qui se développait lentement, plus brillante et plus belle à mesure qu'on l'arrose et qu'on lui parle...

Mmmh.

J'ai l'esprit bouillonnant.

Je pense au tatouage que Drew s'est fait faire pour rendre hommage à Fable, à la manière dont il lui composait toujours ces petits poèmes qui formaient un mot avec la première lettre de chaque vers. Il écrivait des choses tendres et mielleuses qui rendaient Fable folle, la faisaient pleurer, l'embrasser et lui dire à quel point il était merveilleux.

Je suis assailli par les souvenirs : la fois où j'ai donné un coup de poing à Drew, l'un des meilleurs de ma vie. Pas parce que j'ai frappé Drew, mais parce que je suis devenu cette chose furieuse, presque inhumaine, qui ne pensait à rien d'autre qu'à défendre sa sœur. Je tirais fierté du fait de pouvoir voler à son secours sans y penser à deux fois et être son héros. Ça me donnait un sentiment de force.

Je me sentais un homme.

De plus, pour être franc, c'était assez épique d'étendre Drew Callahan sur le sol d'un coup de poing. Je sais que j'avais l'avantage de la surprise, mais quand même. J'ai raconté à tous mes camarades de classe que je l'avais mis au tapis. Environ quinze pour cent d'entre eux m'ont cru, et je suis généreux. Tout le monde était sceptique.

Mais moi, je connais la vérité.

— Tu devrais probablement t'y mettre, me dit-elle.

Elle n'a pas l'air enchantée par cette perspective. Je commence à penser qu'on est peut-être davantage sur la même longueur d'onde que je ne le croyais. Elle pointe du doigt mon sac à dos, que j'ai posé à mes pieds.

— Tu as apporté ton ordinateur portable ?

— Ouais, tu as raison.

Je tends la main vers mon sac, en sors mon ordinateur et ouvre le clapet. J'ouvre un document Word et contemple l'écran blanc, ce fichu curseur qui clignote et que j'ai toujours envie de cogner, parce que j'ai l'impression qu'il me nargue. Puis je me mets à taper. J'écris un poème complètement stupide.

Réelle

Ouverte

Sexy

Extrêmement jolie

Je fronce les sourcils et l'efface. C'est la spécialité de Drew, pas la mienne. De plus, Chelsea n'est pas si ouverte que ça avec moi. Pas encore.

Alors j'essaie une approche différente.

Couverte d'épines, jolie petite rose.

Elle est timide, rougissante et ne se donne à personne.

Je gagne son cœur d'une caresse.

Tout en douceur, les doigts légers, j'explore tandis qu'elle s'ouvre...

Je la caresse et l'attire contre moi.

Tout contre moi.

Jusqu'à l'anéantir.

Ses pétales dispersés au vent, sa beauté démolie.

Tout ça par ma main.

À présent, elle est tout

Pour moi.

— Alors ? Qu'est-ce que tu as écrit ?

Le son de sa voix interrompt le fil de mes pensées et je lève les yeux, surpris de la voir m'observer, une expression sincère et emplie d'espoir peinte sur le visage. Elle a un coude posé sur le bord de la table, le menton sur son poing. Elle est absolument magnifique. Ses jolis yeux bleus scintillent comme un ciel d'été sans nuages et j'aperçois même quelques taches de rousseur sur l'arête de son nez. Je me demande combien il y en a et si elle me laisserait l'approcher suffisamment

pour pouvoir les compter.

— J’espère vraiment que tu as écrit quelque chose de bien. Tu y travailles depuis près d’une demi-heure, dit-elle.

— Ah bon ?

Je baisse les yeux sur l’horloge qui s’affiche sur mon écran d’ordinateur et je suis surpris de constater qu’elle a raison.

— Euh... Ouais, j’ai écrit quelque chose. C’est un peu brut. Il faut encore que j’y travaille. Disons plutôt qu’il faudrait que je change tout.

Le poème traite de sexe. C’est comme si j’y parlais de mettre un doigt à Chelsea pour la faire jouir.

Mais bon sang, qu’est-ce qui ne va pas chez moi ?

Tu as envie d’elle. C’est ça qui ne va pas.

— Je peux le lire ?

Elle approche sa chaise de la mienne pour tenter d’avoir un aperçu du poème. Je referme immédiatement le clapet de mon ordinateur et elle recule, sa bouche tentatrice déformée par une grimace.

— J’imagine que ça veut dire non.

— Ce n’est encore qu’une ébauche.

Je souris faiblement et elle me contemple, comme si elle essayait de lire dans mes pensées, et je lui rends son regard. Je fais de mon mieux pour avoir l’air indifférent.

— Et légèrement personnel.

— Oh, dit-elle en clignant des yeux et en s’adossant à sa chaise. Désolée.

— Ne t’excuse pas.

Je tente d’atténuer ma grossièreté en tendant le bras pour prendre sa main dans la mienne. Elle a les doigts fins et froids. Je les serre en espérant parvenir à les réchauffer.

— C’est moi qui devrais m’excuser. C’est juste que... c’est encore mal agencé. Il faut que j’y travaille davantage.

Ou que je le mette à la poubelle et que je recommence.

— Je suis sûre qu’il est très bien. Ajoute-le simplement à ton dossier. Ne t’en fais pas.

Elle tente de s’arracher à mon étreinte, mais je ne la laisse pas faire.

— Tu as une imprimante, non ?

— Ouais, j’en ai une.

Cette conversation a pris une étrange tournure. Je viens d’écrire un poème sur la manière de faire

jour Chelsea et, à présent, on parle d'imprimantes. Il faut que je revienne au sujet principal.

— Chelsea. Sors avec moi.

— Quoi ?

Sa bouche est grande ouverte et cette fois, elle retire sa main de la mienne, presque effrayée. Elle me rappelle cette fleur que j'ai décrite au début du poème, celle qui devait s'ouvrir doucement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu fais quelque chose après ? Tu travailles ce soir ?

Je déteste son travail au restaurant. Je m'inquiète pour elle.

Elle secoue lentement la tête.

— Non. Ce soir, je ne suis pas de service. Mais j'ai un travail à rendre que je devrais commencer.

— C'est pour quand ?

Si elle m'envoie promener maintenant, je ne demanderai pas une nouvelle fois. Je ne peux pas m'humilier davantage, et je n'ai pas menti à Fable en lui disant que je pensais ne pas être à la hauteur de Chelsea. Un refus de sa part ne ferait que démontrer que j'avais raison.

— Juste avant Thanksgiving, m'avoue-t-elle.

Je glousse et lui fais remarquer :

— Chel's, c'est dans des semaines.

— Je sais. C'est juste que j'aime prévoir et anticiper.

Elle se tait et baisse les yeux, haussant son épaule nue, celle que je meurs d'envie de caresser. J'ai envie de suivre le contour de sa bretelle en dentelle rose, de glisser mon doigt en dessous et de la tirer lentement le long de son bras.

— Tu penses que je suis folle.

— Non, je pense que tu es méchante.

Elle lève la tête. Ses yeux sont tellement écarquillés qu'on dirait qu'ils vont lui sortir des orbites.

— Tu me fais mariner, Chel's. Tu veux faire quelque chose avec moi ce soir ou non ?

— Oh, dit-elle en clignant de nouveau des yeux et en s'adossant à sa chaise. Tu m'invites à sortir avec toi ?

— Ouais. C'est ça.

Mon emploi du temps va être complètement surchargé pendant les prochains jours. Je vais retourner au travail, à l'entraînement, aux matchs. Je ne vais pas avoir de temps à consacrer aux filles. À Chelsea.

Ce qui veut dire que je ne devrais pas la mener en bateau, mais alors que je suis assis là, à respirer son parfum, à regarder son joli minois qui trahit tout ce qu'elle pense et ce qu'elle ressent, je

sais qu'il faut que je le fasse. J'en ai envie.

J'ai envie d'être avec elle, même si ce n'est que pour ce soir, pour quelques heures. On n'est pas obligés de faire quoi que ce soit. Je n'attends rien. Ce n'est pas une fille facile. Elle a trop de respect pour elle-même. Et je la respecte aussi.

Mais rien ne m'interdit de l'embrasser. Je vais faire de mon mieux pour goûter à ces lèvres roses et douces avant la fin de la soirée. C'est une promesse que je me fais.

— D'accord, répond-elle d'une voix si faible que j'ai du mal à l'entendre. Je vais sortir avec toi ce soir.

Je suis envahi par le soulagement et je dois me retenir pour éviter de tendre les bras et de l'attirer sur mes genoux.

— Tu veux aller dîner quelque part ?

— D'accord.

— Puis au cinéma ?

Elle hausse les épaules.

— Pas vraiment. J'ai du mal à rester assise pendant toute la durée d'un film.

Elle fait une petite grimace devant mon silence.

— Je n'aime pas perdre mon temps.

— Alors aller au cinéma avec moi est une perte de temps ?

Je suis presque vexé.

— Oui, si je pense que je pourrais passer plus de deux heures à discuter avec toi à la place.

Elle affiche un sourire pensif et ça y est, je suis fichu.

— Hé, Chel's ?

— Oui ?

— La tenue que tu portes en ce moment, mets-la ce soir.

Je tends le bras et cède à la pulsion de passer mon doigt sur son épaule pour suivre le contour de la bretelle. Elle a la peau très douce. Je me demande si c'est le cas partout ailleurs.

— Elle me plaît beaucoup.

Un frisson la parcourt. Je le sens sous mes doigts, et le fait de savoir l'effet qu'ils ont sur elle fait battre mon cœur à toute vitesse dans ma poitrine.

Incroyable.

Je suis tellement entiché de cette fille que c'en est effrayant.

CHELSEA

— TU AS UN RENCARD, DIT KARI D'UNE VOIX NEUTRE, INCRÉDULE.

— Oui.

Je passe une brosse dans mes cheveux raides, puis la laisse tomber sur le comptoir dans un grand bruit.

— Je déteste mes cheveux.

— Pourquoi ? Ils sont vraiment jolis. Ils ont une couleur magnifique et sont tellement épais...

Kari se tient debout juste derrière moi, l'air abasourdie. Elle semble ne pas pouvoir croire que je sorte avec quelqu'un.

— Alors tu mets ce petit pull, montres un peu de peau, et maintenant, tu as un rencard ? Avec qui ?

Je souris, espérant pouvoir garder mon secret aussi longtemps que possible, mais je sais que Kari va continuer à me poser des questions jusqu'à ce que je n'aie plus d'autre choix que de me confesser. Elle pourrait convaincre n'importe qui de lui confier tous ses secrets. Elle devrait travailler pour la CIA ou quelque chose dans le genre. Elle est vraiment douée.

— Ça n'avait rien à voir avec le pull.

D'accord, c'est probablement faux, même si je n'ai pas nécessairement envie d'accorder au pull un tel crédit dans le fait qu'Owen m'ait invitée à sortir. C'est vrai, il lui a plu. Et ça m'a plu de sentir son doigt suivre la ligne de ma bretelle de soutien-gorge, se déplacer le long de la dentelle pour toucher ma peau.

J'étais à l'agonie pendant ce contact trop bref qui a mis ma peau en feu. J'ai encore en tête la sensation de ses doigts sur mon épaule, et c'est arrivé il y a déjà une heure.

Ce qui veut dire qu'il faut que je me dépêche, parce qu'Owen va bientôt venir me chercher pour notre rendez-vous.

Je suis surexcitée. J'ai l'impression que je vais exploser.

— Ne fais pas ta cachottière, petite peste.

Kari se met à rire quand je lui lance un regard mauvais. Elle adore me chercher.

— Dis-moi avec qui tu sors. Et s'il te plaît, ne me dis pas que c'est Tad.

Je fais la grimace et secoue la tête.

— Pas question. Je ne l'ai pas revu depuis la soirée au *District*.

— Tu as de la chance ! Je l'ai vu à plusieurs reprises alors que j'étais avec Brad. Il est aussi bougon que jamais, marmonne Kari.

Je ne prends pas la peine de lui demander davantage de détails. Je m'en fiche complètement. La dernière personne dont j'ai envie de parler est bien cet imbécile de Tad.

— Tu peux me faire une permanente, Kari ? Je veux avoir l'air jolie.

— Je te l'ai dit : tu es déjà jolie, rétorque-t-elle en tournant autour de moi pour attraper le fer à friser posé sur le comptoir, avant de le brancher et d'appuyer sur l'interrupteur. Allez, parle, Chelsea. Il faut que je sache avec qui tu vas à ce mystérieux rendez-vous.

— Tu ne le connais probablement pas.

— Tu as probablement raison.

Je lui lance un regard dans le miroir.

— Ne sois pas méchante.

Je parie qu'elle pense que j'ai rendez-vous avec un gros ringard studieux, comme moi.

— Je ne suis pas méchante. Je dis simplement la vérité.

Elle hausse les épaules, puis récupère la brosse que j'ai jetée et se met à la passer dans mes cheveux.

— Tu es sûre que tu veux que je les boucle ?

— Oui.

Je pince les lèvres et saisis le bord du comptoir du lavabo avant de me confesser :

— C'est l'un des étudiants à qui je donne des cours.

— Oh, ma chérie, tu es scandaleuse ! Je croyais que tu avais prêté serment ou un truc dans le genre ; que tu avais dû signer de ton sang un contrat stipulant que tu ne sortirais pas avec tes étudiants.

— Non, rien de tout ça.

Mais c'est mal vu. Non que je raconterais à qui que ce soit à part Kari que je sors avec Owen. Je veux dire : qui d'autre s'en soucie ?

— C'est un joueur de football.

Kari hausse un sourcil délicat.

— Ah, ça m'intéresse. Comment il s'appelle ?

— Euh...

Je serre le comptoir carrelé entre mes doigts, les mots coincés dans ma gorge. Il est à moi. Je le

savoure, le garde pour moi. Une fois que je l'aurai dit à Kari, ça deviendra public, réel... et un peu bizarre.

— Il s'appelle Owen Maguire.

— Quoi ? !

Le cri de Kari m'écorche les oreilles et je fais la grimace, reconnaissante qu'elle n'ait pas commencé à me boucler les cheveux. Elle m'aurait probablement brûlée.

— Tu es sérieuse ?

Je hoche la tête, le cœur serré. J'ai peur de ce qui va suivre. Ça ne peut pas être bon.

— Tout le monde connaît Owen Maguire. Et c'est un coureur, Chelsea.

L'inquiétude sur le visage de Kari est évidente.

— Il a une réputation affreuse.

— Quel genre de réputation ?

C'est idiot de demander ça, mais il faut que je sache. Je n'en ai pas envie, mais c'est comme pour un accident de la route : on n'a pas envie de regarder, on ne peut toutefois pas s'en empêcher.

— Il enchaîne les filles ; il aime faire la fête, boire et fumer de la beuh. *Tout le temps*, ajoute-t-elle en grimaçant. Ce n'est pas le genre de type avec qui je t'imagine sortir, c'est certain.

— Pourquoi ? Parce qu'il est beau et moi non ?

Je sais que je suis sur la défensive, mais c'est plus fort que moi.

— Je n'ai jamais dit ça.

Elle tend la main pour tester le fer et le trouve assez chaud à son goût.

— Tourne-toi.

Je m'exécute, tentant de contrôler la bulle de colère qui menace d'éclater en moi.

— Qu'est-ce que tu voulais dire, alors ?

— Tu es gentille, douce... et lui ne l'est pas. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

Elle prend une mèche de cheveux à l'arrière de mon crâne et l'enroule autour du fer, patientant quelques secondes avant de la défaire et de me montrer le résultat dans un miroir à main. Mes cheveux tombent en une boucle parfaite.

— Cela dit, il est super sexy. Tu as de la chance. Il a un corps fantastique.

J'ai les joues en feu. C'est vrai. Tout ce qui concerne Owen est fantastique.

— Il est vraiment gentil.

— Oh, j'en suis sûre.

Elle enroule une autre mèche, puis une autre, et on garde le silence pendant quelques minutes. Je rumine les paroles de Kari. Je ne devrais pas penser qu'il puisse se passer quelque chose entre Owen

et moi. Kari a raison. On n'a rien en commun, et il n'est définitivement pas mon type... même si je n'ai pas vraiment de type.

Mais j'ai envie d'en avoir un.

À voix basse, je lui avoue :

— Quand il me regarde, on dirait qu'il veut me faire des choses.

— Ah, ça, je veux bien le croire !

Kari secoue lentement la tête, relâchant une nouvelle boucle parfaite. Je ne parviendrais jamais à rendre mes cheveux aussi beaux toute seule. Je rate toujours l'arrière.

— Fais attention, Chelsea. Je sais que tu n'as pas beaucoup d'expérience avec les mecs. Je veux simplement m'assurer qu'il ne profitera pas de toi.

— Il ne le fera pas. Je lui fais confiance.

Assez étrangement, c'est la vérité. Je n'ai commencé à travailler avec lui que quelques semaines auparavant, mais je lui fais confiance.

« On ne peut pas faire confiance aux hommes. Ils ne désirent qu'une seule chose : ton corps. Et une fois qu'ils le possèdent, ils te jettent comme une vieille chaussette. »

Les paroles de maman résonnent dans ma tête et j'essaie de les chasser de mon esprit, en vain. Prise de mon anxiété habituelle, je m'efforce de me concentrer sur n'importe quoi, sauf la haine que ma mère voue à tous les mâles de l'univers.

Pas étonnant que je me sois dit que je voulais devenir lesbienne. Ma mère prétend haïr les hommes, puis fait volte-face et pardonne tout à mon père. Ce genre de choses pousserait n'importe quelle fille à changer de bord.

— Juste... garde tes vêtements. C'est ton premier rendez-vous avec lui, après tout.

Le regard de Kari croise le mien dans le miroir.

— Non ?

C'est mon premier rendez-vous tout court, même si je ne suis pas prête à l'avouer.

— Oui. C'est certain. On ne s'est vus que pour des sessions d'étude.

Enfin, j'ai été chez lui. Dans sa chambre. J'ai passé beaucoup de temps avec lui, mais jamais comme ça, jamais pendant un rendez-vous officiel.

— Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. N'importe quoi. Je serai à la maison toute la soirée.

Elle se déplace sur mon côté droit et me boucle rapidement les cheveux avec la précision d'une véritable professionnelle.

— Tes cheveux sont splendides.

Les yeux rivés sur mon reflet dans le miroir, je lui rappelle :

— Et tu ne voulais pas les boucler...

Kari a raison. Ma coiffure est fabuleuse.

— C'est vrai qu'ils sont pas mal.

— J'ai du talent, que veux-tu ? De plus, j'ai des sœurs ; ça m'a fait beaucoup d'entraînement.

Elle pose le fer sur le comptoir avant de l'éteindre.

— Mets-toi face à moi.

Je m'exécute, la laissant donner du volume à mes cheveux pour qu'ils tombent sur mes épaules en boucles parfaites et luxuriantes.

— Il ferait mieux de ne pas venir te chercher en moto. La perte de ces boucles serait une véritable tragédie, me dit Kari.

Elle attrape une bouteille de laque et retire le capuchon.

— Ferme les yeux.

Elle m'asperge les cheveux pendant une dizaine de secondes qui me paraissent durer cinq minutes.

Je l'avertis :

— N'en mets pas trop.

Je ne veux pas qu'Owen me touche les cheveux et les trouve tout collants. Ça gâcherait l'ambiance.

— Quoi ? Tu veux que ton amoureux passe la main dans ta belle chevelure ?

J'ouvre les yeux et la vois poser la laque sur le comptoir. Elle ouvre son tiroir à maquillage et contemple son contenu.

— Je peux te maquiller ?

Je réponds :

— J'ai déjà mis un peu de mascara. Et mon brillant à lèvres est dans mon sac à main.

Elle me lance un regard qui signifie : « Tu te moques de moi ? ! »

— Le fait que tu parles au singulier m'effraie.

— C'est le seul que je possède. Tu le sais bien.

Je ne porte pas beaucoup de maquillage et je n'ai pas d'argent pour en acheter, alors je ne gaspille pas. J'ai un brillant à lèvres L'Oréal que j'aime beaucoup et que j'ai acheté chez Target. Je l'utilise avec parcimonie.

— Tu fais insulte à toutes les femmes, en particulier celles qui seraient prêtes à mourir pour sortir avec Owen Maguire. C'est le mec le plus sexy du monde. Et il est seulement en deuxième année. On a encore beaucoup de temps devant nous pour profiter de sa présence sur le campus.

Elle fouille dans son tiroir et en sort toutes sortes d'objets mystérieux.

— Je vais te maquiller. Je vais faire ressortir tes yeux sans vraiment toucher au reste de ton visage. On va te mettre du brillant sur les lèvres, et quand il te verra, il aura envie de t'embrasser.

J'ai si chaud aux joues que je dois être rose vif. Kari se met à rire en voyant ma figure et secoue la tête.

— Si tu continues, tu ne vas pas avoir besoin de blush.

J'ai envie de lui donner un coup de poing. Mais je la laisse opérer sa magie. Elle applique ce qui me semble être une infinité de couches de fard à paupières, puis manque de me crever les yeux avec sa brosse à mascara. Elle ne veut pas me laisser voir mon reflet avant d'avoir terminé et j'attends, prise d'une excitation fébrile, à la fois impatiente de voir le résultat et effrayée à l'idée d'avoir l'air complètement ridicule.

C'est un risque que je suis prête à prendre. Je veux avoir l'air belle pour Owen, l'air d'une femme sophistiquée qui sait exactement ce qu'elle est en train de faire, et pas de la fille naïve et simple que je suis en réalité.

Il connaît déjà pas mal de choses sur ta véritable personnalité, et malgré tout, il t'a invitée à sortir.

Je ne compte pas prêter attention à cette petite voix entêtante.

— Très bien. J'ai fini.

Kari recule d'un pas pour évaluer son œuvre d'un œil expert.

— Waouh, tu as l'air magnifique, si je puis me permettre.

— Je peux voir ?

Elle me saisit par les épaules et me remue comme un panier à salade, m'examinant sous toutes les coutures.

— S'il te plaît ?

— Oui.

Elle tourne lentement le miroir vers moi.

— Admire le travail d'un grand maître du maquillage.

Je contemple mon reflet, tellement surprise que je n'arrive pas à en détacher les yeux. J'ai l'air tellement différente. Je ne suis pas trop maquillée et je n'ai pas l'air d'une folle, mais j'ai définitivement l'air plus vieille. Ma peau est parfaite. Le fard à paupières que je pensais trop sombre accentue le bleu de mes yeux, les faisant paraître plus brillants et leur donnant un aspect ardent et sexy.

Je murmure :

— Waouh.

Elle me donne un coup d'épaule.

— Je sais. Tes yeux ressortent vraiment.

— Oui.

Je me tourne vers la droite, puis vers la gauche. Je me demande ce qu'Owen va penser. Est-ce que ça va lui plaire ? Certains mecs n'aiment pas le maquillage.

— Merci, Kari. Tu as fait un super boulot.

— De rien. Tu ne veux pas te changer ?

Je secoue la tête, les joues rouges d'embarras.

— Il m'a demandé de garder ce pull.

Elle rit en faisant glisser tous les cosmétiques qu'elle a utilisés dans le tiroir avant de le refermer d'un coup sec.

— Ça ne m'étonne pas. Je suis sûre que le pull l'a déconcentré. Enfin, ton soutien-gorge, plutôt.

Je lève les yeux au ciel mais me mets à rire avec elle. Elle a raison. Je sais que le soutien-gorge l'a déconcentré.

Et j'espère pouvoir encore lui faire perdre sa concentration.

Chapitre 10

CHELSEA

SES YEUX SONT PRESQUE SORTIS DE LEURS ORBITES LORSQU'IL EST VENU ME CHERCHER À MON appartement. L'expression sur le visage d'Owen valait à elle seule le calvaire que Kari m'a fait vivre en me pomponnant. Ce n'est pas tant qu'elle m'ait posé trop de questions gênantes. C'est juste que j'ai du mal à parler d'Owen et moi et de ce qu'on partage.

D'abord, il n'y a pas grand-chose à dire. Ensuite, quoi qu'il se passe entre nous, c'est trop frais, trop spécial, trop neuf. Je n'ai vraiment pas envie d'en parler.

J'essaie encore de comprendre.

On ne parle pas pendant le trajet qui mène au restaurant. Une sorte de tension étrange flotte dans sa voiture presque neuve et étonnamment propre, et je suis presque sûre qu'elle a un caractère sexuel. Je suis vierge et je manque peut-être affreusement d'expérience en ce qui concerne les mecs, mais je ne suis pas idiote.

Je suis très consciente de sa présence, de son aspect, de son odeur, de ses gestes. Le plus subtil changement de position de son corps tandis qu'il s'enfonce dans le siège conducteur, la tension dans ses bras, la manière dont ses larges mains agrippent le volant. Les muscles épais de ses cuisses attirent mon attention et j'imagine aisément y poser la main, l'enrouler doucement autour de telle façon que mes doigts reposent à l'intérieur de sa cuisse...

C'est ça. Le fait d'être avec lui me donne envie d'oser, de faire des choses auxquelles je n'aurais jamais pensé auparavant. C'est exaltant.

Mais c'est aussi vraiment effrayant.

Il ne s'est pas changé. Il porte toujours la même tenue que lors de notre séance, et j'en suis contente. J'aime comme la chemise à carreaux lui va bien, comme le tee-shirt en coton blanc épouse sa large poitrine. J'aime encore plus les coups d'œil occasionnels qu'il lance dans ma direction, souriant de cet air assuré qui n'appartient qu'à lui. Ce sourire me dit que tout va bien se passer, que je suis en bonnes mains.

Je le crois.

— Je suis sûr que la nourriture va te plaire, me dit-il en entrant dans le restaurant de barbecue mongol.

— Oh, je suis déjà venue.

Le décor est simple ; la salle à manger est grande et généralement pleine à craquer, mais c'est lundi soir et le restaurant n'est pas aussi bondé que d'habitude.

— C'est vrai ? demande-t-il en secouant la tête. Pourquoi je ne suis pas surpris ? Je ne peux pas t'impressionner, quoi que je fasse.

Il essaie de m'impressionner ? !

— J'aime venir ici avec ma colocataire. Ce n'est pas cher et la nourriture est délicieuse.

— Tu composes ta propre sauce ou tu suis le menu ?

Hein ?

Parfois, Owen me pose des questions vraiment bizarres.

— Euh, je suis toujours le menu.

— Évidemment...

Il me sourit de toute sa taille et je penche la tête en arrière, lui adressant à mon tour un petit sourire en réponse. Il est tellement beau que j'ai tendance à perdre le fil de mes pensées quand je suis avec lui, à tel point qu'on s'observe pendant un moment, jusqu'à ce que le type derrière nous s'éclaircisse la gorge pour nous prier d'avancer.

À l'intention de l'homme d'une quarantaine d'années, je bafouille :

— Désolée.

Et on avance. Mes excuses arrachent un gloussement à Owen.

On attrape tous les deux un bol sur le buffet, préparant nos repas jusqu'à ce qu'on s'arrête devant les sauces, mon épaule cognant contre son bras. C'est comme si je m'écrasais contre un mur de muscles. C'est un fait : il est solidement bâti.

J'étudie le menu des sauces, mon regard s'attardant sur la recette à laquelle je me tiens habituellement : quelques cuillères de sauce soja, deux autres de teriyaki... et je laisse toujours de côté les trucs épicés, parce que je suis une vraie chochette.

Je suis aussi d'un ennui mortel. Je ne m'aventure jamais hors des sentiers battus. Jamais. Je suis plutôt solitaire. Je lis, j'étudie, je fais mes devoirs, je passe du temps avec Kari quand je peux et je travaille sans cesse.

— Vis un peu, me dit-il en se penchant pour me parler à l'oreille.

Un frisson me parcourt le dos. Il est tellement proche que je peux presque imaginer ses lèvres effleurer ma peau.

— Ne suis pas la recette. Mélange quelques ingrédients et vois ce que ça donne.

Je fronce le nez.

— Et si je n'aime pas ?

— Fais-moi confiance. Ça va te plaire.

Il tend le bras devant moi, attrape une louche d'huile à l'ail et la verse dans mon bol.

— Mais... ce n'était pas sur le menu, dis-je, légèrement choquée qu'il prenne tant de libertés avec ma nourriture.

Il rit et verse deux louches de la même huile sur les ingrédients qui flottent dans son bol.

— Je sais. On va faire un peu les fous ce soir, Chel's. Je dois t'avertir.

— Et si j'étais allergique à l'ail ?

Owen se retourne et me regarde, ses yeux verts écarquillés.

— Ce n'est pas le cas, si ?

Je secoue lentement la tête et esquisse un sourire.

— Non.

Il pousse un profond soupir de soulagement.

— Tu m'as fait peur pendant un instant.

Je doute lui avoir fait peur.

— Mais maintenant, mon haleine va sentir l'ail.

— Ce n'est pas grave. La mienne aussi.

Il attrape la louche dans la sauce soja et en ajoute dans son bol.

— Quand je t'embrasserai plus tard, ça n'aura pas vraiment d'importance. On sentira l'ail tous les deux.

Je pourrais jurer que mon cœur s'est arrêté de battre. Il a annoncé qu'il allait m'embrasser d'un ton désinvolte, comme si ça n'avait aucune importance. Ce n'est peut-être pas le cas pour lui, mais pour moi...

C'est énorme. Un événement majeur. Lorsque je compare un baiser d'Owen Maguire aux quelques garçons ridicules que j'ai embrassés dans ma vie, je sais sans aucun doute possible que cette expérience va être différente des autres. Je ne ressens pas la même chose pour Owen. Cody Curtis s'est jeté sur moi et c'était horrible.

Un baiser d'Owen contrebalancerait ce souvenir affreux. Du moment que je ne suis pas complètement nulle...

Je me mets à verser différents ingrédients dans mon bol, pour l'imiter, tandis que ses paroles tournent en boucle dans mon esprit. L'inquiétude me serre l'estomac. Je suis sur des charbons ardents.

— Alors, tu as prévu de m'embrasser ce soir ?

Il s'attarde sur la sauce teriyaki, en versant louche après louche jusqu'à ce que ses légumes, sa viande et ses nouilles baignent littéralement dedans.

— J'ai prévu beaucoup de choses pour toi, ce soir.

Sa voix contient tant de promesses que j'en ai la tête qui tourne. Je suis Owen vers la grille de barbecue géante, où le cuisinier prend nos bols et les vide sur la plaque ronde, séparant mes ingrédients de ceux d'Owen à l'aide d'un large ustensile en métal qui ressemble à une épée.

C'est ma partie préférée, d'habitude, mais ce soir, je n'arrive pas à me concentrer. Je suis trop consciente de la présence du garçon à côté de moi, de ce qu'il vient de dire. C'est comme s'il cherchait à me mettre mal à l'aise, à me garder sur le qui-vive, et j'aimerais pouvoir lire dans ses pensées. Je suis une personne logique. J'aime les faits et les chiffres. Mais ce qui nous arrive défie toute logique.

J'ai du mal à l'assimiler.

Il se tourne vers moi, penche la tête et baisse la voix.

— Je peux t'avouer quelque chose ?

Je me prépare au choc.

— Euh, bien sûr.

Il lève les yeux et regarde autour de nous, comme pour s'assurer que personne ne nous écoute. Sachant qu'il n'y a pas âme qui vive à proximité en ce moment et que le cuisinier n'entend probablement que le crissement de la nourriture sur le grill, c'est assez bizarre.

— Je venais ici quand j'étais complètement défoncé. La nourriture avait toujours bien meilleur goût.

Ah, une référence à la drogue. J'avais presque oublié les rumeurs selon lesquelles Owen Maguire était un grand drogué. Je suis à peu près sûre qu'il était défoncé le soir où j'ai été chez lui pour l'aider à étudier, mais comment en être certaine ? Je n'ai pas la moindre expérience des drogues. Maman et papa m'ont complètement surprotégée.

— Tu te défonces toujours la tête ?

— Parfois, répond-il d'un haussement d'épaules, en évitant mon regard.

Je sens la déception m'envahir, mais je fais de mon mieux pour ne pas le juger.

— Ils ne te font pas passer des tests dans l'équipe de football ?

Il me lance un regard entendu.

— Il y a des moyens de contourner le système, Chel's, crois-moi.

Je suis ébahie. Je n'arrive pas à croire qu'il me confie une telle chose.

— Je suis surprise que tu prennes ce genre de risque. Tu travailles tellement dur pour faire remonter tes notes et réintégrer l'équipe, et tu m'avoues que tu te grilles encore un joint de temps en temps ?

— Je n'ai jamais prétendu que j'étais parfait.

Il a le regard dans le vague, la mâchoire serrée et les yeux noirs.

— J'ai mes problèmes. Parfois, me défoncer la tête m'aide à les oublier.

J'objecte aussitôt :

— Temporairement. Tu ne peux pas fuir tes problèmes, tu sais.

Je suis mal placée pour lui donner des conseils, moi qui adore fuir mes propres problèmes.

Enfin, je les évite, plutôt. Je fais comme s'ils n'existaient pas. Comme pour mon père.

Il ne dit rien et j'ai peur de l'avoir mis en colère. Je m'en fiche ; je ne me sens pas tellement heureuse d'être avec lui en ce moment. Son aveu me rappelle à quel point on est différents. Je suis la fille sage, droite, qui ne fait jamais rien de mal, celle qui a appris qu'il était préférable de rester sur le droit chemin après avoir assisté à la descente aux enfers de son père corrompu.

Owen est un mauvais garçon. Je suis un véritable cliché : la fille innocente et naïve qui s'éprend du type qui fume de la beuh, joue au football et parvient à peine à obtenir des notes décentes.

— Tenez.

Le cuisinier nous tend nos bols et on se dirige vers la caisse pour payer. Owen se charge de tout. Je me tiens derrière lui et refuse quand il me demande si je veux un soda.

J'ai envie de courir me cacher. Je n'ai plus d'appétit ; de toutes les fois où je suis venue ici, ça ne m'est jamais arrivé.

Quand on finit par s'asseoir à une petite table au fond du restaurant, Owen se penche vers moi, une expression empreinte de regret sur le visage.

— Hé, je suis désolé de ce que j'ai dit à l'instant. Je suis juste... j'essaie de m'améliorer. C'est difficile, tu sais.

Non, je ne sais pas vraiment, mais je ne vais pas lui en tenir rigueur.

— J'accepte tes excuses, dis-je en attrapant ma fourchette et en la plantant dans le bol de nourriture fumante. Je n'ai pas à te juger. C'est seulement que... je m'inquiète pour toi.

— Je sais, soupire-t-il. Je croirais entendre ma sœur.

— C'est une bonne chose ou une mauvaise ?

— Une bonne.

Il me regarde de ses yeux verts et chaleureux et j'oublie tout le reste. Je n'arrive à me concentrer sur rien à part lui.

— Elle te plairait.

— Parle-moi d'elle.

Je préférerais orienter la conversation de telle manière qu'il parle tout le temps et que je me contente de l'écouter.

Je ne veux pas qu'il me pose de questions personnelles. Papa est la dernière chose dont j'aie envie de parler. Maman aussi.

— Fable a cinq ans de plus que moi. Elle est mariée et vient d'avoir un bébé.

Fable est un prénom vraiment inhabituel. Ça me donne envie de savoir quelle histoire se cache derrière, parce qu'il doit y en avoir une.

— C'est vrai. J'ai vu sa photo et tu m'as parlé du bébé. C'est une fille ou un garçon ?

— Une fille. Elle s'appelle Automne.

— Oh, c'est trop mignon.

On continue à discuter en dévorant notre repas. Tout mon appétit est revenu dès que j'ai senti le fumet délicieux qui s'échappait de mon bol et qui m'a mis l'eau à la bouche. Owen me parle de son enfance en ville, du fait que sa sœur soit tout pour lui et de l'influence de son mari au début de son adolescence.

Il ne mentionne pas une seule fois ses parents. Il ne semble même pas savoir qui est son père. Et sa mère ? Où est-ce qu'elle se situe là-dedans ? Est-ce qu'elle a abandonné ses enfants ? Est-ce qu'elle travaillait sans cesse ? C'est un mystère, et je trouve étrange qu'il ne parle jamais d'elle.

Bien sûr, ne parlant moi-même jamais de mon père, je ne peux pas me permettre de le questionner. Notre premier rendez-vous n'est pas le moment de divulguer à Owen la vérité sur le criminel condamné qui se trouve être l'homme qui m'a élevée.

— Et toi ? demande-t-il en m'arrachant à mes pensées. Tu as des frères et sœurs ?

Oh-oh.

C'est parti pour les questions personnelles.

— Non, dis-je en secouant la tête.

— Tu es fille unique ?

— Oui.

Il m'observe attentivement, les yeux plissés, essayant de se faire une idée sur moi, j'en suis certaine.

— Tu n'aimes pas parler de ta famille ?

Je hausse les épaules.

— Il n'y a pas grand-chose à dire.

— Hé, je comprends, réplique-t-il d'une voix douce en avalant une gorgée de son soda.

Et c'est tout. Il n'insiste pas, ne me bombarde pas de questions. J'ai presque envie de m'évanouir de soulagement. Il me fait me sentir si merveilleusement normale.

— Alors ? Tu ne m'as pas dit comment c'était, reprend Owen en repoussant le bol vide loin de lui.

Pour quelqu'un d'aussi athlétique, il a de l'appétit.

— De quoi tu parles ?

Je suis repue. J'ai fait de mon mieux pour terminer, mais comme d'habitude, j'ai eu les yeux plus

gros que le ventre et mon bol est encore à moitié plein.

— De ton dîner. Avec la sauce magique et folle que tu n'avais jamais essayée...

Il sourit.

— Oh.

Mince.

J'ai presque du mal à admettre que c'était délicieux.

— C'était pas mal.

— Mh-mh. Tu n'as pas terminé, dit-il en hochant la tête en direction de mon bol.

— Je n'ai plus faim. J'imagine que je n'ai pas autant d'appétit que toi.

J'agite la main en montrant son bol vide.

— Mmmh.

Il attrape le mien et prend une bouchée composée essentiellement de nouilles. L'expression de plaisir qui s'affiche sur son visage est indiscutable.

— Mince, c'est bon. Meilleur que le mien.

— Arrête ton char. Je n'ai fait que copier ce que tu as fait.

Je lève les yeux au ciel.

Il rit et continue à manger dans mon bol. Où est-ce qu'il met tout ça ?

— Tu as peut-être un don, parce que c'est délicieux.

Je l'observe, fascinée par tous ses gestes. Il rit, parle et mange comme s'il n'avait pas le moindre souci, mais je sais que ce n'est qu'une façade. C'est ce qu'Owen veut montrer au monde. Il y a davantage de choses qui se cachent sous la surface. Je le sens. J'en ai eu un léger aperçu, même s'il est assez secret.

Mais je le suis aussi.

Mes yeux s'arrêtent sur ses lèvres et j'aperçois un minuscule morceau de champignon au coin de sa bouche.

— Tu as quelque chose, là.

Je pointe du doigt son visage et il sourit d'un air satisfait, une lueur sexy passant dans ses yeux tandis qu'il m'observe.

— C'est vrai ? Tu devrais peut-être l'enlever avec ta langue, alors, suggère-t-il.

À présent, je suis vraiment choquée.

— Tu es sérieux ?

Il incline la tête sur le côté sans se donner la peine d'essuyer le petit morceau de nourriture sur sa lèvre, et je pourrais jurer qu'il me défie de me pencher au-dessus de la table pour venir lécher le

coin de sa bouche.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demande-t-il.

— Non. Tu n'es pas sérieux.

C'est juste que... non, c'est impossible.

— Et si je te disais que je l'étais ?

— Je ne te croirais pas.

OWEN

EH BIEN, ELLE DEVRAIT ME CROIRE PARCE QUE JE N'AI JAMAIS ÉTÉ AUSSI SÉRIEUX. ON A TOURNÉ AUTOUR du pot toute la soirée. Le repas s'est bien déroulé, même s'il y a eu un moment tendu lorsque j'ai mentionné la beuh. Mais le problème est vite passé à la trappe quand j'ai commencé à lui parler vraiment. Je lui ai raconté un peu ma vie, ce que je ne fais jamais. Je ne suis pas très ouvert, en particulier avec les filles.

Elle n'a presque rien dit. J'ai essayé de lui poser quelques questions et elle les a esquivées en m'en posant d'autres, ou en me donnant des réponses laconiques. Je croyais que j'étais plutôt secret, mais cette fille ne révèle rien, peu importe à quel point mes questions sont subtiles ou franches. Elle n'a donné aucune information sur sa famille, ses origines, rien. J'ai compris qu'elle venait de la région de la baie de San Francisco et c'est tout.

J'ai envie d'en savoir plus.

On a flirté. On s'est amusés. J'aime la taquiner lorsqu'elle prend des risques et lui faire contourner une de ses règles de temps en temps. Elle est tellement ordonnée, tellement sous contrôle. Elle a besoin de lâcher du lest, d'être libre. Je suis peut-être un peu trop libéré parfois, mais c'est mieux que d'être rigide au point de ne pas savoir profiter de la vie.

Je crois que Chelsea a tellement peu de temps libre, entre ses études et son travail, qu'elle ne sait pas se détendre. Je veux l'y aider. Je veux qu'elle prenne du bon temps.

Avec moi.

Étant donné qu'il n'est pas question que Chelsea me lèche la figure au milieu du restaurant, je suis prêt à m'en aller, à l'emmener faire un tour dans le calme de ma voiture. Wade est à la maison avec quelques amis ce soir. Je parie que Des y est aussi. Ils sont probablement ivres morts ou, pire encore, défoncés jusqu'à l'os.

Il faut que j'oublie ça, que je les évite.

J'attrape une serviette en papier et essuie le champignon de mon visage, mettant fin à la discussion. J'en ai assez. Il est temps de passer à l'étape suivante.

— Tu es prête à partir ?

Chelsea hoche la tête et jette sa serviette sur la table avant de se lever, son sac à main passé sur son épaule nue. Son pull sexy a encore glissé. Elle a fait quelque chose à ses cheveux entre le moment où je l'ai vue à l'université et celui où je suis passé la chercher chez elle. Des boucles splendides lui

tombent sur les épaules et me donnent envie de passer les doigts dans ses cheveux soyeux, de la prendre par la nuque pour l'attirer vers moi, assez près pour que nos lèvres se touchent, mais pas tout à fait. J'ai envie de respirer son souffle, de faire languir ce baiser pendant de longues secondes fébriles avant de m'approcher pour conclure.

Je n'ai jamais été patient. Quand une fille m'intéresse, je me lance. Je ne me retiens pas. Mais avec Chelsea, je ne me précipite pas. J'ai peur de l'effaroucher.

Plus que tout, j'ai peur de tout gâcher. Elle me plaît. Beaucoup. J'ai envie de passer du temps avec elle et ce n'est pas habituel chez moi.

Pas du tout.

Je la suis hors du restaurant, posant la main dans le bas de son dos tandis qu'on marche à l'extérieur. Je sens la chaleur de sa peau, même sous l'épais tissu de son pull, et je laisse glisser ma main légèrement plus bas, souhaitant pouvoir la passer sur ses fesses.

Mais j'attends.

L'air nocturne est froid et embrumé : un fin brouillard s'est installé et une légère humidité recouvre ses cheveux lorsqu'on atteint ma voiture. Je lui ouvre la portière, me sentant très galant pour la première fois de ma vie, puis toutes mes pensées chevaleresques s'évanouissent quand j'observe ses fesses se poser sur le siège passager.

Je me fais violence : « *Reprends tes esprits, Maguire.* » Puis je fais le tour de la voiture et ouvre la portière côté conducteur, me glissant à l'intérieur.

— On va où, maintenant ? demande-t-elle, se mordillant la lèvre d'un geste nerveux tandis qu'elle tend la main pour mettre sa ceinture de sécurité.

— On ne peut pas aller chez moi, à moins que tu aies envie de te retrouver face à Wade, et probablement Des.

Je démarre et laisse tourner le moteur.

— Ils sont là-bas tous les deux, et je suis sûr qu'ils ne sont pas seuls...

Ils n'arrivent pas à rester seuls. Il faut constamment qu'ils transforment tout en soirée.

— Oh.

Elle se mord de nouveau la lèvre. Pauvre petite. Je devrais peut-être l'embrasser pour apaiser la douleur.

— Ma colocataire est à la maison et je crois que son nouveau prétendu petit ami est là aussi, alors ça ne va sûrement pas le faire.

— Prétendu petit ami ?

Elle lève les yeux au ciel.

— C'est une relation informelle, mais je crois qu'elle veut que ça devienne sérieux.

— Ah.

C'est un air que j'ai déjà entendu. J'ai déjà été ce type qui ne voulait pas d'une histoire sérieuse.

Je n'ai jamais eu de véritable relation. Maman m'a traumatisé. Et même si le fait de côtoyer Drew et Fable m'a fait prendre conscience que l'amour peut durer, je suis toujours dubitatif.

Je manque d'assurance. Je suis un cas. Quelle fille voudrait avoir à gérer mes problèmes ? Entre ma mère et mon petit souci de drogue, je ne suis pas un cadeau.

Je lui demande :

— On ne peut pas rentrer chez nous. Tu veux en profiter pour faire un tour ?

Elle se tourne vers moi, et je hume son parfum aussi discrètement que possible.

— Où ça ?

Mince, elle sent bon. Je pourrais me délecter de son odeur toute la nuit.

— Je connais un endroit où il y a une vue splendide sur la ville. On ne sera pas dérangés, là-bas.

J'avais l'habitude de m'y rendre quand j'étais au lycée. J'emmenais toujours une fille avec moi. C'était un lieu privé où on pouvait s'embrasser et où je pouvais glisser mes mains sous son tee-shirt et dans sa culotte. On n'avait pas à s'inquiéter des flics, sauf si on restait après minuit.

Je n'y ai pas été depuis deux ans. Une fois que j'ai eu terminé le lycée et emménagé dans ma maison, je n'ai plus eu besoin de me cacher. Pourquoi se peloter à l'arrière d'une voiture quand on peut se déshabiller dans le confort d'un lit ?

Mais je ne vais pas me mettre nu avec Chelsea ce soir. Alors je suis impatient d'y être.

— D'accord.

Elle se passe la langue sur la lèvre inférieure, puis sourit.

— Allons-y.

Je devine toutes sortes de choses dans ce « allons-y », mais j'ignore mes pulsions. Au lieu de cela, je souris, tends la main et lui serre doucement le genou.

Je murmure à mon tour :

— Allons-y.

Ses joues s'empourprent tandis qu'elle se détourne de moi et regarde par la fenêtre, avec aux lèvres un sourire de sphinx. Je suis certain que je vais embrasser Chelsea avant la fin de la soirée.

Chapitre 11

CHELSEA

OWEN NOUS CONDUIT AU-DELÀ DES LIMITES DE LA VILLE ET SE DIRIGE VERS LA SKYWAY, UNE ROUTE QUE je n'ai prise que deux fois depuis mon arrivée ici. Mais il est du coin. Il a grandi ici et il connaît les lieux, tous les petits chemins dérobés avec les meilleurs panoramas.

Je ne suis pas stupide. On ne se dirige pas vers ce point de vue pour admirer les lumières clignotantes de la ville. Je n'ai peut-être pas beaucoup d'expérience, mais même moi, je sais qu'une fille et un mec garés sur un parking isolé pour admirer la vue vont finir par s'embrasser.

Je suis à la fois impatiente et terrorisée.

Aucun de nous ne parle pendant le trajet. On écoute la radio. Owen l'a réglée sur l'une de ces stations qui ne passent que du rock des années 1990. Une chanson en particulier le pousse à augmenter le volume, tandis qu'un petit sourire se forme sur ses lèvres.

— C'est Candlebox. Cette chanson me rappelle un peu mon enfance, explique-t-il avec mélancolie. Ma mère adorait ce groupe.

Je n'en ai jamais entendu parler, mais maman préférait écouter les tubes du top 40. Le grunge ne faisait pas partie de mon fond sonore, en grandissant.

— J'aime bien sa voix, dis-je avec sincérité.

C'est une bonne chanson, et je prends conscience que mes goûts ont changé au fil des ans. J'ai affiné mes préférences, découvert des choses qui me plaisaient, différentes de celles que mes parents écoutaient, lisaient ou regardaient...

— Les paroles me font penser à toi, dit-il doucement.

Je me tourne vers lui, abasourdie.

— Comment ça ?

— La chanson s'appelle *Blossom*. Depuis que tu m'as dit que ton deuxième prénom était Rose, chaque fois que j'entends les mots « rose », « fleur », « bouton » ou « floraison », je pense à toi.

Son sourire s'agrandit, mais il ne me regarde pas. Il se contente de taper du doigt sur le volant au rythme de la musique, son sourire se faisant de plus en plus large à mesure qu'on avance dans la nuit froide et sombre.

Mais cet aveu n'a rien de froid ni d'obscur. Mon cœur bat à tout rompre et j'ai peur qu'il

l'entende. J'aimerais pouvoir lui dire quelque chose d'aussi simple et poétique.

Mais je garde le silence et me contente d'écouter les paroles de la chanson. Elle est triste. Elle parle d'amour et de perte et je me demande ce qu'il veut dire quand il prétend que la chanson lui fait penser à moi. C'est seulement à cause du titre ? Ou est-ce qu'il pense que ce sera terminé entre nous avant même d'avoir commencé ?

Comme d'habitude, je surinterprète et je m'inquiète.

Quand on arrive à destination, je suis une boule de nerfs. Owen coupe le contact et met le levier de vitesse au point mort, puis se tourne vers moi.

— Tu as froid ?

— Ça va.

Je respire par à-coups. Il faut que je me calme avant de me mettre à hyperventiler.

— Tu veux sortir ? Je sais qu'il fait un peu froid, mais si on s'assied sur le capot de ma voiture, ça va nous réchauffer.

Il jette un œil au siège arrière.

— J'ai un sweat à capuche, si tu veux l'emprunter.

— Pourquoi tu veux aller dehors ?

Je garde les yeux rivés sur le pare-brise, impressionnée par la vue qui s'étale sous nos yeux. On est au-dessus du brouillard et on peut voir la ville à travers la fine brume qui semble y planer comme un voile de dentelle.

— On a une meilleure vue de l'extérieur.

Je me tourne pour le regarder et il a sur le visage cette expression qui me dit que je ferais tout ce qu'il me demande.

— Allez, Chel's. « Vis un peu », tu te souviens ?

— D'accord.

— Tu ne le regretteras pas, dit-il en tendant le bras derrière le siège pour attraper le sweat à capuche qu'il m'a promis.

Ses épaules m'effleurent dans le mouvement et sa tête est si proche de la mienne que je pourrais toucher ses cheveux, si je le voulais.

Mais je garde les mains serrées sur mes genoux.

— Tu penses en avoir besoin ?

Il me tend le sweat-shirt et je le prends, mes doigts s'enroulant autour du coton froid. Il a son odeur, fraîche et douce avec une teinte épicée. J'aimerais pouvoir le tenir contre mon visage et inspirer profondément.

Mais il me prendrait pour une folle.

— Peut-être, dis-je en serrant le vêtement contre moi. Merci.

Il me lance un bref sourire, puis sort de la voiture. Je l'imites, le rejoignant à l'avant. Je contemple le capot, me demandant comment je vais arriver à grimper là sans avoir l'air d'une imbécile, et je plonge mes dents dans ma lèvre inférieure, grimaçant lorsque je touche un endroit particulièrement sensible.

J'imagine que je me suis beaucoup mordu la lèvre, ces derniers temps.

— Tu n'as jamais grimpé sur le capot d'une voiture auparavant ? lance-t-il.

Je me tourne vers lui, me sentant ringarde.

— Pas vraiment.

— Tu veux que je t'aide ?

— Euh...

Je me retourne vers la voiture et examine mes options.

— Je ne suis pas...

Owen me saisit par la taille avant que j'aie le temps de finir ma phrase et je pousse un petit cri, surprise de le voir me soulever comme si je ne pesais rien. Il m'installe sur le capot et je rampe en arrière, mes pieds glissant sur la peinture lisse, mais je fais attention. Je ne veux pas rayer sa belle voiture. Heureusement, je ne tombe pas. Je plante mes mains des deux côtés de mon corps, bandant mes muscles autant que possible.

Il grimpe sur le capot sans effort, s'aidant de ses membres musculeux et de sa grâce naturelle. Il me sourit et repousse une mèche qui lui tombe dans les yeux.

— Tu veux t'asseoir sur le toit ?

Je jette un regard en arrière.

— Comment je vais réussir à monter là-haut ?

— Viens.

Il me tend les mains et je les prends, poussant de nouveau un petit cri quand il me soulève par la taille, me posant sur le toit. J'étends son sweat-shirt sur le métal froid et m'installe, riant tandis qu'il grimpe sur le pare-brise et vient s'asseoir près de moi, un sourire idiot sur le visage, légèrement essoufflé.

Je me penche pour lui donner un petit coup d'épaule et le tance :

— Tu m'as promis un capot chaud, et au lieu de ça, je n'ai droit qu'à du métal froid sous mes fesses.

— Approche.

Sans avertissement, il glisse son bras autour de mon épaule et m'attire vers lui. Tout un côté de mon corps est blotti contre son flanc.

— Eh bien, j’imagine que ça a marché.

— On dirait que c’était planifié.

Je repousse légèrement sa poitrine, le souffle court, mon cœur battant la chamade. Je remarque que nos corps s’emboîtent à la perfection.

— Ce n’était pas prémédité. C’était plus une inspiration sur le moment.

Il étend ses longues jambes devant lui, ses cuisses fermes collées contre les miennes, la chaleur de son corps pénétrant le mien. On garde le silence pendant de longues minutes paisibles. Les seuls sons audibles sont ceux des insectes et du rugissement des voitures qui filent sur la Skyway, non loin de là.

Devant nous, les lumières de la ville scintillent et clignent sous le voile brumeux. On est plongés dans l’obscurité. Seule la lumière argentée d’un quartier de lune au-dessus de nous projette un léger halo.

Je finis par dire :

— C’est magnifique. Je ne suis jamais montée ici. Je n’ai jamais profité de cette vue auparavant.

— Peu de gens en ont profité. Les locaux connaissent l’endroit, mais on n’aime pas en parler aux étrangers.

Il pousse un gloussement sourd et le son profond résonne en moi, provoquant des picotements sur ma peau.

Je murmure :

— Je vous comprends.

Il ne répond rien. Il n’en a pas besoin. Le silence dans lequel on est baignés est agréable, apaisant. Je pourrais m’y habituer : rester assise là, sur le toit de la voiture d’Owen, son bras autour de mes épaules, le haut de ma tête appuyé contre son menton. Il est tellement chaud, tellement solide. Son bras autour de mon cou exerce une pression confortable et, quand il se met à me caresser l’épaule du bout des doigts, j’ai envie de me fondre en lui.

— Tu es à l’aise ? me demande-t-il dans un murmure grave et sexy qui m’agite de tremblements.

Je hoche la tête, incapable de parler.

— Tu n’as plus froid ?

En appuyant le front contre son menton, je murmure :

— Non.

Sa barbe naissante me chatouille la peau et je ferme les yeux, savourant cette intimité nouvelle. Il me serre contre lui et se déplace, passant un doigt sous mon menton pour que je redresse la tête.

Oh, mince ! Ça y est.

Il va m’embrasser. J’entrouvre les yeux et je le vois qui m’observe, son regard détaillant mon visage ; je pousse un soupir tremblant.

— Nerveuse ?

Il doit me prendre pour une parfaite novice. Et si c'est le cas, il n'est pas loin de la vérité.

— Oui.

— Pourquoi ?

Il fait glisser un doigt le long de ma mâchoire et de mon menton. Ma peau réagit à son contact.

— Tu devais savoir que ça allait arriver.

Je commence :

— Euh...

Mais il pose un doigt sur mes lèvres, me réduisant au silence.

— Tu vas continuer à me donner des cours après qu'on se sera embrassés, hein ? On n'enfreint pas un code ou une règle ?

Je secoue la tête et il suit le contour de mes lèvres, d'abord celle du haut, puis celle du bas, pressant légèrement l'endroit sensible où j'ai planté mes dents.

— Je n'aime pas l'idée que tu sois nerveuse au point de te faire du mal.

Je lui avoue :

— J'ai pris cette habitude quand j'étais enfant.

— C'est une mauvaise habitude.

Il se penche vers moi, effleure mes lèvres de sa bouche, d'un baiser si bref que je pourrais presque croire que je l'ai imaginé.

— Merde, Chel's. Tu as senti ?

— Senti quoi ?

Mes yeux sont toujours ouverts et plongés dans son magnifique regard vert et scintillant. Puis il prend ma joue dans sa main, me penchant la tête en arrière en attendant son baiser. Ses yeux se ferment juste avant les miens et je vois encore ses longs cils épais quand il murmure :

— Ça.

Puis il pose sa bouche sur la mienne.

Je suis perdue, complètement perdue dans la sensation délicieuse et irrésistible de sa bouche contre la mienne. Un baiser doux et lent après l'autre, nos lèvres s'entrouvrent à chaque pression, à chaque contact, jusqu'à ce qu'il glisse sa langue dans ma bouche tout en plongeant les mains dans mes cheveux. Il tire dessus, et sa langue se mêle à la mienne. On ne m'a jamais donné de baiser aussi parfait de ma vie.

Assise sur le toit de sa voiture, à écouter les stridulations des criquets dans les herbes hautes et sèches et le son encore plus ténu des voitures, je sais que je n'oublierai jamais ce moment : ses doigts dans mes cheveux, le bruit de nos lèvres qui se rencontrent, le doux murmure de nos souffles

qui s'accélèrent.

Mes sens arrivent à saturation.

Il se presse contre moi, le bras enroulé autour de mes épaules. Il glisse les doigts sous la bretelle de mon soutien-gorge et me caresse. Je pose la main sur sa poitrine, sens le battement rapide de son cœur sous ma paume, et un frisson de plaisir me parcourt.

Owen a l'air aussi émoustillé par ce baiser que moi. Cette prise de conscience me monte à la tête et me donne un sentiment de pouvoir.

C'est excitant.

Il met un terme au baiser le premier et presse son front contre le mien, me caressant le nez à l'aide du sien.

— C'est assez peu confortable d'être assis sur ma voiture à essayer de t'embrasser, avoue-t-il.

Je ris et ouvre les yeux. Il me sourit.

— C'était ton idée, il me semble.

— Ouais.

Il a une expression peinée et je me demande pourquoi.

— On devrait retourner à l'intérieur, alors.

— Tu veux rentrer ?

Il a l'air presque dévasté.

Je secoue lentement la tête, presse mes lèvres contre les siennes pendant un long moment avant de m'écarter.

Je murmure :

— Non.

Ses yeux brillent d'un feu que je n'y ai jamais vu auparavant. On descend du toit. Owen saute d'abord puis tend les bras, ses larges mains se glissant sous mon pull. Il me saisit par la taille pour m'aider à descendre puis se dirige vers la portière arrière du côté conducteur et l'ouvre, m'indiquant qu'il veut que j'entre d'abord. Je m'exécute et pousse un gloussement quand il se glisse à côté de moi, les mains tendues, enroulées autour de ma taille. Il m'attire vers lui jusqu'à ce que je me retrouve à cheval sur ses genoux, assise sur lui de la manière la plus délicieuse et coquine.

Je le sens partout. Je le domine. J'observe son visage magnifique, m'imprégnant de cette vision. Je le caresse comme j'en ai envie, où j'en ai envie. Je repousse les cheveux qui tombent sur son front, lissant ses mèches soyeuses à l'aide de mes doigts, et il ferme les yeux en laissant échapper un grognement de plaisir grave et viril.

Ce son résonne en moi, jusqu'à mon entrejambe, et je me serre contre lui, la bouche contre la sienne, l'embrassant intensément. De plus en plus intensément. Nos langues glissent l'une sur l'autre et nos corps se balancent d'avant en arrière tandis qu'il me tient par la taille, me maintenant en place.

Mais je ne veux pas rester en place. Je me sens surexcitée, emplie de désir. J'ai envie de plus. Plus d'Owen, de sa bouche, de ses mains, de sa langue. Il met fin à notre baiser pour faire glisser légèrement ses lèvres le long de ma mâchoire, puis de mon cou. Il me donne des petits coups de langue et je le serre contre moi. Mes bras sont enroulés autour de son cou et je ferme les yeux en rejetant la tête en arrière.

On est passés de zéro à cent en quelques secondes et je m'en fiche. J'ai déjà abandonné toute prudence.

Owen est la seule chose dont j'ai envie.

OWEN

LES CHOSES DEVIENNENT RAPIDEMENT HORS DE CONTRÔLE ENTRE NOUS. JE VOULAIS RESTER À l'extérieur pour une bonne raison : j'avais peur de me laisser emporter et de vouloir déshabiller Chelsea. J'ai su que ça se passerait bien entre nous dès le moment où nos lèvres se sont touchées. Mais je ne savais pas qu'elle serait si réactive, si avide, ni qu'elle tiendrait si bien dans mes bras. Je la serre contre moi, mais pas trop. Mes doigts s'enfoncent dans la peau tendre juste au-dessus de ses hanches. Je fais de mon mieux pour la garder immobile tandis que je trace une traînée brûlante le long de son cou avec mes lèvres.

Je lui donne des coups de langue, de dents, et goûte sa peau. Mon sexe est dur sous les boutons de mon jean. Ce serait si facile de la débarrasser de ses vêtements, de la caresser partout, de lui montrer comment faire avec moi et puis de la baiser ici, à l'arrière de ma voiture.

Tellement facile.

Mais je ne fais rien de tout ça. Je ne veux pas la brusquer. Elle n'a aucune expérience – je l'ai deviné à la timidité de son premier baiser, à sa nervosité, à la manière dont elle est toujours sur le qui-vive quand je suis avec elle. Il faut que je prenne mon temps pour elle. Il faut que je m'en souvienne avant de perdre tout contrôle et de la corrompre pour le reste de la nuit.

Je m'écarte enfin d'elle, rejette la tête en arrière contre le siège, l'observant attentivement. Elle est belle, avec ses lèvres gonflées par notre baiser, ses cheveux ondulés en désordre autour de sa figure à cause de mes caresses. Sa poitrine se soulève et retombe à un rythme rapide. Ce serait si simple de glisser les mains sous ce pull large et de la peloter, de saisir ses seins, de caresser ses mamelons avec mes pouces, de les rendre durs avant d'en prendre un dans ma bouche.

J'inspire profondément pour chasser ces pensées de mon esprit. Mon imagination trop vivace ne m'aide absolument pas à garder le contrôle.

— Owen.

Elle a la voix chargée de désir. Elle est à bout, et je sais ce qu'elle veut. J'en ai envie, moi aussi.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Mais je ne vais pas le lui donner. Pas ce soir.

— Je devrais te ramener chez toi.

Je passe les doigts dans ses cheveux, lissant encore et encore ses mèches longues et sombres.

Elle ferme lentement les yeux, ses lèvres pulpeuses entrouvertes, et laisse échapper un petit soupir tremblant que je sens jusque dans mon sexe.

— Peut-être que je n'ai pas envie de rentrer, admet-elle.

— Mais il le faut.

La déception qui se peint sur son visage est évidente, et je décide d'être honnête avec elle.

— Je ne vais pas te baiser à l'arrière de ma voiture, Chel's. Tu mérites mieux que ça.

J'ai envie d'ajouter « pour ta première fois », mais je me retiens.

Et si j'avais tort ? Et si elle n'était pas vierge ? Je ne crois pas me tromper. Elle agit comme une fille sans expérience et pour une fois, ça ne me dérange pas. À la simple idée de Chelsea avec un autre type, j'entre dans une rage pure et intense. Je ne le supporterai pas.

Depuis quand suis-je devenu un homme des cavernes possessif, prêt à me cogner la poitrine de mes poings pour déclarer que Chelsea m'appartient ? Elle n'est à personne d'autre.

Je n'ai jamais ressenti ça pour une fille.

Son regard s'adoucit et elle se penche pour me donner un baiser. Puis deux. Ses lèvres s'attardent sur les miennes, comme si elle n'avait pas envie que ça se termine. Je ressens la même chose.

— D'accord.

Elle a l'air triste, défaite, et je n'aime pas ça.

— Eh !

Je la prends par le menton, gardant son visage près du mien. Son souffle se pose sur mes lèvres et m'envoie une bouffée d'air mentholé, à cause des bonbons qu'on a achetés en sortant du restaurant. Je ferme brièvement les yeux, cherchant en moi la force de lui résister.

Parce que je ne demande pas mieux que de la baiser à l'arrière de ma voiture. Ça ne me pose aucun problème.

J'ouvre les yeux et je vois qu'elle m'observe attentivement en s'humectant les lèvres, une expression d'espoir et de frustration peinte sur le visage... Elle est magnifique.

Putain, cette fille me plaît vraiment. Énormément. Comment est-ce que je vais faire pour la garder dans ma vie ? Va-t-elle pouvoir me supporter, quand tout va repartir en vrille ? J'ai du mal à trouver du temps pour moi, alors pour quelqu'un d'autre...

— Je vais être occupé, lui dis-je en laissant mon pouce courir sur son menton. Quand je serai de nouveau dans l'équipe, mon emploi du temps va être surchargé. Et avec le travail et les cours, ça va être dingue.

Elle soupire doucement, la tristesse gravée sur son visage.

— D'accord. Je comprends. Tu n'as pas le temps de me voir.

— Je n'ai jamais dit ça.

Je l’embrasse parce que je ne parviens pas à m’en empêcher. Ses lèvres sont une tentation irrésistible : roses et douces, et vraiment délicieuses.

Après avoir mis fin au baiser, je lui murmure :

— Je te demande d’être patiente avec moi. Je sais que tu es occupée, toi aussi.

— C’est vrai, dit-elle en hochant la tête et en fronçant les sourcils. Tu as raison.

— Tu travailles beaucoup. Il y a les cours...

Je souris, essayant d’apaiser l’inquiétude que je vois planer dans ses yeux.

— J’essaie de te dire que j’ai envie de te revoir. Mais je ne me débrouille pas très bien, hein ?

Un petit rire lui échappe et elle hoche de nouveau la tête.

— Non, pas vraiment.

— On se voit toujours mercredi ?

Je fais référence à notre prochaine session de tutorat.

— Oui. Bien sûr.

— Tu travailles, après ?

— Oui. J’ai mon service habituel, de 20 heures à 2 heures du mat’.

Elle se déplace sur mes genoux. Je sens la chaleur de son entrejambe effleurer mon érection et j’ai envie de la soulever et de la serrer là, contre moi, de lui montrer l’effet qu’elle me fait.

Mais si je fais ça une fois, je vais recommencer, encore et encore. Puis je vais l’embrasser et glisser mes mains sous son pull. Elle va glisser les siennes sous ma chemise et on sera fichus.

— Il faut que tu démissionnes. Les horaires sont nases.

Je remonte la main qui est posée sur sa taille, touchant ses côtes, juste sous son soutien-gorge. Je dois avoir le self-control d’un saint ce soir, parce qu’en temps normal, je le lui arracherais en quelques secondes.

— Je ne peux pas. J’ai besoin de cet argent.

— Pourquoi ?

Il me faut plus d’informations. Je veux savoir pourquoi elle travaille si dur et agit pourtant parfois comme une gosse de riche hautaine. Elle n’a plus d’argent ? Ses parents lui ont supprimé sa pension alimentaire parce qu’elle a fait quelque chose d’horrible ? Je n’arrive pas à imaginer qu’elle ait pu faire quelque chose justifiant que ses parents la déshéritent. C’est assez drastique, comme solution. C’est un véritable génie ; elle ne serait pas stupide à ce point.

— C’est juste que... il n’y a que maman et moi, et j’ai besoin de ces deux boulots pour me permettre de vivre ici, avoue-t-elle en baissant les yeux. J’ai une bourse d’études, mais mon appartement, les charges... tout ça coûte cher.

Enfin, elle partage quelque chose de personnel sur sa situation familiale. Je savoure cette

information comme si elle m'avait raconté sa vie tout entière.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton père ?

— Je n'ai pas envie d'en parler, marmonne-t-elle, le regard rivé sur ma poitrine.

Je suis extrêmement frustré et je la repousse sur le côté. Je ne peux pas insister. Je me suis énervé quand elle m'a posé des questions sur mon père, alors il faut que je respecte son vœu. Elle n'a clairement pas envie de parler de lui.

Mais ça ne fait que renforcer mon envie de savoir ce qui s'est passé entre eux.

— On devrait y aller, alors, dis-je d'une voix réticente, la laissant glisser de mes genoux.

Elle retombe mollement à mes côtés sur le siège. Je saisis la poignée et ouvre la portière pour sortir de la voiture, Chelsea juste derrière moi. Mais avant que je puisse grimper derrière le volant, elle m'attrape, m'attire vers elle et m'embrasse.

Je me noie en elle, la saisis pour la plaquer contre la voiture, la tenant dans mes bras tandis qu'on s'embrasse, nos langues et nos mains bougeant frénétiquement. Je sens que je perds de nouveau le contrôle. Il faut que je retrouve mes esprits, et vite.

C'est à son tour de mettre fin au baiser ; elle lève de grands yeux insondables vers moi et m'observe attentivement.

— Je veux que tu saches que ça représente beaucoup pour moi que tu m'aies invitée à sortir ce soir et que tu m'aies amenée ici.

Elle se met sur la pointe des pieds et niche son visage dans mon cou pour y déposer un baiser.

— Merci, murmure-t-elle contre ma peau, m'arrachant un frisson.

Je raffermis ma prise sur sa taille et la serre contre moi. J'enfouis mon visage dans ses cheveux pour inhaler son parfum, absorber sa chaleur.

— Alors, Chel's ?

— Oui ?

Elle souffle de nouveau dans mon cou et je frissonne.

— Est-ce que cette soirée comportait assez d'aventures pour toi ?

Elle rit et s'écarte de moi pour me regarder dans les yeux.

— Certainement.

— Très bien, dis-je en déposant un baiser sur le bout de son nez. Parce que ça ne fait que commencer.

Chapitre 12

OWEN

— AUTOMNE ET MOI, ON VOUDRAIT VENIR TE RENDRE VISITE.

Les paroles de Fable me surprennent ; je me redresse et passe la main dans mes cheveux tout en jetant un regard dans ma chambre, les yeux plissés dans l'obscurité, étant donné que les volets et la porte sont fermés. On est dimanche, et je fais toujours la grasse matinée, sachant que quand je ne travaille pas le samedi soir, je suis généralement à un match – ou alors je joue dans l'après-midi et, quand mon emploi du temps est vraiment chargé, je finis par travailler le même soir.

C'est exactement ce que j'ai fait hier ; ce sont les pires journées. Je suis lessivé.

— Automne veut venir me rendre visite, hein ?

Je bâille, m'étire le cou, perclus de courbatures. Je me sentais presque hors de forme sur le terrain. Ces quelques semaines sans entraînement m'ont coûté.

— Absolument. Son oncle Owen lui manque terriblement. Et à moi aussi, ajoute Fable.

Je lui demande :

— Vous voulez venir quand, toutes les deux ?

Je me passe la main sur la joue et ma barbe naissante me pique la paume. Il faut que je me rase, et vite. Chelsea va probablement se plaindre si je l'embrasse comme ça.

À la pensée de Chelsea, je sens des picotements sur ma peau que je réprime. Je suis en train de parler à ma sœur, bon sang.

— Vous avez un gros match le week-end prochain, non ? Votre grand rival. On approche des phases éliminatoires, et du bal de début d'année.

J'adore l'enthousiasme teinté de sarcasme avec lequel elle traite la vie estudiantine. Elle s'est toujours sentie comme une laissée-pour-compte qui regardait tout ça de l'extérieur.

— Ouais, on a un gros match. Il commence tard dans l'après-midi, même si je ne sais pas exactement à quelle heure, dis-je. J'adorerais que tu viennes. Tu serais seule avec Automne, c'est ça ?

— Oui. Drew ne sera pas là le week-end prochain. Il va à Green Bay.

Il y fait sacrément froid, et ils ont une super équipe, là-bas. Je ne l'envie pas.

— Tu... tu ne comptes pas rester chez moi, si ?

Il va probablement falloir que je fasse venir les dératiseurs, si c'est le cas.

— Oh, que non ! Tu plaisantes ? Cet endroit me fiche la frousse. Je vais prendre une chambre d'hôtel, lance-t-elle en riant doucement.

— Très bien, super. Ouais, si tu veux venir pour le week-end, je serais ravi.

— Chouette ! Je vais en reparler à Drew, histoire qu'on s'arrange pour l'emploi du temps, dit-elle en poussant un soupir de soulagement. C'est tellement agréable de pouvoir te parler au téléphone sans bébé dans les bras. Elle est tout le temps en train de gigoter, de pleurer ou d'attraper des choses.

— Où est Automne ?

— Elle fait sa sieste. La baby-sitter arrive plus tard. Je vais assister au match de Drew, ce soir.

— J'aimerais pouvoir y aller aussi, dis-je.

Ma sœur me manque, comme toujours. Et Drew. Et même le bébé, parce que je parie qu'elle a déjà énormément changé depuis la dernière fois où je l'ai tenue dans mes bras. Heureusement, Fable m'envoie tout le temps des photos. Probablement trop, sachant combien j'en ai dans mon téléphone et que le bébé n'a pas encore six mois, mais j'aime chacune d'entre elles.

— Tu devrais ! Qu'est-ce que tu fais ce soir ? Tu travailles ?

— Non.

Le trajet jusqu'à San Francisco dure presque quatre heures. Sachant qu'il est à peine neuf heures... Mince, ma sœur est cruelle de m'appeler si tôt un dimanche. Je pourrais y arriver largement à temps.

Mais est-ce que j'ai envie d'aller jusque là-bas ? C'est mon seul jour de congé. Le reste de ma semaine est surchargé. Entre les cours, les entraînements, le travail et Chelsea, j'ai du mal à suivre le rythme.

Je pense à Chelsea et je souris. Une semaine s'est écoulée depuis que je l'ai emmenée sur la Skyway et que je l'ai embrassée sur le toit de ma voiture. On s'est revus deux fois depuis, même si ce n'était pas assez long à mon goût. Et on a un peu fichu en l'air la dernière séance de cours, mercredi. Elle s'est transformée en une séance de longs baisers langoureux où j'étais le tuteur et Chelsea, l'étudiante.

Elle était tellement inquiète qu'on se fasse surprendre que ça rendait les choses encore plus intenses et excitantes. Je me suis assis sur une table, les jambes écartées, Chelsea debout entre elles, ses mains dans mes cheveux, nos bouches collées. On s'est embrassés en chuchotant tandis qu'elle essayait de se dégager de mon étreinte, seulement pour que je l'attire de nouveau vers moi.

Putain, c'était sensuel. Sachant que je ne pouvais rien faire d'autre que l'embrasser. Comme si j'allais la déshabiller sur le campus... J'ai envie d'elle, mais je ne suis pas si bête.

De plus, je travaille vraiment de nouveau à mon dossier et j'ai besoin de rester à jour en ce qui concerne mes devoirs d'anglais. Même si, pour être franc, je n'ai plus vraiment besoin de Chelsea pour ça. Mais on n'a pas encore mis fin à nos séances.

Je commence à croire que ce sont les seuls moments où je peux la voir.

— Je pourrais t'avoir des billets en loge. D'habitude, j'aime bien être assise sur le terrain, mais les loges sont tellement sympas, et le temps est à l'orage, alors on ferait mieux de s'installer à l'intérieur, dit-elle d'une voix chargée d'excitation. Même si je comprendrais que tu ne puisses pas venir, Owen. Tu es occupé ; il faut que tu prennes le temps de te détendre plutôt que de rouler jusqu'ici seulement pour faire l'aller-retour.

Une idée se forme dans mon esprit, qui rendrait ce trajet jusqu'à San Francisco pour voir ma famille encore plus attrayant.

— Je veux venir. J'adorerais voir jouer Drew.

Je marque une pause, faisant de mon mieux pour garder un ton neutre.

— Alors, dis-moi... tu peux m'avoir deux billets ?

— Pas de problème. Avec qui tu veux venir ? Wade ?

Je l'ai déjà amené voir des matchs par le passé, alors sa supposition est sensée.

— Non... Je veux amener, euh... Chelsea.

Je grimace, attendant la bordée de questions et de taquineries.

— Owen... C'est vrai ? Tu veux amener une fille ?

Fable a l'air ébahie.

— La fille qui te donne des cours ?

— Eh bien, oui. Tu sais, je fréquente des filles, parfois.

Je me sens agacé, alors que je n'ai aucune raison de l'être.

— C'est vrai, je le sais. Mais je me disais que c'était tout ce que tu faisais. Les fréquenter. Ça a l'air assez sérieux avec cette Chelsea.

— Non, pas vraiment.

Je grimace devant mon mensonge. Je ne sais pas ce que je ressens pour Chelsea. On s'amuse bien. On prend notre temps. Est-ce qu'elle a sa place dans ma vie ?

Non.

Mais je m'efforce de lui en faire une quand même.

— Alors, c'est une amie ? demande Fable.

— Ouais. C'est exactement ça.

Je ne suis pas trop loin de la vérité. On est amis.

Des amis qui aiment s'asseoir sur mon canapé quand Wade n'est pas là et s'embrasser pendant des heures, jusqu'à ce qu'on soit tous les deux si excités que je suis presque obligé de la jeter dehors de peur de la déshabiller et de lui sauter dessus au milieu du salon. Et pas question de l'amener dans

ma chambre. Si je fais ça, on est fichus. Je serai nu et en elle en quelques secondes, ça ne fait pas de doute.

— Vraiment ? Une amie, rien de plus ?

— Vraiment, dis-je d'une voix ferme. Laisse-moi le temps de lui demander si elle peut venir et je t'envoie un texto. Ça te va ?

— Du moment que tu me préviens le plus vite possible... Il faut que je demande ces billets dès que tu seras fixé.

Je raccroche et envoie immédiatement un texto à Chelsea, en espérant qu'elle ne fasse pas la grasse matinée.

Mais c'est Chelsea. Je suis sûr qu'elle travaille déjà sur ses devoirs depuis deux heures, la connaissant.

Tu veux aller voir un match de football professionnel ?

J'attends à peine deux minutes sa réponse.

Quand ça ?

Aujourd'hui.

Tu es sérieux ? ! ? !

Je souris et lui donne tous les détails avant de lui demander :

Tu travailles, ce soir ?

Non, c'est mon jour de congé.

Ça n'aurait pas pu mieux tomber.

Alors tu devrais venir avec moi à San Francisco.

Tu veux vraiment m'emmener, moi ? Pas Wade ? Ou Des ?

Ils vont me tuer s'ils découvrent que je vais à un match sans leur proposer ni à l'un ni à l'autre.

Tant pis pour eux.

Je préférerais y aller avec toi.

J'attends sa réponse, nerveux. Cette fille me prend aux tripes et je ne comprends toujours pas bien comment elle fait.

Mon téléphone se met à sonner et je réponds sans même regarder qui c'est. Je le sais déjà.

— Je ne connais absolument rien au football, dit-elle après que je l'ai saluée.

— Je peux t'apprendre.

Je me rallonge sur mon lit, me grattant la poitrine. J'aimerais que Chelsea soit au lit avec moi. Ce serait une excellente manière de passer un dimanche matin.

— Je suis ennuyeuse. Tu vas regretter de ne pas avoir invité un de tes amis à la minute où le match va commencer, insiste-t-elle. Je vais probablement jouer avec mon téléphone, ou être complètement perdue, au point que je ne saurai pas ce qui se passe sur le terrain.

— Tu n'es absolument pas ennuyeuse. Et si tu veux passer plus de temps avec moi, tu vas devoir apprendre ce qu'est le football.

Elle marque une pause.

Je peux presque entendre les rouages grincer dans son cerveau tandis qu'elle assimile ce que je viens de dire.

— J'imagine que tu as raison, dit-elle d'une voix douce.

Celle qui me fait craquer à tous les coups.

— J'ai envie que tu viennes avec moi, Chel's. On va s'amuser. Tu pourras rencontrer ma sœur, et après le match, je parie que tu pourras rencontrer Drew, aussi. Allez, dis oui.

— Je pourrai rencontrer ta sœur ? demande-t-elle d'une voix aiguë, l'air soudain nerveuse. Oh, waouh ! Je n'avais pas compris ça, même si c'est logique.

Elle marque une nouvelle pause, et je pourrais jurer sentir sa nervosité qui émane du téléphone.

— D'accord. Oui. Je viens.

— Très bien, dis-je dans un souffle, soulagé.

J'avais vraiment peur qu'elle refuse.

On se met d'accord pour que je passe la chercher dans une heure et je raccroche, envoyant immédiatement un texto à Fable afin de lui annoncer que j'ai bien besoin de deux billets.

Fable me répond :

Je suis impatiente de rencontrer ta petite Chelsea...

Ouais. Je suis impatient aussi que Fable la rencontre, même si ce n'est pas « ma petite Chelsea ». Malgré les vagues occasionnelles de jalousie que je ressens quand je suis avec elle, on est juste amis. Des amis qui se bécotent, qui espèrent plus sans avoir le courage de l'assumer.

J'ai presque peur de la brusquer et de tout gâcher. Elle, elle a peur parce que... je ne sais pas pourquoi. Mais prendre son temps n'est pas si mal.

La plupart du temps, c'est plutôt bien. Sauf que je suis complètement frustré.

Je descends du lit, sors de ma chambre et me dirige vers la cuisine, à la recherche de quelque chose à manger rapidement avant de prendre une douche et d'aller chercher Chelsea.

— Qu'est-ce que tu fais debout si tôt, trou du cul ?

Je m'arrête net en voyant Des dans ma cuisine qui mange un bol de Cheerios avec beaucoup trop de lait. Les céréales débordent presque du bol pour retomber sur la table.

Agacé, je marmonne :

— Bonjour à toi aussi.

Il agit comme s'il vivait ici. C'est exaspérant, en particulier étant donné qu'il ne paie pas de loyer. Bien sûr, Wade non plus, mais c'était l'arrangement de départ, avant que Wade n'emménage.

Je le connais depuis l'enfance. Sa mère m'a sauvé la mise plus d'une fois en me laissant dormir chez eux. Elle avait compris que Fable travaillait sans cesse et que maman n'était jamais là. Elle m'a toujours accueilli à bras ouverts.

Offrir à Wade un endroit gratuit où habiter quand on est entrés à l'université était la moindre des choses. Sa mère a beau habiter en ville, il voulait être indépendant, comme moi.

Mais Des a de l'argent. C'est l'un de ces fils de riches de la baie de San Francisco qui viennent à l'université pour faire la fête, maintenant qu'ils sont libérés de leurs parents. C'était le dealer de son lycée bourgeois de banlieue et, à présent, il est le dealer des étudiants du campus. Je l'aime bien, mais pas seulement parce que c'est mon dealer. C'est mon ami.

Mais aussi un drogué.

Qui ne l'est pas ?

— Pourquoi tu es levé si tôt ?

Des prend une nouvelle cuillerée de céréales, mâchant bruyamment ses Cheerios.

— D'habitude, j'ai la maison pour moi le dimanche matin.

— Tu agis comme si tu vivais ici, dis-je en m'appuyant sur le comptoir.

J'ai besoin de café, et vite.

— C'est presque le cas.

— Alors pourquoi tu ne paies pas de loyer ?

— Parce que je dors sur le canapé, putain. Pourquoi je devrais payer un loyer pour dormir sur un canapé couvert de taches de foutre ?

— Merde, Des...

Je tends la main vers la machine à café, reconnaissant que Des en ait fait. J'attrape un mug dans le placard et m'en sers une tasse, puis y ajoute du sucre et du lait avant d'en avaler une gorgée.

Je grimace en l'avalant. Il est fort, même avec tout le lait et le sucre que j'y ai mis.

— Tu sais que c'est vrai. Combien de filles on a baisées à un moment ou à un autre sur ce canapé ? Trop pour les compter.

Des glousse et secoue la tête, l'air fier du fait que mon canapé ait accueilli une liste interminable de filles nues.

Cette image me dégoûte. Il y a quelques semaines, je l'aurais probablement congratulé.

Mais maintenant, je ne parviens à penser qu'à Chelsea et au fait qu'elle serait écoeurée si elle savait toutes les choses sales que j'ai faites par le passé – qui n'est pas si lointain.

Je marmonne :

— J'ai juste le sentiment que si tu restes ici tout le temps, tu devrais apporter ta contribution.

— Mais c'est le cas : des bières et de la beuh à gogo pour veiller à la défonce permanente, dit-il d'un air détaché.

— Ouais, mais je paie toujours pour la beuh, mec.

C'est vrai. Je ne m'attends jamais à ce qu'on me fasse la charité.

— Je commence à en avoir plus que marre de ton attitude geignarde. Tu agis comme si la vie était trop dure pour toi, comme si tu avais tout le temps besoin d'argent. Lâche-moi un peu. Wade ne paie pas de loyer. Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas traîner par ici à l'occasion ?

Des repousse le bol uniquement rempli de lait, désormais, et s'adosse à sa chaise, passant une main dans ses cheveux bruns mi-longs. Il a toujours l'air de sortir du lit et légèrement négligé. Il porte un tee-shirt fin et passé, un vieux jean déchiré et plein de trous et des chaussures usées jusqu'à la corde. Ses cheveux sont en broussaille et il a le visage recouvert d'une barbe de trois jours. Il cultive son image de dealer avec ce look, je sais pertinemment que c'est du chiqué.

— J'ai bien réfléchi, et je ne sais pas si c'est malin que tu passes ton temps ici, dis-je en buvant mon café.

Je n'ai plus d'appétit. Je n'ai pas envie d'avoir cette conversation avec Des. Pas maintenant, ni jamais. C'est un ami, même s'il m'exaspère. Je ne suis pas d'humeur pour une dispute.

— Pourquoi pas ? demande Des, l'air à la fois indigné et surpris. En quoi c'est un problème ?

Je pose le mug sur le comptoir à côté de moi.

— Tu deales de la drogue.

— Et alors ? Je t'ai fourni assez de joints pour toute une vie.

Chelsea mourrait si elle savait que Des est un dealer.

— Peut-être que j'essaie de soigner mon image.

Des me lance un regard mauvais, les yeux plissés, la mâchoire serrée.

— C'est cette fille, pas vrai ?

Je n'ai jamais dit que Des était stupide.

— Peut-être. En quoi ça te regarde ? Ce n'est pas une bonne chose que je sois dans l'équipe de football et que j'aime planer. Ils pourraient me virer.

— Ça ne t'a jamais dérangé.

Je marmonne :

— Eh bien, ça aurait dû.

Des m'observe attentivement.

— Tu sais que tu fais des cochonneries avec une fille qui n'a rien en commun avec toi, Owen. Elle est trop bien léchée pour toi. Tu l'as déjà baisée ?

Je crache :

— Ce ne sont pas tes oignons.

— Ce qui veut dire « non », riposte Des en soupirant et en secouant la tête. Tiens-t'en à ce que tu sais faire, mon pote. Trouve une fille qui cherche à passer du bon temps, rien de plus. Chelsea est une fille banale et plutôt intelligente qui cherche à s'encanailler. Tu es excitant, pour elle, tu ne ressembles à aucun des types qu'elle a connus. *Si* elle en a déjà connu, parce que si tu veux mon avis, elle a le mot « vierge » gravé sur le front.

Je l'avertis :

— Fais attention à ce que tu racontes sur elle.

Je sens la colère m'envahir et je suis prêt à exploser et à me jeter sur Des.

— Fais preuve d'un peu de respect.

Des rit.

— Tu es vraiment mordu, hein ? Je ne crois pas t'avoir déjà vu comme ça avec une fille. D'habitude, tu les baises et tu les largues. Merde, Wade et moi, on se tapait les laissées-pour-compte sans protester. Qu'est-ce que tu dirais si je t'annonçais que j'allais prendre le relais, quand tu en auras terminé avec ta petite tutrice ?

— Je te dirais que je vais t'exploser la tronche jusqu'à ce que tu sois obligé de boire avec une paille, je rétorque, la voix basse, sans le quitter des yeux.

Cet enfoiré se met à sourire.

— Eh bien, eh bien. Regarde-toi : tout échauffé pour une fille. C'est assez mignon, Maguire, mais tu perds ton temps avec celle-ci. C'est elle qui va te larguer, et ça va faire mal. Tu vas avoir plus que

jamais besoin de moi et de ma marchandise quand elle ne sera plus là.

Est-ce que tout le monde pense que je suis un abruti faible qui ne peut pas fonctionner sans un joint entre les doigts ?

— Fais-moi confiance, je n'ai pas besoin de toi.

— Mais ce sera le cas plus tard, une fois que ta petite tutrice sera partie.

Il sourit, se lève et sort de la pièce d'un pas nonchalant, laissant son bol sale sur la table pour que je le débarrasse.

C'est ce que je fais. Je le ramasse et le jette dans l'évier si fort que la céramique explose en mille morceaux, mais ça ne me soulage pas.

Je suis furieux. Et légèrement inquiet. Et si ses prédictions se révélaient justes ? Et si Chelsea me larguait ? Je n'y ai jamais pensé. C'est toujours moi qui largue l'autre.

Je ne sais pas si je supporterais que les rôles soient inversés.

CHELSEA

J'AI TOUJOURS CRU QUE JE DÉTESTAIS LE FOOTBALL, MAIS CETTE JOURNÉE SE RÉVÈLE ÊTRE L'UNE DES meilleures de ma vie. Malgré le ciel lourd et menaçant, la pluie n'est finalement pas tombée quand on est arrivés au match. On le regarde du haut d'une gigantesque loge du nouveau stade inauguré il y a quelques mois.

Je ne prête même pas attention au déroulement du match. Comment le pourrais-je ? Je suis trop absorbée par Owen, qui regarde le jeu avec une attention avide, le visage tendu, les yeux rivés sur le terrain à chaque action, en particulier quand les 49ers – surtout son beau-frère – ont le ballon. De temps en temps, il adresse quelques mots à Fable ou moi, ou se penche pour me serrer légèrement la main. Il dépose même un petit baiser occasionnel sur mes lèvres.

Pendant tout ce temps, sa sœur reste assise là, nous observant, visiblement abasourdie, même si elle fait de son mieux pour le cacher.

Elle est gentille, sa sœur. Quand il nous a présentées, elle m'a prise dans ses bras. Elle était sincèrement heureuse de me rencontrer. J'étais un peu intimidée au début, parce qu'Owen m'avait prévenue pendant le trajet qu'elle pouvait se montrer un peu froide la première fois qu'elle rencontrait quelqu'un. Selon lui, elle a du mal à faire confiance aux gens.

Je sais ce que c'est. Peut-être qu'elle l'a senti ; je ne sais pas.

Fable est magnifique : petite, mais bien faite, avec de longs cheveux d'un blond doré et les mêmes yeux verts et brillants qu'Owen. L'affection qu'ils se vouent est palpable, et je suis heureuse de constater l'existence d'un amour fraternel si évident.

J'en suis presque jalouse, ce qui est stupide et sans intérêt. Est-ce que je compterai un jour autant que sa sœur aux yeux d'Owen ? Ce n'est pas juste de ma part de penser ça, mais je ne peux pas m'en empêcher.

Le trajet jusqu'au stade de Santa Clara a été long, mais agréable. Il est venu me chercher. Il était d'humeur sombre et agitée, mais il a semblé se calmer un peu en me voyant. Et quand il m'a embrassée, ses lèvres se sont attardées sur les miennes et il m'a serrée fort dans ses bras. Il m'a dit que je lui avais manqué, observant attentivement mon visage comme s'il ne pouvait pas se rassasier de ma vue. Et pour une raison que j'ignore, sa colère a paru s'atténuer.

Est-ce que quelque chose est arrivé avant qu'il ne vienne me chercher ? Cette question m'a trotté dans la tête tout au long du trajet. J'ai essayé de ne pas trop le distraire, parce qu'il a plu pendant la majorité du temps et les routes étaient glissantes, alors j'ai gardé mes inquiétudes pour moi.

Je m'inquiète en permanence. J'ai hérité ce trait de caractère de maman et je n'aime pas ça. Même si elle a toujours prétendu que toute cette inquiétude faisait de moi une meilleure étudiante, parce que j'avais peur de rater un devoir ou d'avoir une mauvaise note. « *L'inquiétude t'a gardée sur le droit chemin* », m'a-t-elle répété plus d'une fois.

C'est ça...

— Alors, comment Owen se débrouille en cours ? me demande Fable, curieuse.

C'est la mi-temps, et Owen a disparu. Il est probablement allé aux toilettes, nous laissant seules, Fable et moi.

— Il se débrouille beaucoup mieux, dis-je d'une voix légèrement tremblante.

J'aimerais ne pas être intimidée, mais c'est la sœur d'Owen, la personne qu'il semble aimer le plus au monde. Elle l'a presque élevé et il la respecte énormément. J'ai simplement envie qu'elle m'apprécie.

— Quand j'ai commencé à le suivre, il ne s'appliquait pas, tu sais. Et il n'allait pas en cours, ce qui est évidemment un problème.

Fable pousse un soupir.

— Il peut être tellement agaçant. Et têtu. Si je lui répète de faire quelque chose, je te jure que parfois, il ne le fait pas juste parce que je le lui ai demandé. Tu vois ce que je veux dire ?

Je hausse les épaules. Pas vraiment, parce que je ne suis pas du tout comme ça. Et d'une manière ou d'une autre, j'ai réussi à convaincre Owen de faire ses devoirs. Bien sûr, il y avait tellement de choses en jeu à ce point que je ne crois pas qu'il était prêt à prendre de risques.

— J'ai eu du mal à le faire se concentrer, poursuit Fable. Il préfère faire autre chose. Je crois qu'il s'ennuie facilement en cours. Il est très intelligent. Il a juste tendance à être... distrait.

Je lui explique :

— Il a réintégré l'équipe. Il travaille et il va en cours, mais il arrive à gérer son emploi du temps chargé assez habilement. J'essaie d'aider à le garder sur les rails. Il a encore du retard à rattraper pour son dossier d'écriture d'invention, mais je crois qu'il y est presque.

— Alors, on dirait qu'il n'a plus vraiment besoin de te voir, si ? demande Fable d'une voix douce.

Je hausse de nouveau les épaules et je sens un frisson de malaise descendre le long de mon dos.

— J'imagine que non.

Elle sourit.

— Tu lui plais.

J'ai les joues rouges d'embarras.

— Il me plaît aussi.

— Owen ne m'a jamais présenté une fille, avant.

À présent, je suis abasourdie.

— C'est vrai ?

Fable secoue lentement la tête.

— Il a toujours été très... indépendant. On l'était tous les deux. Il le fallait.

Je n'ai aucune idée de ce à quoi elle fait allusion, mais j'aimerais bien. Ce n'est pas mon rôle de questionner la sœur d'Owen. Il devrait me parler de sa vie tout seul. Bien sûr, j'ai moi aussi mes propres secrets, et je ne suis pas encore prête à admettre quoi que ce soit devant lui.

Par exemple à quel point je me sens coupable d'être ici, à Santa Clara, alors que ma mère n'habite pas si loin. J'aurais dû passer la voir. Je lui manque terriblement. Je l'ai eue au téléphone hier et elle avait l'air si triste, si désolée. Elle n'a personne, comme elle aime à me le rappeler constamment. Personne sauf moi. Elle est impatiente que je revienne à la maison pour suivre mon master. Elle pense vraiment que je vais emménager avec elle et qu'on sera de nouveau toutes les deux contre le monde entier.

C'est la dernière chose dont j'ai envie, même si je préférerais ne pas avoir à le lui dire. Et qui sait ce que ma vie sera, dans deux ans ? Les choses peuvent changer du tout au tout.

— Il t'admire énormément, dis-je, souhaitant que Fable sache ce qu'elle représente aux yeux d'Owen.

Je pense qu'elle en a conscience, mais ça doit être agréable à entendre.

— Toi et ton mari. Il m'a dit que vous l'aviez presque élevé.

— C'est le cas. Enfin, la majeure partie de son adolescence, mais ce sont les plus dures années, non ? répond Fable avec un sourire. Owen et Drew sont devenus très proches malgré la méfiance initiale d'Owen. Mais il ne fait confiance à personne, alors c'est normal. Maintenant, ils sont proches ; c'est mignon. Drew est comme le grand frère qu'Owen n'a jamais eu.

— Ne me dites pas que vous parlez de moi.

Au son de sa voix grave, je me retourne pour trouver Owen debout au-dessus de nous, un sourire sur le visage et un sac en plastique dans la main. Je lui rends son sourire, mon cœur bondissant dans ma poitrine quand il s'installe sur le siège vide à côté de moi, m'effleurant de l'épaule.

— Tu sais bien que si, lance Fable, un sourire mutin sur les lèvres. J'étais en train de parler à Chelsea de toutes tes mauvaises habitudes.

— Lâche-moi un peu, dit-il en levant les yeux au ciel. Je suis parfait.

Il sourit de nouveau et pose le sac sur mes genoux.

— Je t'ai acheté quelque chose.

— Quoi ?

Je suis surprise, mais heureuse.

— Tu n'étais pas obligé.

— J'en avais envie, dit-il simplement, en montrant le sac d'un hochement de tête. Ouvre-le.

Je jette un œil à l'intérieur et en tire un sweat-shirt à capuche blanc à l'effigie des 49ers. Il est doux et chaud, un peu trop grand, et je le serre contre moi, le regard passant sur l'étiquette, les yeux écarquillés en voyant le prix.

Mince, c'était cher.

— Je l'adore, lui dis-je, touchée qu'il ait pensé à moi et m'ait acheté un cadeau. Merci.

— Mets-le. Fais-nous voir ton âme de 49er.

Il me prend le sweat-shirt des mains et arrache l'étiquette d'un coup sec.

Je retire le cardigan gris pâle que je porte et enfle mon nouveau vêtement. Il est épais, confortable et doux et je glisse les mains dans la poche avant. Je peux presque me prendre dans mes bras.

— De quoi j'ai l'air ?

— Il te va bien. Vraiment bien.

La chaleur du regard d'Owen me coupe momentanément le souffle et je lui lance un regard sévère, donnant un petit coup de menton en direction de sa sœur.

La dernière chose dont j'ai besoin, c'est qu'il me saute dessus devant Fable. Ce serait vraiment embarrassant.

— Vous êtes trop mignons, tous les deux, soupire Fable en secouant la tête. « Juste amis », mon œil.

Owen ne répond rien et moi non plus. Où a-t-elle entendu dire qu'on était juste amis ? Est-ce que c'est ce qu'Owen lui a dit ? On n'a pas encore déclaré qu'on était ensemble, mais je pensais qu'on allait dans cette direction.

Je ne nous décrirais pas comme « juste amis ».

Ces paroles me trottent dans la tête pendant le reste de la partie. J'affiche un visage heureux à la victoire des 49ers. Je discute avec Fable, mais je sens que je me retire en moi-même. Elle connaît plein de gens dans la loge, qui est remplie d'autres femmes et petites amies de joueurs. Elles veulent toutes discuter avec l'épouse du quarterback et star de l'équipe. Elle compte ; elle a de l'importance.

Moi, je n'en ai aucune. Je ne compte pas. Je ne suis que l'amie d'Owen.

Je fais de mon mieux pour rester de bonne humeur. Je rencontre Drew après le match et il est tout simplement éblouissant. Magnifique, cordial et si incroyablement tendre avec sa femme ; il est clair qu'il l'aime à la folie. Je vois le respect et l'affection qu'il a pour Owen ; ces trois-là sont proches.

Mais pas moi. Je ne suis pas proche d'Owen. Je ne suis que son amie.

C'est tellement stupide. Je n'arrive pas à oublier. Ça me ronge. À quoi je m'attendais ? On ne se connaît que depuis quelques semaines. Je n'ai jamais cru au coup de foudre, contrairement à Kari. Elle court toujours après cet imbécile de Brad et pourtant, il agit comme s'il n'avait même pas envie de lui adresser la parole.

Owen agit comme s'il aimait me parler, mais on est juste amis.

Arf.

Si je pouvais me gifler en ce moment pour me mettre du plomb dans la cervelle, je le ferais. Je suis comme un disque rayé, une liste de lecture iTunes qui passe en boucle, encore et encore. Ces mots résonnent dans ma tête, parcourent mes veines...

Juste amis. Juste amis.

Peut-être que j'ai besoin de me faire à cette idée, de m'en souvenir. Peut-être que c'est tout ce qu'on est. Du moins, selon Owen. Il faut que je me prépare. Il va finir par me quitter, passer à autre chose, parce que c'est ce qu'il fait. Il n'a jamais eu de relation stable ; il me l'a avoué plus d'une fois. Alors qu'est-ce que je fais là, à poursuivre cette relation vouée à l'échec ?

J'ai besoin de m'endurcir, de ne pas me laisser atteindre.

Mais j'ai peur qu'il soit trop tard. Je l'ai déjà tellement dans la peau que je ne pourrai pas l'en sortir de sitôt.

Et je n'en ai aucune envie.

Chapitre 13

OWEN

QUELQUE CHOSE EST ARRIVÉ. ET JE NE SAIS PAS COMMENT, MAIS J'AI TOUT GÂCHÉ.

La météo est merdique. On dirait que le ciel attendait la fin du match ; à l'instant où celui-ci s'est achevé, les nuages ont déversé des trombes d'eau, suffisamment pour noyer tout le stade. Sortir du parking était moins un cauchemar pour nous que pour les autres, étant donné qu'on pouvait se garer sur celui réservé à l'équipe, mais ça a quand même pris un moment. Je n'ai pas pu résister quand Drew nous a proposé de sortir dîner avec eux.

Chelsea était d'accord, mais elle a gardé le silence tout le repas. Je n'ai aucune idée de ce que j'ai fait pour l'énerver et je n'allais pas lui poser la question devant Fable et Drew, alors j'ai fait de mon mieux pour l'inclure dans la conversation. Mais elle ne s'est pas laissée faire. Elle ne s'est pas montrée impolie, mais renfermée sur elle-même, muette à côté de moi. Fable l'a remarqué. Elle a demandé à Chelsea si elle se sentait bien et Chel's lui a avoué qu'elle avait mal à la tête et qu'elle se sentait fatiguée, mais que ça irait mieux.

C'est le moment que Fable a choisi pour me lancer ce regard tranchant qui m'a indiqué que je devais m'occuper d'elle. J'ai promis que je le ferais en lui répondant d'un regard lui signifiant qu'elle devrait se mêler de ses affaires, mais j'ai l'impression qu'il est passé inaperçu.

Typique...

On avait déjà terminé de manger et Drew avait l'air épuisé, le bras posé sur le dossier de la chaise de Fable, les doigts jouant avec la pointe de ses cheveux. Je les ai observés, essayant de les voir avec le regard de Chelsea, me demandant ce qu'elle penserait si elle passait du temps avec eux. De les voir avec un regard nouveau, en particulier celui de la fille que j'aimerais faire mienne et qui est assise à côté de moi, me rend encore plus conscient que jamais de l'affection facile qu'ils partagent.

Leur amour est une chose vivante. Ils se regardent, et on sent sa présence. Ils se touchent, et on le voit. Quand j'étais plus jeune – il y a six mois –, j'ai toujours pensé qu'ils étaient mielleux au point d'être ridicules. Trop amoureux. Quand on a emménagé ensemble pour la première fois, j'étais gêné de les surprendre dans les bras l'un de l'autre, à s'embrasser. Ils n'ont jamais rien fait d'inapproprié devant moi, mais j'imagine que leur affection ouverte ne m'a jamais mis à l'aise.

Bien sûr, j'étais un ado bourré d'hormones qui ne croyait pas à l'amour ni à toutes ces conneries. Je regardais les filles bien faites, souhaitant poser mes mains sur leurs corps par tous les moyens possibles. C'est ce qui me motivait à cet âge.

À présent, je commence à prendre conscience du fait que je désire ce que Drew et Fable possèdent. Je sais que je suis jeune, mais ils l'étaient aussi quand ils se sont rencontrés et sont tombés amoureux. Et il suffit de les regarder maintenant. Des années plus tard, ils se comportent toujours comme s'ils étaient complètement fous l'un de l'autre. Ils sont mariés et ils ont un bébé. Il est plus que débordé à cause de sa carrière et elle est occupée à prendre soin d'Automne, mais ils se regardent comme au premier jour, sans pouvoir croire à leur chance.

Ouais. Je veux connaître ce genre d'amour. Et je crois que je le désire avec Chelsea.

Elle ne semble pas le vouloir avec moi, cela dit. Je ne sais pas ce qui est arrivé, ce qui l'a fait changer d'humeur. Peut-être qu'elle n'a pas passé un bon moment au match, après tout. Je sais que le sport n'est pas sa tasse de thé et qu'elle est loin d'être fan de football, mais mince, on était dans la loge. On a eu droit au traitement royal. Wade va péter un câble quand il va apprendre que j'y ai été sans lui. Au moins, il aurait apprécié le match, lui.

Peut-être que Fable lui a dit quelque chose qui l'a effrayée. Je sais qu'elles ont parlé de moi quand je suis allé lui acheter le sweat-shirt, mais qu'est-ce que ma sœur a bien pu lui dire pour la rendre aussi silencieuse ?

Je n'en ai pas la moindre idée, mais elle se comporte de manière distante avec moi et je n'aime pas ça.

On a quitté le restaurant juste après que Drew a réglé la note et on est tous debout sous l'auvent à attendre que le voiturier arrive avec nos véhicules.

Quand on sort dîner avec Drew Callahan, c'est toujours avec classe. C'est une célébrité, après tout.

Chelsea s'enfuit à l'intérieur, sous prétexte qu'elle a besoin d'aller aux toilettes avant le long trajet du retour, et Fable se tourne vers moi, la bouche pincée, les yeux étrécis, et me prend à part, m'éloignant de Drew.

— Fais attention en rentrant, me dit-elle, la voix empreinte d'une inquiétude maternelle. Il pleut beaucoup, et je suis certaine que les routes sont dans un mauvais état.

Je la rassure avant de la prendre rapidement dans mes bras :

— Je serai prudent, promis. Ne t'inquiète pas.

— Et il est tard.

Elle s'écarte de moi, la bouche toujours pincée.

— Peut-être que vous devriez dormir chez nous, cette nuit.

C'est un long trajet jusqu'à San Francisco par ce temps. Non merci.

— Je crois que Chelsea a cours demain matin. Je sais que c'est mon cas.

Fable soupire.

— Je n'aime pas l'idée que tu conduises pendant des heures sous cette pluie.

— Ça va aller, ne t'en fais pas. Sérieusement.

Je lui ébouriffe les cheveux, comme elle le faisait avec les miens quand j'étais plus jeune, mais étant donné que je fais environ trente centimètres de plus qu'elle, c'est moi qui ai le dessus, à présent.

— Je t'enverrai un texto en arrivant, d'accord ?

— Tu as intérêt. Je vais rester éveillée jusqu'à ce que j'aie de tes nouvelles.

— Je t'en prie... Tu seras endormie avec Automne pelotonnée dans tes bras, lui dis-je.

Elle m'a déjà avoué que quand elle nourrissait le bébé au milieu de la nuit, elles finissaient par s'endormir ensemble dans le lit. Elle est debout toute la nuit à s'occuper d'Automne, même si je pense qu'elles ont trouvé un arrangement. Je ne sais pas. Je me mets généralement à rêvasser quand Fable me parle de ses histoires de bébé en continu.

Mais je sais que je n'ai pas envie d'être celui qui la tient éveillée.

— Tu n'es probablement pas loin de la vérité, réplique Fable en souriant, son regard se reportant sur Drew lorsqu'il l'appelle.

— Nos voitures sont là. On devrait y aller.

Chelsea sort du restaurant à ce moment précis et se dirige vers moi. Elle a le regard terne et le teint pâle, mais elle adresse un véritable sourire à Fable quand celle-ci l'attire dans ses bras.

— C'était vraiment un plaisir de te rencontrer. Garde Owen à l'œil, d'accord ? dit Fable.

Chelsea rit et Fable relâche son étreinte.

— C'était un plaisir de vous rencontrer aussi. Et je vais essayer.

Drew enveloppe Chelsea dans ses bras et, quand il la lâche, elle a l'air un peu étourdie. J'imagine que je ne peux pas lui en vouloir, mais je suis aussi un peu jaloux. Je ne sais pas si j'ai déjà vu ce regard dans ses yeux après l'avoir touchée.

Mais j'en ai vu d'autres : ses yeux brillants d'excitation, de bonheur, d'affection.

J'ai envie de voir de nouveau ce regard. Je veux l'embrasser, la tenir contre moi. Goûter ses lèvres, la toucher, glisser ma main sous son jean, caresser son entrejambe et lui montrer que je sais exactement comment lui donner du plaisir.

Merde.

Je suis en sueur rien que d'y penser. Peut-être que Fable a raison. Peut-être qu'on devrait rester pour la nuit mais, au lieu de la passer chez eux, on devrait trouver un hôtel. Je pourrais porter Chelsea dans le lit, la déshabiller et faire enfin ce dont je meurs d'envie depuis qu'on s'est rencontrés.

Je fais tout pour prendre mon temps avec elle, mais je n'ai jamais été patient. Je n'ai jamais eu à l'être, pas avec une fille. J'ai toujours obtenu ce que je désirais, qui je désirais, quand je le désirais.

Alors pourquoi je désire cette fille qui passe du chaud au froid en un instant ? Est-ce que je désire ce que je ne peux pas avoir ou est-ce qu'elle me plaît vraiment ?

Oh, elle te plaît, abruti, plus que tu n'es prêt à l'admettre.

Lorsqu'on entre sur l'autoroute qui mène à la maison, je finis par lui demander :

— Tu es en colère contre moi ? J'ai fait quelque chose qui t'a déplu ?

Il y a beaucoup de circulation. Il pleut toujours. Et j'ai les deux mains sur le volant, le regard rivé sur le pare-brise. Les lumières rouges indiquent que tout le monde appuie constamment sur ses freins. Je ne veux pas être distrait, mais...

L'humeur bougonne et distante de Chelsea me fait complètement perdre ma concentration.

— Non, je ne suis pas en colère contre toi.

Elle jette un regard rapide dans ma direction et me fait un sourire pitoyable.

— Pas vraiment.

Pas vraiment.

Qu'est-ce qu'elle entend par là ?

Je lui demande d'une voix terne :

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Je ne suis pas d'humeur à jouer, Chel's. Alors sois directe, tu veux ?

Je déteste ce genre de jeux. La plupart des filles aiment ça. Du moins, celles que je connais. Fable est une exception.

J'espérais que Chelsea soit comme elle, mais ce n'est peut-être pas le cas...

— C'est stupide, dit-elle en balayant l'air de la main.

Elle me sourit, mais son sourire est forcé. Il n'arrive pas jusqu'à ses yeux.

— J'ai mal à la tête et la journée a été longue. Le week-end entier a été long.

— Mais tu t'es bien amusée, non ? Ma sœur t'a plu ? Et Drew ?

J'ai l'air d'un gamin qui veut s'assurer qu'elle est heureuse, souhaitant désespérément lui faire plaisir. Est-ce qu'elle a conscience de la facilité avec laquelle elle pourrait m'anéantir ? Je n'accorde jamais ce genre de pouvoir à personne. D'accord, à Fable, mais c'est ma sœur et elle ne me ferait jamais de mal. On s'est prouvé qu'on pouvait se faire confiance à de nombreuses reprises. Et maman m'a réduit le cœur en miettes encore et encore, mais je ne peux pas m'empêcher de lui donner ce pouvoir à elle aussi.

C'est normal. C'est ma mère. Je veux lui faire plaisir, et elle me marche dessus dès qu'elle en a l'occasion. Pourtant, je continue à encaisser les coups.

— Ouais. Je me suis amusée.

Il n'y a absolument aucune émotion dans sa voix et ça m'effraie.

— Sauf quand j'ai découvert que tu avais dit à ta sœur qu'on était juste amis.

Je n'ai aucune idée de ce dont elle parle.

— Attends une minute. Quoi ?

— Tu as dit à Fable – je ne sais pas quand – qu’on était juste amis. C’est ce que tu penses de nous ? Je suis juste une amie pour toi, Owen ? Tu mets toujours ta langue dans la bouche de tes amis ? Est-ce que je suis une amie et plus, si affinités ?

Merde.

Elle est furieuse. Elle me crie presque dessus.

— Je n’ai jamais dit à Fable...

Ma voix se fond dans le silence.

Je l’ai dit. Quand on était au téléphone et que Fable se moquait de moi. Je ne voulais plus l’entendre alors je le lui ai dit pour la faire taire. Je n’imaginai pas qu’elle le répéterait, et je ne le pensais pas. Enfin, je crois.

Mince. Je ne sais pas. Chelsea me trouble. Je ne sais plus comment ni quoi penser.

Non que Chelsea me croirait si je le lui avouais.

— Je pensais que j’avais de l’importance à tes yeux, mais j’imagine que j’avais tort. C’était idiot de l’espérer, dit-elle d’une voix douce et empreinte de tristesse.

Je risque un coup d’œil dans sa direction et je vois la manière dont elle regarde dans le vague, l’air malheureuse.

Mon cœur se serre. Putain, c’est moi qui ai causé ça. Et je ne sais pas comment me justifier. Je ne suis pas certain d’en avoir vraiment envie. Je veux dire : qu’est-ce qu’on est en train de faire ? Elle me plaît, mais je ne peux pas prendre cette histoire trop au sérieux.

Merde.

Je me berce d’illusions. Je connais à peine Chelsea, mais je veux apprendre à la connaître mieux. Bien mieux. Mon cœur bondit dans ma poitrine à cette idée. Pourtant, elle m’envoie des signaux brouillés. À tel point que je ne sais jamais si elle vient vers moi ou s’éloigne, si je lui plais vraiment ou non, et ça me tue. Je me sentais confiant, et j’ai baissé ma garde. Je l’ai même embrassée devant Fable ; je ne fais jamais ce genre de choses.

Absolument jamais.

Je commence :

— Chelsea...

Mais elle secoue la tête.

— Je ne veux pas entendre tes excuses, me dit-elle, me coupant la parole avant que j’aie le temps de lui donner la moindre explication. Je ne veux plus en parler.

Elle s’est de nouveau complètement fermée et je n’aime pas ça. Je refuse de lâcher le morceau. Il faut que j’arrange les choses entre nous avant qu’elle ne s’éloigne encore.

Plus que tout, il faut que je m’excuse de m’être comporté comme un abruti sans cœur.

Ça fait presque une heure qu'on est partis et, à cause de la circulation qui ralentit constamment, on en est toujours au même point ; l'autoroute ressemble à un parking. Je regarde Chelsea et je vois qu'elle est roulée en boule sur le siège passager, la tête appuyée contre la porte, les yeux clos, le front ridé par l'inquiétude, la douleur et je ne sais quoi encore.

Je prends une décision. Ça suffit. On devrait rester là pour la nuit. Elle va probablement être furieuse, mais je vais le faire. Quelle importance si on manque un cours demain matin ? Ça ne va pas nous tuer. Elle, peut-être, mais merde. Je suis fatigué et elle ne se sent pas bien. Je suis énervé et elle essaie de dormir.

Je ne me donne pas la peine de la réveiller, prends la sortie suivante. J'aperçois le néon d'un hôtel qui brille dans le ciel nocturne et m'y dirige. Elle s'étire sur son siège, levant la tête lorsque je me gare sous l'auvent, devant l'entrée de l'hôtel. Elle fronce les sourcils et se retourne pour me regarder dans les yeux.

— Où est-ce qu'on est ? Qu'est-ce qui se passe ?

— On va rester ici pour la nuit.

Je penche la tête pour indiquer la porte.

Elle est bouche bée.

— Tu es sérieux ?

— Très sérieux. La météo est merdique, Chel's. L'autoroute est bouchée et je suis épuisé.

Je tends le bras, lui touche la joue et elle sursaute – littéralement –, s'écartant de mes doigts. Je laisse retomber ma main, gagné par la frustration. J'ai le cœur serré. Je ne crois pas qu'elle ait jamais refusé que je la touche. Je ne peux que mettre ce geste sur le compte de sa migraine.

Oh, et le fait d'avoir dit à Fable qu'elle était juste une amie.

J'ai vraiment merdé.

— Tu ne te sens pas bien, lui dis-je, essayant d'oublier mes paroles et combien elles l'ont blessée. Tu as besoin d'une bonne nuit de sommeil.

— Mais je vais manquer mon cours, proteste-t-elle. Et j'ai un devoir important à rendre.

— Il est terminé ?

Si c'était moi, je serais en train de travailler dessus en ce moment même. Je suis le roi de la procrastination, en particulier quand il s'agit de devoirs.

— Euh... oui. Bien sûr.

Elle hausse les épaules en se mordillant la lèvre inférieure.

Ça ne me surprend pas.

— Alors, rends-le plus tard dans l'après-midi. Je suis sûr que ton professeur comprendra quand tu lui expliqueras ce qui s'est passé. Ce n'est pas comme si tu avais déjà été en retard. Il ne va pas te pénaliser.

Je marque une pause et l'observe attentivement.

— On partira à la première heure. Il y en aura pour environ trois heures de trajet. Et tout le monde ira dans l'autre sens, donc on ne devrait pas avoir de problèmes. À la minute où tu rentreras chez toi, tu pourras aller à l'université et rendre ce que tu dois rendre.

— Je ne sais pas...

Elle se tait et baisse les yeux.

— Je n'ai rien pour me changer. Pas de vêtements pour dormir, et pas de brosse à dents.

J'en suis resté à « pas de vêtements pour dormir ». Ça me convient. On pourrait se mettre au lit tout nus. Je suis prêt à jouer le jeu. Mais je sais qu'il n'y a aucune chance que ça arrive.

— On peut t'acheter une brosse à dents et tout ce dont tu as besoin dans l'hôtel, je parie. On prend une douche rapide, on se couche, on se jette dans nos vêtements et on rentre à la maison demain matin. Qu'est-ce que tu en dis ?

Est-ce qu'elle a remarqué l'ordre dans lequel j'ai énoncé les choses ? Est-ce que je pense vraiment avoir ma chance ce soir, étant donné la manière dont elle se comporte, dont elle est énervée contre moi ?

Mais j'imagine que les imbéciles ont le droit de rêver.

— On peut prendre des lits séparés.

Ses joues se colorent et elle détourne les yeux.

— C'est juste que je me sentirais plus à l'aise comme ça.

À ces simples mots, mes espoirs se brisent en un million de morceaux.

Mince.

J'ai envie de lui crier : « Qu'est-ce que j'ai fait ? » Mais je garde la bouche fermée, essayant de comprendre le torrent d'émotions qui menacent d'exploser. Je sais ce que j'ai fait. J'ai juste du mal à l'admettre. Je n'aime pas admettre quoi que ce soit.

— Comme tu veux, Chel's. Je vais essayer d'arranger ça si je peux. Ça dépend des chambres disponibles.

— D'accord.

Elle hoche la tête.

— Merci de te montrer aussi compréhensif, Owen.

Même sa voix a l'air différente. Je n'aime pas ça. Je devrais m'excuser. Mais comment ?

Eh, désolé, mais j'ai dit à ma sœur qu'on était juste amis parce que je voulais qu'elle me lâche la grappe et qu'elle arrête de me taquiner. Je ne le pensais pas.

Mais je le pensais peut-être. Je veux dire... elle est troublée et m'envoie des signaux contradictoires, je suis peut-être pareil. J'ai envie d'elle. Je n'ai pas envie d'elle. Je veux plus que

du sexe. Je préférerais m'enfuir.

Je me contredis même en pensée. Je suis complètement perdu.

— Je vais aller réserver une chambre, lui dis-je. Tu veux m'accompagner ?

Elle secoue lentement la tête, gardant le visage tourné vers la vitre côté passager, observant la devanture de l'hôtel.

— Si ça ne te dérange pas, je préfère t'attendre ici.

Je sors de la voiture et me dirige vers l'entrée. Je jure que je peux sentir son regard sur moi. Si elle m'observe, je sais qu'on a encore une chance. C'est une simple anicroche.

Mais si elle ne me regarde pas, alors je peux tout oublier. Je peux presque garantir que ça ne fonctionnera pas.

Merde.

J'ai peur de me retourner, mais après avoir pris une profonde inspiration et compté jusqu'à cinq, je jette enfin un coup d'œil par-dessus mon épaule, mon regard tombant sur la vitre côté passager.

Chelsea m'observe, les doigts posés contre le verre, une expression empreinte de tristesse sur le visage. Je lui souris, agite la main dans sa direction et elle me fait signe en réponse.

C'est bon de savoir qu'il y a encore de l'espoir pour nous, malgré tout.

CHELSEA

LA CHAMBRE D'HÔTEL EST PROPRE ET AGRÉABLE, MAIS IL N'Y A QU'UN GRAND LIT. « C'ÉTAIT LE SEUL TYPE de chambre disponible », m'a dit Owen en s'excusant quand il est revenu à la voiture pour mieux la garer. Je suis restée assise là, ruminant en silence, me demandant s'il mentait. J'avais l'intention de lui poser la question une fois dans la chambre, mais j'ai changé d'avis en regardant Owen glisser la carte magnétique dans la serrure et ouvrir la porte.

Je n'ai pas besoin de lancer une dispute. Il sait déjà ce que je ressens, et je devrais être furieuse qu'il ne se soit pas excusé, mais à quoi je m'attendais ? À ce qu'il me supplie de lui pardonner ?

Il est resté très silencieux ; je suis sûre que c'est dû à mon comportement. C'est difficile pour moi de prétendre que tout va bien quand je me sens triste et déçue. Je sais que Fable n'a pas fait exprès de gâter mon humeur. Je devrais être extatique qu'elle m'ait dit ça, parce que clairement, Owen et moi, on ne donne pas l'impression d'être juste amis.

C'est simplement que je n'aime pas l'idée qu'il ait pu prononcer ces mots.

Il a jeté un œil à la chambre, me demandant si tout me convenait, et quand j'ai acquiescé, il a déclaré qu'il allait acheter quelques articles : des brosses à dents, du dentifrice et tout ce dont on pouvait avoir besoin. Il m'a proposé de l'accompagner, mais je lui ai dit que je préférais prendre une douche. Ses yeux se sont assombris de cette manière sexy qui lui est propre et il a serré les dents, m'a lancé un bref « d'accord, je reviens », puis il est sorti en claquant la porte derrière lui.

Je me suis dirigée vers la salle de bains et j'ai allumé la pièce, impressionnée par ce que j'ai trouvé. Elle est immense, les meubles sont neufs et tout est si propre. J'aimerais avoir des affaires pour me changer après ma douche. Je trouve un peignoir d'hôtel suspendu derrière la porte ; il devra faire l'affaire. Et quand je repousse le rideau de la douche et ouvre le robinet, je remarque que la pression de l'eau qui sort du pommeau est fantastique.

La douche de mon appartement coule en filet dans le meilleur des cas, alors je compte bien rester sous le jet aussi longtemps que possible.

Je pousse un soupir de soulagement et penche la tête en arrière, laissant l'eau couler sur mes cheveux et mon visage, essayant de faire un effort pour me détendre le front, parce qu'il est toujours extrêmement tendu. Je n'ai pas menti en disant que j'avais mal à la tête. Ça a commencé juste avant qu'on sorte du stade, et je ne peux que supposer que cette migraine s'est formée à cause de plusieurs choses.

Les voyages ne me réussissent pas toujours. Cette période du mois non plus, même si je ne

devrais pas avoir mes règles avant quelques jours encore. La tension entre Owen et moi n'a bien sûr rien arrangé.

J'aurais dû lui demander de m'acheter de l'ibuprofène. Je devrais lui envoyer un texto, mais quand je serai sortie de la douche, il sera sûrement sur le retour...

Je décide de ne pas me donner cette peine.

L'eau semble aider à calmer la tension qui me raidit le corps. Mes muscles et mes os fondent sous la chaleur et la pression, et l'odeur apaisante du gel-douche que j'ai trouvé sur le comptoir de la salle de bains me détend. La pièce s'emplit de vapeur, rendant le monde flou, presque irréel, et quand je referme enfin le robinet, je pousse un gros soupir de soulagement.

J'ai l'esprit délicieusement vide, les paupières lourdes et je somnole à moitié. Je m'essuie avec une serviette, la peau rosie par l'eau chaude, et je ne prends pas la peine de remettre mes sous-vêtements, décidant de les garder pour demain. L'idée de les porter deux jours de suite me semble assez peu ragoûtante, mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Je n'ai pas le choix.

Je me peigne les cheveux avec les doigts du mieux que je peux, essuyant la buée sur le miroir pour pouvoir contempler mon reflet. J'ai les joues roses et les yeux endormis. J'ai presque l'air... sexy. Et je ne pense jamais à moi de cette manière. Je peux presque imaginer Owen en train d'essayer de me sauter dessus, s'il me voit comme ça. Même si on est juste amis, il me remarquerait, ne serait-ce que parce que je suis nue, non ?

Je veux dire : quel mec de dix-neuf ans peut résister à une fille nue avec un corps décent ? Je ne suis pas une bombe sexuelle ou une star du porno, mais je ne suis pas mal. Je n'ai pas des seins énormes ou quoi que ce soit dans ce genre, mais j'ai des formes et Kari est tout le temps en train de me seriner que je devrais les mettre un peu en valeur, enfiler un haut décolleté ou une jupe courte, mais ce n'est pas mon style. Je ne me sentirais pas à l'aise si je devais porter ce genre de vêtements.

Je fais un pas en arrière et jauge ma silhouette, ce qui ne m'arrive franchement pas souvent. Je n'ai jamais le temps de rester debout devant le miroir à m'observer et, de plus, je ne me suis jamais vue comme un être sexué avant de rencontrer Owen. Je n'ai jamais eu conscience de mon corps ou de son pouvoir d'attraction.

Mais à présent, je regarde mes seins et je me demande s'ils lui plaisent. Il n'a jamais essayé de les toucher. Il passe ses mains le long de mes flancs, me rend folle de désir. J'ai tellement envie qu'il me caresse vraiment, mais il ne l'a pas encore fait. Je prends un sein dans ma main, teste son poids sous ma paume et ressens un picotement dans le mamelon, qui durcit instantanément. Je passe mon pouce dessus, retenant brièvement ma respiration quand la sensation me traverse le corps et s'installe dans mon entrejambe en un doux frisson.

Exactement comme quand Owen m'embrasse en me serrant contre lui, nos bouches fusionnées, sa langue me faisant tout un tas de choses délicieuses...

Je laisse retomber mon bras et me prends les joues dans les mains, soupirant bruyamment. Ce ballet infernal, ce mélange d'attirance et de rejet que je ressens pour Owen est peu à peu en train de me rendre folle. Il ne faut pas que je me laisse atteindre aussi facilement par ce qu'il dit, surtout si je ne sais pas vraiment ce qui a été dit. C'est idiot. Et moi qui me fais une fierté d'être un être logique et

raisonné qui examine tous les facteurs, évaluant tous les bénéfices ainsi que les côtés négatifs.

Mais les relations amoureuses n'ont rien de logique. Je l'ai rapidement compris, et je l'ai constaté tout au long de ma vie. Les actions parlent plus que les mots. Je l'ai appris en observant mon père, surtout ces dernières années, avant qu'il ne finisse en prison.

Il a fait tellement de promesses, aussi ridicules qu'incroyables, et j'avais toujours envie de le croire. Il a répété encore et encore à maman combien il l'aimait, combien il avait besoin d'elle, combien il la désirait, toujours avec un sourire et un tendre baiser, en la prenant dans ses bras. En femme dévouée et fidèle, elle a cru tout ce qu'il disait, pendant qu'il passait son temps à voler de l'argent, à avoir des aventures, à se comporter comme le menteur odieux et immoral qu'il était vraiment.

Il disait une chose et en faisait une autre. Tous les discours du monde ne peuvent pas cacher un cœur noir et vide.

Maman aime à prétendre que c'est elle qui a un cœur noir et vide, qu'elle ne ressent rien, qu'elle hait les hommes. C'est un mensonge. Elle vit dans le déni. Elle croit toujours tout ce que papa lui dit.

C'est pathétique. Elle est pathétique, et lui aussi.

Alors il faut que je me concentre sur les actions d'Owen, pas sur ses paroles. On dit parfois certaines choses pour se convaincre du contraire. Peut-être que c'est ce qu'il voulait faire quand il a dit à sa sœur qu'on était juste amis.

Peut-être qu'il veut qu'on soit plus que ça.

Soit j'ai raison, soit je me trompe complètement.

J'attrape l'échantillon de lotion pour le corps sur le comptoir et m'en passe partout sur la peau, utilisant presque toute la bouteille. La douce senteur de citron est délicieuse et un petit sourire se forme sur mes lèvres. Quand enfin je m'enveloppe dans le peignoir, je me sens bien et j'ai chaud. Je suis plus que prête à me glisser sous les draps pour dormir.

Avec Owen.

Mmmh.

Cette idée me pousse à me poser des questions. Je vais avoir du mal à m'endormir avec lui allongé à côté de moi. Mais à quoi je pensais ? Je suis peut-être sereine en ce moment, mais à la seconde où il remettra les pieds dans la chambre, mon cœur va se mettre à battre à toute vitesse, et je serai très consciente du fait que je ne porte rien sous ce peignoir.

Seule dans une chambre d'hôtel avec Owen. Il pourrait attraper la ceinture du peignoir et la défaire lentement avant de retirer le tissu de mon corps, me trouver nue et chaude, la peau douce et citronnée, le corps alangui, prête à ce qu'il me prenne...

Je ne devrais pas avoir ce genre de pensées. Pas question de lui abandonner mon corps, pas encore, même si j'en ai envie. Malgré mon inquiétude, je brûle de découvrir davantage de choses avec Owen.

J'expire lentement pour me donner du courage, ouvre la porte de la salle de bains, la vapeur

s'échappant dans la chambre. Je passe la tête par l'entrebâillement, mais je suis accueillie par un profond silence. Seul le murmure léger du chauffage résonne dans la pièce.

J'ai suffisamment chaud comme ça. Je n'ai pas envie que ce truc empire mon état.

J'entre dans la chambre et coupe le chauffage, puis j'attrape mon sac à main sur le petit bureau. J'en sors mon téléphone et envoie un texto rapide à Kari, pour lui faire savoir que je suis en sécurité, qu'on va passer la nuit ici et que je rentrerai dans la matinée.

Tu vas coucher avec ta bombe sexuelle, c'est ça ? N'oublie pas de te protéger !!!

Je lève les yeux au ciel et réponds. Bien sûr qu'elle s' imagine qu'Owen et moi avons pris une chambre d'hôtel pour une nuit de sexe torride et interdit.

À cette pensée, j'ai des fourmis dans tout le corps.

Je ne crois pas. Je suis épuisée et je ne me sens pas très bien. J'ai une migraine affreuse.

Je parie qu'il peut soigner ce qui te fait souffrir. Avec son gros...

Arrête tout de suite, ça devient scabreux !

Je pousse un gloussement. Kari peut être si crue, parfois. Je sais qu'elle le fait pour me gêner. Elle me répond quelques minutes plus tard, alors que je suis roulée en boule sur le lit géant, adossée aux coussins rembourrés en attendant anxieusement le retour d'Owen.

Amuse-toi. Mets-toi à poil. Vis un peu.

Je souris. Je devrais peut-être suivre son conseil.

Mais je doute que j'en sois capable. Je suis trop trouillarde.

Et je suis encore trop profondément blessée.

Chapitre 14

OWEN

JE SUIS UN VÉRITABLE ABRUTI. J'AI REJOINT MA VOITURE APRÈS AVOIR QUITTÉ LA CHAMBRE ET J'AI FOUILLÉ dans le coffre jusqu'à ce que je trouve un joint à moitié terminé. Pas question de le fumer à l'intérieur. L'odeur de la beuh risque d'imprégner l'habitable, et Chelsea se rendra rapidement compte de ce que j'ai fait. Elle n'est pas stupide.

Alors je reste debout sous la pluie. De minuscules gouttes d'eau me trempent jusqu'à l'os. Mon sweat-shirt à capuche ne me protège pas vraiment, et je protège le joint allumé avec ma main pour éviter qu'il ne s'éteigne. J'inspire quelques bouffées, essayant de me vider l'esprit et de me calmer. Je suis tellement tendu à l'intérieur que j'ai l'impression que je vais exploser.

La drogue fait son effet. En quelques minutes, je suis défoncé et j'ai le cerveau insensibilisé. Je me fiche complètement d'être trempé tandis que je traverse le parking en courant et entre dans l'hôtel.

J'ai l'esprit clair. Vide. C'est tout ce qui compte.

Je traîne dans le hall et envoie un texto rapide à Fable pour lui dire qu'on va bien et qu'on passe la nuit dans un hôtel. Puis je me lance à la recherche et finis par trouver la minuscule boutique de l'établissement. J'ai de la chance : ils étaient sur le point de fermer. J'attrape deux brosses à dents et un tube de dentifrice, une brosse à cheveux de voyage pour Chelsea, et une petite bouteille d'analgésique pour ses maux de tête.

Vous voyez ? Je peux être un type bien, quand je veux : attentionné, gentil... Alors pourquoi Chelsea est tellement en colère contre moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Tu as dit que vous étiez juste amis.

Et alors ? Les filles peuvent être tellement susceptibles...

Après avoir payé mes achats, je me dirige vers notre chambre. La crainte alourdit mes pas malgré mon esprit toujours merveilleusement vide. Je devrais simplement lui parler, exiger de savoir pourquoi ce que j'ai dit sans y penser a suffi à la faire changer d'humeur, comme si j'avais appuyé sur un interrupteur. Je reste debout devant la porte, les yeux rivés sur la carte magnétique que je serre entre mes doigts, planant tellement que je manque de tomber en avant contre le battant.

Merde.

Ce qu'il y avait dans ce joint était de la bonne came. Peut-être qu'il vaudrait mieux ne pas lui parler. Je pourrais dire quelque chose d'affreux.

J'ouvre la porte au cinquième essai et entre à grandes enjambées, allant poser le sac de courses sur le comptoir de la salle de bains. Je remarque que la pièce est toujours chaude et emplie de la vapeur de la douche de Chelsea. Une odeur de citron flotte dans l'air.

Mon imagination s'enflamme. Chelsea, nue sous le jet d'eau, la peau glissante et mouillée, m'invitant à la caresser.

Merde.

Ça a l'air absolument parfait. J'aurais dû revenir plus tôt. Peut-être que j'aurais pu la surprendre comme ça.

Mais Chelsea est allongée sur le flanc au milieu du lit, revêtue d'un peignoir blanc épais, les jambes repliées, roulée en boule. Ses longs cheveux mouillés sont étalés sur l'oreiller. Elle a les yeux fermés. Et ses lèvres en bouton de rose se sont entrouvertes dans son sommeil.

Je titube vers le mur et m'appuie dessus, le cœur battant. La voir ainsi, vulnérable, magnifique et sexy à se damner me donne envie de faire quelque chose de dingue : comme la saisir, défaire sa ceinture et écarter les pans du peignoir ; me repaître de la vue de sa chair et prier pour qu'elle me supplie de la baiser.

Non, mec, tu ne peux pas la baiser. Pas comme ça. Tu es défoncé. Elle est vierge. Tu ne peux pas être défoncé pour sa première fois.

Plus je la regarde, plus mon corps se contracte. Mon sexe durcit et... *merde.*

J'ai envie d'elle malgré mon état. J'ai toujours envie d'elle.

Tant pis. Je vais prendre une douche et me masturber en pensant à elle, au goût de ses lèvres, aux petits bruits sensuels qu'elle fait quand je l'embrasse et quand je laisse mes mains courir sur son corps, sans jamais m'attarder trop longtemps. Je suis patient avec Chelsea. Toujours patient.

Contrairement à mes habitudes, j'ai envie de faire durer le plaisir, de la mettre nue et de la sentir se tortiller sous mes mains. Je veux être celui qui se glissera profondément en elle, qui la regardera dans les yeux en la pénétrant pour la première fois. J'ai envie de sentir cette connexion que je n'ai jamais eue auparavant avec une fille.

Je ferme la porte de la salle de bains, enlève mes vêtements mouillés et entre dans la douche, laissant le puissant jet d'eau chaude m'asperger, nettoyer ma peau froide et mes pensées salaces. J'ai le sexe si dur qu'il me fait mal et j'enroule la main autour, le serre fort, puis me caresse lentement. Je ferme les yeux et pense à Chelsea.

Mais je ne veux pas gâcher mon érection. Elle est juste là, dehors, endormie dans le lit qu'on est forcés de partager. Pourquoi me masturber alors que je pourrais la réveiller en la couvrant de petits baisers tendres et en lui murmurant à l'oreille « je suis désolé », glisser la main sous ce peignoir épais et espérer y sentir sa peau douce et nue ? Je parie qu'elle est douce et nue sous ce peignoir.

J'ai soudain envie de savoir si j'ai raison.

Je ferme le robinet, me sèche à toute vitesse, comme si je faisais la course contre moi-même, me glisse dans mon boxer et rien d'autre. Ce n'est pas comme si je pouvais sortir complètement nu. Elle

serait probablement paniquée si elle me voyait comme ça.

Il faut que je prenne mon temps avec Chelsea. Depuis que je l'ai rencontrée, c'est devenu mon mantra. Prendre mon temps.

Je suis tellement différent du type qui voulait toujours tout vite et maintenant.

La chaleur de la douche, la salle de bains emplie de vapeur et le joint que j'ai fumé m'ont donné le vertige. Je titube hors de la pièce et éteins la lumière, m'assurant que le verrou sur la porte de la chambre est tourné. Puis je me dirige vers le lit, où Chelsea dort toujours en plein milieu. J'éteins la lampe de chevet et tire les couvertures pour me glisser dessous, allongé au bord étant donné que Chelsea occupe presque tout le matelas.

Elle ne bouge même pas quand j'entre dans le lit, et je prends conscience qu'elle a le sommeil lourd. Son visage tendre et innocent est tourné vers moi et elle a la joue posée sur ses mains. Je reste allongé dans la pénombre, écoutant sa respiration, observant ses traits baignés par la lumière qui filtre entre les rideaux fermés.

Je tends la main, caresse ses cheveux humides et prends une mèche entre mes doigts. Elle sent merveilleusement bon, et je m'approche plus près, pose la tête sur son oreiller, souhaitant désespérément pouvoir me pencher et presser ma bouche contre la sienne.

Mais je me retiens. Pas encore. Malgré le fait que je sois complètement défoncé, je sais que je ne peux pas débarquer avec mes gros sabots. Il faut que ce soit subtil.

Cette dernière pensée me donne envie de rire. Mince, je suis défoncé.

Chelsea s'étire, laissant échapper un petit soupir ; le bruit sensuel me va droit au sexe, le rendant encore plus dur. Je ne peux pas le cacher. Je suis en sous-vêtements, et tout est visible. J'espère que les érections ne l'effraient pas.

Je ris encore parce que c'est foutrement drôle. Elle cligne des yeux et mon souffle se coince dans ma gorge.

Zut.

Je ne voulais pas la réveiller.

— Owen.

Elle s'étire et son bras m'effleure. Mon sexe tremble. Elle m'a à peine caressé et je suis déjà prêt à éjaculer.

— Quand est-ce que tu es revenu ?

— Il y a un moment. J'ai pris une douche.

Elle se redresse et plisse les yeux, passant la main dans ses cheveux humides en regardant autour d'elle.

— Je prends toute la place. Désolée.

Elle s'écarte et je la suis, reconnaissant qu'elle me laisse plus de place, parce que j'avais l'impression que j'allais tomber d'une seconde à l'autre.

— Ma tête me fait moins mal.

Elle se frotte le front avant de passer les doigts dans ses cheveux ; j'aimerais pouvoir être celui qui la caresse ainsi.

— Tu es sûre ? Je t'ai pris de l'ibuprofène à la boutique, lui dis-je. Je peux t'en apporter avec un verre d'eau si tu veux.

— Oh, c'est vrai ? Merci. C'est adorable.

Elle a pris une voix douce et ses yeux sont tout aussi tendres tandis qu'elle me sourit et secoue la tête.

— Mais ça va aller.

— Chel's.

Je m'éclaircis la gorge, prêt à en finir.

— Je suis désolé de ce qui s'est passé tout à l'heure.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle fronce les sourcils, l'air perdue et adorable.

— Ce que j'ai dit à Fable, j'explique. C'était simplement pour qu'elle me lâche la grappe. Ça n'avait pas d'importance.

Son froncement de sourcils s'accentue.

— Tu veux dire qu'on n'a pas d'importance ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Je...

Je secoue la tête.

— Ce que j'ai dit à Fable n'avait pas d'importance. Mais toi, Chelsea, tu es très importante pour moi.

Elle m'observe attentivement, les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes. Mince, elle est belle. D'être allongé si près d'elle, j'arrive à discerner les taches de rousseur qui couvrent l'arête de son nez. Je suis tenté de me pencher et de les embrasser les unes après les autres.

— Merci. Je suis contente que tu m'aies dit la vérité, murmure-t-elle, la voix tremblante.

— Tout va bien ?

Ma main me démange. J'ai envie de la toucher.

— Je suis juste... vraiment fatiguée.

— Enlève ce peignoir et mets-toi sous la couette, alors, je lui suggère, la curiosité faisant danser toutes sortes d'images dans mon esprit.

Chacune d'elles représente Chelsea nue.

— Euh...

Elle descend du lit et se met debout de l'autre côté, près du mur.

— Je... je n'ai rien en dessous.

Je déglutis péniblement. C'est exactement ce que je voulais entendre, mais à présent que je sais qu'elle est nue sous son peignoir, je ne suis plus sûr de ce que je dois faire ou dire.

C'est une première. Je sais toujours quoi faire avec une fille nue.

Mais avec une Chelsea nue, je suis perdu.

CHELSEA

JE RÊVAIS DE LUI, D'OWEN, DE SES MAINS RUGUEUSES SUR MA PEAU, DE SA BOUCHE CHAUDE ET HUMIDE sur mon cou tandis qu'on se roulait sur l'immense lit de l'hôtel. Dans mon rêve, je le suppliais de me faire des choses et il descendait le long de mon corps. J'étais allongée sur le dos au milieu du matelas, sa bouche sur ma poitrine, mes seins, sa langue léchant mes mamelons, et j'en voulais encore plus...

Je me réveille en sursaut et le trouve allongé à mes côtés qui m'observe, ses yeux verts scintillant dans la faible lumière qui filtre entre les rideaux. Il est magnifique, humide, le torse nu. Sa poitrine musculeuse brille. Les contours de son corps splendide me font monter l'eau à la bouche. Je dis son prénom pour me donner un sens de la réalité, pour m'assurer qu'il est vraiment là, avec moi, et que ce n'est pas une apparition, parce que je sais que mon esprit peut me jouer des tours. Je suis tellement excitée, tellement en manque après le rêve que je viens de faire que je veux m'assurer qu'il est réel. Quand il répond, je me rends compte qu'il faut que je le fasse.

Il faut que j'ose. J'en ai envie.

Puis il s'excuse en me disant que je suis importante pour lui. Qu'est-ce que je peux répondre à ça ? Mon premier instinct est de m'enfuir, mais je n'ai nulle part où aller. Et j'en ai assez de fuir, de me cacher des hommes et de ce qu'ils pourraient me faire. Je ne peux pas vivre comme ça.

Je n'en ai plus envie. J'ai envie d'Owen.

Je lui avoue que je n'ai rien sous mon peignoir, et mes paroles chargent la pièce d'une tension insoutenable, vivante, palpable. On se regarde tandis que je me tiens debout à côté du lit, ma confiance s'évaporant, tremblante de nervosité. Peut-être que j'ai du mal à mettre en mots ce que je désire, et peut-être que lui aussi, mais je peux certainement le lui montrer.

Lui montrer que je veux lui donner mon corps – et mon cœur – librement.

Les doigts tremblants, je défais la ceinture et ouvre légèrement les pans du peignoir, révélant un semblant de chair. Ma respiration est erratique, mon cœur bat la chamade. Owen se redresse et s'adosse à la tête de lit, son regard brûlant rivé sur moi, m'encourageant à continuer en silence.

Alors je m'exécute. Je rejette les épaules en arrière et enlève le peignoir, le laissant tomber sur le sol en tas à mes pieds. Je me tiens debout à côté du lit, complètement nue devant un garçon pour la première fois de ma vie.

— Putain, Chelsea.

Il a l'air d'avoir mal, et il se déplace, ses mains se dirigeant vers son entrejambe, comme pour réajuster sa position. Je pourrais jurer que tout mon corps est rouge. Ma peau est brûlante, je sens mon sang pulser entre mes jambes, et je...

Je ne sais pas ce que je fais.

— Viens ici, dit-il à voix basse.

Le son grave envoie une vague de picotements sur ma peau. Il me tend la main et je la prends, nos doigts s'entrelacent tandis que je monte sur le lit qui grince quand il m'attire dans ses bras. Je n'ai pas d'autre choix que de grimper sur lui.

Comme lorsqu'on était assis à l'arrière de sa voiture la première nuit où on s'est embrassés, je le chevauche, mais cette fois, je suis complètement nue et il n'y a qu'un drap et une couverture qui nous séparent. Il passe les bras autour de moi, ses mains se joignant derrière mon dos, et je me sens exposée, incertaine. Exaltée.

— Tu es magnifique, murmure-t-il juste avant de me donner le baiser le plus ravageur de ma vie.

Il a un goût de dentifrice. Ses mains s'impriment dans mon dos tandis qu'il me serre contre lui, et mes seins sont fermement pressés contre son torse. Le contact de sa peau sur la mienne est si agréable que j'en pleure presque.

Lorsqu'on s'écarte légèrement, je lui murmure :

— Toi aussi.

Il a la bouche contre mon cou et mes mains parcourent son torse nu. Je ne sens que des muscles et la chaleur de sa peau que je griffe doucement. Ses pectoraux sont durs, tout comme ses tétons, et lorsque je passe mes ongles dessus, il expire brusquement puis m'embrasse si farouchement, si intensément que je jurerais voir des étoiles.

Ses lèvres sont fermes, délicieuses, précises. Il m'embrasse comme s'il savait exactement ce qui me donne du plaisir, ce que je désire. Il glisse sa langue dans ma bouche et la fait danser délicatement autour de la mienne, provoquant des frissons sur mon corps nu. Je l'agrippe fermement, le dévorant à mon tour, et j'espère qu'il sait combien ce moment, ce baiser dans une chambre d'hôtel obscure avec très peu d'obstacles entre nous, compte à mes yeux.

Mon entrejambe devient de plus en plus humide à chacun de ses mouvements de langue, mes mamelons forment des petites pointes lorsqu'ils effleurent sa poitrine. J'enroule les bras autour de son cou et enfouis mes mains dans ses cheveux humides, maintenant sa bouche contre la mienne, intensifiant notre baiser si c'est encore possible, tandis que je resserre mes jambes repliées autour de ses hanches.

— Chelsea.

Il murmure mon prénom quand on met fin à notre baiser, ses lèvres glissant le long de mon cou, ses mains posées légèrement sur ma taille.

— C'est vraiment bon de te sentir contre moi.

— S'il te plaît, caresse-moi.

Je l'encourage, choquée par ma demande. Mais je me sens forte, prête à faire des choses merveilleuses et nouvelles dans l'obscurité de cet endroit inconnu. Je me sens audacieuse. Différente.

Ça me plaît.

Ses doigts glissent sur mes hanches, puis plus bas, jusqu'à saisir mes fesses. Je retiens mon souffle lorsqu'il me caresse de ses mains lentes et sûres, sa bouche contre mon oreille, haletant, l'air tellement désespéré qu'un frisson me traverse.

— Tes fesses me rendent fou depuis la première fois que je t'ai vue, avoue-t-il d'une voix enrouée.

Je souris et m'appuie sur ses paumes, ses doigts si proches de l'endroit sensible entre mes jambes que je vais exploser s'il ne me touche pas là bientôt.

— C'est vrai ?

— Elles sont parfaites, Chel's.

Il passe ses doigts sur ma chair sensible, là où personne ne m'a jamais touchée, et un gémissement se forme dans ma gorge.

— La perfection absolue.

J'adore qu'il m'appelle Chel's. J'aime encore plus quand il dit des choses aussi tendres et délicieuses. Personne ne m'a jamais dit que j'étais parfaite. Et la manière dont il me caresse, avec révérence et douceur, me montre qu'il est sincère.

Sa bouche laisse une traînée ardente sur mon cou, ma clavicule, et je m'appuie sur lui, mes mains glissant de ses épaules pour le tenir serré contre moi. Ses lèvres et sa langue sont magiques et font étinceler et brûler ma peau partout où elles me touchent. Il agrippe mes fesses plus fermement, me soulevant de telle sorte que je n'ai pas d'autre choix que de suivre le mouvement.

Puis il presse les lèvres contre la vallée qui sépare mes seins, me caressant, goûtant ma peau en donnant des coups de langue. Je penche la tête en avant, mes cheveux tombant autour de mon visage, et je l'observe, fascinée par ce qu'il me fait, par la manière dont mon corps réagit à chaque contact.

Sa bouche se déplace vers mon sein gauche, et il s'écarte très légèrement pour me contempler. Mon téton durcit lorsqu'il souffle dessus. Puis il enroule ses lèvres autour du petit morceau de chair dure, donnant des coups de langue à m'en faire tourner la tête.

Oh oui.

J'ai envie de le crier à haute voix, mais je pince les lèvres et me serre contre lui, remontant mes mains à sa nuque pour l'attirer vers moi. Le drap est en tas entre nous, sur les genoux d'Owen, et je me frotte contre lui, sentant le renflement caractéristique de son érection contre moi.

— Nom de Dieu, murmure-t-il, me soulevant pour m'éloigner de lui d'un bras bardé de muscles afin d'enlever le drap.

À présent, plus rien ne nous sépare, à part son boxer, et je me laisse tomber sur lui, enroulant les jambes autour de ses hanches, chaude et mouillée contre son érection recouverte d'une fine couche de

coton. J'ai envie de plus. Je le veux tout entier, mais il me maintient en arrière. Je le sens me repousser, son souffle rauque, sa bouche contre mon front dans une étreinte lâche.

— Je ne veux pas aller trop vite, murmure-t-il. Il faut que tu me dises, Chelsea.

— Il faut que je te dise...

Je déglutis péniblement en sentant sa bouche descendre sur ma joue et ses dents mordiller ma chair.

— Que je te dise quoi ?

Il prend mon menton dans sa main, me forçant à le regarder. Je cligne des yeux pour éclaircir ma vision et les poser sur son regard brûlant. Il a la bouche enflée, les yeux vacillants et je ne crois pas l'avoir déjà vu si sexy, si beau. J'en ai presque mal. J'ai envie de toucher son visage, d'en suivre chaque courbe, mais ses paroles résonnent dans mon cerveau embrumé de désir et je le regarde, bouche bée.

— Est-ce que tu es vierge ?

Chapitre 15

OWEN

J'ATTENDS SA RÉPONSE. J'AI DÉJÀ EN TÊTE TOUT CE QUE JE POURRAIS LUI DIRE POUR CALMER SES inquiétudes. Elle m'observe attentivement. Ma belle et courageuse princesse a disparu en un instant, faisant place à ma petite Chelsea, les yeux écarquillés, qui se mordille la lèvre, nerveuse.

Je suis habitué à cette version d'elle-même, mais je préférerais de loin la fille sans tabous, celle qui me suppliait de la caresser. C'était sensuel. Et je sais qu'elle est encore là, enfouie sous la nervosité et l'impatience de Chelsea. J'ai juste besoin de la faire ressortir de sa cachette.

— Je...

Elle inspire profondément et ferme les yeux. Elle baisse la tête de telle sorte que son front est posé contre le mien.

— Oui, avoue-t-elle d'une petite voix. Tu es mon premier.

Je le savais. Je l'ai toujours su, dès le moment où je l'ai rencontrée, mais à l'entendre confirmer mes soupçons, je ressens un éclair de possessivité. C'est une sensation électrisante. Elle vibre sous ma peau, me faisant trembler. Je prends Chelsea dans mes bras, la serrant contre moi. Je bouge la tête pour lui murmurer à l'oreille :

— Il faut qu'on en fasse quelque chose de bon pour toi.

— C'est bon, murmure-t-elle en réponse. Tellement bon.

Je ferme les yeux, la serre davantage, me forçant à me calmer. Je ne vais pas faire ça. Je ne vais pas la baiser dans une chambre d'hôtel au milieu d'une ville inconnue. Chelsea laisse encore voir un peu de la tristesse qu'elle ressentait plus tôt. Je me fiche de savoir à quel point elle se sent libérée, combien elle en a envie ou si elle se sent bien avec son corps nu pressé contre le mien.

Je suis défoncé. Je pourrais ne pas m'en souvenir clairement. Pire, je pourrais tout gâcher, et je ne me le pardonnerais jamais.

— Je veux juste que tu me caresses.

Elle a l'air à cran, frustrée, et je m'écarte d'elle pour regarder son joli visage. En lissant ses cheveux de la main, je repousse une mèche rebelle qui tombe sur sa joue, les yeux rivés aux siens.

— J'ai envie de te caresser aussi, admetts-je, laissant mon regard descendre sur sa poitrine.

Elle est parfaite. Je n'ai jamais aimé les gros ou les faux seins, et j'ai l'impression que ceux de

Chelsea ont été faits pour moi. Incapable de me retenir, je pose la main sur son sein et serre, faisant tourner mon pouce autour de son mamelon.

Ce joli petit mamelon me rappelle son deuxième prénom, le poème que j'ai écrit en pensant à elle, la manière dont je pourrais faire prendre corps à ce poème, ici et maintenant. Glisser ma main entre ses jambes, chercher ses lèvres roses et lui faire crier mon nom, la faire exploser de plaisir en un instant...

— Allonge-toi, lui dis-je en enlevant la main de sa poitrine pour la guider où je veux qu'elle se place.

Elle suit mes instructions de bonne grâce, m'observant avec de grands yeux. Je me penche sur elle et l'embrasse, faisant immédiatement de ce baiser une expérience sensuelle et intense, espérant qu'elle se laisse aller pour ne pas être trop concentrée sur l'instant ni inquiète de ce qui va lui arriver.

— Tu t'es déjà masturbée, Chel's ?

Je me déplace, et c'est moi qui suis à cheval sur elle, à présent, la bouche sur ses seins, les lèvres enserrant un de ses mamelons, puis l'autre. Elle se cambre et laisse échapper un gémissement. Mon sexe est dur, lourd ; il me fait mal, tandis qu'il pousse contre mon boxer, cherchant à s'échapper.

Zut.

Je ne peux pas enlever mon caleçon. Si je le fais, je suis fichu. Je serai en elle si vite qu'elle ne saura pas ce qui est arrivé.

— Eh...

Je mordille un téton, lui arrachant un petit cri, et elle me lance un regard noir, choquée.

— Je t'ai posé une question.

— C'est une question à laquelle je n'ai pas l'intention de répondre, Owen.

Elle pose son bras sur ses yeux et pousse un soupir, m'indiquant que oui, elle s'est déjà masturbée. Cette image s'imprime dans mon esprit avec une telle force que je suis obligé d'utiliser un pied-de-biche imaginaire pour l'arracher avant d'être trop distrait.

— Mmmh. Ton silence m'en dit long.

Je laisse ma main glisser le long de son corps, faisant de mon mieux pour prêter attention à tous les signes, à tout ce qui peut m'indiquer ce que je dois faire pour qu'elle y prenne du plaisir, ce qui la rend folle et ce qui ne lui fait rien. Elle préfère des caresses légères. Je l'ai découvert au cours de ces deux dernières semaines, chaque fois que je l'ai eue dans les bras. Je peux passer mon ongle sur sa peau, tracer des cercles sur son cou, le long de ses épaules, l'embrasser tendrement, intensifier les caresses, lécher sa nuque...

Je la caresse avec légèreté, passant mes doigts le long de son bras, sur son ventre, puis trace de nouveau des cercles autour de ses seins, de ses mamelons. Elle retient son souffle, tremblante, puis expire avant de le retenir encore, et je lui souris. J'aime l'intensité de sa réaction.

— Respire, Chel's.

Je penche la tête et donne un petit coup de langue sur son téton, la faisant soupirer.

— Le seul moyen pour que tu prennes du plaisir, c'est de respirer.

— Fais-moi confiance, Owen, je prends du plaisir.

Sa voix tremble et elle ferme les yeux quand je dessine le contour de son ventre à l'aide de mes doigts et trace un cercle autour de son nombril. Sa peau est incroyablement douce. Partout.

— Tellement de plaisir...

Elle écarte légèrement les jambes et j'aventure la main plus loin, effleurant son pubis. Je sens sa chaleur sur ma main alors que je ne l'ai pas encore touchée. Je sens son odeur, sucrée et citronnée, unique et musquée, une odeur de sexe, de femme et de Chelsea.

Je glisse un doigt entre ses jambes et je sens l'humidité, la chaleur. Elle est si chaude. Je vais plus loin et pousse un grognement en m'apercevant qu'elle est lisse et crémeuse, chaude et mouillée. Je caresse les plis en pressant ma bouche sur la sienne et j'avale son cri.

Elle bouge les hanches contre mon doigt et j'en ajoute un autre, puis mon pouce, que j'utilise pour caresser son clitoris. Je fais des mouvements lents, l'embrasse doucement, le cerveau au ralenti tandis que je la porte plus près de l'orgasme. Puis plus près.

Elle est réactive. Très réactive. Je n'ai pas envie que ça s'arrête. Je veux me souvenir de cet instant pour toujours et j'ai peur qu'il ne me sorte de l'esprit quand je me serai endormi. Parfois, quand je suis défoncé, j'oublie. Et la came que j'ai fumée plus tôt était bonne. Trop bonne, du genre à vous faire tout oublier, parce que c'est généralement ce dont on a envie quand on fume de la beuh.

Mais je ne veux rien oublier de tout ça. Ce moment est l'un des plus importants de ma vie. Je suis sur le point de faire jouir Chelsea pour la première fois avec ma main.

Ce n'est pas un moment dont je peux nécessairement parler en public, mais il m'appartient. Il est tout à moi et je ne veux jamais l'oublier.

— Owen.

Elle prononce mon nom dans un souffle, contre mes lèvres, et le son de sa voix m'échauffe le sang. Je lui humecte les lèvres puis glisse ma langue dans sa bouche, la réduisant au silence.

J'enfonce mon index en elle et sa chair étroite, douce et chaude m'enserme. Ce serait fantastique de la sentir autour de mon sexe. Trop même. Je jouirais probablement en quelques secondes.

Je pourrais presque jouir seulement en y pensant.

Elle bouge contre ma main, balançant les hanches, et cambre le dos en essayant de me faire plonger plus loin. J'ajoute un autre doigt tandis que mon pouce caresse son clitoris d'avant en arrière, et elle soulève les hanches, les pieds plantés dans le matelas, les jambes écartées.

Je l'observe, fasciné par ses réactions. Elle scande mon nom, disant des choses que je n'arrive pas à comprendre, et je plie le doigt en elle, presse mon pouce contre son clitoris. Elle s'immobilise, les lèvres entrouvertes, les yeux fermés.

Puis elle jouit et son corps entier se met à frissonner. Je peux sentir son orgasme dans toute son intensité, le tremblement et les pulsations rythmées à l'intérieur de son corps autour de mon doigt.

J'ai l'impression d'assister à un petit miracle. Son corps réagit spontanément. C'est magnifique. Elle s'enfonce dans le matelas, molle et satisfaite, tremblante, les jambes écartées, son sexe rose toujours visible.

Mince.

Si je pouvais plonger pour me perdre en elle en ce moment, je le ferais.

Mais je vais me retenir. Pour une fois dans ma vie, je ne vais pas me montrer égoïste. Je vais donner sans prendre. Peu importe combien c'est dur.

Je retire lentement mes doigts de son corps et me penche pour l'embrasser avant de les porter à mes lèvres et d'inspirer son parfum, de la goûter.

La prochaine fois que je la ferai jouir, je crois que ce sera avec ma bouche.

— Je rêve ou tu viens de te lécher les doigts ?

Elle pousse un soupir tremblant et je lui touche les lèvres de ma main, suivant les contours avec mon index, celui que je viens d'enfoncer profondément en elle.

— Je te promets que la prochaine fois, je te fais un cuni. Goûte-toi, lui dis-je, me faisant l'effet d'un enfoiré obscène, mais je m'en fiche.

La chaleur me monte dans le ventre tandis qu'elle sort timidement la langue et goûte, la curiosité peinte sur ses traits.

— C'est salé, murmure-t-elle.

Je m'étends à son côté et effleure son front de mes lèvres.

— C'est délicieux.

Elle passe son bras autour de mon corps et se blottit contre moi, le visage sur mon torse. La chambre est plongée dans le silence et j'entends encore sa respiration rapide. Je passe les doigts dans ses cheveux emmêlés, encore et encore, espérant l'apaiser.

— C'était...

Sa voix meurt dans le silence.

— Bien ? Correct ? Moyen ?

Chelsea glousse et dépose un baiser sur ma poitrine.

— C'était merveilleux et tu le sais.

— Je suis content de te l'entendre dire.

Mon sexe me fait mal, me rappelant que moi aussi, j'ai des besoins, mais j'intime à l'obsédé que je suis de garder ses distances.

— Mais... et toi ? Tu ne veux pas...

— Jouir ? Pas ce soir, Chel's. Ce soir, c'est pour toi.

Je dépose un autre baiser sur son front. J'ai besoin qu'elle sache combien elle compte pour moi, même si je ne suis pas sûr de parvenir à l'exprimer avec des mots.

Alors je reste silencieux, me contentant de la serrer contre moi, essayant de calmer les battements de mon cœur. J'aime l'impression de vide qui continue à m'habiter l'esprit. Je pourrais m'endormir comme ça.

Si une certaine Chelsea voulait bien arrêter de gigoter contre moi.

— Mais tu ne...

J'adore le fait qu'elle n'arrive pas à le dire. C'est mignon.

— Bandes pas ? Bien sûr que si. Tu veux toucher ?

— Non !

Elle marque une pause et étouffe un éclat de rire.

— Oui, dit-elle timidement. J'en ai envie. Vraiment.

— Alors, vas-y.

Je m'écarte très légèrement pour m'allonger sur le dos, la défiant presque de m'attraper. Je retire mon bras de sous elle et croise les mains derrière la tête, décidant d'afficher une attitude nonchalante et décontractée.

Mais sous la surface, j'ai les nerfs à vif. Mon corps hurle son envie qu'elle me touche. Je doute qu'elle en ait le courage.

CHELSEA

APRÈS CE QU'IL VIENT DE ME FAIRE, IL N'EST PAS QUESTION QUE JE NE LUI DONNE RIEN EN RETOUR.

Je tremble de tous mes membres. Je n'ai jamais été à l'aise lorsque je me masturbais. J'ai lu des livres qui provoquaient des picotements de plaisir dans mon entrejambe et j'ai essayé de me toucher quelques fois, mais je n'ai jamais été à l'aise.

J'ai vécu tellement protégée, avec des parents qui ne parlaient jamais de sexe, alors que mon père passait son temps à coucher avec toutes les femmes qu'il rencontrait. Cette contradiction ferait le bonheur de n'importe quel psychiatre, j'en suis certaine.

J'ai lu suffisamment et j'ai assez vu de films pour savoir que le sexe peut être une expérience fantastique. D'habitude, ça m'effraie, mais pas avec Owen. Et la manière dont il m'a touchée... *Incroyable.*

C'était merveilleux.

Il pense que je ne vais pas le caresser en retour. Je le vois au ton taquin qu'il a pris et à son air suffisant, tandis qu'il se met sur le dos, les mains croisées derrière la tête, un petit sourire supérieur sur le visage.

Je me redresse sur un coude et l'examine attentivement. Je commence par son cou large et musculeux, puis ses épaules fermes, son torse splendide. Ses tétons sont plats, marron et petits et sa peau tannée est tendue sur ses muscles durs et magnifiquement dessinés. Son ventre est plat. La ligne sombre qui mène à son pubis et à son érection me fascine. Sans réfléchir, je tends la main, passe les doigts sur le duvet doux. Plus bas, toujours plus bas, jusqu'à ce que j'effleure son sexe.

Il bouge et se tortille sous le tissu de son boxer et je retire la main comme s'il m'avait mordu.

Owen se met à rire et je lui lance un regard assassin.

— Ne te moque pas, dis-je d'un ton guindé.

— Ah, Chel's, jamais. Tu es juste trop mignonne.

Il prend ma joue dans sa main, son pouce caressant ma peau.

— Tu n'as jamais touché un mec avant, je me trompe ?

— Non.

Je me sens idiote, sans expérience, mais je ne devrais pas m'en faire. Quand aurais-je trouvé le

temps de faire quelque chose comme ça ? J'ai été seule et peu sociable pendant la plus grande partie de mon adolescence. Les garçons n'ont jamais fait attention à moi.

À présent, le plus beau que j'aie jamais vu est allongé dans un lit avec moi, me dit que je suis belle, m'embrasse et me porte à l'orgasme à l'aide de ses doigts.

C'est une sensation assez grisante.

— On va libérer la bête.

Il se met à enlever son caleçon et je ris en entendant ses mots, les mains effleurant ses cuisses fermes, ses mollets soyeux. Puis son boxer est autour de ses chevilles et il le jette sur le sol d'un coup de pied. Nu devant moi, il reprend sa position nonchalante et je ne peux que l'admirer.

J'observe son érection, fascinée par sa forme, la manière dont son sexe se courbe vers son ventre. Il est épais et couvert de veines saillantes. Son gland a la forme d'une prune et un liquide crémeux sort du bout.

J'enroule les doigts autour, m'émerveillant du fait qu'il fasse paraître mes mains toutes petites. Il n'est pas effrayant, mais il n'est absolument pas petit, et je me souviens de l'inconfort que j'ai ressenti quand il a glissé un doigt en moi.

Et il est censé pouvoir faire entrer ça ? Tout mon corps se contracte à cette pensée.

— Tu vas la tenir ou faire quelque chose avec ?

Il a la voix tendue. On dirait presque qu'il souffre.

— Qu'est-ce que tu as envie que je fasse ?

Il tend la main et prend la mienne, serrant son érection, me montrant ce qu'il aime. Il se tient fermement, tirant par à-coups, et je suis son exemple, tendant la main pour caresser ses testicules parce que tant qu'à me lancer...

Pourquoi pas ?

— Oui. Comme ça, m'encourage-t-il, retirant sa main de telle sorte que je suis seule à le caresser.

Je suis tantôt violente, tantôt douce. Je fais mon possible pour le rendre aussi fou que moi, il y a quelques instants. Je suis le contour de ses veines gonflées avec le bout de mes doigts. Il tremble sous ma main, tout son corps tendu, la sueur perlant sur sa peau. Je sens son odeur. J'ai envie de le goûter.

Il aime ça et ça me plaît aussi. J'aimerais avoir le courage de le prendre dans ma bouche, de lécher le bout de son sexe. J'en ai envie, mais... Et si je m'y prenais mal ? Et si je faisais n'importe quoi ? Et s'il finissait par se moquer de moi ?

Je ne sais pas si je le supporterais.

— Il n'y a pas de manuel qui explique comment toucher ma queue, Chel's.

Ses mots, en particulier le dernier, font monter le rouge à mes joues, d'autant qu'il est tellement proche de ce qui me trotte dans l'esprit... Je ne sais pas du tout quoi faire ni comment m'y prendre.

Je lui demande dans un souffle :

— Et si je fais n'importe quoi ?

— Bébé. Tu me caresses et j'adore ça.

J'aime qu'il m'ait appelée « bébé ».

— Lance-toi. Caresse-moi. Je suis tellement proche de l'explosion que je vais probablement jouir sur tes doigts dans quelques secondes, alors prépare-toi.

Euh. Waouh.

Il dit cela d'un air tellement décontracté. J'aimerais être aussi décomplexée.

Je le tiens dans ma main et me mets à la déplacer de haut en bas en accentuant la pression avant de la relâcher. Il me prend le menton et me force à lever la tête, m'embrassant jusqu'à ce que j'en perde le souffle. Il est tout autour de moi, sa bouche sur la mienne, sa langue mêlée à la mienne. Je le caresse et il donne des coups de hanche. De son autre main, il me montre encore une fois ce qu'il aime et il arrache sa bouche de la mienne, haletant bruyamment. J'ouvre les yeux et vois une expression d'agonie se former sur ses traits.

— Putain. Chel's, je vais...

Puis il jouit sur mes doigts, comme il l'avait annoncé. Mon poing est humide et collant et je l'observe avec fascination tandis qu'il se laisse emporter par son orgasme devant moi. Exactement comme moi avant lui.

C'est tellement intime, tellement beau, que j'en suis abasourdie. Je viens de partager une expérience fantastique avec Owen, quelque chose que je n'avais jamais partagé avec personne. Je ne sais pas quoi dire ni comment réagir.

Alors je suis son exemple. On se dirige tous les deux vers la salle de bains pour se nettoyer dans l'obscurité, pour ne pas se voir nus sous la lumière crue d'une lampe. Je crois qu'il sait que je suis un peu étourdie et que je ressens encore de la timidité, malgré ce qui vient de se passer. Il m'attire dans ses bras après que je me suis lavé les mains, m'embrassant tendrement, si tendrement que je me fonds en lui, nos poitrines nues pressées l'une contre l'autre, et les battements de mon cœur s'accélèrent.

— Il faut qu'on dorme, murmure-t-il contre mes lèvres.

Je hoche la tête.

— Je veux partir tôt. Il faut absolument que je rende ce devoir.

— Toujours l'étudiante consciencieuse...

Il dépose un baiser sur le bout de mon nez et me prend par la main, me guidant hors de la salle de bains, vers le lit.

— Viens, Chel's. Je vais te border.

Je reste derrière lui pendant qu'il regonfle les oreillers et tire les couvertures, le regard rivé sur ses fesses fermes. Même sous la lumière tamisée, je le vois, et je me fiche qu'il me surprenne en train

de l'observer.

S'il pense que j'ai un joli derrière, il devrait regarder le sien. J'ai presque envie de m'éventer, tellement il est sexy.

— Allez, grimpe, dit-il en agitant la main, et je m'exécute, restant allongée et immobile tandis qu'il tire les couvertures jusqu'à mon menton.

Il dépose un baiser sur mon front, puis fait le tour du lit pour grimper à côté de moi.

Il s'allonge sur le flanc et m'attire vers lui. Je me tourne pour lui faire face, reprenant la même position qu'auparavant, et ferme les yeux, écoutant les battements de son cœur sous mon oreille. Ses doigts sont emmêlés dans mes cheveux, je sens son souffle contre mon front et je crois qu'il dit quelque chose que je n'entends pas. Je suis trop éreintée, trop ensommeillée pour comprendre.

Mais je sais une chose : je ne me suis jamais sentie aussi en sécurité et comblée de toute ma vie.

Chapitre 16

CHELSEA

JE L'ATTENDS, COMME D'HABITUDE. IL EST TOUJOURS EN RETARD. OWEN N'EST ARRIVÉ QU'UNE SEULE fois à l'heure, lors de notre premier rendez-vous officiel, quand il essayait de m'impressionner. En général, il a environ dix minutes de retard.

Je le lui pardonne. Après tout, il est presque mon petit ami, non ?

Un sourire se forme sur mes lèvres tandis que je regarde mes messages, faisant défiler la liste interminable de textos qui émanent de ma mère. Elle m'en envoie en permanence. Heureusement qu'on a un forfait illimité, sinon on dépenserait une fortune en factures téléphoniques chaque mois.

Elle a vraiment besoin d'un hobby. Je suis fatiguée qu'elle s'inquiète pour moi. Ces derniers temps, elle n'arrête pas de parler de papa, et je ne sais pas pourquoi. Il ne fait plus partie de nos vies. Je croyais qu'elle avait demandé le divorce.

J'ai aussi reçu un message de Kari qui me demande si je rentre à la maison ce soir. Elle dit qu'elle ne se sent pas bien et que je ferais mieux de l'éviter si je ne veux pas tomber malade. On est mercredi et, normalement, je travaille de nuit, mais je suis allée voir mon patron hier matin pour lui demander si je pouvais avoir un emploi du temps allégé. Il a accepté et a changé mes horaires de telle sorte que je ne travaille plus aussi tard, et je n'ai perdu que quatre heures de service.

C'est parfait pour moi. Je ne suis pas une fan du service de nuit et je sais qu'Owen non plus. Alors j'ai modifié mon emploi du temps pour lui faire plaisir.

Je lui écris :

Je ne travaille pas ce soir, alors je crois que je vais peut-être aller chez Owen.

Une nuit seule avec lui dans une chambre d'hôtel et tu es devenue une vraie traînée.

Je souris et secoue la tête. Je sais qu'elle me taquine.

Tu as raison. Je suis une véritable traînée.

Youpi ! Je suis fière de toi. Les traînées en force !

Je ris et commence à répondre quand une large main se pose sur mes yeux ; je me fige. Je reconnais ce parfum familier d'automne et de pins, mais je joue le jeu.

— Devine qui c'est ?

La voix grave d'Owen m'enveloppe et je frissonne.

— Mmmh, je ne sais pas.

Il glousse.

— Est-ce que tu viens de te traiter de traînée dans un texto à Kari ?

— Oh, non. Tu n'étais pas censé voir ça.

J'essaie de m'arracher à son étreinte, mais il ne me lâche pas. Il presse l'arrière de ma tête contre son torse. Il est tellement chaud et ferme. J'essaie de me mettre en colère sans y parvenir.

— Allez, Owen.

— J'ai une surprise pour toi. Tu es prête ?

Il a toujours la main devant mes yeux, bloquant ma vue, et je croise les bras, légèrement agacée. Je n'ai jamais vraiment aimé ce genre de jeux. Ils me mettent mal à l'aise.

— Je suis prête, lui réponds-je d'un ton un peu exaspéré.

— Garde les yeux fermés jusqu'à ce que je te dise de les ouvrir, d'accord ?

Je me redresse et serre mon téléphone dans ma main, la tête basse. Je ne voulais pas qu'Owen lise ce texto, mais j'imagine qu'il n'a pas pu s'en empêcher.

C'est vraiment embarrassant.

Il retire sa main et j'entends un léger froissement, puis il pose quelque chose devant moi.

— Très bien, tu peux les ouvrir, maintenant.

Je baisse les yeux et découvre une jolie rose sur la table. Elle a les pétales refermés, pas encore prête à éclore. Je la prends en faisant attention aux épines et la porte à mon nez, inhalant l'odeur riche. Même en bouton, elle sent merveilleusement bon.

— C'est magnifique, dis-je en faisant tourner la tige entre mes doigts.

Il s'assied en face de moi, un petit sourire aux lèvres.

— Elle te plaît ?

— Oui.

Aucun garçon ne m'avait jamais offert de fleurs.

— Je l'adore.

— Elle m'a fait penser à toi.

Son sourire s'élargit et il prend un air mutin.

— Elle est du même rose que...

— Non, ne dis rien.

Je tends le bras par-dessus la table et plaque la main sur sa bouche pour le faire taire.

Je serai mortifiée s'il dit quelque chose d'obscène. J'ai toujours du mal à le regarder en face. On ne s'est pas vus depuis notre voyage improvisé, et je me sens timide.

Il lève les yeux au ciel et je laisse retomber ma main de son visage, me rasseyant sur ma chaise et lui lançant un regard entendu.

— J'allais dire « tes lèvres », rétorque-t-il. Qu'est-ce que tu croyais ?

— Tu le sais très bien.

J'agite la main, les joues rouges d'embarras.

— J'espérais qu'on pourrait terminer cette séance sans parler de ce qui s'est passé.

— Vraiment ? C'est bien dommage, Chel's. Moi, j'espérais passer l'heure entière à parler de ce qui s'est passé. Pour le revivre un peu. Peut-être t'embrasser et te convaincre de venir chez moi ce soir, quand tu auras terminé ton service.

— Tu veux vraiment que je vienne après mon service, à deux heures du matin ?

Je suis surprise.

— Je veux te voir autant que possible.

Il tend la main par-dessus la table et prend la mienne, entrelaçant ses doigts dans les miens, pressant nos paumes l'une contre l'autre.

— Je te l'ai déjà dit, tu te souviens ?

Je pose la rose sur la table et la contemple, passe les doigts sur les pétales doux comme du velours.

— Owen. Qu'est-ce que tu allais vraiment dire à propos de cette rose ?

— Je te l'ai dit : sa couleur m'a fait penser à tes lèvres.

— Vraiment ?

Je lève la tête et nos regards se croisent.

Il sourit.

— Ah, et aussi à tes tétons, étant donné qu'ils ont la même teinte rosée.

— Oh !

J'essaie d'arracher ma main de son étreinte, mais il ne me lâche pas.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies dit ça.

— C'est toi qui m'as posé la question.

Il hausse les épaules et me serre brièvement la main.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu veux venir ce soir ? Je me fiche de l'heure. Je vais rester debout et t'attendre.

Je suis choquée de la manière décontractée qu'il a de se comporter avec moi, comme si c'était parfaitement normal pour lui de m'inviter à le rejoindre en pleine nuit, choquée qu'il parle si nonchalamment de lèvres et de tétons, me tient la main et m'adresse ce petit sourire qui lui est propre.

Je ne parviens à penser qu'à ses mains sur mon corps, en moi. J'avais les miennes partout sur lui. Je l'ai caressé dans des endroits interdits et j'ai assisté à l'un des actes les plus intimes qui puissent se dérouler entre deux personnes, et il est assis là, comme si de rien n'était, à parler de travail, de cours et de tétons.

— Je suis allée au restaurant hier matin pour parler à mon patron.

J'inspire profondément et enroule les doigts autour de ceux d'Owen.

— Je ne travaille plus de nuit.

— C'est une bonne nouvelle. Je détestais l'idée de te savoir dehors si tard.

— Je me faisais toujours déposer par une de mes collègues.

Je hausse les épaules, contente qu'il s'inquiète tant de ma sécurité.

— Quand même. Ce n'était pas sûr.

Son regard s'adoucit, me rappelant la couleur de l'herbe par une chaude journée d'été.

— Alors tu peux venir plus tôt ?

— Tu n'as pas entraîné ?

— Seulement jusqu'à six heures. Je ne travaille pas non plus ce soir. J'ai décidé de ne pas travailler autant que j'en avais l'intention à l'origine. Je ferai plus d'heures au *District* après la fin de la saison de football.

— Eh bien, ça me va.

C'est parfait. Son emploi du temps est tellement surchargé que j'avais peur de ne jamais le voir.

— Il y a quelque chose d'autre que je voulais te montrer.

Il sort un classeur de son sac à dos avant de le poser sur la table qui nous sépare.

— C'est mon dossier d'écriture d'invention.

— D'accord.

J'ouvre lentement le classeur et découvre une grosse pile de feuilles comportant les écrits d'Owen. La liste des devoirs est agrafée sur le côté gauche et il a coché ceux qu'il avait faits.

— On dirait que tu as rattrapé ton retard.

— C'est le cas.

Il place le classeur devant lui et fouille dans les papiers jusqu'à ce qu'il en sorte une feuille.

— Lis celui-ci.

Je lui prends la feuille des mains, remarque les mots imprimés sans les voir.

— De quoi ça parle ?

— De toi.

— Oh.

Je suis sans voix. Il est si tendre, si gentil. Je ne sais pas ce qui l'a transformé à ce point.

Je retire ma main de la sienne et pose la feuille juste devant moi pour pouvoir la lire.

Rose et douce

Perlée de rosée et chaleureuse

Ma jolie fleur

Est mon foyer

Je la serre dans mes bras

Exauce ses désirs

Et quand j'en ai fini

C'est moi qui suis comblé

Mon corps entier brûle. Je sais à quoi il fait référence. Il est absolument dévastateur.

De la manière la plus merveilleuse dont une personne peut l'être.

— Owen...

J'examine les mots couchés devant mes yeux et je sens son regard posé sur moi.

— C'est...

— C'est pas mal, non ? Je ne suis pas un grand poète et je ne sais pas faire de rimes, mais j'ai écrit ça hier soir et je me suis dit que c'était assez proche. Ce n'est pas un poème rimé, mais presque, tu vois ce que je veux dire ?

Je garde le silence en relisant son poème encore et encore. À la surface, les mots semblent innocents.

— Ouais, j'ai fait mes devoirs tout seul hier soir après l'entraînement. Tu y crois ?

Je perçois la fierté dans sa voix et je relis ses mots, m'attardant sur la partie où il appelle sa petite rose son foyer.

Est-ce qu'il ressent vraiment ça pour moi ?

— C'est très bon.

J'ai rassemblé assez de courage pour lever enfin les yeux vers lui. Il est adossé contre sa chaise, les jambes étendues, un air d'immense satisfaction peint sur son beau visage.

— C'est ce que je pensais.

Il sourit, posant ses mains jointes sur sa poitrine.

— Tu as compris de quoi ça parlait ?

— Bien sûr que oui. Je ne suis pas idiote.

— Je n'ai jamais dit ça.

Son sourire s'élargit.

— Je commence à penser que tu es ma muse, Chel's. Ma source d'inspiration.

Mes joues prennent une teinte semblable à celle de la rose posée devant moi.

— Tu ne crois pas que ta prof va comprendre de quoi ça parle ? Elle va peut-être se sentir offensée.

— Je m'en fiche, réplique-t-il en haussant les épaules. C'est assez amusant, d'écrire des poèmes sur des choses si... personnelles.

J'ai à la fois envie de le gifler et de l'embrasser.

Il se redresse, tire une autre feuille du classeur, puis la fait glisser vers moi.

Timide et rougissante, elle ne se donne à personne.

Je fais le vœu de gagner son cœur d'une caresse.

Tout en douceur, les doigts légers, je l'explore tandis qu'elle s'ouvre...

Je la caresse et l'attire contre moi.

Tout contre moi.

Je la fais trembler.

Jusqu'à l'anéantir.

Ses pétales dispersés au vent, sa beauté démolie.

Tout ça par ma main.

À présent, elle est tout pour moi.

— J'avais deux exercices poétiques, explique-t-il sur le ton de la conversation tandis que mon esprit bouillonne.

Il écrit sur ce qui arrive entre nous, les moments les plus intimes qu'on a partagés. Il les enregistre et les immortalise.

— Je ne sais pas lequel je préfère. Je trouve qu'ils sont tous les deux pas mal du tout.

— Tu as écrit celui-ci il y a longtemps ?

Je l'observe avec attention.

— Euh... ouais.

Il a enfin la décence de se montrer gêné.

— Le soir où tu es venue m'aider et où on a mangé chinois.

— Mais on ne s'était même pas...

Embrassés ? Touchés ? Rien ne s'était vraiment passé entre nous à ce moment.

— J'ai beaucoup d'imagination.

Son sourire s'évanouit. Son regard s'assombrit et un voile intense semble le recouvrir, nous recouvrir tous les deux, me laissant sans voix.

— J'ai l'impression que le poème que tu viens de lire décrit à la perfection ce qui s'est passé entre nous avant-hier. Peut-être que je peux prédire l'avenir. Je ne sais pas. J'ai l'air d'un fou.

Incroyable.

Je n'arrive pas à parler ni à penser. Qu'est-ce qui est en train d'arriver ? Il y a seulement quelques jours, j'étais désespérée. Je pensais qu'il voulait qu'on soit juste amis. À présent, il écrit des poèmes sur notre vie sexuelle naissante et me regarde comme s'il voulait m'arracher mes vêtements et me prendre sur la table.

— Dis-moi que tu viens ce soir, Chel's. Peut-être qu'on pourrait faire des choses qui vont m'inspirer un poème... ?

Son sourire réapparaît, contagieux et tellement adorable que je ne peux pas m'empêcher de le lui rendre.

— D'accord. Je viens.

J'essaie d'avoir l'air exaspérée, mais on sait tous les deux que c'est un mensonge.

Je meurs d'envie d'aller chez lui et de passer du temps avec, seule.

— Si tu as de la chance, tu vas jouir toute la nuit, murmure-t-il.

Je cligne des yeux, choquée, mais incertaine d'avoir bien compris.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Je veux qu'il répète, qu'il confirme que j'ai bien entendu.

— Rien.

Il arbore un air innocent et peu crédible. J'ai envie de lui mettre une gifle, puis de l'attirer vers moi et de l'embrasser.

— Tu peux m'aider avec mon anglais ? J'ai un examen demain.

Comment pourrais-je refuser ? Après tout, je suis encore sa tutrice.

Sa petite amie.

Sa rose.

Son foyer.

OWEN

JE SUIS HEUREUX, PLUS QUE JE NE L'AI ÉTÉ DEPUIS LONGTEMPS, SINON DEPUIS TOUJOURS. LA SAISON DE football se passe bien. J'ai allégé mon emploi du temps au travail parce que je ne pouvais plus suivre la cadence. J'ai besoin de quelques heures de liberté dans la semaine pour me détendre.

Et j'ai l'intention de passer chacune d'entre elles en compagnie de Chelsea.

Je suis chez moi. J'attends l'arrivée de Chelsea sur le canapé, en regardant la télévision avec Wade. Elle m'a envoyé un texto il y a un quart d'heure, me disant qu'elle arriverait trente minutes plus tard et qu'elle apporterait le repas.

Sachant que mon estomac crie famine et que je suis impatient de la voir, j'espère qu'elle va bientôt arriver.

— Des m'a dit que vous vous étiez disputés, tous les deux, lance Wade sur le ton de la conversation, mais je sais qu'il cherche à en savoir plus.

— Ouais.

Je hausse les épaules. Je n'ai pas vraiment d'information majeure à lui donner.

— Ce n'était rien. Je lui ai dit que j'en avais marre qu'il joue les squatteurs.

— Mec, ce n'est pas un squatteur et tu le sais. Il nous fournit toute la beuh qu'on pourrait désirer et parfois, il apporte même de la bière. Qu'est-ce qu'on peut lui demander de plus ?

— Mmmh, je ne sais pas. Peut-être que je n'aime pas avoir un dealer qui traîne tout le temps chez moi, je marmonne, agacé d'avoir de nouveau cette conversation. Il deale ici, Wade, merde. Je ne vais pas le laisser faire. Plus maintenant. Et je lui en ai déjà parlé. Je ne sais pas ce que tu veux que je dise de plus.

— Alors tu ne veux plus qu'il traîne ici.

Ce n'est pas une question. Wade a l'air furieux.

Génial...

— Je n'ai jamais dit ça. C'est juste que... j'essaie de redorer mon image.

La culpabilité d'avoir fait des choses avec Chelsea alors que j'étais défoncé plane encore au-dessus de ma tête.

— Après tous les problèmes que j'ai eus ces derniers temps, je ne veux plus voir ce genre de

choses ici. Il faut que je fasse attention.

— Allez, Owen. Ça a tout à voir avec cette petite tutrice, je me trompe ? Du moins, c'est ce que Des a dit, me lance Wade.

Putain de Des.

Il faut qu'il apprenne à garder les choses pour lui.

— D'accord, disons que ça a quelque chose à voir avec Chelsea. Mais elle n'est pas la seule raison pour laquelle je ne veux plus que Des traîne par ici.

Comment est-ce que je peux expliquer ça sans passer pour un gosse geignard ?

— Ma mère... tu sais qu'elle est toujours dans les parages pour fumer un pétard avec moi, ou pire. Si j'arrête, j'élimine l'une des deux raisons pour lesquelles elle veut me voir.

Et ça fait mal, de savoir que maman n'a que deux raisons de me voir, et qu'elles sont toutes les deux minables.

— C'est quoi, l'autre raison ?

— L'argent. Elle a toujours besoin que je lui fasse la charité. Elle est incapable d'économiser le moindre dollar. Si elle a de la monnaie dans les poches, elle court la dépenser.

Je n'ai pas eu de nouvelles depuis un moment. La dernière fois, je lui ai dit de ne pas me contacter pendant deux semaines et jusqu'ici, elle s'y est tenue.

Mais ces deux semaines arrivent bientôt à leur terme et je ne doute pas un seul instant qu'elle sera de retour en une seconde pour fouiner, cherchant à se faire payer.

— Tu sais que si tu te débarrasses de la beuh, elle va juste te demander plus d'argent pour en acheter ailleurs, me fait remarquer Wade.

J'y ai déjà pensé. J'ai déjà pensé à tout.

— Ce n'est pas grave. Au moins, ce n'est pas moi qui la lui fournis.

— Pas directement.

Merde.

Wade a raison. Je déteste ce qu'est devenue ma mère, ce qu'elle m'oblige à faire. Je suis odieux avec elle et je la méprise, mais elle est toujours odieuse avec moi d'abord. Elle ne me donne pas le choix. C'est notre relation dysfonctionnelle, et je suis jaloux de Fable. Au moins, elle n'est pas obligée d'avoir affaire à elle. Elle a été assez forte pour couper tout lien et lui tourner le dos.

Pourquoi je suis incapable de faire ça ? Pourquoi je me sens toujours tellement coupable quand elle me regarde et me supplie de lui donner de l'argent, de la drogue, un briquet pour ses putains de cigarettes ?

Pourquoi est-ce qu'elle est aussi mal dans sa peau ? Pourquoi je ne peux pas avoir une mère normale, comme tout le monde ? Je ne la supporte pas. Et ça me fait mal d'avoir à le penser, et encore plus de le dire à haute voix.

— Dis à Des que je ne suis pas en colère contre lui. Dis-lui juste que... j'ai besoin qu'il prenne du recul, seulement pendant un temps. Il faut que j'essaie de me débarrasser de ma mère, je déclare, me sentant mal.

— Je lui transmettrai le message. Il faut juste que tu saches que si tu essaies de le faire sortir de nos vies, je serai furieux. J'aime bien Des. C'est l'un de mes meilleurs amis aussi, tu sais.

— Je comprends, mec. J'aime bien Des, moi aussi.

Malgré le fait qu'il soit un dealer, mais je suis mal placé pour le juger, avec ma mère *white trash* et sa vie de paumée.

On cogne à la porte et je bondis du canapé pour aller ouvrir. Je trouve Chelsea debout sur le seuil, mignonne comme tout, dans le sweat-shirt des 49ers que je lui ai acheté et un pantalon de yoga, ses cheveux ramenés en queue de cheval. Elle tient entre ses doigts un énorme sac en papier marron et elle a un petit sourire qui lui incurve le coin des lèvres.

— Salut, dit-elle doucement, avec un regard plein de chaleur.

Tout en elle est magnifique.

Merde.

Je suis complètement mordu. Je me demande si elle ressent la même chose.

— Salut.

Je prends sa main libre et la tire à l'intérieur, claquant la porte et la fermant à clé derrière elle.

— Tu es belle.

— Je suis habillée comme une clocharde, dit-elle en levant les yeux au ciel.

— C'est une façon de voir le sweat-shirt que je t'ai offert...

Je porte sa main à mes lèvres et embrasse ses phalanges, prenant plaisir à voir ses paupières trembler légèrement quand je touche sa peau.

— ... et de montrer que tu cherches à m'impressionner ce soir.

— Owen.

Elle penche la tête vers Wade, toujours sur le canapé.

J'oublie tout le temps qu'elle n'est pas entièrement à l'aise avec l'idée qu'on soit ensemble devant quelqu'un d'autre. Je me fiche de ce que peut dire Wade, mais c'est parce que je le connais depuis toujours.

Ma pauvre et nerveuse Chelsea le connaît à peine. Alors je ne peux pas lui en vouloir.

— C'est juste Wade, Chel's.

Je dépose un baiser sur ses lèvres, puis lui prends le sac des mains, surpris de voir qu'il est si lourd.

— Qu'est-ce que tu as apporté à manger ?

Quoi que ce soit, ça sent sacrément bon. Mon estomac gronde de plus en plus fort à chaque seconde qui passe.

— J'ai pris des plats chez le traiteur indien.

Elle a l'air contente d'elle. Je crois qu'elle a compris ce que j'aimais manger. Mon régime se résume essentiellement de pizzas, de fast-food et de... pizzas. De bière, de soda, de bière et... c'est à peu près tout.

— J'espère que tu aimes. Je n'ai essayé qu'une fois.

En apportant le sac sur la table, je lui avoue :

— Je n'ai jamais mangé indien.

— C'est vrai ?

Elle a l'air incrédule tandis qu'elle entre dans la cuisine.

— Eh bien, j'ai apporté une grande variété de plats, alors tu devrais trouver quelque chose qui te plaît.

Elle attrape des assiettes et des couverts comme si elle vivait ici. Et j'aime la voir aussi à l'aise chez moi. Elle cadre dans le décor. J'ai envie qu'elle soit là.

J'aime l'avoir avec moi.

— Wade, tu peux te joindre à nous si tu veux. Tu aimes la nourriture indienne ? crie-t-elle depuis la cuisine en remontant ses manches.

Elle ouvre le robinet et se lave les mains.

— Je n'en ai jamais mangé non plus, répond-il.

— Il y en a plein. Il faut que tu viennes goûter. Je pense que ça va te plaire.

Elle ferme le robinet, se sèche les mains, puis attrape une autre assiette avant de tout apporter sur la table et on s'installe.

Je n'arrive pas à détourner le regard d'elle. Elle est complètement différente de la fille que j'ai rencontrée il y a seulement quelques semaines. La première version de Chelsea était timide, silencieuse, peu sûre d'elle-même. Cette nouvelle version est toujours un peu réservée, un peu mal à l'aise, mais il y a quelque chose qui a changé en elle.

Une sorte de confiance. Elle transparaît dans la manière dont elle se déplace, parle, me regarde. Je le sens. Je le vois. Je l'entends. Je prends conscience que ma petite Chelsea Rose a ouvert ses pétales.

Et je ne peux pas m'empêcher de penser que j'y suis pour beaucoup.

Chapitre 17

CHELSEA

— C'ÉTAIT UNE VRAIE TORTURE, MURMURE OWEN À LA MINUTE OÙ LA PORTE DE SA CHAMBRE SE referme derrière lui.

Il m'attire dans ses bras, me plaque contre la porte et se penche pour m'embrasser.

Je me fonds en lui, enroulant les bras autour de son cou, enfouissant les mains dans ses cheveux. Je sens sa bouche sur la mienne, ferme mais douce, chaude et humide, sa langue qui glisse contre la mienne – une onde de soulagement me traverse, mêlée de désir, à cette connexion. Je l'ai attendue et désirée toute la soirée.

On a passé des heures sur ce canapé avec Wade assis à côté de nous, à regarder un film auquel je n'ai pas vraiment prêté attention. Je ne le pouvais pas. Owen n'arrêtait pas de me toucher, d'innocentes petites caresses qui ne voulaient rien dire et tout dire à la fois.

Il était assis près de moi, les doigts sur mon bras, et je sentais son souffle chaud sur mes cheveux chaque fois qu'il parlait. Le roulement de son rire vibrait en moi, me faisant frissonner. Les mots qu'il me murmurait à l'oreille, pestant contre le fait que Wade ne sache pas saisir une allusion, ses lèvres effleurant ma peau et me faisant trembler de tous mes membres, jusqu'aux profondeurs de mon âme.

J'exagère. C'est idiot. Je le sais, mais je m'en fiche. J'ai une obsession : Owen. Et je ne pourrais pas être plus heureuse.

Mais je suis aussi effrayée. Je ne suis que moi. Et lui, il est tellement... lui. Il a le sourire facile, le rire aux lèvres et une manière de me montrer exactement ce qu'il ressent. Comme maintenant, enserrée dans ses bras, ses larges mains expertes glissant sur mes flancs. Je le sens tout entier pressé contre moi. J'ai peur. Je suis exaltée, submergée, prête.

Tellement prête.

— Je n'arrive pas à croire que Wade n'ait pas compris que je voulais être seul avec toi, murmure Owen dans mon cou en y déposant de petits baisers. Heureusement que ce fichu film est terminé et qu'on a pu s'enfuir.

La sensation de ses mains sur ma peau est tellement agréable. Il les a glissées sous mon sweat-shirt et le fin tee-shirt que je porte en dessous, et ses doigts plongent dans la chair souple de ma taille. Il décrit de petits cercles à l'aide de ses pouces tandis qu'il m'embrasse en remontant lentement le long de mon cou. Je ferme les yeux, le serre fort dans mes bras, mes doigts tirant ses

cheveux alors que je me noie dans son étreinte.

— Putain, Chelsea, tu sens tellement bon, murmure-t-il juste avant de poser sa bouche sur la mienne.

Je l'entrouvre volontiers et je sursaute lorsqu'il me repousse pour m'enlever mon sweat-shirt. Il le jette sur le sol, l'irritation brûlant dans ses yeux tandis qu'il tend la main vers moi.

— Qui est l'abruti qui a acheté ce truc encombrant ?

Je ris et secoue la tête.

— Je ne sais pas : un type sexy que je viens de rencontrer et qui donne les baisers les plus délicieux sur le campus ?

Il hausse un sourcil.

— Seulement sur le campus ?

— Dans la ville entière ?

Je ris encore plus fort devant son silence.

— Dans toute la Californie ?

— C'est mieux.

Il m'embrasse de nouveau, doucement, lentement et si délicieusement que je pourrais jurer que mes genoux sont en train de se dérober sous moi. Heureusement qu'il me tient contre la porte.

— Même si je n'aime pas trop que tu compares mes baisers à ceux des autres types que tu as embrassés...

Je ne dis rien. Je peux sentir mes joues rosir, et il s'écarte légèrement pour me regarder.

— La liste des types avec qui j'ai été est courte au point que c'en est presque embarrassant.

Il a les deux sourcils haussés, maintenant.

— Je sais que tu n'as pas beaucoup d'expérience, mais...

Je termine sa phrase pour lui, me sentant honteuse :

— Même en matière de baisers.

Je suis complètement perdue et c'est un sentiment qui ne me plaît pas. Il le sait.

Le sourire géant qui barre son visage m'indique qu'il s'en fiche.

— Est-ce que c'est mal d'admettre que j'aime être ton premier mec pour beaucoup de choses ?

Il enroule ses mains autour de mes cuisses et me soulève, de telle sorte que je n'ai pas le choix, sinon de le laisser me porter dans son lit. Il me pose là, au milieu du matelas, où j'atterris avec un bruit sourd. Je regarde autour de moi et fais la grimace en voyant l'état de son lit. La couette est sur le sol à mes pieds et il n'y a ni drap ni couverture.

Je lui demande :

— Tu ne fais jamais ton lit ?

Je me redresse en m'appuyant sur mes mains.

Il hausse les épaules, puis retire son tee-shirt d'une main, le passant par-dessus sa tête avant de le jeter sur le sol.

— Pour quoi faire ? On va seulement le défaire, de toute façon.

Ses mots trahissent une promesse coquine, et un frisson d'impatience me traverse, grisant et intense. Mes tétons sont durs sous mon soutien-gorge et je presse mes cuisses l'une contre l'autre pour apaiser la tension qui se forme dans mon aine. Je laisse mon regard embrasser la montagne de peau nue devant moi.

Je meurs d'envie qu'il approche pour que je puisse le toucher.

— Tu sais que je t'ai promis quelque chose la dernière fois où on était ensemble, dit-il en me rejoignant sur le lit, le matelas grinçant sous son poids tandis qu'il rampe vers moi.

— Ah bon ?

Je recule jusqu'à ce que je sois adossée à une pile d'oreillers. Une lueur prédatrice brille dans ses yeux verts, qui m'effraie et m'exalte à la fois.

— Ouais.

Il est au-dessus de moi, ses genoux de chaque côté de mes hanches, me chevauchant. Je l'observe et enrôle mes doigts autour de la ceinture de son jean ; mes phalanges effleurent sa peau nue et chaude. Ses paupières papillonnent légèrement. C'est la seule réaction visible sous ma caresse.

— Je t'ai dit que j'allais te faire un cuni.

Je le lâche immédiatement. Mes joues brûlent tellement que j'ai l'impression qu'elles pourraient s'enflammer. Je ferme les yeux et l'entends glousser, son odeur épicée m'enveloppant tandis que j'inspire profondément.

— Ne sois pas timide, Chel's, murmure-t-il contre mes lèvres avant de m'embrasser. Tu sais que tu en as envie.

Il a raison. J'en ai envie. Tellement envie. Je veux tout ce qu'Owen est prêt à me donner. Il y a tellement de choses que je ne sais pas, tellement de choses qu'il pourrait me montrer. Quand je suis avec lui, je me sens avide, insatiable, complètement hors de contrôle.

Et ça me plaît.

— Je veux que tu y prennes du plaisir. Je veux m'assurer que tu es prête, dit-il d'une voix douce et solennelle.

Mon cœur se serre dans ma poitrine et je ne sais pas quoi répondre.

Mais il m'embrasse avant que je puisse dire ou faire quoi que ce soit, et c'est comme si sa langue savait exactement comment me faire perdre la tête. Mon esprit se vide et je ne parviens à me concentrer que sur sa langue mêlée à la mienne, ses mains douces qui caressent ma peau. Il m'encourage à retirer mon tee-shirt, ce que je fais sans réfléchir, ouvrant les yeux pour pouvoir le

regarder. Il me caresse la poitrine, sa bouche contre ma clavicule, ses doigts glissant sur mes seins. Il est si patient. Je suis surprise. Il est généralement impatient et impulsif dans la vie, sauf avec moi.

Jamais avec moi.

— J'adore te toucher, murmure-t-il.

Il saisit l'agrafe à l'avant de mon soutien-gorge. Elle se défait facilement et les bonnets tombent de chaque côté. Puis il les enlève, ses doigts et ses paumes effleurant ma chair sensible, et je frissonne.

— Tu as la peau douce.

Il fait glisser les bretelles le long de mes bras, retire mon soutien-gorge, puis dépose des baisers sur ma peau. Ses lèvres pincent l'un de mes tétons et il le prend dans sa bouche. Une décharge électrique me traverse l'entrejambe et je lisse ses cheveux en gémissant tandis qu'il prend ma chair entre ses lèvres.

J'aime la manière qu'il a de se repaître de moi.

Son impatience finit par avoir raison de lui et il m'arrache mon pantalon, m'enlevant ma culotte dans le même mouvement. Je les fais voler d'un coup de pied, essayant de combattre la gêne que je ressens à me retrouver nue devant lui. Je l'ai déjà été. Il m'a déjà vue comme ça, mais pas avec autant de lumière. Et sa lampe de chevet me déconcentre.

— Je ne vais pas l'éteindre, murmure-t-il en lisant dans mes pensées tandis qu'il enlève son jean et son caleçon.

J'essaie de ne pas le regarder, mais je ne peux pas m'en empêcher. Il est tellement bien bâti ; la virilité faite homme.

— J'ai envie de te voir.

Avant que je ne puisse protester, il m'embrasse de nouveau, sa bouche exerçant sa magie, et laisse courir ses mains sur mon ventre, jusqu'à mon entrejambe. Il me palpe, m'excite. Il gémit contre mes lèvres, un son de satisfaction mâle, puis il disparaît. Il m'embrasse en descendant le long de mon corps tremblant, ses lèvres brûlantes contre ma peau.

— Tu as froid ? demande-t-il juste avant de déposer un baiser sous mon nombril.

Je lui avoue en baissant la tête pour le regarder :

— Je suis nerveuse.

Il m'observe, ses cheveux ébouriffés par mes mains, ses lèvres incurvées dans le plus adorable des sourires.

— Moi aussi, murmure-t-il en tendant sa main tremblante. Tu vois l'effet que tu me fais ?

Je le dévisage, abasourdie. Qu'est-ce que je lui réponds ? Je suis trop submergée par des émotions inconnues et intenses à l'idée que je puisse avoir cet effet sur lui. Je sens ses doigts tremblants agripper mes hanches et je sais que c'est moi qui en suis la cause. Ses mains glissent vers le bas, le long de mes cuisses, puis plus bas, pour les écarter, et je penche la tête en arrière, fermant

les yeux tandis que je me laisse noyer par les sensations.

Ses cheveux effleurent l'intérieur de mes cuisses. Puis je sens ses lèvres qui déposent de doux baisers humides. Il agrippe mes genoux, gardant mes jambes écartées, et je sens son souffle contre ma chair mouillée, puis ses lèvres...

Oh oui.

Je laisse échapper un soupir tremblant lorsqu'il me donne un petit coup de langue. Il explore mes plis avec sa bouche. Il caresse mes cuisses du bout des doigts, sa langue décrivant des cercles autour d'un endroit précis. Je ne peux que rester allonger et m'abandonner à la sensation, les mains serrant les draps sous moi alors que je soulève le bassin, en voulant plus, mais ne sachant pas exactement comment le lui montrer ou le lui dire.

Owen semble percevoir mon dilemme et il pose une main sur mon bas-ventre, m'immobilisant tandis que sa langue continue de m'explorer. Je me tortille sous ses lèvres, mes jambes se soulevant de leur propre chef, mes pieds plantés dans le matelas. Un râle m'échappe lorsqu'il glisse un doigt profondément en moi et prend mon clitoris dans sa bouche.

Et ça suffit. Je suis déjà tellement à cran, tellement excitée que j'explose de plaisir en poussant un petit cri, tout mon corps tremblant tandis que l'orgasme me submerge, me laissant pantelante, molle et folle de plaisir. C'est comme si tout mon organisme avait succombé sous ses lèvres, sa langue et ses doigts.

Je suis allongée au milieu du lit d'Owen, exactement comme je l'avais imaginé la première fois que je suis entrée dans sa chambre. Ma peau nue et pâle contre les draps rouge sombre, en sueur et cherchant mon souffle, les membres tremblants à cause de l'orgasme qu'il a provoqué. Mon cœur bat si vite que j'ai l'impression qu'il va s'arrêter.

Je ne me suis jamais sentie aussi bien de toute ma vie.

Il remonte le long de mon corps, sa bouche effleure ma peau jusqu'à ce que sa joue soit appuyée contre la mienne, ses lèvres contre mon oreille, son souffle chaud me donnant des frissons.

— Ça t'a plu ?

Sa voix grave est emplie de promesses, pleine de tout ce que je pourrais désirer, même ce que je n'avais pas conscience de vouloir.

Je ne peux pas parler, alors je me contente de hocher la tête. Il embrasse mon oreille, ma joue et, enfin, pose sa bouche sur mes lèvres. Sa langue se mêle à la mienne et je sens mon goût. Ça ne me dérange pas. D'une certaine manière, cela attise mon excitation ; j'enroule les bras autour de son cou et plonge les mains dans ses cheveux. J'adore le sentir serré contre moi, nu, le poids de son érection contre mon ventre.

C'est pour ce soir. Je le sais. Je vais abandonner ma virginité à Owen et, même si je me sens nerveuse, je suis excitée.

— Je pensais que tu allais m'arracher la tête, dit-il en se détachant de mes lèvres. Tu me serrais tellement fort entre tes cuisses.

Il adore me mettre mal à l'aise. Je ne savais pas du tout que j'avais fait ça – il me fait perdre la tête à ce point.

— Owen, arrête.

Je laisse mes bras retomber, tournant la tête sur le côté.

Owen me prend le menton et me force de nouveau à le regarder. Je lui tire la langue.

— C'était sexy, Chel's. Je ne savais pas que tu avais autant de force dans les cuisses.

En souriant, il tend le bras, saisit une de mes cuisses et la soulève de telle sorte que ma jambe est enroulée autour de sa hanche, mon talon contre ses fesses. Il se déplace d'avant en arrière contre moi et son sourire s'évanouit, remplacé par une expression de plaisir pur, inaltéré.

— Oui, comme ça, c'est parfait.

Je ne veux pas fermer les yeux. J'ai envie de le regarder, de voir les émotions passer sur ses traits expressifs, la manière dont ses paupières se ferment à moitié, ses lèvres entrouvertes, ses joues rouges. Son torse est recouvert d'une fine couche de sueur et je me redresse sur les coudes, puis presse les lèvres contre sa poitrine pour pouvoir lécher l'endroit situé entre ses pectoraux, juste sur son cœur.

— Oh, Chelsea.

Il ferme les yeux et pose les mains sur ma nuque. Il me tient là pendant une seconde interminable, haletant.

— Tu vois l'effet que tu me fais ?

Je le vois. C'est incroyable comme j'arrive à provoquer chez lui des réactions aussi intenses. C'est une sensation puissante et grisante que je n'ai jamais envie d'oublier. Je dépose un autre baiser sur son torse, lèche sa peau et pousse un grognement lorsqu'il resserre son étreinte sur mes cheveux et m'écarte de lui.

Je cligne des yeux et aperçois une lueur avide dans les siens. Il a l'air de vouloir me dévorer.

Et j'ai envie d'être dévorée.

— J'ai besoin d'un préservatif, me dit-il entre ses dents serrées, juste avant de me lâcher.

Il se lève soudain du lit et cherche en tâtonnant sur sa commode, complètement à l'aise avec sa nudité. Je l'observe sans honte, m'imprégnant des lignes parfaites de son dos large et musclé, de ses fesses fermes, de ses cuisses épaisses. Je pousse un petit soupir tandis qu'il ouvre un tiroir à la recherche de préservatifs.

J'ai vraiment de la chance. Il est tellement attentionné, tendre et drôle. Il m'écrit des poèmes, certes salaces, mais je m'en fiche. Ils sont magnifiques, tout comme lui. Il n'est pas parfait, mais il est à moi.

Et je suis à lui.

Il approche du lit avec ce qui semble être une dizaine de préservatifs dans la main et les pose tous sur la table de nuit, à l'exception d'un seul.

Il déchire l'emballage, prenant l'anneau entre ses doigts et le plaçant au bout de son sexe.

Je le regarde, les yeux écarquillés, la bouche sèche. Il est debout à côté du lit, juste devant moi, s'apprêtant à dérouler le préservatif, quand il prend conscience que je l'observe.

— Tu aimes ça, hein ?

Je hoche la tête.

Un sourire se forme sur sa bouche et il fait glisser le préservatif. Puis il est sur moi, m'écrasant contre le matelas, pressant ses lèvres contre les miennes, et nos langues s'entremêlent. Ses mains parcourent mon corps tout entier et les miennes font la même chose avec le sien. Je laisse échapper un petit soupir, juste au moment où il pousse un grognement profond et grave.

J'ai peur, mais en même temps, non. Owen s'est montré tellement patient avec moi. Je sais qu'il ne va pas être trop violent ou trop rapide. Il veut que j'y prenne du plaisir. Il me l'a répété à de nombreuses reprises. C'est pour cette raison qu'il ne voulait pas me laisser le toucher quand on est entrés dans sa chambre. Il voulait que ce moment me soit dédié, ainsi qu'à mon orgasme, au plaisir qu'il me donne.

Il veut que je sois prête, m'a-t-il dit. Il veut que ce soit plus facile pour moi.

Ce qu'il désire... c'est pour moi qu'il le désire.

J'écarte les jambes et il loge son bassin entre elles, le bout de son érection effleurant mon sexe. Je suis mouillée à cause de ses attentions de tout à l'heure et je ferme les yeux, presque gênée.

— Mince, Chel's, tu es trempée, murmure-t-il.

Il fait glisser ses doigts le long de mes plis, m'excite avant d'en faire pénétrer un, long et parfait, en moi.

Toute la gêne que j'ai ressentie disparaît à ces mots. J'écarte encore plus les cuisses et enroule de nouveau la jambe autour de son bassin, exactement comme j'étais il y a quelques minutes. Je suis complètement ouverte devant lui et il pousse un gémissement dans mon cou, frottant lentement son érection contre moi. C'est tellement bon, si merveilleusement parfait. Puis il est juste là, contre moi, le bout de son sexe pénétrant mon corps pour la première fois.

Je me raidis. J'ai l'impression que je vais tomber en morceaux.

— Bébé.

Il passe la main sur mes cheveux, me prend le menton entre ses doigts et me force à relever la tête. J'ouvre les yeux et le regarde, mon cœur battant la chamade pour une tout autre raison, à présent. La peur de l'inconnu m'a laissée tremblante.

— N'aie pas peur. Détends-toi.

Je hoche la tête, ferme les yeux et inspire lentement par la bouche. Il dépose des petits baisers légers le long de mon cou, m'effleurant à peine, exactement comme j'aime. Ses larges mains recouvrent mes seins. Il dessine le contour de mes mamelons à l'aide de ses pouces, tandis que ses hanches se déplacent contre moi, et je me perds dans l'étreinte. Je laisse mon esprit flotter. Je libère

mes pensées.

Puis il me pénètre. Lentement, très lentement. Une simple petite poussée. Le bout de son sexe se fraie un chemin en moi et je laisse retomber mes cuisses ouvertes. Je suis prisonnière de son corps qui me maintient immobile sur le matelas et ça me plaît.

— Mets ton autre jambe autour de moi, ordonne-t-il.

Je m'exécute. Je frissonne au son inquiétant de sa voix.

— Détends-toi, bébé. Ça pourrait te faire mal.

Il s'enfonce plus profondément, centimètre par centimètre. Son sexe me transperce. Mon souffle se coince dans ma gorge. Je sens une douleur aiguë et mon corps se tend, à tel point que mes muscles se mettent à trembler.

— Détends-toi, Chel's. Je vais faire en sorte que tu y prennes du plaisir – ça va être incroyable, murmure-t-il à mon oreille. Putain, tu es fantastique. Laisse-toi faire, ma belle. Fais-moi confiance.

Je lui fais confiance. Vraiment. Je pousse un râle et je force lentement mon corps à se détendre. Il déplace son bassin et son sexe s'enfonce encore. Il est en moi, épais, brûlant et tremblant. Il m'emplit au point que j'ai l'impression que je vais exploser.

On bouge en synchronie, nos corps unis, nos bouches fusionnées. Il m'embrasse, se déplace en moi, se retirant presque entièrement avant de me pénétrer de nouveau. J'ouvre les yeux et le découvre qui m'observe, ses yeux brillant d'un vert si intense que j'en ai la tête qui tourne.

— Tu es magnifique. Tu le sais ? demande-t-il en appuyant son front contre le mien.

— Tu me fais me sentir belle, admets-je.

C'est la vérité. Personne ne m'a jamais traitée comme Owen. Je me sens en sécurité avec lui. Je lui fais confiance. Il me fait rire. Il m'excite.

Je crois que je suis en train de tomber amoureuse de lui.

OWEN

J'AI FAIT L'AMOUR DES TONNES DE FOIS. JE SERAIS GÊNÉ D'AVOUEUR À CHELSEA QUE JE N'AVAIS QUE QUATORZE ans pour la première. Fable en mourrait si elle le savait, surtout que c'est arrivé quand j'étais sous sa garde. Maman était partie depuis longtemps. Fable était avec Drew et je m'étais échappé avec Wade pour retrouver deux filles de notre cours d'histoire, des filles dont on savait qu'elles aimaient fumer et faire la fête.

On les a baisées dans les toilettes d'un parc public, non loin de la rue où se trouvait la maison de Wade.

Ce n'était pas mon moment de gloire. Je ne suis fier d'aucune de mes expériences sexuelles. Qu'est-ce que je peux dire ? J'étais jeune, idiot et excité. Je pensais seulement avec la chose entre mes jambes au lieu de mon cerveau.

Je n'ai jamais fait entrer mon cœur dans l'équation. Voilà un autre aveu embarrassant : je n'ai jamais rien ressenti pour ces filles. La majorité d'entre elles n'ont pas de nom, pas de visage. Elles pourraient avoir été n'importe qui. Ce n'est pas comme si j'avais couché avec des centaines de filles, mais pendant un temps, je les enchaînais. Elles étaient toutes interchangeable et aucune n'était spéciale.

Jusqu'à ce que je rencontre Chelsea.

Nos corps sont entremêlés et j'ai l'impression qu'ils ont fusionné de manière permanente. Ses cheveux sont étalés sur mon oreiller. Son odeur imprègne ma peau. Je sens encore son goût sur ma langue et j'entends les petits gémissements qu'elle pousse. Elle a murmuré mon nom quand je l'ai fait jouir avec mes lèvres et mes doigts.

Elle s'est forcée à ne pas faire de bruit pour que Wade n'entende pas. Ça l'inquiète. Elle s'inquiète de tout : de son image, de ce qu'elle fait, de ce qu'elle ne sait pas faire. Le sexe la fait se sentir incapable. Elle n'a pas besoin de le dire.

Je le vois.

Mas je suis là pour l'aider à rattraper son retard, lui enseigner ce qu'elle veut apprendre. Tout vient naturellement, parce qu'après tout, le sexe est un acte instinctif. L'acte le plus fondamental entre deux êtres humains. Et je vois que c'est en train d'arriver. Elle soulève les hanches, les jambes enroulées autour de mon bassin. Mon sexe me donne l'impression d'être sur le point d'exploser et je dois rassembler toute mon énergie pour ne pas donner deux coups de reins et jouir immédiatement.

J'y vais lentement. Je l'ai promis. Je suis patient, infiniment patient avec Chel's.

Parce qu'elle en vaut la peine.

Elle agrippe mes épaules, ses ongles plantés dans ma chair, et je me repais de la douleur. J'avais tellement peur de lui faire mal quand je l'ai pénétrée pour la première fois. Et je suis presque certain que ça a été le cas, mais je suis à peu près sûr qu'elle n'a plus mal, à présent. Quel que soit le degré de douleur qu'elle m'inflige, je l'accueille avec plaisir, parce qu'on est égaux.

J'aime être l'égal de Chelsea. J'aime ouvrir les yeux et la regarder, apprendre à me déplacer sur le même rythme, nos corps synchronisés, mes mains explorant sa peau. J'apprends comment la caresser pour la rendre folle.

Elle est à moi. Elle ne le sait peut-être pas encore, mais je ne supporte pas l'idée de la laisser partir. Ces filles sans nom et sans visage font partie de mon passé. Je les ai bannies pour toujours de mon esprit. Je ne veux être avec personne d'autre.

Simplement avec elle.

— Owen.

Sa voix douce et essoufflée m'arrache un frisson et je dépose un baiser sur son front avant de me pencher pour l'embrasser sur les lèvres. Elle parvient à peine à garder le rythme, la bouche distendue par sa respiration haletante. Ses seins sont pressés contre ma poitrine et ses mains glissent le long de mon dos, s'arrêtent sur mes fesses, et elle me pousse plus profondément en elle.

— C'est tellement bon...

Putain, oui.

J'ai envie de le lui crier. C'est trop bon. Elle est trop bien pour moi. Elle en vaut la peine, mais moi, non. Comment est-ce que j'ai fini avec cette fille ? Un instant, je la fuis parce qu'elle essaie de me forcer à faire quelque chose dont je n'ai pas envie, et le suivant, je lui cours après comme un petit chien qui a besoin d'attention. Je voulais attirer son attention. Toute son attention. Tout le temps.

C'est toujours le cas.

D'une voix rauque, je lui demande :

— Tu vas bientôt jouir ?

Toutes les fibres de mon corps me poussent à être plus ardent. Il faut que j'y aille doucement pour ne pas lui faire mal, mais j'ai désespérément envie de lâcher la bonde. De la prendre violemment. De lui faire perdre la tête. De la rendre dépendante de moi comme je le suis d'elle.

Elle hoche imperceptiblement la tête et ferme les yeux, comme si elle se concentrait entièrement sur elle-même pour se porter à l'orgasme. Elle plonge les dents dans sa lèvre inférieure ravagée et je me penche pour la prendre entre les lèvres et tirer doucement. Je savoure son goût, le petit souffle qui passe sur ma bouche. Je l'avale, souhaitant pouvoir l'avalier tout entière.

Je suis comme possédé – submergé d'émotions, troublé, heureux et effrayé. Je n'avais jamais connu avec personne ce qui se passe entre nous. Je crois que je sais ce que ressent Chelsea et ça me

terrorise.

Mais au moins, on est ensemble.

J'hésite. Je me fige et prends une profonde inspiration. J'ai la chair de poule. C'est un signe que je suis prêt à exploser, mais elle n'est pas encore prête. Je le vois. Le fourmillement familial se forme en bas de mon dos, insistant, et j'ai mal.

— Ne t'arrête pas, me presse-t-elle.

Le son de sa voix me rend fou et j'appuie mon front contre le sien, essayant de retrouver le contrôle de moi-même.

— Il le faut, lui dis-je. Si je n'arrête pas, je vais jouir. Et tu n'es pas encore prête.

— Je suis prête.

Elle passe les doigts dans mes cheveux ; j'adore quand elle fait ça. Son toucher est agréable. Chaque fois, j'ai envie d'enfouir la tête dans sa main, comme un chat.

— Fais ce que tu veux, Owen. Tu ne vas pas me faire mal. Je ne suis pas en sucre.

Elle me donne la permission de me servir d'elle. Mais je n'en ai pas vraiment envie, parce qu'elle est différente. Ce qu'on partage est tellement différent de ce que j'ai fait avec d'autres filles.

— Mais...

— J'ai déjà joui.

Elle caresse ma joue. Je suis surpris par ses paroles. Ma timide Chelsea me dit que je l'ai fait jouir.

— Je veux que tu jouisses encore, je lui souffle juste avant de l'embrasser goulûment.

J'accélère le rythme, me servant d'elle parce qu'elle me l'a permis, mais je vais m'assurer qu'elle prenne son pied aussi.

Je glisse la main entre nous et mes doigts effleurent son clitoris. Elle pousse un soupir contre mes lèvres et je continue à la caresser, en rythme, contrôlant mon souffle et mes coups de reins. Je m'aligne sur sa respiration. Elle tremble et gémit, me lèche les lèvres comme si elle était affamée, puis elle rejette la tête en arrière contre l'oreiller. Son cou parfait forme un arc, ses lèvres roses sont entrouvertes, mais aucun son ne sort de sa bouche, sinon celui de ses halètements excitants.

J'accélère, souhaitant qu'elle y parvienne. J'en ai besoin. Parce que c'est trop tard. Je suis sur le point de jouir et mon désir me consume tandis que je donne encore un coup de reins, violent, me laissant submerger par mon orgasme, la vague de plaisir qui court sous ma peau, dans mes pensées, mon cerveau, tout mon être. Putain, je suis à bout.

Lessivé.

Elle tremble autour de moi, elle aussi, son vagin se contractant autour de mon pénis, faisant sortir chaque goutte de sperme jusqu'à ce que je m'effondre sur elle, épuisé. Je crois que j'ai crié son nom, mais je n'en suis pas sûr. Wade a probablement entendu si c'est le cas.

Je m'en fiche éperdument.

Les bras de Chelsea m'enserrent, sa bouche est contre mon oreille. Elle fait courir ses mains le long de mon dos, de haut en bas, ses ongles griffant légèrement ma peau sensible. Je frissonne dans son étreinte et pose ma bouche sur son cou. Elle a un goût fantastique. Elle me murmure quelque chose à l'oreille que je n'entends pas parce que j'ai toujours la tête qui tourne et mes oreilles bourdonnent.

Putain.

C'était intense.

— Je suis trop lourd, lui dis-je en m'appuyant sur le matelas pour me soulever, mais ses mains dans mon dos me maintiennent immobile.

— Encore deux minutes, murmure-t-elle d'une voix douce, les paupières mi-closes.

On dirait qu'elle a retrouvé toute sa timidité et... pas question.

Je l'embrasse. Un baiser farouche, possessif, plein de tendresse, de chaleur et d'exigence. J'ai besoin qu'elle sache qu'elle n'a pas besoin d'être timide avec moi. On a tout fait.

Mais elle ne sait pas tout. À propos de maman. De Des qui deale chez moi. Du fait que je suis un client de Des. Ni que j'ai fumé de la beuh et que j'étais défoncé quand je l'ai fait jouir dans un hôtel anonyme d'une ville anonyme.

La honte me submerge et, cette fois, je m'écarte d'elle, lui adressant un bref sourire lorsque je la vois qui m'observe avec une expression inquiète gravée sur son beau visage empourpré.

— Où tu vas ? demande-t-elle en se redressant, complètement nue et à l'aise.

Je contemple ses seins, ses mamelons roses qui rappellent ses lèvres et la fleur que je lui ai offerte, et j'ai envie de remonter immédiatement dans le lit. De la serrer contre moi et de ne jamais la lâcher, de faire comme si mes problèmes n'existaient pas et qu'ils ne m'ennuieraient plus jamais.

Qu'ils ne *nous* ennuièrent plus jamais.

Mais c'est une illusion. Il faut que je sorte d'ici. Au moins quelques minutes. J'ai besoin de me vider la tête.

J'ai besoin d'un joint.

— Je reviens. Il faut que je jette ça.

Je retire le préservatif et pince le bout, le gardant dans la main tandis que je m'enfuis de la chambre toujours nu. Mais je m'en fiche. Je me précipite de l'autre côté du couloir, dans la salle de bains, et claque la porte avant de tourner le verrou. Je jette le préservatif puis fouille dans les tiroirs du placard jusqu'à trouver ce que je cherche.

Un joint. On en cache partout dans la maison. Je veux dire : sérieusement, la salle de bains ? ! Et si quelqu'un va aux toilettes et veut tirer quelques bouffées pour passer le temps ? Ce genre de choses ne m'étonnerait pas de Wade.

Cette idée me dégoûte. Je devrais me dégoûter, parce que je suis là, à me cacher de Chelsea, à

envisager de fumer un joint plutôt que de retourner immédiatement dans ma chambre pour la serrer dans mes bras et lui montrer combien elle compte pour moi.

J'observe le cône de papier que je tiens entre les doigts. Je sens l'odeur de la beuh, ce parfum fort que j'adore. Que j'adorais.

Putain.

Que j'aime encore.

Il y a aussi un briquet dans le tiroir. Évidemment. Je le sors et fais tourner la pierre une fois, deux fois, cinq fois avant de l'allumer et je porte le joint à mes lèvres. J'allume le bout brûlé, entends le crissement du papier qui prend feu. Je lève les yeux et aperçois mon reflet dans le miroir : nu et en sueur, sur le point de tirer quelques bouffées de fumée qui va me brûler les poumons et me vider l'esprit.

Mais je ne veux pas me vider l'esprit. Il est plein de pensées de Chelsea.

Je laisse tomber le briquet sur le comptoir en un lourd claquement et écrase le joint dans l'évier, puis le passe sous l'eau. Je jette le mégot dans les toilettes et tire la chasse, le regardant disparaître dans les tuyaux à jamais.

Si mes amis me surprenaient à jeter un joint dans les toilettes, ils seraient furieux, mais je m'en fiche. Il faut que j'en finisse avec cette merde. Il faut que je me concentre sur le fait d'agir correctement.

Il faut que je prouve que je suis digne de Chelsea. Mais peu importe combien notre relation compte à mes yeux, elle m'effraie aussi.

Elle m'effraie à un tel point que j'ai peur de mal faire. Et une fois que j'aurai tout gâché, je ne pourrai plus revenir en arrière.

Chapitre 18

CHELSEA

J'ASSISTE POUR LA PREMIÈRE FOIS DE MA VIE À UN MATCH DE FOOTBALL UNIVERSITAIRE. JE N'AURAI finalement mis que trois ans à m'y résoudre. Évidemment, je n'avais aucune raison de m'y rendre auparavant. Je détestais le sport. C'est toujours le cas. Je n'arrive jamais vraiment à comprendre ce qui se passe sur le terrain et ça me rend folle. J'aime savoir ce qui se passe à tout instant.

Étant donné qu'Owen m'a taquinée à propos de la nuit dernière, avant qu'on ne s'endorme, j'aimerais qu'il y ait un manuel qui récapitule toutes les choses qu'on est censé savoir, faire, apprendre et regarder. Si je n'arrive pas à le deviner immédiatement ou si je ne le lis pas quelque part, je suis perdue. Et frustrée.

Je n'aime pas ça.

Mais je laisse toute mon anxiété se dissiper. C'est la seconde mi-temps et notre équipe est en train de gagner. Owen est sur le terrain et je suis assise avec sa sœur et sa nièce, emmitouflée contre le vent froid et mordant d'automne. La petite est adorable, douce, et contente dans les bras de sa mère. Et quand Fable me propose de la tenir, je la prends et la fais rebondir sur mes genoux, lui babillant quelques mots et lui disant les choses les plus stupides qui soient jamais sorties de ma bouche.

Je m'en fiche. Automne aime ça. Elle tend la main pour me toucher le visage et mon cœur se serre dans ma poitrine. Elle me sourit et je veux qu'elle recommence. Ses yeux me rappellent ceux d'Owen. Ils sont d'un vert limpide, beaux à en pleurer. Pas étonnant qu'Owen n'arrête pas de répéter à quel point sa nièce est mignonne. Elle est adorable.

— Elle t'aime bien, me dit Fable en rajustant la petite casquette posée sur la tête d'Automne.

Je serre le bébé contre moi et la contemple.

— Moi aussi, je l'aime bien.

— Ce match est assez ennuyeux, ajoute Fable en regardant le terrain. On est en train de leur mettre une raclée.

J'étouffe le rire qui menace de m'échapper.

— C'est vrai.

— Heureusement, c'est presque terminé. Il va falloir qu'Automne fasse sa sieste sinon elle va être sur les nerfs. Tu viens dîner avec nous, hein ?

— Oui, bien sûr, dis-je, tellement heureuse que j'ai l'impression que je vais exploser. À quelle heure veux-tu qu'on se retrouve ?

— Je ne sais pas.

Fable hausse les épaules, un petit sourire aux lèvres.

— Après la sieste d'Automne, mais pas trop tard. Je crois que j'ai envie d'aller au *District*.

Je lui demande :

— Vraiment ? Tu n'y travaillais pas, avant ?

— Si.

Un sourire mélancolique passe sur son visage.

— J'ai beaucoup de très bons souvenirs de cet endroit. Et d'autres moins bons. Mais la plupart sont assez géniaux.

— Est-ce que c'est là que tu as rencontré Drew ?

— Oh non.

Elle rit et secoue la tête, puis tend les bras pour récupérer le bébé.

— Papa et moi, on s'est rencontrés dans des circonstances... inhabituelles, hein, princesse ?

Elle s'adresse à Automne, qui sourit et se met à donner des coups de pied.

J'ai presque peur de lui demander où ils se sont rencontrés, à présent. Alors je m'abstiens.

— Mon frère et toi, c'est sérieux, alors ? lance-t-elle après quelques minutes.

Je regarde autour de moi, reconnaissante que personne ne soit assis à côté de nous. On s'est installées tout en bas des tribunes, près de la sortie, à la demande de Fable. Elle ne savait pas comment Automne allait se comporter pendant la partie, et elle ne voulait pas prendre de risques.

— Euh, qu'est-ce que tu entends par « sérieux » ?

— Je veux dire : vous êtes ensemble ?

Elle me lance un regard entendu, qui semble me dire que je ferais mieux de tout lui raconter, et vite. Je déglutis péniblement, soudain intimidée.

— Je... je crois.

Je hausse les épaules, me sentant stupide. Je déteste me sentir stupide.

— On n'a pas encore fait de déclaration officielle.

— Ah.

Elle hoche la tête.

— Je comprends.

Elle me sourit, serrant son bébé contre sa poitrine.

— Sois patiente avec mon frère. Il n'est peut-être pas très doué quand il s'agit de relations amoureuses, mais c'est un mec bien.

C'est un mec bien, c'est certain, mais je pense qu'on est tous les deux des amateurs en ce qui concerne les relations amoureuses. Je garde mes opinions pour moi. Il n'a jamais eu de véritable relation et moi non plus, mais on semble bien mener notre barque jusque-là. Et je n'ai pas envie de faire chavirer le navire en exigeant davantage que ce qu'il est prêt à donner pour l'instant.

Alors je garde le silence et profite de ce qu'on partage. Depuis le soir où je suis allée chez lui avec la nourriture indienne, lorsqu'on a fait l'amour pour la première fois, j'ai passé chaque heure libre avec Owen, chez lui, si bien que ça commence à énerver Kari, parce que je ne la vois jamais. J'ignore les textos de maman, lui envoyant de temps en temps une réponse lapidaire dans l'espoir de me débarrasser d'elle au moins pendant un moment.

Ça fonctionne rarement. Il faut que je l'appelle et que je sache ce qui se passe. C'est juste que... je n'ai pas de temps pour ça en ce moment.

Je préfère passer tout mon temps en compagnie d'Owen.

Il s'est montré irritable ces derniers jours, et je ne sais pas pourquoi. Des ne vient plus chez lui. Wade est rarement là, mais on ne se plaint jamais. Ça nous donne simplement l'occasion d'être plus démonstratifs au lit. Et quand on est seuls dans la maison, Owen a cette façon de me regarder, de me caresser, qui me fait perdre toutes mes inhibitions. Il parvient à me mettre à nu en quelques minutes, à la fois physiquement et émotionnellement. Il m'a fait jouir si fort que j'ai hurlé son nom.

Tout mon corps est paralysé à cette pensée.

— Tu sais, notre mère était assez perturbée, poursuit Fable.

Je suis tout ouïe, sachant qu'Owen ne parle jamais de sa mère.

— Ah bon ? je demande, espérant qu'elle continue.

Fable croise mon regard et lève les yeux au ciel.

— Elle est affreuse. C'est un être humain horrible. J'ai su voir à travers ses manigances. Elle ne savait pas comment s'occuper de nous et, après un temps, elle n'en a plus eu envie. Ça me convenait. C'est vrai, c'était dur, mais je voulais m'éloigner d'elle pour toujours.

Je retiens mon souffle en attendant qu'elle me donne plus d'informations. Leur mère a l'air d'être un véritable cauchemar.

— Elle nous a abandonnés il y a quelque temps. Enfin, elle nous a d'abord abandonnés quand Owen avait juste quatorze ans. Il est rentré à la maison un soir, tout seul, et il a trouvé notre appartement vide. Elle avait pris toutes nos affaires et était simplement partie.

— C'est horrible...

— Je sais, dit-elle en hochant sagement la tête. Puis, plus d'un an après, elle a essayé de revenir. Elle a pris un appartement en ville. Elle a presque réussi à convaincre Owen de venir vivre avec elle.

Fable secoue la tête et son regard se fait distant.

— Je n'aime pas repenser à cette époque. Owen non plus. J'ai failli le perdre. Elle a essayé de le persuader de me quitter pour partir avec elle, quitter la ville, l'État, pour recommencer à zéro.

Si c'était arrivé, je ne l'aurais jamais rencontré. Mon cœur se serre à cette idée. Je ne vois pas ma vie sans lui.

— Je n'arrive même pas à imaginer ce qu'il serait advenu de lui s'il avait fait ça. Elle aurait fichu sa vie en l'air. Il aurait arrêté le lycée pour aller vivre dans la rue et se droguer, s'il était parti avec elle, poursuit Fable.

Je demande :

— Alors, qu'est-ce qui est arrivé à votre mère ?

— Je ne sais pas.

Elle hausse les épaules et me regarde dans les yeux.

— Je n'ai pas eu de nouvelles d'elle depuis quatre ans. Owen non plus. Moi, je dis : bon débarras.

Quatre ans. Je n'arrive pas à imaginer ne pas avoir de nouvelles de ma mère pendant quatre ans. Mon père ? C'est possible, mais je n'ai pas envie d'en avoir, alors c'est différent. On dirait que Fable et Owen ne veulent pas entendre parler de leur mère non plus.

Je finis par dire :

— Elle a l'air d'être un être humain méprisable.

Fable rit et le son fait naître un sourire sur les lèvres d'Automne.

— En effet, on ne peut pas dire le contraire... *C'est* un être humain méprisable. C'est pour ça que c'est agréable de voir Owen avec quelqu'un de si... normal. Pas une fille vulgaire à l'excès qui a les seins qui lui sortent du décolleté et les mains sur lui en permanence.

Beurk.

Le simple fait de l'imaginer me donne envie de vomir. Je déteste l'idée d'Owen avec quelqu'un d'autre, mais c'est une réalité à laquelle je dois me confronter.

Il a couché avec beaucoup d'autres « quelqu'un ».

— Notre mère le manipulait. Il ressentait beaucoup de culpabilité vis-à-vis d'elle. Il a toujours cru qu'il était responsable de son bien-être. Elle l'en a convaincu. Alors quand elle a enfin disparu de nos vies pour de bon, il s'est mis à sortir avec des filles, mais aucune d'elles ne lui arrivait à la cheville. C'étaient toutes des traînées, en quelque sorte.

Fable m'observe attentivement, mais il y a de la bonté dans ses yeux.

— Toi, Chelsea, tu n'es pas une traînée.

Je réponds avec un rire nerveux :

— Euh... merci ?

Je ne sais pas du tout quoi répondre à cette remarque.

— C'est un compliment, fais-moi confiance.

Elle sourit et on se tourne toutes les deux vers le terrain quand la foule se met à crier de joie. Mon regard s'attarde sur Owen et je ne peux pas m'empêcher de l'observer avec adoration tandis qu'il traverse le terrain dans son uniforme, le numéro 26 et son nom estampillés sur le dos.

Il est beau – grand, large et indestructible. Il est rapide et parvient à attraper des balles avec une précision impressionnante. Pas étonnant que son entraîneur ait été tellement impatient de le voir réintégrer l'équipe.

— Il me fait penser à Drew.

Je regarde Fable, qui observe Owen avec la même expression mélancolique que je dois afficher.

— Il joue à un autre poste, mais il a la même détermination, les mêmes dispositions naturelles. Il pourrait aller loin. Aussi loin que Drew, s'il le voulait.

— Tu le penses vraiment ?

Le football n'a pas été un grand sujet de débat entre Owen et moi. Je sais que c'est important pour lui, mais on s'est tellement concentrés sur ses notes qu'on n'a parlé de rien d'autre. Et quand on ne parlait pas de son cursus, on était occupés à flirter.

— Oui. Drew veut lui parler, savoir si c'est ce qu'Owen désire vraiment, même si je ne suis pas sûre de ce qu'il veut vraiment.

Je ne pense pas qu'Owen sache ce qu'il veut non plus. Il traverse simplement la vie sans faire de projets, sans filet de sécurité. Tandis que moi, j'aime planifier, étudier et mettre au point l'étape suivante. Après avoir terminé mon master, je veux enseigner, probablement à l'université. C'est mon plan depuis que je suis enfant. Maman m'a mis dans la tête que c'était le meilleur avenir possible pour moi, la seule option que j'ai.

Mais à présent, je m'interroge. L'enseignement me paraît une activité tellement ennuyeuse. Faire la même chose tous les jours. Est-ce que j'aimerai ça ? Est-ce que je serai heureuse, comblée ? Si on m'avait posé la question il y a quelques mois, j'aurais répondu « oui » sans hésiter.

Désormais, je n'en suis plus si sûre. Ma rencontre avec Owen, le temps que j'ai passé avec lui à le laisser m'entraîner hors des sentiers battus et le fait d'avoir appris à m'amuser un peu m'ont changée.

Dans le bon sens du terme.

OWEN

C'ÉTAIT AGRÉABLE D'ÊTRE SUR LE TERRAIN ET DE GAGNER CE MATCH EN SACHANT QUE MA PETITE AMIE, ma sœur et ma nièce étaient dans les tribunes à me regarder. Je les ai aperçues à plusieurs reprises, discutant plus qu'elles ne prêtaient attention au jeu ; je ne leur en veux pas. Fable a probablement vu assez de matchs de football pour le reste de sa vie, et la carrière de Drew n'a que deux ans. Chelsea, elle, n'est pas fan de football.

De plus, elles apprennent à se connaître, et ça compte beaucoup pour moi. Si Chelsea doit devenir une part importante de ma vie, comme je l'espère, alors je veux qu'elles s'apprécient.

Je suis à la maison avec ma petite amie à présent. Je me détends dans le salon en attendant qu'elle sorte de la douche. J'ai essayé d'y entrer avec elle, mais elle m'a jeté hors de la salle de bains, me fusillant du regard – celui qui veut dire « pas question, abruti », tout en murmurant :

— Wade est juste là. Il va savoir.

Je n'ai pas insisté. J'avais nettoyé la salle de bains comme un malade pour m'assurer qu'elle voudrait bien prendre une douche chez moi. Les mecs sont des porcs et je ne fais pas exception. Mais quand on a fait des projets pour que Fable vienne ce week-end, il y a quelques jours, Chelsea m'a dit qu'elle allait peut-être passer la nuit chez moi. Elle m'a même demandé si ça ne me dérangeait pas.

J'ai dû prendre sur moi pour faire comme si de rien n'était, alors qu'au fond, je mourais d'envie de lui demander d'emménager avec moi pour toujours.

Ce que je ressens pour Chelsea est complètement ridicule, de la plus merveilleuse et incroyable des manières.

— Tu sors avec ta petite amie ?

Le ton de Wade est légèrement narquois, moqueur. Je crois qu'il est toujours furieux après moi à propos de Des, mais qu'est-ce que je peux y faire ? C'est trop tard pour reculer, maintenant, et je n'aime pas que Des traîne ici tout le temps, accompagné de sa ribambelle de drogués.

— Ouais. Ma sœur est là, tu sais.

— C'est vrai. J'ai parlé à Fable après le match.

Elle a toujours apprécié Wade. Elle le détesterait probablement si elle savait toutes les conneries qu'on a faites ensemble quand on était au lycée. Heureusement, on ne s'est jamais fait prendre.

Ce n'était pas la faute de Wade. On était une mauvaise influence l'un pour l'autre.

Quelqu'un cogne à la porte et Wade va répondre. Je me sens trop paresseux pour même me lever du canapé. J'ai joué un match éprouvant, aujourd'hui. Pour être sincère, j'ai essayé de frimer devant Fable et Chelsea. J'en paierai le prix demain, surtout si j'ai ce que je désire plus tard dans la soirée.

Chelsea, nue dans mon lit, sous moi, la faire crier mon nom en la pénétrant.

Ouais, je serais heureux d'avoir des courbatures à cause de ça.

— Euh... Owen.

Je lève les yeux au son de la voix de Wade et je le vois avec la porte à demi fermée, la tête penchée vers l'extérieur avec une expression de pure panique sur le visage.

Merde.

Je crois que je sais qui m'attend sur le seuil. Il faut que je m'en débarrasse, et vite.

Je me lève du canapé et me précipite à la porte. Wade recule pour ne pas se retrouver au milieu d'une dispute familiale, parce qu'il va y en avoir une si je la laisse rester ne serait-ce que quelques minutes. Fable est censée nous retrouver ici avec sa voiture pour qu'on aille dîner au *District*. Je ne veux pas qu'elle voie maman.

C'est la dernière chose dont j'ai besoin.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dis-je au moment où je sors sur le porche en claquant la porte derrière moi.

Maman me lance un regard noir, enveloppant son corps dans ses bras. Elle porte un vieux jean rapiécé, les mêmes Nike qu'elle a depuis probablement dix ans, et un tee-shirt.

Il doit faire dix degrés dehors. Elle est sûrement gelée.

Tu t'en tapes, mec. Tu. T'en. Tapes.

— Ça fait presque deux semaines.

Son expression se fait implorante en un instant, mais elle a toujours cette colère dans les yeux. J'essaie de la regarder sans rien ressentir, mais c'est tellement difficile. C'est ma mère. J'ai toujours eu l'impression de lui devoir quelque chose.

— J'ai besoin d'argent, Owen. J'ai besoin de fumer un joint. Il faut que je redescende.

Qu'elle redescende ? Merde.

— Je n'ai pas de beuh dans la maison.

Elle pince les lèvres.

— Ne me mens pas. Tu as toujours de la beuh chez toi.

— Pas cette fois.

On s'observe en silence. Aucun de nous ne bouge. On est comme au beau milieu d'un duel au pistolet, tous les deux trop butés pour céder. Je n'arrive qu'à penser au fait que l'heure tourne et nous approche du moment où Fable va arriver et Chelsea sortir de la douche et me chercher.

— J'ai besoin d'argent, répète maman, cédant la première.

— Je n'en ai pas beaucoup non plus. Je travaille moins.

Elle reste bouche bée.

— Pourquoi tu ferais ça ?

— La saison de football me prend du temps. Et mes devoirs.

— Tu essaies encore de faire comme si l'école t'intéressait, hein ? Tu peux me dire la vérité. Je sais ce que tu en penses vraiment.

— Ouais, quand j'avais quinze ans et que je voulais toujours sécher les cours, dis-je en regardant derrière moi.

Les volets sont ouverts. Je vois Wade qui fait les cent pas dans le salon, mais pas encore Chelsea. J'espère qu'il va la distraire pour moi.

— Comme si tu avais vraiment changé... Tu es toujours ce bon vieil Owen. Mon bébé.

Elle s'approche comme pour me prendre dans ses bras et je m'écarte de son chemin, choqué. Je ne me souviens pas de la dernière fois où elle a eu un geste affectueux.

Elle laisse retomber ses bras, la bouche pincée.

— Allez, Owen. Donne-moi un peu d'argent. J'ai besoin d'au moins vingt dollars. Je n'ai nulle part où aller.

Elle a l'air sur le point de se mettre à pleurer. Je ne me rappelle pas non plus la dernière fois où je l'ai vue faire ça – jamais. Alors je décide qu'elle joue la comédie.

— Il faut que tu partes, maman. Tu... tu ne peux pas rester ici.

Elle étrécit les yeux.

— Pourquoi pas ? Tu as quelque chose à cacher ? Pourquoi tu ne veux pas fumer avec moi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'ai pas de beuh, je te le jure.

Je n'en ai vraiment pas. Après avoir jeté le premier joint dans les toilettes, je me suis débarrassé du reste. Je n'ai rien fumé depuis cette nuit à l'hôtel avec Chelsea. Je ne sais pas si Wade en a. Mais moi...

Je n'ai rien.

— Et ton colocataire ? Allons lui demander ce que tu as. Je me souviens de ce garçon, tu sais. Je discutais avec sa mère, parfois. Une vraie snob, celle-là.

Elle essaie de me contourner et d'attraper le bouton de la porte, mais je suis plus rapide qu'elle. Je lui fais barrage en posant ma main sur la poignée.

Je lui rappelle :

— La mère de Wade a pris soin de moi quand tu n'en étais pas capable. Elle n'est absolument

pas snob.

— C'était le délire de ta sœur, pas le mien. C'est elle qui t'envoyait toujours chez cette femme. Elle était trop occupée à baiser dans tous les coins pour s'inquiéter de son petit frère, crache maman.

Je sens la colère monter en moi.

— Ne parle pas d'elle comme ça.

— J'ai le droit de parler d'elle comme je veux. C'est ma fille, merde. Même si elle agit comme si ce n'était pas le cas.

Ma mère pointe son pouce vers sa poitrine et titube, manquant de tomber du porche. Je m'élançe et l'attrape par les coudes pour la remettre sur ses pieds.

C'est arrivé si vite qu'elle en profite pour passer sous mon bras et se précipiter vers la porte. Je lui cours après, plaque ma main contre la porte pour l'empêcher de l'ouvrir ; elle tire sur la poignée de tout son poids, mais elle ne pèse pas lourd. Elle n'est que l'ombre d'elle-même, fine et frêle, ses cheveux blond passé clairsemés et secs, son jean trop large. Et quand je m'approche, je m'aperçois qu'elle sent fort. Elle pue.

— Je veux parler à ton colocataire, dit-elle, les dents serrées tandis qu'elle tente de nouveau d'ouvrir la porte en y mettant toutes ses forces. Arrête d'essayer de me bloquer le chemin, Owen.

— Où est-ce que tu vis, putain, maman ?

Je fais la grimace. Elle n'aime pas vraiment que je l'appelle maman. Elle ne veut pas que je lui donne de nom.

— Ça te regarde ? lance-t-elle par-dessus son épaule. Je n'ai pas de maison. Mais ta garce de sœur et toi, vous vous en fichez.

— Arrête d'insulter Fable. Je ne le supporte pas.

— Bien, parce que je ne vous supporte pas non plus ! Toujours à juger, à vous comporter comme si vous étiez tellement mieux que moi ! Tu es pareil, Owen Maguire. Toi et moi, on est pareils.

Je m'écarte d'elle et la dévisage, incrédule. Elle exprime tout ce dont j'ai toujours eu peur, mais que je n'ai jamais mis en mots. L'entendre me dire ça est...

Dévastateur.

Je proteste faiblement :

— Non, ce n'est pas vrai.

Mais elle se met à rire.

Elle a de l'aplomb.

— Oh que si. C'est pour ça que tu étais mon préféré. Tu es comme moi, Owen. Que ça te plaise ou non, tu vas finir comme moi, à errer dans la vie, sans but, sans réussite. Chaque fois que tu vas construire quelque chose, quelqu'un va te repousser au fond du gouffre. C'est ce qui arrive toujours. On m'a maintenue au fond toutes ces années. Tout le monde. Personne ne m'a aidée. Personne ne va

t'aider non plus.

J'essaie de me débattre contre ses paroles, mais c'est dur. Tellement dur. J'ai l'impression d'avoir de nouveau dix ans. Elle m'effrayait quand elle avait une de ses colères d'ivrogne, nous insultant, Fable, moi et quiconque se trouvait être son petit ami à ce moment-là. C'était toujours un minable qui vivait avec nous pendant un temps et se servait d'elle avant de la jeter.

On a vu le même scénario se répéter régulièrement, au point que Fable a essayé de s'enfuir plus d'une fois, l'été de ses quinze ans.

Mais on n'en a jamais parlé. On ne parle pas de grand-chose. Ces souvenirs sont bien là où ils sont.

— Et si tu crois que tu peux trouver l'amour, détrompe-toi.

Quand j'ouvre la bouche pour répliquer, elle se met à rire de nouveau.

— Je t'ai vu rentrer avec cette petite idiote pendue à ton bras qui te regardait comme si tu étais son héros. Tu n'es le héros de personne. Est-ce que ton imbécile de petite amie sait que tu fumes de la beuh avec ta mère ? Que tu n'es rien d'autre qu'un drogué, un bon à rien ? Que tu me donnes toute la beuh et l'argent que je veux ? Que tu me caches à tous tes amis et à ta sœur parce que tu as honte de moi ? C'est de toi que tu devrais avoir honte. Tu me rends malade.

— Je ne sais pas du tout de quoi tu parles.

J'ai pris un ton sec. Je ne parle pas avec ma voix habituelle.

— Je n'ai pas de petite amie, lui dis-je, parce que je ne veux pas que maman soit au courant.

Elle trouverait un moyen d'utiliser cette information contre moi ; elle pourrait même essayer d'approcher Chelsea.

Et il n'est pas question que ça arrive.

— Ne mens pas. Je l'ai vue.

— Ce n'est personne. Juste une amie.

Ça me fait mal d'avoir à dire ça. Elle est plus qu'une amie.

Chelsea est... tout à mes yeux.

— Owen ?

Je me retourne pour trouver Chelsea debout dans l'encadrement de la porte, la main sur la poignée. Elle porte un jean et un pull noir. À la voir comme ça, j'ai l'impression qu'elle est l'incarnation de tous mes rêves, avec ses cheveux humides ramenés en un chignon sur sa tête, sa peau fraîchement nettoyée et luisante. Mais à l'expression de son visage, elle est estomaquée. Son regard passe de ma mère à moi, comme si elle était perdue.

La terreur me tord l'estomac. Elle doit avoir entendu ce que maman a dit. Ce que j'ai dit. Elle va tout savoir.

Et elle va me détester pour ce que j'ai fait.

Chapitre 19

CHELSEA

— CHELSEA.

Il prononce mon nom, mais je l'entends à peine. Les mots de cette femme – sa mère – résonnent encore à mes oreilles, dans mon esprit. Ils sont durs et laids, et leur écho dans ma tête se fait de plus en plus fort, jusqu'à ce que je n'entende plus qu'eux, qu'ils soient tout ce à quoi je pense.

« Est-ce que ton imbécile de petite amie sait que tu fumes de la beuh avec ta mère ? Que tu n'es rien d'autre qu'un drogué, un bon à rien ? »

Et la réponse horrible et dévastatrice d'Owen.

« Je n'ai pas de petite amie. »

« Ce n'est personne. Juste une amie. »

— Eh bien, regardez qui voilà : celle qui n'est pas ta petite amie. Tu es une fille bien banale, tu sais ? me crache sa mère, ses lèvres fines retroussées, le visage usé, fatigué et empli de haine, à tel point que je fais un pas en arrière, surprise qu'elle dirige toute cette colère vers moi. Tu crois vraiment que mon beau garçon aurait envie de sortir avec toi ? Regarde-toi. Tu n'es rien.

— Ferme ta gueule, dit Owen d'une voix sombre.

Il a l'air hors de lui. Il a les poings et la mâchoire serrés, prêt à assommer quelqu'un.

— Ne lui adresse pas la parole. Elle n'a rien à voir dans cette histoire.

— Toi, ferme ta gueule, rétorque sa mère, le visage déformé par la colère et laid, les joues rouges tandis qu'elle me fusille du regard, puis lui, puis moi de nouveau. Et elle a définitivement quelque chose à voir dans cette histoire. Elle essaie de t'arracher à moi. Tu es mon petit garçon, Owen. Tu ne peux pas me quitter. Un garçon a toujours besoin et aime sa mère.

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle me hait. Et personne ne m'a jamais vraiment haïe auparavant. Les gens ont tendance à m'apprécier. Mes professeurs, mes employeurs, mes quelques amis.

Cette femme ne me connaît même pas et elle décide de me détester d'emblée.

— Je... je devrais y aller.

Je titube en arrière, manquant de me cogner contre Wade, qui se tient debout juste derrière moi, puis je me retourne. Je cours dans le couloir jusqu'à la chambre d'Owen, où je me glisse pour

attraper mon petit sac à dos et mon sac à main sur le sol, les passant tous les deux sur mon épaule pour pouvoir m'enfuir.

Je ne peux pas rester ici. Owen a dit à sa mère qu'il n'avait pas de petite amie. Je n'existe pas. Alors qu'est-ce que je suis pour lui ? Un à-côté ? Une fille idiote qu'il se contente de baiser jusqu'à ce qu'il en ait terminé et qu'il soit prêt à passer à autre chose ?

Cette idée me blesse, et j'ai du mal à la supporter.

Je traverse la maison sans rien voir, remarque que la porte d'entrée est toujours grande ouverte. Je n'ai pas d'autre choix que de partir par où je suis venue.

Oh !

Si Fable apprend qu'Owen est toujours en contact avec leur mère, elle sera probablement folle.

Je sors sur le porche pour trouver Fable qui fusille justement sa mère du regard, comme si elle voulait lui arracher les yeux. Owen la tient par les épaules pour l'empêcher de lui sauter dessus.

— Va-t'en, dit Fable, la voix si sombre, si pleine de colère, que j'en frissonne.

Je suis figée, debout à la porte, à les observer tous les trois.

— Pourquoi elle me déteste, Owen ? gémit leur mère en sanglotant avant de venir pleurer dans son tee-shirt.

Il passe un bras autour de ses épaules, l'air mal à l'aise.

— Je t'en prie. Tu es pathétique, marmonne Fable. Arrête de jouer la comédie et éloigne-toi de lui. Arrête d'essayer de gâcher sa vie.

Ils remarquent à peine ma présence et je m'enfuis, me glissant derrière eux. Je descends les escaliers et cours le long du trottoir sans un regard en arrière. Mes pieds claquent contre le béton. J'ai la respiration rapide et paniquée. J'entends encore Owen déclarer que je ne suis pas sa petite amie, puis les horribles choses que sa mère m'a dites, qu'elle a dites à mon propos. Elle ne me connaît même pas. Comment peut-elle me haïr à ce point ? Qu'est-ce que je lui ai fait ?

Et pourquoi Owen n'a-t-il pas pris ma défense ?

— Chelsea !

Je l'entends crier mon nom et ça me pousse à accélérer. Plus vite. Les larmes coulent sur mon visage, mais je ne prends pas la peine de les essuyer. Elles troublent ma vision et j'ai du mal à voir devant moi. Lorsque je trébuche sur le trottoir défoncé, je vole, projetant les bras en avant, m'apprêtant à heurter le béton.

Mais Owen m'attrape et m'attire dans ses bras, mon visage contre sa poitrine. Je sens son odeur de pommes, de grands espaces et de pins, le parfum de l'automne, d'Owen.

— Mince, tu es rapide, Chel's. Heureusement que je t'ai rattrapée.

— Ne m'appelle pas comme ça.

Je m'arrache à son étreinte et recule d'un pas, manquant de trébucher de nouveau sur le même

morceau de trottoir, mais je retrouve mon équilibre. Il me parle comme s'il ne s'était rien passé. Comment peut-il faire ça ? *Tout* est arrivé. C'est... c'est terminé entre nous. Comme ça.

— Ne m'approche pas.

Il fronce les sourcils, fait un pas vers moi, mais je recule encore.

— Je... Laisse-moi t'expliquer. Ma mère... elle est folle. Elle a beaucoup de problèmes.

Entre mes dents qui claquent, je rétorque :

— Clairement.

Je suis gelée. Il fait si froid, ici, et mes cheveux sont toujours humides.

— C'est vrai ?

Owen fronce de nouveau les sourcils.

— Quoi ?

— Que tu fumes de la beuh avec ta mère ? Que tu lui donnes de la marijuana et de l'argent ?

Il soupire et baisse la tête. Il se passe une main dans les cheveux. Je sens son désespoir. Je le vois qui l'entoure, comme de fins filets de fumée qui envelopperaient son corps pour l'étouffer. J'ai plus que jamais envie de le réconforter, de le prendre dans mes bras pour lui dire que tout ira bien, mais je ne le fais pas. Je ne peux pas.

Ce qu'il a dit plus tôt m'a fendu le cœur en deux.

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores sur moi, sur ma mère, dit-il, la tête toujours baissée.

— Je sais. Parce que tu ne me dis jamais ce qui se passe. Je suis complètement dans le noir, là, Owen.

— Vraiment ? C'est ce que tu ressens ? Parce que tu ne me racontes rien non plus, Chel's. Je ne sais rien de toi. Absolument rien, à part que tu es une jeune prodige et que tu as terminé le lycée à seize ans. C'est tout. Et ça ne suffit pas, déclare-t-il, le flot de colère se déversant de sa bouche comme si un barrage s'était rompu en lui.

— Alors tu es en train de dire que je ne te suffis pas. C'est pour ça que tu as dit à ta mère que tu n'avais pas de petite amie.

J'enroule les bras autour de mon corps et tente de me réchauffer, mais rien ne parvient à calmer mes tremblements ni la douleur froide et sombre qui pèse sur ma poitrine, si lourdement que j'ai du mal à respirer.

— Maintenant, tu me fais dire des choses que je n'ai pas dites.

— Je t'ai entendu. « Je n'ai pas de petite amie. » Ces mots sont sortis de ta bouche. Oh, et ma phrase préférée : « Elle n'est rien. » C'est celle qui m'a le plus blessée, Owen. Tu peux nier que tu as dit ces mots ?

Je m'approche de lui, les bras tendus, et le pousse. Il titube en arrière, abasourdi, mais je ne me sens pas mieux pour autant. Rien ne peut me faire me sentir mieux. J'ai trop mal.

— Non, tu ne peux pas. Alors devine quoi ? Tu n'as pas de petite amie ? Je ne suis rien ? Alors tu as raison. Tu ne m'as pas.

— Il fallait que je les dise. Il fallait que je lui dise ça.

Il a la voix rauque, le visage anxieux. Ses yeux sont sombres et emplis de trop d'émotions. Je ne supporte pas de le regarder. Ça me fait trop mal.

— Si elle savait qu'on est ensemble, elle essaierait de te parler, de te détruire, de t'utiliser. Elle se sert de tout le monde. C'est ce qu'elle sait faire de mieux.

— Elle me déteste.

Je marque une pause parce que j'ai du mal à respirer.

— Elle ne me connaît même pas.

J'ai les dents qui claquent et je me force à arrêter. Je refuse de fondre en larmes devant lui. Il ne devrait pas compter autant à mes yeux.

Mais c'est le cas.

— Elle me déteste aussi, dit-il en poussant un lourd soupir, baissant la tête. Et je ne crois pas qu'elle me connaisse vraiment non plus.

Je le contemple, ébahie. Je me demande si je le connais moi-même vraiment. Est-ce que ça a déjà été le cas ? Je pensais savoir qui il était. Il y a quelques minutes, je le croyais encore.

— Où est Fable ?

— Chez moi, occupée à chasser notre mère.

Son visage se décompose et je pourrais jurer qu'il est au bord des larmes. Mon cœur brisé menace de craquer encore plus et j'inspire vivement, essayant de garder mon calme.

— J'aurais dû lui dire que maman était de retour, avoue-t-il. Je le lui cache depuis des mois.

— Tu aurais dû nous le dire à toutes les deux. Tu aurais dû te montrer honnête avec moi, Owen.

Je tourne les talons et me mets à marcher, mais il ne me poursuit pas. Je ne m'attendais pas à ce qu'il le fasse, mais... enfin. D'accord.

Je m'attendais à ce qu'il me suive.

Je me retourne et le regarde. Il est toujours debout, là où je l'ai laissé, à côté de la palissade blanche d'une maison, et m'observe comme s'il ne parvenait pas à croire que je le quitte.

Mais il ne me laisse pas le choix.

En m'enveloppant de mes bras, je murmure :

— Alors, tu es un drogué, toi aussi ?

Il grimace.

— Je fume de la beuh parfois. La belle affaire !

— Tu fumes plus que tu ne veux bien le laisser croire.

Je marque une pause.

— C'est un problème pour toi ?

Son silence est éloquent. Aucun de nous ne parle et j'ai envie de m'éloigner, mais je ne le peux pas.

Je ne suis pas assez forte. Pas encore.

— Tu n'as pas non plus été honnête avec moi, et tu le sais, dit-il d'une voix froide. Tu as tes secrets, tout comme moi.

Je ne réponds pas parce qu'il a raison. J'ai mes secrets. Mais il ne comprendrait pas. Pas maintenant. Si je lui avouais tout à propos de papa, il penserait que ce qu'il a fait pour sa mère est acceptable ; que je peux comprendre, à cause de mon bon à rien de père, le fait qu'il fournisse de la drogue à sa mère, qu'il lui donne de l'argent, cachant leur relation à Fable, à tout le monde. Ce ne serait pas juste.

Mon secret restera le mien.

— Tu ne peux pas t'en aller comme ça, Chel's, dit-il. Donne-moi une autre chance.

Je lui murmure :

— Je ne veux pas être avec quelqu'un qui se défonce la tête en permanence. Tu essaies juste de fuir la réalité et ça me donne l'impression que tu essaies de me fuir, moi.

— Jamais, réplique-t-il dans un souffle. Oui, je me défonce. Et alors ? Ce n'est pas un si gros problème. Je peux arrêter quand je veux. Je n'ai pas beaucoup fumé la semaine passée.

Seulement une semaine ? Je ne sais même plus quoi penser.

— Tu n'es pas la personne que je croyais, Owen Maguire. Pas du tout, dis-je.

— Toi non plus.

Je tressaille. Ces trois mots me brisent le cœur, me déchire l'âme. Je vacille, mes genoux menaçant de se dérober sous moi, et je pince les lèvres pour étouffer un sanglot.

Alors je me retourne et m'enfuis. Je fuis mes ennuis, mes problèmes, le garçon que j'aime.

C'est du pareil au même.

OWEN

— ÇA VA FAIRE UNE SEMAINE, MEC.

La voix de Wade pénètre profondément en moi, me serrant aux tripes alors qu'il essaie de me réveiller.

— Il faut que tu sortes du lit et que tu te remettes à vivre.

Non. Pas question. Ça ressemble à un cauchemar. Je préfère rester au lit et dormir, ou me réveiller et boire. Fumer un peu. Me défoncer. Oublier la douleur. Oublier que maman est furieuse contre moi, que Fable refuse de me parler. Oublier que Chelsea me déteste.

Je croasse :

— Où est Des ?

Je tends la main vers ma table de nuit et renverse la bouteille de bière à moitié pleine qui était posée dessus. Le liquide doré se répand sur le tapis.

— Merde !

— Il est parti. Je l'ai mis dehors hier soir. Je lui ai dit que j'en avais marre de la manière dont il continuait à te fournir de la dope, alors qu'on devrait t'aider à arrêter. J'avais tort à son propos. C'est toi qui avais raison : Des est notre ami, mais je suis fatigué d'avoir à gérer le fait qu'il deale de la drogue.

Wade entre dans ma chambre, le nez plissé de dégoût.

— Ça pue, là-dedans.

Il a raison. C'est un mélange de beuh, de sueur et de désespoir.

— J'ai besoin de Des.

— Tu n'as besoin de rien de ce que Des peut te donner, crois-moi.

Wade avance vers ma fenêtre à grandes enjambées et ouvre les rideaux d'un coup, laissant entrer la lumière de l'après-midi. Je pousse un sifflement de vampire, mon corps se recroquevillant comme si j'allais me changer en tas de poussière au moment où le soleil entrera en contact avec ma peau.

— Pourquoi tu as fait ça, enfoiré ?

Je me redresse, clignant des yeux face à la luminosité, et me frotte la nuque. Elle me fait mal. J'ai

mal partout. J'ai à peine quitté cette pièce et la maison depuis le soir où maman a fichu ma vie en l'air.

Correction : depuis le soir où *j'ai* fichu ma vie en l'air.

— Parce que tu as besoin de voir un peu la lumière plutôt que de dormir toute la journée. Après avoir passé tout ce temps à essayer de faire remonter tes notes, et réussi, tu veux tout gâcher pour une fille ?

Wade prononce ce dernier mot avec une expression de dégoût sur le visage.

— Trois filles, en fait, dis-je en me cognant l'arrière de la tête contre le mur.

Maman, Fable et Chelsea.

— Comme tu veux, rétorque Wade en balayant l'air de la main. Le fait que tu laisses une bande de gonzesses te gâcher la vie alors que tout allait bien me rend dingue.

— Tu ne peux pas comprendre.

Je pousse un grognement et me laisse glisser de nouveau dans le lit, sous les couvertures, et tire la couette sur ma tête.

— J'ai merdé.

— Tu merdes en permanence. Ce n'est pas nouveau. Mais d'habitude, tu avances. C'est ce que j'ai toujours apprécié chez toi. La merde arrive, tu la gères, puis tu passes ton chemin, prêt à t'attaquer au prochain problème. Tu t'es toujours comporté comme si tu te fichais de tout, comme si rien ne pouvait t'atteindre.

Je marmonne :

— Je suis très doué pour faire semblant.

Tout m'atteignait. Tout le temps. Quand j'étais plus jeune, j'absorbais mes problèmes, les gardais enfouis en moi et les laissais macérer jusqu'à ce qu'ils prennent le dessus, que la colère et la douleur me consomment. La douleur, la culpabilité d'avoir une vie de famille dysfonctionnelle et une mère perturbée m'a beaucoup pesé, en particulier quand j'étais plus jeune et que je n'avais aucune échappatoire.

Jusqu'à ce que je découvre les drogues, les filles, les fêtes et l'alcool. Je pouvais me perdre dans ces choses, oublier mes problèmes, tout oublier.

Fable me remettait toujours sur les rails. Drew aussi. Je faisais de mon mieux pour suivre le droit chemin, pour être un bon garçon et faire les bons choix.

Mais ces choix sont difficiles à faire quand la tentation est toujours devant mes yeux.

— Ouais, eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ? Fais semblant jusqu'à ce que tu y arrives. C'est ce que tu fais, d'habitude. Du moins, jusqu'à maintenant.

Wade enlève la couverture de ma tête et je le vois qui me lance un regard noir, une expression farouche sur le visage.

— Il faut que tu te lèves et que tu prennes une douche. Tu as un visiteur qui arrive dans une heure.

Je fronce les sourcils.

Je demande d'une voix emplie d'espoir :

— Qui vient me voir ? Des ?

Wade secoue la tête, les lèvres pincées.

— Plus de Des pendant un moment, mon pote. Il n'est pas conseillé de le voir pour les gens comme toi. Tu as du mal à fonctionner à cause de toute la beuh que tu as fumée ces sept derniers jours.

C'était de la bonne. Elle m'a gardé l'esprit embrumé, enfumé et vide de toute pensée, pour que je ne me laisse pas aller à songer à Chelsea.

Oups. Je viens de me laisser aller.

— Il doit y avoir un joint quelque part par ici. Où est mon bang ?

— Je l'ai caché.

Je descends à grand-peine du lit, manquant de tomber avant de me rattraper. Je suis debout, les jambes mal assurées, en sous-vêtements, et je fronce le nez. Ma peau a l'air crasseuse, ma bouche sent l'égout et je parie que moi aussi.

Wade ne tressaille même pas. Il reste là, un rocher dans la tempête, les bras croisés, l'air décidé. Je lis la tristesse et l'inquiétude dans ses yeux.

Il est triste et s'inquiète pour *moi*.

— Donne-moi mon bang, dis-je, parce que c'est la seule chose sur laquelle je parviens à me concentrer.

Et je préfère me concentrer sur ça, car la réalité est beaucoup trop dure à affronter.

— Merde à ton bang, merde à ta beuh. Va prendre une douche.

Il me pousse vers la porte de ma chambre et je le laisse faire. J'abandonne parce que c'est plus facile et qu'il a raison. Je suis nauséabond et il faut que je prenne une douche avant de me faire tomber dans les pommes tout seul.

Je vais dans la salle de bains et ferme la porte derrière moi, tournant le verrou. Je commence à fouiller dans les placards, espérant y trouver un joint, comme la dernière fois, mais je n'ai pas cette chance. Je tourne le robinet de la douche, laissant l'eau chauffer tandis que je me brosse les dents. La salle de bains est glaciale, mais la vapeur commence à la réchauffer. Je pense à Chelsea qui a pris une douche ici, quand ma vie était normale, et bien, et que tout me souriait.

Mais c'est fichu. J'ai tout fichu en l'air.

C'est un bon moyen de t'apitoyer sur ton sort.

Je prends une douche rapide, reconnaissant que Wade m'y ait poussé parce que je me sens de nouveau à moitié humain. Ses paroles résonnent dans ma tête, me rappelant que j'agis comme un

abrupte geignard et bon à rien. Il faut que je me sorte la tête du cul et que je me remette à vivre. Tant pis si maman est furieuse contre moi, si Fable ne veut pas me parler, si Chelsea ne veut plus jamais poser les yeux sur moi. Je ne peux pas laisser ces conneries m'abattre.

« *Fais semblant jusqu'à ce que tu y arrives.* »

Après m'être habillé, je regarde mon téléphone, ignorant les textos de Des et d'une fille de mon cours d'anglais qui me court après et qui a eu mon numéro je ne sais comment. J'ai un message vocal de mon entraîneur et un autre de mon patron au *District*, mais je décide de ne pas les écouter maintenant. Ils ne contiennent probablement que des mauvaises nouvelles.

Je ne pourrais pas le supporter. Pas maintenant.

Puis j'aperçois le numéro de Drew. Il m'a laissé un message. J'appuie sur le bouton « lecture » et tiens le téléphone contre mon oreille, le son familier de la voix de Drew emplissant mon esprit, me poussant à m'asseoir au bord du lit en agitant mon genou. J'ai peur d'entendre ce qu'il a à me dire.

Et s'il me haïssait ?

Ignorer ta sœur ne va pas te rendre la vie meilleure, et à moi non plus. Elle est furieuse mais, plus que tout, elle s'inquiète pour toi, Owen. Appelle-la. Vous avez besoin de discuter, tous les deux.

C'est tout. C'est tout ce qu'il dit. Il ne m'a pas engueulé ni traité d'abrupte, de bon à rien, de mauvais frère qui a laissé tomber sa sœur. Son message est simple et direct.

Appelle ta sœur. Elle est furieuse. Elle est inquiète.

Fin.

J'inspire profondément, contemple l'écran de mon téléphone, hésitant à appeler Fable. Mais je ne peux pas. J'ai peur d'entendre sa voix, ses accusations, ses questions. Elle a beaucoup de choses à dire, j'en suis sûr. C'est toujours le cas.

Au lieu de cela, je lui envoie un texto. Trois simples mots que je devrais également envoyer à Chelsea, mais je ne suis pas encore prêt pour cette confrontation.

Je suis désolé.

Un pas à la fois. « *Fais semblant jusqu'à ce que tu y arrives.* » Approcher Fable était le premier pas. Décider de ce que je vais faire avec maman est le deuxième.

Supplier Chelsea de me pardonner sera la troisième et dernière étape, la plus effrayante de toutes.

— Tu es habillé ? me demande Wade en faisant irruption dans ma chambre.

— Est-ce que ça a une importance, sachant que tu es entré sans frapper ?

Je me lève et fourre mon téléphone dans la poche avant de mon jean, faisant comme si ce n'était pas très important que Fable n'ait pas répondu à mon texto. Elle est si rapide à répondre, d'habitude.

Mon téléphone reste silencieux. Il me nargue, me donne l'impression d'être un raté.

— Allez, viens, me dit Wade avec un coup de menton vers le couloir. Ton visiteur attend.

Je suis Wade dans le salon, l'estomac noué, ce qui me rend presque nauséux. Je n'ai pas beaucoup mangé non plus cette dernière semaine. Ça pourrait expliquer la nausée.

Je manque de rendre le contenu de mon estomac en voyant qui est assis sur mon canapé.

— Coach.

Je m'arrête tandis qu'il se lève, grand, large et très intimidant. Il a joué au football toute sa vie. Il a fait un passage chez les professionnels, mais il a dû abandonner sa carrière à cause d'une blessure au bout du deuxième mois de sa première saison. Alors il s'est tourné vers le coaching ; c'est l'un des meilleurs entraîneurs de l'État, sinon du pays.

Tout le monde a énormément de respect pour le coach Halsey. Et je n'ai fait que me foutre de lui presque toute la saison.

— Fiston, dit-il en hochant la tête pour me saluer, la bouche pincée. Tu as manqué l'entraînement.

Je me redresse en regardant Wade se diriger vers la cuisine.

— Je sais. Je suis désolé.

— Tu as une excuse à me fournir ?

— Non, monsieur.

Je secoue la tête. Le coach déteste les excuses. Il pense qu'elles ne sont qu'un ramassis de conneries et de mensonges.

— Bien.

Il s'approche et s'arrête juste devant moi pour planter son index dans ma poitrine.

— C'est ta dernière chance. Tu déconnes encore, manques un entraînement, rates les cours, n'importe quoi, et je te vire pour le reste de la saison.

Je déglutis péniblement, croise son regard et grimace en sentant la douleur dans ma poitrine lorsqu'il y plante de nouveau l'index.

— Je comprends.

— Figure-toi que ton beau-frère pense que tu as beaucoup de potentiel. Je l'ai eu au téléphone la semaine dernière, juste avant que tu nous lâches.

— Ah bon ?

Je me frotte la poitrine, surpris que Drew ait pris la peine de l'appeler.

— Oui. Il croit que tu pourrais passer pro. Je suis d'accord avec lui, mais si tu fiches tout en l'air chaque fois que tu as un pet de travers ou un problème de cœur, tu ne vas jamais y arriver.

Il a raison. Il poursuit son discours sur le même ton pendant dix minutes et je l'encaisse, tête basse, le ponctuant de « oui, monsieur » et « non, monsieur » quand il le faut, jusqu'à ce qu'enfin il

me donne une claque sur l'épaule, me dise de me présenter pour l'entraînement demain après-midi, puis sorte de chez moi comme il est venu.

Je peux remercier ma bonne étoile qu'il me donne une autre chance. Je ne le mérite pas.

— Ça a fonctionné ?

Je me retourne et aperçois Wade, qui m'observe avec une expression neutre sur le visage. En ce moment, il ferait un excellent joueur de poker.

— Si tu me demandes si le coach m'a remis les idées en place, alors ouais. Je crois bien.

— Tu ferais mieux de faire plus que simplement le croire. Si tu merdes encore, tu es viré. Ne déconne pas.

— Promis.

Mais je sais que ça sera presque impossible. Je merde tout le temps. Wade l'a dit lui-même.

— Arrête de faire semblant et réussis, pour une fois, poursuit-il, sans me quitter des yeux. Je pense que tu peux le faire si tu te donnes la peine d'essayer. Tu es plus fort que tu ne l'imagines, mec.

J'aimerais me faire autant confiance que Wade croit en moi.

Chapitre 20

OWEN

— TU NE DEVRAIS PAS FAIRE ÇA.

Je lève les yeux et je vois que Wade m'observe, la mâchoire serrée et les yeux étrécis. Il a laissé pousser ses cheveux bruns depuis le début du semestre, et ils tombent en cascade de boucles autour de son visage. Je n'ai pas arrêté de lui dire qu'il avait l'air d'une mauviette avec cette tignasse.

Mais les filles adorent ça. Il a couché avec davantage de gonzesses que je n'en ai jamais connu. Le grand méchant joueur de football avec les cheveux hirsutes et le beau visage est le favori de ces dames, ce qui n'a aucun sens à mes yeux, mais qu'importe.

Voilà ce qu'on est en train de faire en ce moment : on organise une nouvelle soirée chez nous. Mais celle-ci est justifiée. On célèbre notre dernière grande victoire, celle qui nous emmène en phases éliminatoires. Presque toute l'équipe est présente, sur le porche, dans le jardin devant et derrière la maison. Les voisins sont tolérants. Je sais que la majorité des maisons de la rue est peuplée d'étudiants, mais quand même...

On fait un boucan de tous les diables. La fête est déjà en train de partir en vrille et il n'est même pas encore minuit. Il y a des filles partout. La maison en est pleine à craquer. Et Des est là. Wade a accepté qu'il vienne, à contrecœur. Pour une raison que je ne m'explique pas, il a décidé de jouer le rôle de mon garde du corps, détective et videur personnel.

C'est comme ça qu'il m'a surpris, seul dans la salle de bains, avec un joint dans une main et un briquet dans l'autre. Je suis heureux, grisé à l'idée qu'on soit qualifiés pour les phases éliminatoires, mais les mauvaises pensées m'assaillent.

J'aurais juré apercevoir Chelsea cet après-midi au match. Les mêmes cheveux, le même style vestimentaire, les mêmes longues jambes sexy. Elle était avec ses amis, une fille et un garçon, et elle n'arrêtait pas de détourner mon attention du jeu. En particulier quand le mec assis à côté d'elle a passé un bras autour de ses épaules pour l'attirer vers lui et l'embrasser.

La jalousie m'a tordu l'estomac et j'ai arraché mon casque, la fusillant du regard. Lui aussi. Est-ce qu'elle aurait le culot de se pointer à un match et d'embrasser un abruti juste devant moi ?

Il se trouve que ce n'était pas elle, mais c'était trop tard. J'avais le cerveau qui bouillonnait. Chelsea occupait toutes mes pensées, insistante, douce, furieuse, sexy, nue et souriante.

Je n'arrivais pas à me la sortir de la tête.

— Allez, mec, donne-moi ça.

Wade tend la main, attendant que je dépose le joint dans sa paume, mais je n'obéis pas.

Au lieu de cela, je fais jouer le briquet tout neuf et une flamme apparaît. J'allume le bout du joint, prends une grosse bouffée et laisse la fumée âcre emplir mes poumons, la maintenant à l'intérieur jusqu'à ce que je n'en puisse plus et que j'expire.

— Enfoiré, marmonne Wade quand je dépose le joint dans sa paume après cette unique bouffée.

Il le fourre dans la poche de son jean.

— Je croyais que tu avais arrêté la beuh.

— Quelque chose m'a foutu la tête à l'envers, aujourd'hui, lui dis-je tandis qu'on sort de la salle de bains.

Dans le couloir, trois filles court vêtues se mettent à glousser sur notre passage. Le son de leur rire me tape sur les nerfs.

— Quelque chose ou quelqu'un ?

Je hausse les épaules.

— Je ne veux pas en parler.

— Alors tu préfères faire comme si ce n'était jamais arrivé et fumer. Sérieusement ?

— Tu es mal placé pour me juger. Tu n'as jamais refusé une taffe.

C'est mon partenaire de crime depuis des années, mon meilleur ami. On a toujours été dans le même bateau.

Quand est-il devenu un adulte responsable ?

On s'arrête devant la cuisine. La maison est un asile de fous : la musique forte, les gens encore plus bruyants, les litres de bière... Et le salon est empli de fumée ; le parfum persistant de la marijuana imprègne toute la maison.

Génial...

Peut-être que ce n'était pas une si bonne idée, après tout.

— Je sais me contrôler. Toi, non. Il y a une différence.

Il me pousse l'épaule.

— On n'est plus des gosses, Owen. C'est une chose que de faire n'importe quoi, de s'attirer des ennuis et de fumer en permanence quand on est gamins, c'en est une autre que de faire le même genre de conneries adulte. On se fait arrêter et, tout d'un coup, on a un casier judiciaire permanent.

C'est un argument valide. Je n'y avais jamais pensé avant, mais merde, il a raison.

— Ne te laisse pas contrôler par la beuh. Ou par ta culpabilité, parce que je sais que tu en as en stock, me dit Wade d'un ton ferme. Maintenant, je vais aller me trouver une fille, la peloter et l'amener dans ma chambre où, si j'ai de la chance, je vais la déshabiller. Tu as envie de m'imiter ?

Je secoue la tête, empli de dégoût à l'idée de me trouver une fille que je ne connais pas pour

l'amener dans ma chambre.

— Pas question.

La seule fille que je désire n'est pas ici.

— Tu es toujours accro ?

Wade a pris une voix douce, comme s'il avait peur que je pète un plomb, ce qui est probablement le cas. Le simple fait d'y penser me fait mal.

Et il n'a même pas besoin de la nommer pour que je sache de qui il parle.

— C'est pour ça que j'avais besoin d'une taffe, j'avoue. J'ai cru la voir au match, mais ce n'était pas elle.

— Je l'ai vue, tu sais, lance-t-il d'un ton nonchalant.

— Où ça ? Au match ?

L'enfoiré.

Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ? Je ne saurais pas du tout quoi faire si je la voyais. Mais je suis quand même jaloux.

— Non, sur le campus. Elle est passée à côté de moi en faisant mine de ne pas m'avoir reconnu, mais je crois qu'elle m'a vu.

Il se masse la mâchoire.

— Elle avait l'air triste.

Je pousse un gros soupir, observant la fête qui se poursuit dans le salon. Une fille a déjà retiré son haut et tous les mecs crient et l'encouragent à enlever la suite. Elle ne me fait aucun effet. Elle a des seins trop gros et le soutien-gorge qu'elle porte ne la met pas en valeur, même si aucun des types ne semble protester.

— Ne dis pas ce genre de choses, mec.

— Comme tu veux. Je me suis dit que tu devrais le savoir, c'est tout.

Sans ajouter un mot, Wade me plante là et se fond dans la foule, prenant un verre en plastique rouge des mains d'une fille et avalant une longue rasade avant de le lui rendre, un grand sourire aux lèvres.

Ça suffit pour que la fille tombe sous son charme. Même avec ses cheveux hirsutes. J'étais comme ça, avant, sans les cheveux. J'entrais dans une pièce, je faisais un sourire, prononçais quelques mots et j'étais entouré de filles. C'était facile. Trop, même.

J'ai enfin rencontré un défi. Je suis tombé amoureux et j'ai tout fichu en l'air. Je ne trouve pas le courage d'aller vers elle pour tout arranger. Elle est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée et je me cache loin de son regard.

Encore maintenant.

Je m'aventure dehors, me dirige vers le fût que Des a apporté et me verse un verre composé essentiellement de mousse. Puis je vais dans le jardin, loin de la fête, du bruit et des filles. Il y a un couple qui s'embrasse derrière un arbre, non loin de l'endroit où je me trouve, mais je n'y prête pas attention. Je sors mon téléphone de ma poche et vérifie mes messages, puis je cherche le contact de Chelsea. Je descends ma bière d'une gorgée pour me donner du courage, prenant conscience que l'unique bouffée que j'ai tirée sur ce stupide joint n'a absolument pas altéré mon état d'esprit.

Je suis toujours un imbécile nerveux et empoté, je n'arrête pas de penser à Chelsea.

Je laisse tomber le verre vide sur le sol, prends mon téléphone à deux mains, les doigts tremblants. Mes pouces planent au-dessus du clavier et mon cœur bat la chamade. Je jurerais que je suis en nage.

Mais je vais le faire. Je vais lui envoyer un message et lui dire la vérité, lui dire ce que je ressens vraiment.

C'est le moins que je puisse faire.

CHELSEA

JE SUIS SEULE. JE NE SAIS PAS CE QUE JE VAIS FAIRE. KARI EST PARTIE IL Y A BIENTÔT DEUX SEMAINES APRÈS une grosse crise de mononucléose. Qui attrape encore la mononucléose, de nos jours ? Je blâme Brad, son imbécile de non petit ami. Après tout, c'est la maladie qu'on attrape en s'embrassant.

Sa mère a voulu qu'elle revienne chez elle pour le reste du semestre et Kari a vivement protesté, mais elle était tellement fatiguée et fiévreuse que ses parents l'ont forcée à rentrer. Alors, elle a obéi, inquiète à l'idée de me laisser toute seule dans ce stupide appartement que je ne peux pas me payer, mais que pouvait-elle faire d'autre ? Elle est malade. Ce n'est pas grave, mais assez pour qu'elle soit hors d'état pendant un moment.

J'essaie de trouver un moyen de m'en sortir. J'ai pris des services supplémentaires au restaurant. J'ai aussi trouvé d'autres étudiants à qui donner des cours, mais avec tout ce travail, mes notes commencent à s'en ressentir.

Je suis épuisée et toujours sans le sou. J'ai essayé de trouver une colocataire, mais personne n'a répondu, si tard dans le semestre. J'ai donné mon préavis de départ à mon propriétaire il y a quelques jours et, à présent, il est pressé que je m'en aille parce qu'il a de nouveaux locataires en vue.

Je suis fichue. Je n'ai nulle part où aller. Et je refuse de rentrer à la maison, même si maman me supplie de le faire environ une fois par heure.

On est samedi soir et je ne travaille pas. J'ai déjà fait un service interminable ce vendredi et j'ai les pieds en compote. J'ai un autre service demain, pendant le rush du petit déjeuner, et il ne me tarde pas vraiment d'y être.

Ma vie est une catastrophe. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Tout était parfait, lumineux et plein de bonheur. Il y avait un garçon, du sexe et de l'espoir.

À présent, je n'ai plus que l'obscurité, l'épuisement, le travail et les études. Un monde incolore, triste, terne.

Mon portable se met à sonner et je réponds. J'écoute maman me parler du fait qu'on n'a plus d'argent et qu'elle s'inquiète, sans savoir quoi faire. J'ignore quoi lui répondre, ou quel conseil lui donner. J'ai toujours été son soutien, celle qui la réconfortait quand elle désespérait.

À présent, c'est moi qui suis perdue et sans espoir, et maman est tellement focalisée sur ses

propres problèmes qu'elle ne voit pas les miens.

Et j'en ai beaucoup, même si je ne lui ai rien raconté. Je suis devenue une personne complètement différente et elle ne le voit même pas.

— J'ai parlé à ton papoune, finit-elle par lâcher.

Je prends conscience que c'était là qu'elle voulait en venir tout ce temps.

Je me roule en boule sur le fauteuil rembourré du salon, m'imprégnant de ce qu'elle vient de dire. Les parents de Kari ont emmené tous ses meubles, y compris le canapé. Je n'ai pas grand-chose. Kari se sent mal. Elle n'arrête pas de m'envoyer des textos pour savoir si je vais bien. J'aimerais pouvoir lui en vouloir.

Mais je ne le peux pas. Elle est tombée malade et ses parents surprotecteurs l'ont emmenée.

Je lui demande :

— Pourquoi tu lui parles encore, après tout ce qu'il t'a fait ?

Mais j'ai peur de ce qu'elle va me répondre.

— Il veut simplement nous aider, ma chérie. Il comprend qu'on est dans une situation difficile, et il veut être présent pour sa famille.

C'est un peu tard, à mon avis.

— Comment peut-il faire ça depuis le fond de sa cellule ?

— Chelsea ! Ne parle pas de ton papoune comme ça, me gronde maman.

Je déteste quand elle l'appelle mon « papoune ». Je ne l'ai pas appelé ainsi depuis des années. J'en parle rarement autrement que comme mon père. Il n'a jamais été un véritable papa pour moi. Il ne s'est jamais vraiment intéressé à moi.

Je marmonne :

— Comme tu préfères. Mais je ne veux pas de son aide.

— Il m'a dit où trouver un peu de l'argent qu'il avait mis de côté avant la prison. Je vais aller le retirer à la banque et le garder pour lui. Il m'a dit que je pouvais en utiliser une partie maintenant, explique-t-elle, l'air parfaitement en accord avec cet arrangement. Ça peut nous être d'une grande aide, tu ne crois pas ?

L'inquiétude me serre le ventre.

— C'est de l'argent sale, maman.

— Ce n'est pas vrai, rétorque-t-elle d'une voix guindée.

Elle ne voit que ce qu'elle veut bien voir. Elle a toujours été comme ça avec son mari.

Mon père.

C'est une personne horrible, exactement comme la mère d'Owen.

Ma mère, en dépit de sa haine pour les hommes et de ses constants avertissements – ils ne feront

que me maltraiter, je ne peux pas leur faire confiance, je suis bien mieux toute seule –, n'arrive pas à suivre ses propres conseils. Mon père est son talon d'Achille.

Et elle ne le voit même pas.

— C'est de l'argent sale. Il a un compte secret qu'il veut que tu vides pour ne pas se faire prendre à sa sortie. Tu vas garder l'argent pour lui, et quand il sera libéré, tu le lui donneras en pensant que tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes entre vous, puis il te quittera. Encore.

Elle se met à bredouiller, comme un robinet bouché juste avant qu'il n'explose et fasse gicler de l'eau dans tous les sens.

— Comment oses-tu dire ça, Chelsea ? C'est ton père. Il est peut-être en prison, mais tu ne devrais pas le juger pour ça. Tout le monde peut faire des erreurs, et à présent, il en paie le prix. Il a payé sa dette à la société.

— C'est ça... C'est un vrai citoyen modèle. Il paie sa dette en t'encourageant à sortir son argent sale de son compte secret.

Je marque une pause, me demandant si mes paroles pénètrent son cerveau.

— C'est un vrai escroc, maman. Je refuse d'être impliquée là-dedans.

— Cet argent va t'aider à survivre – ce que tu fais difficilement, je te rappelle.

Merci de retourner le couteau dans la plaie, maman.

— Je n'en veux pas. Il l'a volé.

— On n'en sait rien, commence-t-elle, mais je l'interromps.

— Bien sûr que si. Il l'a pris. Je n'en veux pas.

Combien de fois faut-il que je le lui répète ?

— Je ne veux rien qui vienne de lui. Absolument rien.

— Je ne vais pas abandonner mon mari quand il en a besoin, Chelsea, dit-elle d'un ton glacial. Fais bien attention avant de me demander de choisir entre vous. Ma décision pourrait ne pas te plaire.

Elle me menace, me faisant savoir qu'elle le choisirait lui plutôt que moi. Je ne la comprends pas. Je ne l'ai jamais comprise. Elle est toujours en contradiction avec elle-même, ses idées et ses envies changeant en fonction du sens du vent. Papa lui a fait du mal ? Les hommes sont le mal incarné. Papa la courtise avec des paroles mielleuses et des promesses ? Il faut qu'elle soutienne son homme envers et contre tout.

J'en ai plus qu'assez, assez de ce manège incessant et de dépendre d'un homme qui se fiche complètement de nous. C'est épuisant.

Ils m'épuisent tous les deux.

— Je ne prendrai pas cet argent.

Je penche la tête en arrière, ferme les yeux et avale péniblement ma salive.

— Je ne veux pas que tu le voies.

— Trop tard. Je l'ai vu, plusieurs fois. On parle tous les jours au téléphone. On s'écrit des lettres. Il va sortir de prison à la fin de l'année et on va se remettre ensemble.

Elle a l'air heureuse. Elle repose à tort tous ses espoirs sur cette perspective et j'ai envie de la gifler, de lui dire qu'il va de nouveau la décevoir. Elle a tout oublié et se contente de croire à ses mensonges et à ses promesses vides de sens.

Et quand il la décevra de nouveau et la laissera seule, qu'est-ce qu'elle va faire ? Se tourner vers moi ?

— Il m'a dit qu'il avait essayé de te contacter, poursuit-elle, la voix chargée de désapprobation. Et que tu raccrochais chaque fois. Tu ne devrais pas faire ça, Chelsea. Il veut simplement te parler. Tu es sa fille, son unique enfant.

Ils n'auront pas à s'en inquiéter davantage, parce que j'ai coupé la ligne fixe, me servant uniquement de mon portable. Je ne pouvais pas me permettre de continuer à la payer alors qu'on l'avait simplement parce que les parents de Kari avaient insisté, « pour des raisons de sécurité », disaient-ils.

Et les téléphones portables ne peuvent pas recevoir les appels en PCV, normalement.

— Je refuse de le laisser entrer de nouveau dans ma vie, maman. Je suis désolée.

Je lui raccroche au nez avant qu'elle ne puisse ajouter un mot et je contemple l'écran de mon téléphone, me demandant si elle va me rappeler. Je compte sur le fait qu'elle rappelle ou, du moins, qu'elle m'envoie un texto.

Mais elle n'en fait rien. Ça fait plus mal que je ne suis prête à l'admettre.

Je m'adosse contre le fauteuil, regarde le plafond, me sentant... désespérée. Au début du semestre, j'avais l'impression d'avoir tout pour moi : deux jobs, un emploi du temps idéal, enfin hors des dortoirs, vivant avec ma meilleure amie. J'étais au sommet.

Puis j'ai rencontré Owen et mon monde a été bouleversé. Je ne peux pas l'accuser d'être à l'origine de tous ces changements, mais il y a contribué. En très grande partie.

J'aimerais qu'il fasse toujours partie de ma vie.

Je ferme les yeux et essaie de chasser mes pensées agitées, de calmer mon imagination hyperactive. Je ne peux pas rentrer à la maison. Je ne veux pas vivre dans ce stupide appartement. Je n'ai nulle part où aller, pas d'amis, pas de solutions. Je pourrais louer une chambre, vendre les quelques meubles que j'ai et emménager avec quelqu'un. Ça pourrait fonctionner, et le loyer serait beaucoup moins élevé.

Demain à la première heure, je cherche une colocation. Ce soir... ce soir, je suis trop fatiguée et trop déprimée.

Mon téléphone vibre et j'entrouvre les yeux. Je le prends pour voir qui m'écrit. Probablement Kari, qui va se plaindre de ne pas pouvoir sortir un samedi soir, ou que ses parents la traitent comme si elle était sur son lit de mort, alors qu'elle n'a qu'une stupide mononucléose. C'est ce dont elle

s'est plainte hier soir dans ses textos.

Mais ces messages n'émanent pas de Kari. Ils arrivent en un flot interminable, l'un après l'autre. Une phrase déchirante après l'autre.

Tu me manques.

Je pense à toi tout le temps.

Je rêve de toi.

Je t'ai menti ; je suis désolé.

J'étais gêné.

J'avais honte.

Je veux mériter ton pardon, mais je ne sais pas comment faire.

Je tiens mon téléphone entre mes mains tremblantes et des larmes me montent aux yeux. Je n'ai pas pleuré depuis cette soirée où je me suis enfuie loin d'Owen. Je me suis dit que j'étais plus forte que ça, qu'il ne pouvait pas me briser, que je refusais de le laisser faire.

Mais à présent, alors que la vérité est étalée devant mes yeux, je pleure. Des larmes coulent en silence le long de mes joues en un flot continu, tombent de mon menton sur ma poitrine, mouillant mon tee-shirt. Je m'en fiche. Ça fait du bien. Je me sens libérée de tout ce que j'ai gardé en moi depuis des semaines.

Je renifle, cligne des yeux pour chasser les larmes et réponds.

Une phrase pitoyable après l'autre, imitant celles qu'il m'a envoyées.

Tu me manques aussi.

Et je pense à toi tout le temps.

Tu m'apparais en rêve et je n'ai pas envie de me réveiller.

Tu m'as menti, mais moi aussi, je t'ai menti.

Parce que j'étais gênée.

Et comme toi, j'avais honte.

Peut-être qu'un jour, je pourrai tout te raconter.

J'attends sa réponse, le souffle court, l'estomac noué. Et s'il ne répond pas ? Il est peut-être saoul. Il est peut-être défoncé et il essaie de me berner pour me convaincre de revenir vers lui.

Mais peut-être que j'ai envie de me laisser berner. Je veux retourner vers lui. Il me manque tellement. J'ai besoin de lui.

Et lui, a-t-il besoin de moi ?

Mon téléphone vibre et je regarde l'écran, le cœur serré.

« Raconte-moi tout maintenant. »

Je mettrais des heures à lui expliquer tout par texto. Avant que j'aie le temps de répondre, je reçois un nouveau message :

« Viens chez moi. J'ai envie de te voir. »

Est-ce que je le peux ? Est-ce que j'en ai le courage ? Je ne sais pas. Je veux le voir. Je meurs d'envie de le regarder, de sentir son odeur et ses bras qui m'enserrent contre lui.

« S'il te plaît, Chel's. J'ai besoin de te voir. »

« J'ai besoin de toi. »

Ce dernier message achève de me convaincre.

Chapitre 21

OWEN

JE L'ATTENDS DEHORS, À CÔTÉ DE MA VOITURE, SOUHAITANT POUR LA ÉNIÈME FOIS AVOIR PROPOSÉ DE PASSER la prendre. Elle aurait probablement décliné mon offre. Je ne veux pas la brusquer, mais je n'avais pas prévu qu'elle répondrait à mes textos.

Et pourtant, elle l'a fait. Ses mots imitaient les miens tout en laissant entrevoir ses propres problèmes, les secrets qu'elle m'a cachés. Je veux les entendre. J'en ai besoin.

J'ai besoin de la voir.

Des filles m'approchent à l'extérieur, l'une après l'autre, et chacune me demande si j'ai besoin de quelque chose, si je veux boire, manger ou les amener dans ma chambre pour qu'elles puissent m'aider d'une autre manière. Il y en a beaucoup qui sont ici uniquement dans le but de coucher avec un joueur de football, pour pouvoir se vanter auprès de leurs amies d'en avoir serré un. Je ne veux pas avoir affaire aux groupies et aux filles vulgaires qui désirent simplement une partie de jambes en l'air et rien de plus.

Autrefois, j'étais un de ces types qui ne souhaitaient rien de mieux que de coucher avec une fille ; peu importe où ou qui elle était, j'étais content de m'envoyer en l'air. Mais je ne suis plus ce type. La seule chose que je désire, c'est une fille tendre et intelligente. J'ai besoin de Chelsea.

Je sors mon téléphone de ma poche et vérifie qu'elle ne m'a pas envoyé de message, mais je n'ai pas de texto. J'ai l'esprit clair, désormais, je ne plane plus. Je suis concentré, focalisé sur mon objectif. Je sais qu'elle est proche. Je pourrais jurer que j'ai senti sa présence et, lorsque je lève les yeux, je la vois. Elle traverse la rue et se dirige droit vers moi. Ses cheveux sont ramenés sur le haut de sa tête en un chignon fait à la hâte. Elle ne porte pas de maquillage. Elle est revêtue du sweat-shirt que je lui ai offert lorsqu'on est allés voir le match de Drew et de leggings noirs qui donnent l'impression que ses jambes sont interminables.

C'est la plus belle fille que j'aie jamais vue.

— Salut.

Elle s'arrête juste devant moi, les mains plongées dans la poche avant du sweat-shirt. Elle a l'air sur ses gardes, mais je lis de l'espoir dans son regard.

— Salut.

J'ai tellement envie de la toucher que ça me fait mal.

— Tu, euh... tu as marché jusqu'ici ?

Elle hausse les épaules.

— Il y a tant de mésaventures qui me sont arrivées ces derniers temps que je me suis dit que je ferais aussi bien de vivre dangereusement et de marcher. Qu'est-ce qui peut aller encore plus mal ?

Mince.

Elle ne parle pas comme ça, d'habitude. C'est elle, l'optimiste, dans notre relation.

— Qu'est-ce qui se passe, Chel's ?

Je cède à mes pulsions et tends la main pour replacer une mèche de cheveux derrière son oreille, et je laisse mon index suivre la courbe de son pavillon.

Elle pousse un soupir tremblant et ferme les yeux, expirant doucement.

— Tu es défoncé ?

— Quoi ? Non.

Merde.

Il faut que je lui dise la vérité.

— J'ai tiré une bouffée sur un joint tout à l'heure. Wade m'a surpris. Je me suis arrêté.

— Owen...

Elle secoue la tête et j'entends la déception dans sa voix. J'ai tellement peur qu'elle me quitte pour de bon que je ne sais pas quoi faire.

— Je ne me sentais pas bien, je lui avoue. J'ai cru t'avoir vue tout à l'heure.

— Où ça ?

Elle fronce les sourcils.

— Au match. Une fille qui te ressemblait y était avec un autre type.

J'inspire profondément.

— J'étais jaloux.

— Tu as cru que c'était moi ?

Je hoche la tête.

— Et j'avais simplement envie d'oublier, tu comprends ? C'est pour ça que je m'en suis allumé un. Puis Wade m'a pris sur le fait et m'a engueulé. Il m'a fait comprendre que je ne pouvais pas fuir mes problèmes. Il faut que je m'y confronte.

Je la regarde, espérant qu'elle ait compris ce que j'ai dit.

Je suis prêt à faire face à nos problèmes et à les résoudre. Je veux que ça fonctionne entre nous.

— Je ne peux pas sortir avec toi si tu continues à fumer, murmure-t-elle. Je... je ne peux pas

gérer ça.

— Je te jure que je ne fumerai plus, Chel's. Je vais arrêter, pour toi.

— Il faut que tu aies envie d'arrêter pour toi aussi, tu sais, me fait-elle remarquer.

Mince, cette fille est intelligente.

— Ouais, je sais. Tu as raison.

Elle me regarde pendant un moment, les yeux sombres, l'air triste.

— Je dois quitter mon appartement.

Merde, elle s'en va ?

Un éclair de panique me traverse et je le réprime. Je ne sais pas si je peux supporter l'idée qu'elle ne soit plus là.

— Pourquoi ?

— Kari a attrapé une mononucléose carabinée et ses parents ont tellement paniqué qu'ils l'ont retirée de l'université, ont remballé ses affaires et l'ont ramenée chez eux. Ils n'ont jamais voulu qu'elle s'en aille pour ses études. C'est leur manière de la remettre sous leur contrôle.

Des parents autoritaires qui s'intéressent à leur enfant. Je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est.

— Tu n'as pas trouvé une autre colocataire ?

— Non. Les parents de Kari ont emporté tous ses meubles et je n'ai pas grand-chose. Je suis seule dans cet appartement depuis bientôt deux semaines.

Elle laisse échapper un petit sanglot et baisse la tête avant de donner un coup de botte dans le trottoir.

— Je fais des services supplémentaires au restaurant. Je... j'ai même séché les cours.

— Quoi ? !

Je dois avoir eu l'air extrêmement surpris parce qu'elle relève soudain la tête, les yeux écarquillés, et me dévisage.

— J'ai dit que j'avais séché les cours.

— Mais tu ne sèches jamais.

Je n'arrive pas à y croire.

— Je n'ai pas eu le choix. Soit j'étais au travail, soit je dormais après un très long service au restaurant.

— Pourquoi est-ce que tu travailles autant, Chel's ?

Je veux m'attaquer au cœur du problème. Je pourrais l'inviter dans ma chambre pour discuter en privé, mais elle m'accuserait probablement de vouloir coucher avec elle et je... je suis trop épuisé pour gérer une autre dispute maintenant. Et une autre défaite. Parce que je perdrais.

C'est toujours le cas.

— Mon père est un voleur. Il a détourné de l'argent à son travail pendant des années. Ils lui faisaient confiance. On lui faisait tous confiance.

Elle a pris une petite voix, à peine un soupir, et je me penche pour mieux l'entendre.

— Il est infidèle et c'est aussi un menteur. Il est en prison. Il se sert de ma mère depuis toujours, lui promettant qu'il va prendre soin d'elle, mais il ne fait que lui briser le cœur et en piétiner les morceaux. Je le déteste. Et aussi... je déteste le fait qu'elle le croie alors qu'elle n'arrête pas de répéter que les hommes sont mauvais et combien elle les hait, puis elle fait volte-face et se remet avec lui. C'est chaque fois la même chose. Je ne sais pas pourquoi elle fait ça. Je ne comprends pas.

Je souffre pour elle. J'entends la douleur et l'angoisse dans sa voix et ça me tue.

Je l'attrape par les poignets, l'attire contre moi et la tiens serrée tandis qu'elle pose son visage sur ma poitrine. C'est tellement agréable, tellement juste de la sentir entre mes bras. Mais je ne la serre pas trop fort. Je n'ai pas envie de l'effrayer ou de la faire fuir.

J'ai besoin qu'elle reste là, avec moi.

— Maman dit toujours qu'on ne peut pas faire confiance aux hommes, que mon père est sorti de sa vie à jamais, mais, bien sûr, elle a repris contact avec lui et il veut qu'elle retire l'argent d'un de ses comptes secrets. C'est probablement encore de l'argent volé. Il a détourné des centaines de milliers de dollars, Owen. Il l'a fait pendant des années. Et il a trompé ma mère. Il a eu des aventures avec une liste interminable de femmes. Je le hais vraiment.

Elle pleure, mouillant mon tee-shirt, et je la laisse faire. Je la laisse vider son sac et je la tiens contre moi, une main dans ses cheveux, l'autre caressant son dos. Je n'arrive pas à croire qu'elle soit là, debout avec moi devant ma maison tandis qu'à l'intérieur, tout autour de nous, la fête bat son plein.

— Pourquoi est-ce qu'elle continue à faire ça ? Pourquoi est-ce qu'elle lui fait confiance alors qu'il n'a fait que mentir, tromper et voler ? Il ne l'aime pas. Il ne m'aime pas. Mon père n'aime que lui-même.

Je comprends ça. Maman est pareille. C'est la personne la plus égoïste que je connaisse.

— Je veux que tu me fasses confiance, Chel's, lui dis-je d'un ton doux tandis que je mets la main sur le bas de son dos, la serrant plus fort.

Je veux qu'elle se sente en sécurité avec moi et qu'elle ne doute plus jamais de moi.

— Je te jure sur ma vie que je vais faire ce qu'il faut pour mériter ta confiance.

Lorsqu'elle enroule ses bras autour de moi, hochant légèrement la tête en réponse, j'ai presque envie de crier de soulagement. Elle est à moi et il faut que je prouve que je la mérite, que je l'aime.

Parce que c'est le cas.

Je lui murmure à l'oreille en resserrant mon étreinte :

— Rentrons.

— Jolie fête, Owen, dit-elle, sarcastique, laissant entrevoir un peu de l'ancienne Chelsea. Je parie qu'il y a quelqu'un dans ta chambre en ce moment.

— Il y a un verrou sur la porte. Personne n'est dans ma chambre, et si c'est le cas, je vais les virer à coups de pied aux fesses.

Je passe les doigts dans ses cheveux et la force à pencher la tête en arrière jusqu'à ce qu'elle n'ait d'autre choix que de me regarder. Elle a les joues striées de larmes et je les essuie à l'aide de mes pouces.

— Viens à l'intérieur avec moi, Chelsea. On va discuter encore un peu, ou on pourra parler demain. Comme tu veux. Je... j'ai vraiment besoin d'être avec toi, ce soir.

Elle me contemple, lisant en moi comme dans un livre ouvert, j'en suis sûr, mais je ne bouge pas. Je sais qu'elle voit tout ce que je suis, tout ce que je veux devenir pour elle. Je le sens. Je suis vulnérable, mais je m'en fiche.

— Très bien, finit-elle par dire, l'air réticente, ce qui m'inquiète.

Je n'ai pas envie de tout gâcher au point de ne plus pouvoir rattraper les choses.

Il faut que je sois prudent. J'ai besoin que ça marche, pour moi et pour Chelsea.

On a besoin l'un de l'autre. Je ne sais pas si Chelsea en a conscience, mais moi, si. Du fait de l'avoir ici, avec moi, tout reprend sens. J'ai l'impression de pouvoir respirer de nouveau. Ces quelques semaines loin d'elle ont failli me tuer.

Il n'est pas question que je la laisse partir.

CHELSEA

TOUS LES GENS À CETTE FÊTE SONT EXTRÊMEMENT DÉSAGRÉABLES. JE VOIS LA MANIÈRE DONT LES FILLES regardent Owen alors qu'il passe à côté d'elles et je me sens possessive. J'ai envie de leur crier : « Bas les pattes, il est à moi ! »

Mais je me retiens. J'ai encore un peu de self-control.

Je prends sa main quand on entre dans la maison et le laisse me guider à travers la foule. Les filles sont toutes habillées pour impressionner les mecs. Leurs coiffures et leur maquillage sont parfaits, leurs tenues moulantes et décolletées conçues pour intriguer et attirer le regard.

Je porte des leggings avec un trou dans la doublure et le sweat-shirt qu'Owen m'a offert, avec un débardeur et pas de soutien-gorge en dessous. J'ai l'air banale et ennuyeuse, comme si je venais de sortir du lit après une nuit blanche. Fatiguée et triste, le visage baigné de larmes et les yeux rouges. Non que je croie qu'il puisse se passer quelque chose ce soir entre Owen et moi, mais...

On ne sait jamais. S'il tentait quelque chose, je ne l'en empêcherais pas.

Tout le monde me regarde comme si je n'avais rien à faire avec lui, mais je connais la vérité. On est faits pour être ensemble. J'ignore comment, mais on va abattre les murailles épaisses derrière lesquelles nous nous cachons et se montrer honnête l'un envers l'autre. Je lui en ai déjà beaucoup dit, presque tout ce qu'il a besoin de savoir. Qu'est-ce que je peux dire de plus à propos de mon père ?

Rien. Je ne veux pas parler de lui. J'ai juste envie d'oublier.

La maison sent la bière et la beuh, et je fronce le nez, haussant les sourcils lorsqu'on passe près de Des. Il arbore un sourire entendu et a les bras passés autour de deux filles ; j'ai presque envie d'éclater de rire. C'est juste tellement étrange. La vie d'Owen, la mienne, la manière dont elles interagissent. On est complètement différents.

Pourtant, être avec lui me paraît tellement juste.

— Eh bien, eh bien, regardez qui est venue.

Je jette un œil par-dessus mon épaule et je vois Wade debout derrière nous, un grand sourire sur son beau visage. Il a les cheveux en bataille et une fille au bras qui affiche un sourire satisfait, les yeux légèrement embrumés, comme si c'était elle qui venait de lui ébouriffer les cheveux.

— Salut, dis-je, tandis qu'Owen passe ses doigts dans les miens.

— Laisse-la tranquille, l'avertit-il, et je le regarde, me demandant de quoi il parle.

— Je ne faisais que la saluer, rétorque Wade en se penchant en avant, comme s’il allait me confier un secret. Ça fait des jours qu’il gémit comme un bébé. Tu lui as manqué.

Mon cœur enfle dans ma poitrine. J’ai manqué à Owen. Entendre quelqu’un d’autre le dire rend le sentiment encore plus réel.

— Ferme-la, marmonne Owen, en rajoutant une couche.

Ce qu’il y a entre nous est réel ; ce qu’on partage, ce qu’on possède ne fonctionne pas que dans un sens. On le vit ensemble.

— Ne merde pas avec elle, dit Wade en pointant Owen du doigt avant de m’adresser un gentil sourire. Elle te tolère, alors ne la laisse pas s’échapper.

Je lâche la main d’Owen et me dirige vers lui pour le prendre dans mes bras alors que la fille ne s’en est toujours pas décollée. Et ça ne semble pas le déranger.

Avant de m’écarter, je lui murmure à l’oreille :

— Merci.

— Tu vois comme elle est bien ? Tu ne la mérites pas, mec, dit Wade, agitant la main en direction d’Owen, qui a l’air prêt à lui arracher les membres à mains nues. Elle m’a même fait un câlin.

— Estime-toi heureux que je ne te tranche pas les mains pour avoir touché ma copine.

Owen passe le bras autour de mon épaule et m’emmène loin de Wade. J’entends celui-ci éclater de rire et la fille lui demander ce qui s’est passé, mais le sentiment grisant qui m’anime m’emplit l’esprit et je parviens uniquement à me concentrer sur Owen.

Il me tient, me guide à travers la foule. Il est jaloux et m’appelle sa « copine ».

J’adore ça. Il y a une heure, j’avais l’impression d’être au fond du gouffre. Cette soirée est le comble de l’exagération. Tout est complètement fou. J’ai le sentiment d’être sur un manège à Disneyland, suppliant qu’on me laisse descendre. C’est trop d’émotions.

Enfin, on arrive dans la chambre d’Owen. Il ferme la porte puis le verrou. Le petit clic résonne dans le silence confiné de la pièce et il se tourne vers moi. Il se penche en avant, adossé contre la porte, et m’observe attentivement.

— Ma mère est une droguée et une ivrogne.

Il a une voix neutre, impassible. J’attends qu’il poursuive.

— Elle n’a jamais vraiment été là pour nous. J’ai toujours souhaité son approbation. Quand on était seuls, elle me disait que j’étais son préféré. J’étais son petit garçon. Et je *voulais* être son petit garçon. Je voulais qu’elle m’aime. Je ne crois pas que ça ait jamais été le cas.

Mon cœur se serre et je sens les larmes me monter aux yeux, mais je les chasse.

— Quand j’avais quatorze ans, elle est partie. Un soir, elle a emballé toutes nos affaires, ne laissant que mes vêtements et ceux de Fable, et elle s’est tirée. On n’a pas eu de nouvelles d’elle pendant un an.

Il inspire profondément, comme s'il rassemblait ses forces.

— Elle m'a appelé un jour. Sans prévenir. Elle m'a supplié de ne rien dire à Fable, m'a demandé de venir vivre avec elle. J'en avais envie. Malgré tout ce qu'elle m'avait fait, j'en avais tellement envie. D'abord, elle a juste dit qu'elle voulait qu'on vive ensemble en ville. Puis elle a commencé à parler de s'en aller, de quitter l'État, d'aller s'installer à l'autre bout du pays. J'ai été voir Fable et je lui ai tout raconté. Elles se sont disputées et maman est partie. Quatre ans plus tard, elle m'a retrouvé. Je ne sais pas comment, mais elle s'est pointée il y a quelque temps et je... je l'ai aidée de la seule manière que je connaissais.

— Owen.

Ma voix se brise et nos regards se croisent, ses yeux verts brillants de larmes.

— Tu ne peux pas t'en vouloir pour ça. C'est elle. Ce n'est pas ta faute si ta mère est égoïste et amère.

— Je ne l'ai pas compris quand j'avais quatorze ans.

Il se cogne l'arrière du crâne contre la porte et lève les yeux au plafond.

— Elle est en prison maintenant, tu sais. Enfin, dans la prison du comté. Fable a appelé les flics l'autre soir. Apparemment, il y avait des mandats d'arrêt contre elle. J'en ai voulu à ma sœur d'avoir fait ça. Elle a envoyé notre mère en prison.

Leur mère a fait ça toute seule, mais je décide de ne pas le lui faire remarquer.

Je demande :

— Est-ce que tu as parlé à Fable ?

Je serais désolée s'il ne parlait plus à sa sœur. Ça me briserait le cœur.

— On a discuté. Je lui ai envoyé un message et elle m'a laissé mariner quelques jours. Ce n'est pas parfait, mais on essaie. Elle est toujours furieuse que j'aie vu maman sans le lui dire, que je lui aie donné de la drogue et de l'argent.

— Tu as fait ce que tu pensais devoir faire.

J'inspire profondément, puis lui dis tout, essayant d'organiser mes pensées.

— Je déteste l'idée que tu me l'aies caché, à moi aussi, mais j'avais mes propres secrets. Je ne peux pas... je ne peux pas t'en vouloir pour ça.

Il ferme les yeux et pince les lèvres.

— Je ne mérite pas ton pardon.

— Si.

Cette simple réponse est si libératrice que ma poitrine se desserre.

Il entrouvre les yeux et me regarde.

— Je ne te mérite pas.

— Si tu ne me mérites pas, alors moi non plus, je ne te mérite pas.

— Chel's...

Sa voix se brise et il a l'air si triste, si défait, que je ne le supporte plus.

Je suis debout au milieu de la chambre à me demander si je ne devrais pas tout simplement me lancer. Il m'a tellement manqué ces dernières semaines. Je mourais d'envie de sentir son corps sur le mien, et à présent, c'est encore pire. Lorsqu'il m'a prise dans ses bras, à l'extérieur, mes genoux se sont mis à trembler et j'ai cru que j'allais m'effondrer, tellement c'était agréable d'être de nouveau câlinée.

Désormais, il souffre et il donne l'impression d'être seul. Il est trop loin de moi. Je veux le toucher. J'en ai besoin.

Je décide que ça suffit et tends la main pour saisir le bord de mon sweat-shirt et le passer par-dessus ma tête avant de le jeter sur le sol. Je l'ai déjà fait auparavant ; cet instant me rappelle notre nuit dans la chambre d'hôtel, la première qu'on a passée ensemble. On était là l'un pour l'autre.

Il faut qu'il sache que je suis toujours là pour lui.

Owen écarquille les yeux, mais il ne bouge pas. Il ne dit pas un mot.

Il se contente de me regarder et d'attendre.

Je me penche pour enlever mes bottes et les jeter près du lit. Puis je me redresse, saisis la bande élastique de mon pantalon et me tortille pour le retirer, le laissant tomber autour de mes chevilles afin de pouvoir l'envoyer loin de moi d'un coup de pied.

— Chel's.

Owen dit mon prénom encore une fois, puis s'éclaircit la gorge, une expression rêveuse trahissant un désir avide sur le visage. Il a envie de moi. Je peux presque le sentir.

— Tu n'es pas obligée de faire ça.

— Tu m'as manqué.

Je ne dis rien de plus que ces simples mots. Ils planent dans l'air tandis que j'enlève mon débardeur et expose entièrement mon buste. Un bruit étranglé s'échappe de ses lèvres et une vague de plaisir grisante me submerge. J'ai les genoux tremblants.

Il ne me reste plus pour tout vêtement que ma petite culotte bleu turquoise, celle qui a un joli nœud blanc au milieu de l'élastique. D'habitude, quand je la porte, je me sens comme une petite fille, mais pas en ce moment. Pas alors que je suis debout au milieu de la chambre d'Owen Maguire avec cette culotte et rien d'autre, les seins lourds, les tétons durs, et que je sens mon entrejambe humide et chaud.

— Tu m'as manqué aussi, finit-il par dire d'une voix enrouée. Tellement.

— J'ai envie de toi.

En jetant un regard en arrière, je me mets à faire son lit et soudain, il est juste devant moi. Il prend ma taille entre ses larges mains, ses doigts s'enfoncent dans ma peau tandis qu'il me guide sur

le lit et murmure contre mes lèvres :

— J'ai envie de toi, moi aussi. Tu es tout pour moi.

Ses paroles m'enveloppent et je ferme les yeux, retenant mon souffle lorsqu'il m'embrasse. Je sens enfin ses lèvres pleines et délicieuses sur les miennes et j'ai envie de pleurer.

Mais je me retiens. J'enroule les bras autour de son cou et le serre contre moi. J'écarte les jambes et le sens s'installer entre elles, son jean éraflant ma peau nue, sa boucle de ceinture exerçant une pression sur la peau située juste au-dessus de ma culotte.

Je l'aide à se déshabiller et il me la retire, la faisant glisser le long de mes jambes de ses doigts tremblants qui caressent ma peau. Il a la bouche sur ma poitrine et les mains posées sur mes cuisses. Je suis tellement mouillée que c'en est presque gênant mais, avant que je ne puisse le repousser ou dire quelque chose de stupide, il se met à genoux, se penche sur moi et tire un préservatif du tiroir de la table de nuit.

— Je n'en peux plus. J'ai tellement envie d'être en toi.

Il déroule le préservatif, puis se met sur moi, entre en moi, m'emplissant complètement.

C'est ce que je désire, ce dont j'ai besoin. C'est tellement agréable de le sentir en moi, tellement juste. On n'est pas parfaits. On est parfaits l'un pour l'autre. Entre Owen et moi, c'est tout ou rien – et rien est trop difficile à supporter pour nous deux.

Alors je veux tout. Absolument tout. Avec Owen.

Il nous fait rouler de telle sorte que je me retrouve sur lui et retire l'élastique de mes cheveux, qui tombent sur mes épaules en boucles sauvages.

— Chevauche-moi, murmure-t-il, les yeux brillants et une expression sur le visage que je ne veux pas qualifier.

Pas encore. C'est trop tôt, trop intense.

Je fais ce qu'il me demande, me redresse et pose les mains sur sa poitrine ferme et tiède, mes cheveux tombant en cascade autour de mon crâne, les pointes chatouillant ma peau nue. Je presse les lèvres l'une contre l'autre et passe ma langue dessus tandis que je me mets à bouger, lentement mais sûrement. Je suis hésitante, d'abord, mais Owen me prend les hanches et me montre comment faire, m'aidant à établir un rythme.

Il tend les mains pour saisir mes seins et je me cambre, glissant de haut en bas le long de son érection, les yeux clos. Je me noie dans la sensation de ses mains sur ma poitrine, de son sexe en moi et, à ce moment précis, je sais sans en douter que je suis follement amoureuse d'Owen.

— Putain, tu es magnifique, murmure-t-il tandis qu'il bouge les mains vers ma taille, puis mes hanches. Ta peau est tellement lisse, tellement douce.

J'ouvre les yeux et je vois qu'il me contemple, émerveillé. Je ralentis, serre les cuisses contre ses hanches et balance lentement mon bassin contre le sien, le poussant à me pénétrer le plus profondément possible.

Il ferme les yeux et laisse échapper un gémissement rauque. J'accélère l'allure, impatiente de jouir et de le faire jouir lui aussi. J'en ai envie. Je veux mon orgasme et je veux qu'il ait le sien. Je veux qu'on jouisse ensemble.

Je veux tout.

Je me laisse tomber sur lui, balançant les hanches, la bouche contre son oreille tandis que je lui murmure combien j'ai envie de lui, besoin de lui.

— Chelsea.

Il a les mains sur mon dos et me tient serrée contre lui. Puis je le sens se tendre sous moi et soulever les hanches. Je sais qu'il est sur le point de jouir. Il est proche de l'orgasme et moi aussi, mais je veux l'aider.

Juste avant de lui embrasser le cou, la mâchoire, la joue, je lui chuchote :

— Je suis amoureuse de toi. Je t'aime, Owen. Je t'aime tellement.

Un bruit étranglé s'échappe de ses lèvres et il agrippe mes fesses, m'attirant contre lui, si proche que je pousse un cri. Mon orgasme me prend par surprise tandis que mon clitoris effleure sa peau, me donnant le vertige. Mon corps tremble, mon ventre se tend et je m'accroche à lui. Et lui s'accroche à moi.

Je ne veux jamais oublier cet instant : faire l'amour à Owen dans sa chambre alors qu'une soirée endiablée fait rage dans la maison. On est enfermés dans notre petit monde, où les seules choses qui existent sont lui et moi.

C'est tout ce qui compte. Owen et Chelsea.

Chelsea et Owen.

Ensemble.

Chapitre 22

OWEN

Un an plus tard

IL FAIT UNE CHALEUR CANICULAIRE. ON EST ASSIS DEHORS, SOUS LE SOLEIL BRÛLANT, À OBSERVER LA cérémonie de remise de diplômes. Automne n'arrête pas de courir partout, aussi vite qu'elle le peut sur ses petites jambes potelées, laissant échapper de ses lèvres en bouton de rose des petits cris de joie, tandis que Drew ou Fable lui courent après.

Je reste assis là, un sourire aux lèvres, tendant parfois les mains pour la prendre dans mes bras quand elle passe près de moi. Elle rit et repousse ma poitrine. Elle veut que je la lâche, mais je sais que ce n'est qu'un jeu. Elle m'aime.

À ce moment précis, pour la première fois de ma vie, je me sens baigné d'amour. Rien ne me tracasse, rien ne me rappelle que je ne suis pas un bon fils, rien ne me fait me sentir coupable.

Est-ce mal que ma mère soit morte en prison et que je n'en aie pas fait le deuil très longtemps ? J'étais triste. Plus triste à cause des opportunités qu'elle avait gâchées qu'autre chose. Elle aurait pu être quelqu'un. Elle aurait pu avoir une famille : Fable et moi. Elle aurait pu avoir Drew, et puis Automne. Et même Chelsea.

Au lieu de cela, elle est morte seule. Son cœur a lâché à cause de l'abus d'alcool, de drogues et de mauvais choix. La voix de Fable ne trahissait aucune émotion lorsqu'elle me l'a annoncé. C'est elle qui a reçu l'appel de la prison du comté, et elle m'a appelé aussitôt. J'ai découvert au téléphone que ma mère était morte seule.

Ça m'a fait mal, mais pour la plus grande part, j'ai eu l'impression de ne rien ressentir. Quand avait-elle vraiment fait partie de ma vie ? Quand avait-elle été importante ? Pas depuis des années, peut-être jamais.

Ce soir-là, j'ai laissé Chelsea me reconforter. Elle m'a serré dans ses bras et m'a dit combien elle m'aimait. Puis elle s'est déshabillée et me l'a montré.

J'ai vraiment de la chance.

Les gens assis près de nous sont agacés par le comportement d'Automne, mais ils gardent le silence parce qu'il y a une superstar en leur sein. Drew a de nouveau amené son équipe jusqu'au Super Bowl et ils ont gagné. Encore. Deux années de suite. Cet homme est un dieu vivant. Il a fait la couverture de *Sports Illustrated*, de *People*, de... je ne me rappelle même plus ; il a été sur la

couverture de tant de magazines différents. Fable en a fait quelques-unes avec lui.

C'est dingue. Mon emmerdeuse de sœur est célèbre.

Le maître de cérémonie continue d'annoncer les noms, et il n'en est qu'aux « R ». La sueur perle sur mon cou, à la naissance de mes cheveux, et j'inspire profondément, tentant de m'imaginer que je suis dans un endroit frais, mais ça ne fonctionne pas. Je porte une chemise à col boutonné et mon plus beau jean. Je me frotte la nuque en faisant la grimace. Je voulais avoir l'air beau pour Chelsea. C'est un jour spécial pour elle et je suis reconnaissant qu'on y participe tous.

Elle a obtenu son diplôme. C'est un grand pas, et je suis très fier d'elle. Elle ne va pas aller passer son master tout de suite. Elle va prendre du temps cet été et pendant le premier semestre, pour elle, pour nous, mais je sais qu'elle a peur. Elle me l'a confié.

Je lui ai dit que tant qu'on était ensemble, tout irait bien.

Le maître de cérémonie est passé à la lettre « S » et je me redresse, étirant le cou pour voir au-dessus de la foule de gens qui nous entourent. Les tribunes sont pleines à craquer et les chaises sur le terrain sont toutes occupées. On est dans le stade. J'ai fait jouer mes relations avec le coach Halsey et il nous a eu des sièges décents. Je voulais être près de l'estrade pour pouvoir courir rejoindre Chelsea après la cérémonie et la prendre dans mes bras, l'embrasser, la féliciter et lui dire combien je l'aime avant de lui offrir son cadeau.

Ce n'est pas grand-chose, mais je pense que ça va lui plaire.

— Elle va me rendre dingue, marmonne Fable dans sa barbe tandis qu'elle revient s'asseoir sur sa chaise pour la centième fois, Automne se tortillant dans ses bras.

Drew prend sa fille et la serre contre lui, la maintenant de telle sorte que sa tête repose contre son épaule. Elle a les cheveux noirs, comme son père, mais ses yeux sont aussi verts que ceux de Fable ou les miens. C'est la parfaite combinaison de ses parents. Elle est courageuse et rapide, belle et forte.

— Et dire que je vais en avoir un deuxième.

— Tu es enceinte ? dis-je dans un murmure.

Des regards se tournent vers nous.

Merde.

Si ça se sait, ça va faire la première page des journaux.

— Chut, souffle Fable en me lançant un regard noir, un petit sourire aux lèvres. Oui, je suis enceinte.

Ils sont en train de se construire la famille parfaite.

— Je suis heureux pour vous, Fab's, lui dis-je avec sincérité.

— Merci.

Elle sourit, posant les mains sur son ventre.

— Je suis épuisée. J'ai la nausée la moitié du temps, mais je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été.

Je suis d'accord. Moi aussi, je le suis. On a de la chance, Fable et moi. Sur le papier, on aurait dû être des catastrophes. Et à certaines époques de nos vies, on l'a été. Les enfants dysfonctionnels avec leur mère encore moins fonctionnelle et leurs pères absents. On aurait dû être des ratés, sans travail, sans éducation, rien. On se l'est entendu répéter à maintes reprises en grandissant.

Mais à présent, il suffit de nous regarder. On a prouvé à tout le monde qu'ils avaient tort.

— J'ai déjà promis à Fable qu'on engagerait dix nourrices si le prochain est aussi turbulent que cette petite chipie.

Drew fait sauter Automne sur ses genoux, la faisant glousser tandis qu'elle garde la tête appuyée contre l'épaule de son père tout en suçant son petit pouce.

— Oh, n'exagère pas, réplique Fable en levant les yeux au ciel. Je lui ai dit que cinq suffiraient.

Drew se penche vers elle pour l'embrasser et je pourrais jurer avoir entendu un soupir collectif émaner de la foule.

Ces deux-là ne peuvent aller nulle part sans que les gens les observent.

— Kayla Shroeder, annonce le maître de cérémonie, et je prends conscience que le moment approche.

Je fais taire Fable et Drew, espérant que le bébé ne décide pas de se mettre à chouiner à ce moment-là, et j'ai les yeux rivés sur l'estrade, m'apprêtant à la regarder passer.

— Brian Siebert... John Signorelli... Jessica Simerson... Chelsea Simmons.

Je me lève, incapable de m'en empêcher, et je la regarde traverser la scène. Elle porte un habit de cérémonie blanc et l'un de ces chapeaux carrés idiots – je ne sais pas comment on les appelle. Elle a laissé pousser ses cheveux depuis qu'on est ensemble et ils lui tombent presque jusqu'au milieu du dos, lisses et brillants ce matin. Elle serre la main du recteur et prend son diplôme. Je pousse des cris et l'acclame, et Fable et Drew m'imitent.

Ainsi que tout le reste de la foule.

Chelsea embrasse l'audience du regard, un sourire aux lèvres. Elle a l'air tellement heureuse. J'ai envie de la prendre dans mes bras maintenant, de l'attirer à l'écart et de lui dire en privé combien je suis fier d'elle, combien elle compte pour moi. Puis je veux le lui montrer.

Le reste de la cérémonie passe à une vitesse incroyable. Automne s'endort en bavant contre l'épaule de Drew, ce qui le fait rire. Fable commence à pâlir sous la chaleur et à cause du bébé qui grandit en elle. Vers la fin de la cérémonie, Drew m'annonce qu'il va les ramener à l'hôtel. Fable a besoin de se reposer et Automne de faire une vraie sieste.

— Dis à Chelsea qu'on est désolés de ne pas pouvoir la féliciter maintenant, mais il faut que j'emmène mes petites femmes hors d'ici, lance Drew, le regard grave tandis qu'il prend le sac à couches d'une main, Automne bavant toujours sur son épaule.

Fable se lève à ses côtés avec un faible sourire, les yeux alourdis de sommeil.

— Mais on la verra ce soir au restaurant, hein ?

On organise une soirée pour fêter son diplôme au *District*.

— Absolument. Je lui transmettrai le message.

Elle comprendra. Et elle va être tellement heureuse d'apprendre la nouvelle concernant Fable.

Drew s'en va avec Fable et Automne et j'attends, debout sur le bord du terrain, tandis que la cérémonie s'achève. Tous les diplômés lancent leurs chapeaux en l'air en même temps, criant d'une voix forte. Ils ont réussi. Ils ont terminé leurs études.

Je sais que cette idée aurait fait paniquer Chelsea il y a à peine un an, mais à présent, je crois qu'elle est soulagée. Je le suis également. Nos vies vont changer et devenir meilleures.

Je suis impatient.

CHELSEA

JE REGARDE AUTOUR DE MOI, CHERCHANT OWEN DES YEUX, MAIS JE NE L'APERÇOIS NULLE PART. IL FAIT très chaud et l'air de mai est étouffant, même si ce n'est encore que le matin. Je me sers de mon chapeau de diplômée pour m'éventer, serrant le diplôme dans mon autre main.

Personne n'est là pour moi. J'ai appelé maman et je lui ai donné la date et l'heure. J'ai même envoyé une invitation pour lui demander de venir. Quand elle m'a répondu que le seul moyen pour qu'elle vienne à ma remise de diplôme, c'était d'amener papa avec elle, j'ai refusé d'emblée. Je lui ai dit de ne pas se donner la peine de venir. Je ne veux pas qu'il soit là. Je ne veux pas le voir.

C'était mon choix et, peu importe combien c'était douloureux, j'ai dû me forcer à tenir bon. Owen m'a dit que j'avais bien fait et j'avais besoin de l'entendre, parce que je suis toujours assaillie par les doutes.

Alors maman n'était pas là aujourd'hui et ça m'a attristée. Elle m'a envoyé un cadeau et a signé la carte « de la part de maman et papa », ce qui m'a agacée, mais je me suis poussée à l'ignorer.

Il faut que je me fasse à l'idée que, quoi qu'il arrive, maman choisira toujours papa plutôt que moi. Son comportement me déçoit, mais je ne peux pas la changer ni lui non plus. La situation est ce qu'elle est.

Au moins, ma nouvelle famille est là. Owen, Fable, Drew et Automne. Ils m'ont accueillie à bras ouverts dans leur clan et je les aime tous énormément. Ils sont toujours là pour moi, et c'est plus que je ne peux en dire de mes propres parents. Je me suis beaucoup rapprochée d'eux, surtout de Fable. Elle est comme la grande sœur que je n'ai jamais eue. Elle est très occupée, entre la carrière et le statut de star de Drew ou encore sa propre célébrité, mais elle est prête à tout lâcher pour parler avec moi, comme pour Owen.

Elle nous voue un amour inconditionnel.

Cette dernière année n'a pas été facile pour eux non plus, sachant que la mère d'Owen et Fable est morte en prison juste après le Nouvel An. Elle a eu une crise cardiaque, causée par toutes les drogues qu'elle a prises et tout l'alcool qu'elle a ingéré au fil des ans.

Personne n'a été surpris, et ils n'ont pas porté ostensiblement le deuil, mais je sais que ça a été dur pour eux, en particulier pour Owen, en raison de toute la culpabilité qu'il ressentait à cause du numéro que sa mère lui avait joué. Elle l'a manipulé autant que possible, étant donné que Fable, elle, n'était pas dupe.

Et ça a fonctionné. Il ressentait le besoin de faire plaisir à sa mère, peu importe combien il savait que c'était une mauvaise chose. Une perte de temps. Alors quand il a appris sa mort, je l'ai réconforté du mieux que j'ai pu et je l'ai aidé à surmonter cette épreuve. Je l'ai écouté, je l'ai laissé seul quand il en exprimait l'envie – je lui ai donné tout ce dont il avait besoin et j'ai essayé d'être la meilleure petite amie possible.

Malgré le fait que tout le monde veuille qu'il aille faire des essais chez les professionnels après son diplôme, Owen est tenté d'abandonner ce rêve. Il dit qu'il ne croit pas avoir les qualités requises ou la discipline de Drew, et qu'il n'y arrivera pas. Owen est facilement distrait, et il est le premier à l'admettre. J'admire sa décision, mais en même temps, je m'inquiète pour lui. J'aimerais qu'il ne se sente pas comme ça. J'essaie de l'encourager subtilement à ne pas baisser les bras.

Fable, elle, le pousse en permanence à reconsidérer sa décision, ce qui est sa prérogative de grande sœur. Il lui dit qu'il y réfléchira, mais j'en doute. Je crois qu'il a peur d'échouer dans l'ombre de Drew et de tous nous décevoir.

J'espère que cet été, j'arriverai à le convaincre qu'il peut faire tout ce qu'il veut s'il décide de s'appliquer. Il est tellement fort, tellement intelligent et tellement têtu. Toute cette détermination est contenue dans un emballage charismatique. Je ne vois pas ce qui pourrait rater.

J'ai le projet de l'aider à en prendre conscience, même si je ne suis pas certaine qu'Owen sache ce qu'il veut. Il vit dans l'instant. Cette attitude m'effrayait autrefois.

Plus maintenant. Ces derniers temps, j'aime vivre dans l'instant.

C'est libérateur.

Je repousse le moment où j'entrerai en master pour prendre un peu de temps pour moi. J'ai toujours fait ce que les autres attendaient de moi. J'ai sauté des classes à l'école primaire, au lycée et maintenant, j'ai terminé l'université en avance. J'étais toujours en train de travailler et d'obéir sagement. Je vais enfin prendre du temps pour moi. Je vais travailler, passer du temps avec Owen et peut-être même me trouver un hobby.

Je suis tout excitée à l'idée de ces possibilités infinies. Et tant que je serai avec Owen, tout ira bien.

— Ah, te voilà.

Un bras tiède et musclé se glisse autour de ma taille par-derrière et il m'attire contre lui. J'appuie la tête contre son torse pendant un instant avant de me retourner dans ses bras pour regarder son beau visage.

Il me sourit, les yeux doux, les cheveux légèrement ébouriffés tandis qu'il y passe les doigts encore et encore. Il se penche vers moi et presse les lèvres contre les miennes en un tendre baiser, puis s'écarte.

— Félicitations, Chel's. Je suis vraiment fier de toi.

— Merci.

Je souris, tellement heureuse que j'ai l'impression que je vais exploser. Je n'arrive toujours pas à

croire qu'il soit à moi, qu'on soit ensemble, que ce bel homme tendre, drôle, agaçant et sexy m'aime autant que je l'aime.

— Tu es prêt à partir ?

Il hausse les sourcils.

— Et toi ?

— Oui. Il fait trop chaud.

Je hoche la tête, regardant les gens qui nous entourent et qui commencent à quitter le stade.

— On meurt tous d'envie de s'en aller d'ici.

— J'ai un cadeau pour toi, d'abord.

Il tient dans la main un bouquet de roses. Elles sont de la même teinte rosée que celle qu'il m'avait offerte il y a si longtemps, et mon cœur fond dans ma poitrine. Il me les tend et je les prends, le papier crissant sous mes doigts tandis que je porte les fleurs à mon nez pour inspirer leur parfum familial.

— Elles me font toujours penser à... oh, tu sais bien.

Il arbore un sourire immense et mon amour pour lui menace de me submerger.

Je murmure :

— Je les adore.

J'ai les larmes aux yeux, et je l'aime. Il est si tendre, si bon avec moi. Je me rappelle comme j'étais avant, toujours à m'inquiéter de tout et de rien, à me demander si je faisais les choses bien ou mal. J'avais besoin d'être une fille sage, de faire mon travail, mes devoirs. J'essayais de contrôler ma vie sans être vraiment heureuse.

Sans vraiment vivre.

Owen m'a débarrassée de mes inquiétudes. Il les a apaisées et m'a fait voir qu'il y avait autre chose dans la vie que l'ordre, le self-control, le fait d'être sage ou l'approbation des gens. Il y a la beauté, la douleur, l'amour, le sexe, le bonheur et la colère. Et il m'a fait comprendre que ce n'est pas un problème d'avoir tout ça, de ressentir tout ça. Il me pousse à ressentir.

Et je me sens aimée.

— On va où, maintenant ? demande-t-il, son regard se réchauffant tandis que j'ouvre la fermeture Éclair de mon habit de cérémonie et m'en débarrasse avant de le plier par-dessus mon bras.

Je porte une robe d'été jaune pâle et ses yeux s'attardent sur les bretelles nouées sur mes épaules. Je ne peux que penser qu'il imagine défaire ces nœuds et me retirer lentement ma robe.

J'imagine la même chose.

— Je ne sais pas, dis-je alors qu'il passe son bras autour de mes épaules et qu'on se met à traverser le terrain vers le campus, où est garée sa voiture.

— C'est assez agréable de pouvoir dire ça, tu ne crois pas ?

Il joue avec le nœud sur mon épaule, son doigt suivant la boucle de tissu, et je frissonne.

— C'est agréable de dire quoi ?

Il me déconcentre. J'ai du mal à garder l'esprit clair quand il me caresse comme ça, même au milieu d'une foule composée de centaines de personnes, comme maintenant, parce qu'on est entourés de monde.

D'une manière ou d'une autre, j'ai toujours l'impression qu'on est seuls tous les deux.

— Que tu ne sais pas. Qu'on ne sait pas ce qu'on va faire ensuite, pas vraiment. On a tout l'été devant nous pour faire ce dont on a envie.

Il me sourit, et la vue de son sourire me donne le vertige. Je m'arrête soudain, le forçant à s'arrêter aussi. Les gens nous passent devant, certains grognant, agacés du fait que je me tiens au milieu du chemin, mais je m'en fiche.

Je crois qu'Owen s'en fiche aussi.

— Je préfère ne pas savoir ce que je fais avec toi, Owen, que d'avoir le reste de ma vie planifié avec quelqu'un d'autre.

Je suis sincère. Il est le seul dont j'ai envie. Le seul dont j'ai besoin.

— Je ressens la même chose, Chel's. Exactement la même chose.

Sa voix est aussi douce que sa caresse sur mon visage. Il laisse glisser ses doigts sur ma joue et je ferme les yeux. En cet instant, je me perds complètement en lui...

Et je sens que j'ai trouvé ce que je cherchais.

REMERCIEMENTS

Cette année a été de loin la plus enthousiasmante et la plus incroyable de ma vie. Ce qui avait débuté comme une simple histoire d'amour entre un garçon et une fille aux destins brisés est devenu cette série qui a transformé ma carrière d'écrivaine. Je suis profondément reconnaissante à ceux qui m'ont soutenue à toutes les étapes. Il y a énormément de personnes que j'aimerais mentionner et remercier, aussi je ferais mieux de me lancer.

Tout d'abord, un grand merci à Kimberly Whalen, mon agent, pour avoir cru en la série et pour m'avoir aidée à lui trouver une maison chez Bantam. Merci à Shauna Summers, mon éditrice, qui m'a incitée à me plonger plus avant dans chaque ouvrage et sait se montrer si encourageante et réactive. C'est un plaisir de travailler avec toi. Merci à Sue Grimshaw pour son aide précieuse et sa réactivité légendaire. Merci à toute l'équipe de Bantam/Random House de m'avoir permis de publier ce livre dans les meilleures conditions.

Un grand merci également à Kati Rodriguez pour son aide en toutes choses, ainsi qu'à KP Simmon pour la quantité incroyable de travail que tu as mise à chaque publication et pour ton amitié.

Je me suis fait tant de nouveaux amis dans cette organisation de publications à compte d'auteur qui est devenue une maison d'édition à part entière en janvier 2013. J'y ai rencontré un groupe de femmes fantastiques qui m'ont toutes apporté leur soutien et que j'ai la chance de pouvoir appeler mes amies. Une mention spéciale à Lauren Blakely pour les courriers hilarants et les prédictions d'une acuité presque effrayante : tu es fabuleuse.

À Katy Evans, ma partenaire et critique, qui, comme moi, déborde d'énergie. Heureusement qu'on est présentes l'une pour l'autre. Cette aventure n'a été si folle et si amusante que parce qu'on l'a vécue ensemble.

Je ne peux pas poursuivre sans mentionner mes amies de l'autre côté de la barrière, celles que je connais depuis toujours, qui ont été présentes pour moi dans les périodes de vaches grasses et maigres et qui me connaissent vraiment – tout comme Karen Erickson, mon alter ego littéraire –, Shelli Stevens, Kate Pearce, Loribelle Hunt, Stephanie Draven, Lisa Renee Jones, Gwen Hayes, Stacey Jay et Tracy Wolff, je vous remercie.

Je me dois également de remercier ma famille pour supporter le fait que je ne sois jamais là ou toujours assise à mon bureau, ou encore la tête dans les nuages parce que je travaille à une péripétie pour un de mes romans. Merci à mon mari pour son soutien indéfectible ; je n'aurais jamais pu accomplir ce que j'ai fait cette année sans toi ; à mes enfants, qui sont particulièrement fiers du fait que les livres de leur maman se vendent chez Target, leur magasin préféré ; à mes parents, ma grand-mère, mon beau-frère et ma belle-sœur pour m'avoir donné le sourire.

Enfin, je remercie tous les lecteurs, blogueurs et critiques. Savez-vous à quel point vous êtes fantastiques ? Si vous n'aviez pas passé le mot concernant mes ouvrages et ne m'aviez pas soutenue (ainsi que tous les auteurs), je ne serais rien. Merci d'avoir pris le temps de faire des illustrations incroyables, de rédiger des critiques et d'avoir parlé de mes livres, ainsi que de leurs personnages,

comme s'il s'agissait de personnes réelles. Je sais que vous avez attendu longtemps ce nouvel opus. Je suis reconnaissante de la patience dont vous avez fait preuve et j'espère de tout cœur que vous prendrez autant de plaisir à lire l'histoire d'Owen et Chelsea que j'en ai eu à l'écrire.

Je n'avais jamais eu l'intention de dédier tout un livre à Owen. Il n'était que le frère de Fable, un personnage secondaire dont celle-ci avait besoin pour garder les pieds sur Terre et lui donner quelqu'un à aimer avant sa rencontre avec Drew. Il a représenté pour elle un problème épineux, mais elle l'a tellement aimé. Et moi aussi.

Puis il a grandi et est devenu cette chose, ce garçon pas encore tout à fait un homme qui distribuait des coups de poing à Drew, aimait sa sœur d'un amour aussi farouche que le sien, et devait faire face à une telle culpabilité à cause de sa mère. Il méritait une histoire, alors la voici. Oserai-je dire que j'aime Owen autant que Drew ? Oui, c'est le cas.

J'espère qu'il en sera de même pour vous.

Monica Murphy adore écrire des histoires de garçons et de baisers. Elle raffole des livres qui parlent de garçons et de baisers. Heureusement, son obsession lui laisse parfois un peu de répit, et elle coule des jours paisibles en Californie, en compagnie de son mari et de ses enfants.

Du même auteur, chez Milady :

Une semaine avec lui

Deux mois sans elle

Trois secrets entre nous

Quatre ans plus tard

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Four Years Later*

Copyright © 2014 by Monica Murphy

Tous droits réservés.

Œuvre originale publiée aux États-Unis par Bantam Books, une maison d'édition du groupe Random House Publishing, un département de Random House, LLC.

Les personnages et événements de ce livre sont les produits de l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes, lieux ou événements existant ou ayant existé serait purement fortuite.

© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2247-4

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB!**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [1. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [2. Chelsea](#)
- [Owen](#)
- [3. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [4. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [5. Chelsea](#)
- [Owen](#)
- [6. Chelsea](#)
- [Owen](#)
- [7. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [8. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [9. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [10. Chelsea](#)
- [Owen](#)
- [11. Chelsea](#)
- [Owen](#)
- [12. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [13. Owen](#)
- [Owen](#)
- [14. Owen](#)
- [Chelsea](#)

- [15. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [16. Chelsea](#)
- [Owen](#)
- [17. Chelsea](#)
- [Owen](#)
- [18. Chelsea](#)
- [Owen](#)
- [19. Chelsea](#)
- [Owen](#)
- [20. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [21. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [22. Owen](#)
- [Chelsea](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)
- [Le Club](#)